N° 644 36e Année Tome CLXXIX 15 Avril 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | Etranger........ 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Au cours de cette quinzaine, on a pu observer une renaissance d'activité dans les transactions; activité relative sans doute, mais dont il faut savoir se contenter dans les circonstances actuelles, tout en souhaitant que le Sénat, se rangeant aux avis de la Commission des Finances, écarte du projet de loi voté en vitesse par la Chambre les articles les plus draconiens.

Nos rentes, bien que lourdes, se maintiennent à leurs cours antérieurs; par contre, les Bons du Trésor ont été demandés et sont en hausse de façon appréciable, gagnant de huit à dix points, ce qui ne saurait surprendre, étant donné les nombreux avantages qu'ils offrent. Les Obligations décennales et celles du Crédit National, ainsi que les Emprunts gagés par des Annuités de l'Etat, restent peu en faveur et se tassent légèrement. Aux fonds étrangers, les Russes sont somnolents; l'Emprunt Extérieur allemand (Plan Dawes), après avoir fléchi de 70 fr., se retrouve à son cours précédent; raffermissement de la Rente italienne à 66.60, de l'Egypte Unifiée à 308; fermeté des fonds chinois et japonais.

Dans le compartiment bancaire qui s'est comporté beaucoup plus brillamment, les plus-values sont nombreuses et substantielles : Crédit Lyonnais, 1509; Société Générale, 755; Comptoir d'Escompte, 947; Banque Nationale de Crédit, 669. Parmi les Sociétés Foncières, la Rente Foncière se relève à 3.050, durant que les Immeubles de France reculent à 316, les comptes présentés à l'Assemblée ne comportant aucun projet de répartition. La Société Générale Foncière clôture à 1.976, soit à son plus haut cours; son conseil proposera la répartition d'un dividende de 125 fr. par action contre 60 francs et de porter un million à la réserve. Aux banques étrangères, la Banque Ottomane cote 906, on pense qu'elle reprendra son dividende cette année avec une répartition d'une dizaine de shillings. La Banque d'Athènes est plus faible à 255, la Banque Nationale du Mexique se relève à 530.

La dépréciation excessive des actions de nos grands réseaux de chemins de fer est sans doute la cause principale du redressement dont elles viennent d'être l'objet: P.-L.-M., 845 contre 770; Midi, 658 contre 624; Orléans, 814 contre 758; Est, 650 contre 512; Nord, 965 contre 850. Les valeurs de transports en commun, toujours inanimées, végètent aux environs de leurs cours antérieurs.

Les charbonnages souffrent des tarifs élevés de transport, et la physionomie du marché de ce groupe n'offre pas de variations importantes. Les valeurs métallurgiques vont sans entrain, avec tendance à la lourdeur. Dans le compartiment automobile, l'action et la part Peugeot se présentent en vive avance, l'action à 575 et la part à 3.800. A l'Assemblée du 31 mars, le Conseil proposera de porter le dividende des premières de 40 francs à 60 francs et celui des secondes de 162 francs à 289 francs. La faiblesse du Marché de New-York déteint sur la tenue des cuprifères plus faiblement tenues : Rio, 3.735; Tharsis, 467; Montecatini, 226. Affaires de produits chimiques assez négligées : Kuhlmann, 435; Péchiney, 824; Azote, 975. Affaires textiles mieux orientées; Dollfus reprend à 3.575, le Comptoir de l'Industrie linière à 970. Cette dernière société a réalisé en 1924 un bénéfice de 7.537.478 fr. contre 7.801.185 fr. pour l'exercice antérieur, qui avait comporté une durée exceptionnelle de dix-huit mois. Le Conseil proposera à l'assemblée du 4 avril un dividende de 75 fr. contre 98.50 précédemment pour dix-huit mois.

Au marché en Banque, les valeurs de pétrole, après d'assez amples mouvements, se retrouvent sans changements prononcés. Les valeurs sud-africaines, plus discutées, ne finissent pas à leurs plus hauts cours, mais clôturent tout de même en amélioration.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les affaires sont toujours aussi clairsemées, le marché ne trouvant aucune indication qui puisse lui donner l'essor souhaité. La tendance demeure donc faible, et, un peu dans tous les groupes, nombre de valeurs accusent un nouveau glissement, mais généralement de peu d'envergure. Au surplus, les meilleures actions françaises sont parvenues à des cours si bas que les vendeurs les plus téméraires s'abstiennent; les acheteurs ont peut-être tort de suivre leur exemple, les dangers à courir étant certainement disproportionnés avec les résultats heureux que l'on peut envisager, même sans être doué d'optimisme intégral.

Nos rentes 3 o/o perpétuel et 6 o/o 1920 sont au même niveau, et l'on note quelques progrès sur les 5 o/o et le 3 1/2 o/o amortissable. La brusque détente des changes (livre 89,85 : dollar 18,70) influence quelques fonds d'États étrangers, notamment l'Egypte Unifiée à 295 et les fonds japonais. Nos grandes banques profitent peu de la reprise du franc; leurs cours sont cependant soutenus. La Banque de Paris se traite à 1370 ; le Crédit Lyonnais à 1460, le Comptoir d'Escompte à 937 et la Société Générale à 763 sont sans variations. Les banques étrangères sont hésitantes, la Banque Ottomane fléchit à 882, la Banque du Mexique se maintient à 512. Lourdeur de nos charbonnages, des phosphatières, des valeurs de produits chimiques. Tendance meilleure du compartiment Eau, Gaz et Electricité, où l'on relève les cours de 2.005 sur la Société Lyonnaise des Eaux et Eclairage, de 895 sur la part nantaise d'Eclairage et Force, de 760 sur Bréguet. Par ailleurs, les filatures sont recherchées et s'inscrivent en plus-values. C'est le cas de Dollfus Mieg à 3.685, du Comptoir de l'Industrie Linière à 1.080 A Londres, les métaux sont lourds et la faiblesse du marché de New-York persiste ; ainsi s'explique le recul des valeurs minières, qui est assez accentué : Rio, 3.550 ; Tharsis, 326 ; Boléo, 474 ; Penarroya, 1.500; Zinc de Silésie, 482.

Au marché en Banque, les valeurs sud-africaines sont presque toutes en régression : De Beers, 1.015 ; East Rand, 51.50, et le groupe russe est inerte : Platine, 635 ; Naphte, 193 ; Maltzoff, 244. Les valeurs de prétrole sont indécises: Royal Dutch, 28.400 ; Shell, 391 ; Pétrofina, 918. En concordance avec les prix de la matière, les caoutchoucs sont recherchés et terminent à des cours en hausse : Padang, 460 ; Terres Rouges, 317.

LE MASQUE D'OR.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le 24 mars 1925 sous la Présidence de M. G. Griolet, Président du Conseil d'Administration.

Le Bilan se totalise tant à l'Actif qu'au Passif par *Frs. 2.553.312.913,15* en augmentation de *Frs. 325.045.516,17* sur celui de l'exercice précédent. C'est le chiffre le plus élevé atteint depuis la création de cet Etablissement.

En regard du capital de Frs. 200.000.000, les réserves s'élèvent à Frs. 169.187.811,89 (compte tenu des sommes affectées à la réserve légale et du report à nouveau, conformément aux résolutions votées à cette assemblée).

Le solde du compte de « Profits et Pertes », en augmentation de *Frs. 1.981.416,48* sur celui de l'exercice 1923, s'élève à :

de l'exercice 1923, s'élève à :..........		Frs.	36.735.549,64
et se trouve réparti comme suit :			
5 o/o affectés à la réserve légale..........	1.836.777,48		
Dividende de Frs. 75 par action (soit 15 o/o du capital nominal contre 14 o/o l'an dernier)..........	30.000.000 »		
Au Conseil d'Administration..........	2.222.222,22		
A la provision pour constructions nouvelles..........	2.000.000 »	Frs.	36.058.999,70
Il reste un surplus de..........		Frs.	676.549,94
qui, ajouté au solde reporté de l'exercice 1923, soit..........		Frs.	24.289.885,03
forme un total de..........		Frs.	24.966.434,97

reporté au crédit du compte de « Profits et Pertes » pour l'exercice 1925.

L'Assemblée Générale a voté à l'unanimité toutes les résolutions soumises à son approbation.

Le dividende net sera payé, à partir du *6 Avril 1925, à raison de* :

Frs. 66 » par action nominative
Frs. 55,84 par action au porteur

contre remise du *coupon N° 96* :

A Paris, au Siège Social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris ;

Aux Succursales de la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Amsterdam, à Bruxelles, à Genève et à son Agence de Rotterdam.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

Le *Mercure de France* parait le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN............	**60 fr.**	UN AN............	**75 fr.**
SIX MOIS..........	**32 »**	SIX MOIS..........	**40 »**
TROIS MOIS.........	**17 »**	TROIS MOIS.........	**21 »**

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50, tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

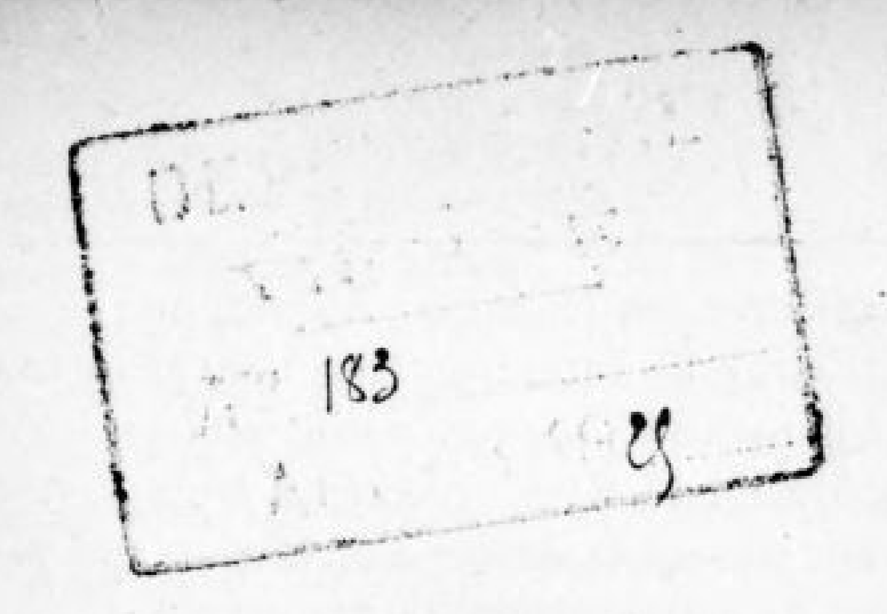
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.



LA LITTÉRATURE POPULAIRE SOURCE DE HAUTE LITTÉRATURE

—

I

Ce n'est pas chose nouvelle d'affirmer que la génération qui s'est formée pendant la guerre et se forme en ce moment entend avoir une autre littérature. Le public paraît très disposé à en accepter l'avènement. Il semble même que certains écrivains qui ont un passé, une façon d'écrire à eux, une expérience personnelle soient délaissés pour une nouvelle littérature à laquelle on ne demande qu'une chose : qu'elle soit nouvelle et ne ressemble pas à la littérature d'hier. Cette littérature en formation, obligée de chercher du nouveau, doit trouver cette nouveauté quelque part ; peut-être la meilleure façon de la chercher est-elle de s'observer soi-même, de laisser cette source naturelle d'inspiration qui existe dans l'âme de tout écrivain doué se manifester selon sa propre direction. Il y a cependant des personnes qui sont d'un autre avis et qui disent : « On ne sait jamais ce qu'il y a dans l'âme humaine, dans la personnalité de chacun. Mais on peut trouver des sujets d'inspiration en dehors de cette source très difficile à sonder qui est la personnalité de l'écrivain. C'est plus commode. »

Si je ne me trompe, — et je pense en première ligne à la littérature de mon pays, bien que je ne sois pas étranger à la littérature de l'après-guerre en France et ailleurs, en

Angleterre, en Italie, en Allemagne, — il me paraît que cette nouvelle littérature, qui tient avant tout à être nouvelle et à laquelle on pardonne tout pourvu qu'elle ne ressemble pas à celle du passé, recourt à trois systèmes pour être ce qu'elle se sent le devoir d'être et ce qui peut la recommander à un public avide de nouveauté.

On s'est d'abord tourné vers l'analyse psychologique, une analyse à laquelle on prend goût encore en ce moment, bien que je me demande si, après une série de livres d'analyse, on n'en sera pas, sinon dégoûté, du moins rassasié. Amorcer un récit et s'en tenir à une analyse qui ne découvre rien, jusqu'à la dernière page du roman ou de la nouvelle, je ne pense pas que ce soit la meilleure manière d'intéresser le public d'une façon durable. Le récit n'est pas une devinette, et ce n'est pas non plus une expérience de psychologie plus ou moins truquée. Il y a un snobisme de l'analyse psychologique qui a l'avantage de permettre à n'importe qui, n'ayant pas le don de conter, de s'improviser conteur. On présente une intrigue insignifiante : les relations entre deux êtres humains assaisonnées de choses plus ou moins banales.

On fait un livre de ce qui pourrait tenir en trois pages.

Une autre façon de renouveler la littérature, — je pense, encore une fois, tout d'abord aux Roumains, — c'est de présenter des aventures extraordinaires, dont on n'a jamais entendu parler, qui ne pourraient même jamais se passer. Le public qui cherche de l'Alexandre Dumas au cinéma s'intéresse beaucoup à ces récits de choses invraisemblables. Bien entendu, l'auteur, qui parle parfois en son propre nom, n'a jamais accompli les choses merveilleuses qu'il s'attribue ; mais s'il se met lui-même en scène, si l'aventure a un caractère personnel, le public y mord.

En troisième ligne, on recourt au pittoresque, au pittoresque plus ou moins exotique, qu'on plaque sur le sujet. Quiconque a un peu d'expérience découvre facilement le point précis où le placage est accompli ; mais je crois

que d'ici quelques années le public, une fois revenu de l'analyse psychologique, qui n'est même pas de l'analyse psychologique, des aventures invraisemblables qui se passent dans des régions ignorées, ne goûtera pas davantage le placage pittoresque, considéré comme moyen d'esquiver les difficultés d'un récit qui doit être avant tout un récit.

Je parle surtout de la nouvelle et du roman. Mais on en peut dire autant de la poésie : cette poésie contemporaine qui tantôt analyse un fond inexistant, tantôt a des visées épiques sans que le poète lui-même ait le tempérament nécessaire pour se risquer sur ce vaste et difficile domaine, poésie enfin qui, usant de termes rares, tels que les expressions géographiques inaccoutumées, les noms d'histoire plus ou moins authentiques, serait la poésie de l'époque, bien que l'époque ne soit pas à la poésie, mais bien au récit : à la nouvelle et au récit plus étendu, le roman.

II

En dehors de ces sources d'inspiration, de ces moyens de réaliser le nouveau, il me semble, cependant, qu'il y a aussi autre chose. L'expérience de cet autre moyen de renouveler la littérature a été faite en Roumanie. Je pense qu'on pourrait fournir, en observant cette littérature roumaine du XIXe siècle, des éléments capables d'être employés dans toute autre littérature. Mais dans n'importe quelle autre littérature il serait possible de trouver les éléments nécessaires à l'élucidation du problème, quelles que soient les conditions dans lesquelles ce problème se présente.

J'ai montré ailleurs les rapports qui existent entre la littérature populaire et la littérature lettrée, celle qui s'adresse à un public cultivé. Je dois commencer, ici, par définir un peu, à mon sens, ce que signifie ce terme de « littérature populaire », dont on a beaucoup abusé. Si l'on croit que le renouvellement de la littérature pourrait être cherché dans tout ce que publient les collecteurs de folklore, dans ces recueils

qui ne peuvent intéresser que les seuls spécialistes de philologie ou d'ethnographie, on se trompe. Il ne faut pas croire que la littérature populaire consiste en n'importe quel morceau épique ou lyrique plus ou moins bien rendu par un chercheur quelconque. Il est bien certain que la littérature populaire varie selon la personne qui la conserve et la reproduit, et qu'il n'y a pas de texte bien fixé. Lorsqu'on se trouve en présence d'une chose écrite on dit : « Voilà le vrai texte »; mais lorsqu'il s'agit de littérature populaire, il faut voir quel est le caractère de la personne qui recueille, quelle connaissance préalable elle a du morceau pris sur les lèvres du paysan, si elle a plus ou moins les moyens de le reproduire. Il se produit des choses ridicules, parfois terrifiantes, du fait que dans la tête du conteur même, ou de celui qui recueille un morceau poétique, différents éléments se sont mêlés, de sorte que ce qui est assez beau dans les fragments dont il se compose n'offre plus, dans l'ensemble, aucun caractère.

La littérature populaire n'est pas précisément ce qui intéresse le folklore, ce que les philologues reproduisent avec des notations de patois. La littérature populaire à laquelle je pense est avant tout une littérature présentant les caractères esthétiques nécessaires à toute œuvre littéraire. Cette littérature, il faut un peu la découvrir. Il faut, je ne dis pas la façonner, parce que ce serait un crime (on y ajouterait des éléments qui ne se prêtent guère à cette opération de mélange), mais la choisir ; ne pas la sertir, mais en conserver ce qui correspond au fond de l'œuvre nouvelle à créer, élaguer ce qui ne lui correspond pas, détacher certains fragments qui se trouvent réunis dans le texte populaire et ne devraient pas l'être, faire des sélections qui demandent certaines qualités de goût. Je ne conseillerai jamais à un jeune écrivain de s'adresser à la littérature en prose ou en vers que les philologues comprennent à leur gré ; mais dans un pays qui a conservé, ne fût-ce qu'en province, toute la fraîcheur de l'inspiration populaire, c'est-à-

dire dans un pays où ne sévit pas l'école primaire, ce terrible instrument destructeur des qualités natives qui rendent l'âme humaine sensible à la beauté et à la vérité, qui banalise l'homme, qui crée des êtres se ressemblant si bien entre eux que leur ensemble ne ressemble plus à rien, dans un pays, dis-je, où l'école primaire n'a pas accompli cette œuvre que je juge préjudiciable à l'aptitude de reconnaître et de rendre la beauté, je recommanderai donc à tout jeune écrivain de s'adresser d'abord à la littérature populaire comprise dans ce sens.

III

Mais pourquoi s'adresser à cette littérature ?

Cette littérature est-elle ce que l'on a longtemps dit : le produit des masses anonymes agissant par une opération mystérieuse pour créer une œuvre poétique n'appartenant à personne ? Est-ce qu'il existe, dans le mystère de l'âme d'une nation, la possibilité de créer une œuvre appartenant à tous les membres de la nation ? Y a-t il une forme tellement caractéristique que tous les membres de la nation puissent l'accepter ? Je ne crois pas à ce miracle qui attribuait à l' « âme nationale » le phénomène de la création poétique. Je dois, au contraire, affirmer qu'une œuvre populaire est une œuvre créée par un seul, bien qu'adoptée par tous. Ce qui distingue la littérature non écrite, qu'on appelle populaire, de l'autre littérature, c'est le fait que le créateur de cette dernière, ayant écrit quelque chose, peut s'adresser à un éditeur, s'il en trouve, pour publier son volume. Il peut ne pas avoir un seul lecteur ; l'ouvrage se conservera dans les bibliothèques, et il se trouvera bien un curieux pour s'intéresser à cet ouvrage, pour y chercher tel ou tel renseignement qui n'a rien à voir avec la valeur esthétique de l'ouvrage, narratif ou poétique. Mais, pour qu'un produit littéraire se conserve sans être écrit, il faut qu'il ait un des éléments significatifs de la masse, parce

que dans la masse populaire on ne s'individualise pas de parti pris, comme on le fait dans la classe supérieure. La littérature populaire est ce qui a surgi dans l'âme d'un seul, qui représente en même temps la masse, parce qu'il ne s'est pas individualisé. Il faut que ce produit soit au goût de tous. Et les autres ne font pas que le conserver ; ils le transforment d'après ce goût général. Lorsque, au bout d'un certain temps, on se trouve devant ce produit populaire, on peut dire : « Il y a un individu qui l'a créé, mais les autres, qui, l'ayant adopté, l'ont reconnu, y ont mis du leur par l'acte même de l'avoir adopté et par tout ce qu'ils y ont introduit. Il s'y trouvera des choses meilleures, comme il peut s'y trouver des choses inférieures à ce qu'a voulu le premier auteur au moment de la création. Mais quelque chose s'est ajouté et continue à s'ajouter à chaque moment, parce que la littérature populaire est un produit en marche. »

Pour qu'on ait une autre forme d'une œuvre littéraire provenant d'un écrivain cultivé, qui est une individualité, il faut qu'une nouvelle édition intervienne et que l'auteur ait le sens critique nécessaire pour pouvoir transformer son œuvre. La littérature populaire, au contraire, change à tout moment. Je doute même que celui qui donne un morceau poétique ou un conte populaire soit capable de le rendre le lendemain de la même façon. Quelque chose a changé dans sa propre âme, et cette chose se reflète aussitôt dans l'œuvre dont il est le gardien et l'élément de transmission.

On se trompe ainsi, en croyant que la littérature populaire, en n'importe quel genre, est un produit défini, fixé. C'est, au contraire, une matière extrêmement délicate et fluide, en transformation d'un individu à l'autre, d'un moment à un autre moment. Et je crois que c'est son grand avantage, en tant que source d'inspiration.

IV

Quand, au début du XIXe siècle, on s'est avisé, en Roumanie, de rechercher des éléments d'inspiration dans la lit-

térature populaire, voici ce qui, tout d'abord, a été fait, et cela contre tout bon sens, contre tout sens pratique de la valeur de la littérature populaire.

On a commencé par s'attaquer au sujet. Or, c'est une grande erreur que de considérer une littérature populaire avant tout au point de vue du sujet. On s'imagine donner du nouveau lorsque le sujet est nouveau, parce qu'on y découvre des noms qu'on n'a pas encore entendus, des aventures jusqu'alors inconnues, des situations auxquelles on n'avait pas pensé auparavant.

C'est ainsi que nous avons eu, dans la littérature poétique cultivée des Roumains au XIXe siècle, des poètes comme le grand Alecsandri. De fait un grand poète, pas trop profond, ayant un esprit critique plus ou moins défectueux, et trop facilement content de lui-même, ce qui en littérature comme en tout autre domaine est le pire des défauts. Mais Alecsandri a été indubitablement un fécond créateur, qui a eu recours à la littérature populaire, et cela pour différents motifs. Je me bornerai à en indiquer deux.

Un de ces motifs ressortissait au mouvement littéraire de l'Europe entière au XIXe siècle. Partout on se tournait vers la littérature populaire : en Allemagne, lorsqu'on publiait cette belle collection du *Knaben Wunderhorn* d'Arnim et de Brentano ; en Angleterre, avec les ballades écossaises et celles de Burns, qui apportaient une nouvelle note à la littérature ; de même en Italie et en France. Comme Alecsandri avait fait ses études à Paris, il en avait rapporté différentes influences de cet ordre.

Il eut alors la bonne fortune de trouver dans son pays un ami, Rousso, qui avait déjà « découvert » les montagnes de la Moldavie et avait récolté divers thèmes de poésie populaire, dont il avait publié un recueil. Ce qu'Alecsandri en retint, ce fut *le sujet*. Mais qu'est donc le sujet en littérature populaire ? On pourrait dire : Quel ne peut pas être le sujet dans une littérature populaire ? La littérature populaire voit tout, explore tout, mais tout ce qu'elle a vu, tout

ce qu'elle a exploré doit se tenir dans une certaine note. La littérature populaire ne consiste donc pas dans des sujets ; la littérature populaire, c'est un état d'âme, c'est une façon de rendre esthétique un état d'âme tout particulier. Et ceux qui s'imaginent qu'on arrive à la littérature populaire comme inspiratrice en s'adressant au sujet seul peuvent s'éviter beaucoup de difficultés et être satisfaits à bon marché, mais ils n'atteignent pas le but qu'ils s'étaient proposé.

C'est ainsi qu'il y a dans Alecsandri des morceaux poétiques où il est question de haïdoucs, de brigands affublés de qualités de philanthropes sociaux ou même représentant l'élément national en lutte contre l'oppression de l'étranger. Il s'y trouve des superstitions concernant les revenants ; le poète cultivé a écrit sur ce thème un beau morceau, *La nuit de Saint-André*, dans lequel il présente de ces revenants de toute espèce qui, autour de l'église, dans cette nuit prédestinée pour l'apparition des esprits, confessent chacun les péchés qui pèsent encore sur leurs consciences. Il s'est contenté de ces haïdoucs, de ces revenants, et, encore, de ces récits de campagne où on voit de jeunes paysans très heureux, des gars riants, sans aucune rudesse, mais pleins de courage et de bravoure. On a eu ainsi une contrefaçon. En quelques années le public s'en est rassasié. Sauf dans certains cercles littéraires — très brillants, — où le simili se perpétue, mais qui sans doute n'étaient pas les meilleurs détenteurs de l'âme nationale, on n'a plus voulu de ces histoires, de l'éternelle pastorale toujours renouvelée des amours villageoises d'un Jean et d'une Marie.

On s'est figuré ensuite tirer de la littérature populaire tout ce qu'elle peut donner, en usant d'un certain vocabulaire. Alecsandri, encore, est passé maître dans ce genre. Il y a dans certaines régions de la Roumanie une coutume que je trouve bizarre et que je ne peux guère m'expliquer : celle d'employer, au lieu du terme simple, un diminutif. Dans un volume qui vient de paraître et dont je tirerai

des exemples de poésie villageoise, celui du prêtre Bârlea, édité par l'Académie roumaine, provenant d'une région de paysans très énergiques qui sont devenus les créateurs de l'Etat moldave et ne sembleraient donc pas devoir manifester une certaine faiblesse d'âme, une fade sentimentalité, on voit cependant les diminutifs abonder. Le goût se sent blessé à chaque instant par cette apparition de termes languides. Se prévalant de ces précédents, Alecsandri a abusé des diminutifs.

S'il y a des haïdoucs, s'il y a des revenants, s'il y a en plus l'amour villageois, l'idylle rurale, et si les diminutifs apparaissent, on est, croit-on, en plein dans la littérature populaire.

Mais, avant tout, recourir à la littérature populaire signifiait y chercher des choses extraordinaires. Tout récemment, je lisais les belles conférences données par le prince russe Serge Volkonsky dans une Université d'Amérique. Le conférencier exposait à son auditoire que parfois la littérature russe, et l'histoire russe aussi, n'étaient pas suffisamment appréciées, parce qu'on attendait de cette littérature, de ces développements historiques des événements inattendus et que, ne les trouvant pas, on disait : « Si c'est cela la littérature russe, si c'est cela l'histoire russe, nous pouvons nous en passer, parce que nous avons des choses qui leur ressemblent étrangement. »

Et le prince Volkonsky cite le mot d'une Américaine qui, après avoir lu Tourguéniev et Tolstoï, disait : « Je préfère les choses de Russie écrites par les Américains. »

IV

Mais, après Alecsandri, deux conteurs et un poète apparurent, qui comprenaient d'une autre façon la littérature populaire et son pouvoir de renouveler la littérature des classes supérieures.

Les deux conteurs sont un Transylvain et un Moldave

Leur vie même les conduisait vers la source d'inspiration populaire. Il en est de même, du reste, dans d'autres littératures, pour les écrivains qui sortent de la masse de la nation. Non pas du milieu ouvrier, façonné par l'éducation primaire et la lecture des journaux, qui tendent à créer une atmosphère commune, sous une teinte de science. Mais je pense à ces écrivains qui sortent du milieu rural où le groupe seul a son individualité.

Le premier de ces écrivains, celui que je place le premier pour l'abondance, pour la profondeur, contre l'opinion commune admise dans mon pays, est le Transylvain Jean Slavici. Je dis « Transylvain », parce qu'il y a une façon d'entendre ce terme géographique qui englobe des régions n'appartenant pas à la Transylvanie, mais qu'on pourrait difficilement classer autrement.

Ce Transylvain donc est né dans un riche village de paysans colonisés vivant sous la domination étrangère. Cette circonstance peut avoir des avantages. Je ne nie pas, bien entendu, qu'il n'y ait beaucoup de désavantages à une pareille situation, mais il peut s'y trouver un avantage, et même plusieurs. Il y a celui de créer une âme forte. Sous la domination étrangère s'accumule une énergie qu'on n'obtiendra jamais sous un gouvernement national. Puis l'enseignement donné dans une langue étrangère n'attaque pas les éléments fonciers de l'âme ; on n'est pas soumis au nivellement d'un enseignement national : il y a en haut l'enseignement en langue étrangère, puis au fond l'âme populaire, à laquelle on ne touche pas, parce que l'enseignement ne peut jamais arriver à cette profondeur où se réfugie de tout son désespoir l'âme nationale. Jamais un Roumain vivant en Roumanie libre ne peut avoir l'intensité d'âme populaire qu'avait et que continue à avoir le Roumain placé jadis sous le joug. Le conteur dont je parle vit encore, dans des conditions mauvaises qu'il s'est créées en grande partie lui-même ; mais je ne veux pas faire une biographie, je traite seulement de l'écrivain.

En Transylvanie, à cette époque, lorsqu'on était Roumain, on pouvait être prêtre, instituteur, ou mourir paysan. Il n'y avait pas d'autre choix. Plus tard, on a pu être avocat, médecin très rarement. Comme Slavici était fils de paysans, il a voulu être prêtre et a passé par cet enseignement du séminaire qui était destiné non seulement aux futurs prêtres, mais aussi aux futurs instituteurs. Il a vécu ainsi dans un milieu où il n'y avait que des paysans comme lui. Dans les autres régions roumaines, où il y a une vie nationale sous le rapport politique, on trouve à l'école toute espèce de condisciples, tandis que dans le séminaire transylvain de 1860, on était toujours avec les siens, avec des camarades de village, avec des gens qui avaient la même condition et employaient le même vocabulaire ; on n'était pas influencé par le milieu nouveau, où chacun perd les angles bien dessinés de sa personnalité. Plus tard Slavici alla à Vienne ; mais déjà le pli était pris. Lorsqu'on a vécu jusqu'à vingt ans dans un milieu qui ne varie pas, on peut suivre les cours des Universités des cinq continents sans se modifier. L'écrivain a ainsi tiré de la vie de sa nation, de la littérature populaire dont il s'était nourri, au milieu de laquelle il avait vécu, des contes et des chants dont sa jeune âme s'était imprégnée. Il en a donc tiré non pas des sujets susceptibles d'intéresser les bourgeois, les lettrés, parce que ce ne sont pas leurs sujets à eux. Il n'a pas recherché les diminutifs, qui ne le frappaient pas, parce que cette façon de parler était la sienne et celle des personnes au milieu desquelles il vivait. Il n'a pas voulu exprimer des choses extraordinaires, parce que tout cela ne lui paraissait pas extraordinaire. Il a pris l'essence même de la vie, du langage, le fond même de la création esthétique de son peuple. Plus tard, il a abordé d'autres sujets, et ce qu'il a donné a été de beaucoup inférieur; mais, autant qu'il s'est tenu dans les limites fixées par le milieu de son enfance et de sa jeunesse, il a donné des choses absolument remarquables. Je peux assurer qu'un récit de M. Slavici, sans

avoir la prétention d'apporter des analyses extraordinaires, de nature à faire rêver tous les psychologues du monde, sans avoir l'idée de découvrir des choses qui ne se sont jamais passées, dans des régions inconnues, représente une réalité littéraire infiniment plus impressionnante que ce qui fait en ce moment la fortune des libraires et les délices des lecteurs non préparés voulant avoir dans un récit français quelque chose de Constantinople, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, si toutefois on trouve un auteur ayant fait ce vagabondage à travers plusieurs continents avant de se décider à donner une œuvre littéraire.

L'autre conteur, Jean Creanga (« Rameau ») est encore un paysan, de Moldavie, des montagnes de l'Ouest. Lui encore s'est formé dans un milieu de paysans, dans une région où il n'y a que de rares bourgades et des monastères, et, dans ces monastères, des moines qui ne se distinguent que très peu des paysans dont ils proviennent, dont ils ont conservé l'âme, des moines comme il en existait au commencement du moyen âge, à l'époque où on ne faisait pas de littérature entre les murs des couvents.

Plus tard, Creanga a voulu, lui aussi, être prêtre, et il l'est devenu, pour abandonner ensuite cette profession qui ne lui souriait guère. Mais dans ses divers avatars il est resté paysan. Son œuvre naïve est une vraie épopée en prose et les récits de sa vie représentent beaucoup plus que la plupart des chapitres de cette littérature qui a la prétention d'être nouvelle.

VI

J'arrive au poète. Il s'appelle Michel Eminescou. Je crois que Michel Eminescou peut être rangé parmi les meilleurs poètes de notre époque. Venu après Alecsandri, il a subi son influence. Puis, à un certain moment, il a secoué cette influence et, ayant traversé toutes les provinces roumaines, ayant pratiqué la vie populaire sous tous ses aspects, il est

arrivé à prendre de l'âme populaire tout ce qui forme son essence. Il présente lui aussi des éléments de superstition populaire. Il parle aussi de revenants, dans un des plus beaux morceaux de son œuvre poétique. Il connaît le récit populaire, le conte, et de ce conte, il tire tout un monde de fantaisie aérienne, qui rappelle ce « caprice » littéraire que le *Songe d'une Nuit d'été* a rendu familier à tout lecteur de Shakespeare. En même temps, il emprunte à la poésie populaire ce qu'elle a de plus naïf, de plus simple, et cet homme qui était un penseur, qui pouvait être un historien, qui a donné des ouvrages que le plus distingué des historiens signerait volontiers, cette âme profonde et cet esprit exquis consent à descendre à ce que la littérature populaire a de plus fondamentalement simple et même d'enfantin. Il arrive à trouver le rythme même de cette poésie qui s'oriente parfois d'après la rime : une rime donne une idée, puis une autre rime change le courant des idées, et Eminescou s'efforce de se soumettre à cette opération psychologique qui n'est pas habituelle à son esprit.

Pour montrer ce que ce procédé d'inspiration peut donner, je présenterai quelques morceaux de littérature populaire, de celle qui vient à peine d'être publiée.

Voici la façon dont les ballades populaires impriment l'élan épique et même la pointe satirique à un vague amour rural de légende :

Le jour de Saint Nicolas,
Par les monts, parmi les sources,
Dans la bourgade de Sighet,
Hélène, fille du Franc, s'écrie
Droit au milieu de la place :

— Y a-t-il un gars parmi vous
Qui me marcherait sur le pied,
Toucherait mon sein de sa main,
Embrasserait mon blanc visage,
Regarderait mes yeux noirs
Et mes lèvres toucherait ?

Un seul gars se découvrit,
Un gars roumain du village,
Et lui seul lui répondit :
— O Hélène, la plus belle fille,
Fleur splendide de la clairière,
Si je ne te trompe,
Mon cheval meure dans la boue,
Dans la gaine se rouille l'épée :
Mon cheval ne le sauverai,
Mes armes ne les nettoierai,
Et les bagues de mes doigts,
Que je doive les perdre toutes !
— Va-t'en ton chemin, maudit,
Car, mon défi, l'accepta,
Le jour de la Saint-Michel,
Le jeune fils d'un empereur,
Pas un vagabond comme toi.

Or, il reprit son cheval
Et revint sans nul succès,
Le visage noir de dépit,
Et sa mère l'interrogea.
— O Jean, mon fils bien-aimé,
Tu es allé dans l'armée
Et jamais ne fus ainsi.
— Et comment ne le serais-je,
Lorsque Hélène, fille du Franc,
A crié dans la mêlée,
Dans la mêlée du marché :
— Y a-t-il un gars parmi vous, etc.
Et moi, ma mère, j'ai voulu
Et j'ai risqué le pari :
— Si je ne te trompe, etc.
Mais sa mère l'interrompit :
— Ne sois pas si attristé,
N'en sois pas découragé,
Il est facile de tromper :
Laisse tes vêtements de jeune homme,
Prends des robes de jeune femme
Et disparais désormais,
Pour qu'elle oublie ta promesse ;
Va-t'en retrouver Hélène,
Frappe doucement à sa fenêtre

Et dis-lui d'une voix de femme :
— Ah! Hélène, la plus belle fille,
Laisse-moi entrer dans ta chambre,
Car la pluie tombe à verse
Sur ma chemisette de soie,
Et où tombe la goutte de pluie
Ma chemise est déchirée,
Et ma peau en est blessée :
Je sens un feu qui me brûle.
— Non, je ne te laisserai pas,
Car ta robe est celle d'une femme,
Mais ta voix est une voix d'homme.
— Laisse-moi entrer, ma chérie,
Car mon mari m'a battue.
Dès le premier coup déjà
Ma petite voix s'est faussée,
Mon visage s'est déformé.
Si tu ne me crois, Hélène,
Viens ici et me regarde.
Passe ta main par la fenêtre,
Tâte un peu de ma coiffe,
Tu reconnaîtras une femme.
De son lit elle se jeta,
D'un seul bond vers la fenêtre,
Et, le recevant, lui dit :
— Va-t'en dormir dessus l'âtre.
— L'âtre est bon pour les chats,
Pas pour une endolorie.
— Va-t'en dormir près du poêle.
— Sur le poêle ne dormirai,
Car on fume dans la maison
Et ma pipe me brûlerait.

. . . .

— Laisse-moi donc dans ton lit
Et personne ne le saura.
Laisse-moi donc dans ton lit
Là où est la place de l'homme,
En marge seulement de ton lit,
Là où un homme se placerait.

Elle le laissa dans son lit,
Il se plaça à côté,
Il mit la main dans son sein.

Et sa bouche il l'embrassa.
Aussitôt l'abandonna.
Mais la délaissée pleurait :
— Feuille verte de houblon,
Les femmes ont peu de raison.
J'étais fille en me couchant,
Ne l'étais-je plus à minuit,
Et au lever de l'aurore
Je n'étais qu'une pauvre veuve.

Voici un autre morceau dans lequel paraît revivre un souvenir des scènes de chevalerie occidentale, qui ont passé par la rive de l'Adriatique dans ce Sud-Est de l'Europe :

Au fond rouge de l'aurore
Joue un fier guerrier.
Son mouvement suit le soleil,
Le soleil lorsqu'il s'élève
Et la lune quand elle éclaire,
Et personne ne l'aperçut,
Sauf une blanche impératrice.
Vers son empereur elle dit :
— Empereur, grand empereur,
Tu n'as vu ce que j'ai vu.
Car au fond rouge de l'aurore
Joue un fier guerrier.
Mais ne joue pas comme on joue :
Son mouvement suit le soleil,
Le soleil lorsqu'il s'élève
Et la lune quand elle éclaire.
L'empereur se prépara,
Se vêtit d'un blanc vêtement
Et courut chercher le preu.
— Allons jouter, mon héros,
Et échangeons nos chevaux.
— Empereur, grand empereur,
Si veux, nous pouvons jouter,
Mais le cheval ne changerai,
Car ton cheval est plus haut,
Comme sied à un empereur,
Le mien plus bas, plus petit,
Comme sied à un simple preu.

Il y avait sans doute, ensuite, le combat entre l'empereur

et le preux, mais la personne qui a fourni le morceau n'en savait pas plus long.

N'y a-t-il pas comme un souvenir effacé de la légende de saint Hubert dans ces vers de la même région du Maramourech, voisin de la Slovaquie ?

Un cerf chante dans la forêt,
Fleurs blanches du pommier !
Si douloureux est son chant
Que la forêt pense mourir.
Personne au monde ne l'entend,
Sauf une dame impératrice
De sa haute et belle fenêtre.
La dame, rapidement vêtue,
Accourut vers l'empereur.
— Empereur, grand empereur,
Croirais-tu ce que dirais-je ?
Un cerf chante dans la forêt.
Voici l'empereur saillir,
Se revêtit à la hâte,
Prit son fusil sur le dos,
Mit la selle sur son cheval,
Sauta leste sur la selle
Et courut vers la forêt.
Il cherche en haut et en bas,
Cherche les traces du cerf.
Il trouve le cerf au repos
Sous une touffe de roses sauvages.
Il tend vers lui le fusil.
— Ohé, ne me tue donc pas,
Car ne suis ce que tu penses
Je suis un fils d'empereur,
Et, n'écoutant mes parents,
Quand j'ai quitté le palais,
Je fus maudit par ma mère
D'être cerf dans la forêt
Et que personne ne me tue
Pendant neuf ans et neuf jours.
Et, les ayant accomplis,
Vers les villages je descendrai,
Je ferai l'office magnifique,
Et encore je découvrirai

20

Le tribunal du jugement
Et la coupe du saint baptême,
Et, entrant au paradis,
Je marierai les grands,
Je baptiserai les petits.

Cela n'a pas beaucoup de sens ; mais il est probable que la suite devait être autre ; comme on ignorait cette suite, on a mis le baptême, le jugement dernier et tout ce que l'imagination populaire, prise au dépourvu, pouvait trouver à la hâte.

Je citerai enfin une ballade que j'ai souvent retrouvée dans les recueils roumains : celle de la jeune fille que les Turcs cherchent, dont ils veulent s'emparer, que sa mère cache quelque part. Les païens veulent partir. Mais il y a un vieux Turc qui a un talent spécial pour découvrir les jeunes filles qui se cachent. Il va dans le jardin et la retrouve. Elle déclare qu'en aucun cas elle ne suivra les ravisseurs, qu'elle préfère se jeter dans la rivière et se noyer. Et voici comment, dans une région rude, où on n'a pas l'habitude de transformer la poésie populaire, on conte cette légende :

Jeune Irène reste sur le seuil,
Par l'aiguille elle tire le fil ;
Je ne sais : coud-elle ou découd-elle ?
Une couronne elle la façonne,
Et sa mère l'interrogea :
— Jeune Irène, ma fille chérie,
Couds-tu ou découds-tu, dis-le,
Ou façonnes-tu une couronne?
— Je ne couds, ni ne découds,
Ni ne façonne une couronne ;
Mais comment ne m'attrister
Quand les Turcs passent le Danube,
Par groupes de neuf par côté
Et de dix de même façon,
Et les Turcs me captureront,
Ta maison ils la pilleront.
Et sa mère lui dit ainsi :
— Jeune Irène, ma fille chérie,
Je t'envelopperai entière

De grandes pièces de cotonnade
Et de grands rouleaux de drap ;
Te mettrai dans le jardin,
Et parmi les ruches d'abeilles
Sous la touffe de primevères.

Mais les Turcs passent le Danube
Par groupes de neuf par côté
Et de dix de même façon.
— O belle-mère, ohé ! belle-mère,
Écoute : Ouvre-nous la porte.
Elle sortit et dit ainsi :
— Ne m'appelez pas : belle-mère,
Car n'ai fils bons à marier,
Ni fillette pour épousailles.
Si mes paroles ne croyez,
Je vous montrerai la croix ;
Si vous la mettez en doute,
Je vous conduis à la tombe.
Les Turcs alors reculèrent,
Mais un chien de vieillard turc
Ne passa, ni se tut,
Fit semblant de s'en aller
Et saillit dans le jardin
Au milieu de ses belles ruches.
— Ohé, vous, la grande armée,
Revenez donc sur vos pas,
Car voici la jeune Irène,
La voici dans ce jardin,
Au milieu de ses belles ruches,
Sous la touffe de primevères,
Sous les grands rouleaux de drap
Et sous ceux de cotonnade.
Etant revenus ainsi,
Ils capturèrent jeune Irène
Et pillèrent leur maison.
Mais jeune Irène dit ainsi :
— O vous, Turcs, mes petits Turcs,
Attendez-moi un moment
Pour colorer une couronne
Du sang des veines de ma mère,
Car longtemps ne le porterai-je.
Laissez-moi un seul moment

Me dégager de mes bagues,
Car elles brisent les os des doigts,
Et je me transformerai,
Devenant fleur blanche dans l'herbe :
Personne ne me reconnaisse
D'avoir été parmi vous.
Et, de fait, se transformant,
Elle fut une fleur blanche dans l'herbe.
Et les Turcs fauchèrent autant
Qu'ils trouvèrent la jeune Irène.
Or, de nouveau elle leur dit :
— Plutôt qu'une esclave des Turcs
Je veux nourrir les poissons,
Être nid des écrevisses.

Ou voit bien que la fin est écourtée. Hors d'haleine, la jeune fille qui contait la légende n'a pas poursuivi.

La mariée, détachée de son village, qui forme une grande famille, se plaint ainsi à sa mère :

O ma mère, ô cœur de pierre,
Reviens chez moi quelquefois.
Vois ce que c'est l'étranger :
Nu-pieds, sans robe de rechange,
Souvente fois morigénée
Comme ne suis accoutumée,
Étant si aimée par toi.
Mère, je te désire tant
Que la chemise brûle sur moi
Et personne ne peut l'éteindre :
Pluie d'été et neiges d'hiver
Ne peuvent l'éteindre sur moi.
Le désir de mère me tue.
Petite mère, de ton désir
Je fonds comme le lin dans l'eau ;
Petite mère, de ton regret
Je fonds comme fond le chanvre.
Et, mère, du train de mes jours
Dieu lui-même ressent tristesse,
Les pierres pleurent dans les vallons,
Les oiseaux aux petits nids.
Petite mère, de ma vie
Dieu lui-même se sent en peine.

Les pierres pleurent dans le ruisseau,
Les oiseaux pleurent dans leurs nids,
Car je meurs de ton désir.
Je sors pour voir les étoiles,
Je n'en puis de ton triste désir.

. . . .

O mère, viens, ma petite mère;
Trouve une voie sous les noyers
Et reviens vers tes enfants;
Par les grandes herbes parfumées
Retourne un moment vers nous.
Les étrangers dînent ensemble,
Et moi je tiens leur lumière.
Les étrangers goûtent les mets,
Je leur sers de chandelier.
S'ils finissent de manger,
Il y a des vases à laver,
Et le coucher vient si tard!
Si je veux me reposer,
Ils me réveillent au service ;
Si je veux que je m'endorme,
Ils me réveillent de nouveau :
Je désire tant m'endormir,
Mais j'ai ordre de peiner.
Or, si j'étais chez ma mère,
Je me lèverais à mon gré,
Mais chez ces tristes étrangers,
Je me réveille quand ils veulent ;
Si les étrangères me prennent,
Je me réveille quand elles crient.

Voilà enfin un testament, qui est une malédiction.

Par les champs, des deux côtés
Il y a trois petits ponts neufs.
Sur le petit pont à gauche
L'amant passe avec son amante:
Ils se marchent sur les pieds
Et se font des reproches.
— Allons, belle, boire du vin,
Parler et nous quereller.
Mais elle l'interrompt et dit :
— Mon chéri, si tu me laisses,
Je te maudirai ainsi :

Du labour à la récolte
Le diable t'emporte chez lui ;
Dès le labour pour le chanvre
Jusqu'à la chemise usée,
Que les médecins te tournent !
Je ne te pardonne encore,
Et te maudis encore plus,
Jusqu'à la venue du prêtre
Pour te lire de l'Évangile.
Que le diable te saisisse,
Jusqu'au passage de l'Apôtre,
Qu'il te mène en son enfer.
Eh ! mon bien-aimé, je veux
Que ta maison et tes bœufs
Brûlent du soir jusqu'à midi.
Tu me livras aux propos :
Donc, maison et biens te brûlent ;
Tu me livras à la honte,
Moi-même et tous mes parents.
Et que Dieu te donne, chéri,
Une femme pâle de visage
Et des teignes sur les deux yeux.
Quand tu l'appelles au dîner,
Que tu la soutiennes avec une canne
Et pour le repas du soir
Que tu la portes avec tes bras ;
Et toi-même, mon bien-aimé,
Quand tu seras plus robuste,
Qu'une paille tu ne puisses lever ;
Quand tu te jugeras plus fort,
Que tu ne puisses faire un pas.
Mon chéri, si tu me laisses,
Je te maudirai ainsi :
Te marier encore six fois
Et prendre six épouses...
Avec la première des six
Que tu n'aies aucun plaisir ;
Quant à la seconde, ensuite,
Aussitôt qu'elle meure chez toi ;
Et pour la troisième des femmes,
Qu'elle soit impotente des pieds,
La quatrième, des mains,
La cinquième qu'elle soit douée

De larges lèvres et belle maison,
Mais sans un brin de santé,
La sixième qu'elle ait six bœufs,
Mais qu'elle soit les yeux fermés.
Et même alors je ne pardonne,
Je te maudirai encore :
Que Dieu te donne par grâce
Une charrrette de mendiant
Par la rue des Arméniens,
Et les gens te donnent l'aumône
Et qu'ils te donnent de grâce
Ce dont ils n'auraient besoin.
Viens alors chez moi aussi
Et moi-même je te donnerai
Ce dont je n'aurai besoin :
La croûte d'un ancien gâteau
Desséché depuis neuf ans,
Des débris restés aux vases
Lorsque ma mère était fille !

Ou bien cette exhortation, où au regret se mêle la malédiction :

Oh ! mon cher, mon bien-aimé,
Je t'ai dit sur notre lit
De régler notre amour,
Qu'on ne le sache nulle part,
Car, si le village le sait,
Il empêchera notre amour,
Car si on le sait là bas
On voudra nous séparer,
Et qui nous a séparés,
Qu'il ne trouve place sur la terre,
Ni clous pour sa croix tombale,
Personne au dernier chemin,
Pas une tombe au cimetière,
Pas un sentier qui y mène,
Pas un voile sur son visage,
Pas une place au cimetière,
Comme moi-même de par sa faute
N'ai pu garder mon amant.
Si une fille en est coupable,
Qu'elle meure sans être mariée,
Qu'elle ne porte couronne au front ;

Si une femme nous sépare,
Que son sein s'écoule sans cesse ;
Si c'est un homme, eh bien,
Que ses os pourrissent au lit
Et que l'os en reste nu
Comme mon âme est nue d'amour ;
Que l'on en sorte desséché
Comme je le suis de regret,
Que tu vives avec dégoût,
Car tu n'as voulu m'attendre
Jusqu'à l'âge de mariage ;
Que Dieu t'accorde d'avoir
Dans ta bourse quatre cents pièces
Et qu'on t'en demande encore
Pour soigner tes maladies,
Que tu aies quatre bœufs,
Pour t'acheter des remèdes,
Quatre bœufs aux cornes blanches,
Pour finir en mort de faim.

Cette poésie, pleine de fantaisie, d'énergie et parfois — sinon dans ces morceaux, du moins dans d'autres — pleine d'une fine sentimentalité, a donné à la Roumanie la partie la plus délicate, la plus originale de son patrimoine poétique.

On le voit bien par tel fragment découvert dans les manuscrits d'Eminescou :

Au fond de la forêt profonde
Voilà tous les oiseaux sortir
Des touffes noires de noisetiers
Dans la gaie clairière qui rit,
Clairière au bord de l'étang
Qui dans le taillis des roseaux
Dont les ondes se balancent
Jusqu'au fond est pénétré
De lune et de soleil clair
Et des oiseaux de passage,
De lune et de mille étoiles
Et du vol des hirondelles
Et du visage de ma mie.

Mais ce qui est impossible à rendre, c'est la fluidité admirable du rythme calqué sur le ton populaire.

Comme dans cette sympathie intime avec la forêt, trésor de mystère :

Pourquoi t'agites-tu, forêt,
Sans goutte de pluie, sans coup de vent,
Pourquoi descends-tu tes rameaux ?
— Comment ne m'agiterais-je pas
Lorsque je vois passer mon temps ?
Jours plus restreints, nuits plus longues,
Et que ma feuille devient si rare :
Le vent la frappe de biais
Et chasse les chantres de mon règne ;
Le vent me vient de par delà :
Voici l'hiver, lointain l'été.
Pourquoi ne me courberais-je pas
Si les oiseaux me laissent déserte ?
Dessus la cime des frêles rameaux
Les hirondelles passent par nuées
Et mes pensées les accompagnent
Et mon bonheur s'en va aussi,
Et elles s'en vont, bande par bande,
De leur vol est le ciel noirci ;
Et elles s'envolent comme les instants,
Leurs ailes légères secouant,
Et m'abandonnent ainsi déserte
Et desséchée et amortie
Et toute seule avec mon désir,
Auquel je redirai mon deuil.

Le chant populaire roumain le plus répandu, celui qui ne s'accompagne pas de danses, s'appelle d'un mot très ancien : *doïna*, mot emprunté sans doute à la vieille langue dace qui a précédé chez les Roumains le latin. Il y a un peuple très ancien sur les bords de la Baltique, les Lithuaniens, dont la langue, fortement vocalisée, doit ressembler à cette langue perdue. Or, chez les Lithuaniens, le chant de douleur s'appelle aussi la *daïna*. C'est cette « doïna » qu'Eminescou invoque dans cette pièce, une des plus populaires de son œuvre :

Doïna, doïna, triste tu me viens
De la forêt aux noirs sapins,
Et tu résonnes si douloureuse
De ce taillis de noisetiers,
Et tu m'endors, me caressant
De ce feuillage épais de hêtre,
Qui bruit ainsi dans les aiguilles.
Les petites doïnas aimantes
Elles se prolongent, elles se prolongent,
La feuille de la forêt les berce.
Du Nistru jusqu'à la Tissa
J'entend tous les Roumains pleurer
Qu'ils ne peuvent plus pénétrer
A cause des tyrans étrangers.
Car de Hotin jusqu'à la Mer
Les Moscovites viennent à cheval,
Et de la Mer jusqu'à Hotin
Ils sont les maîtres des chemins.
A Boïan, à Vatra Dovnei
Des chenilles dans les cornouillers
Et l'étranger en tout domine:
On ne peut plus se reconnaître;
Dans la montagne, dans la vallée
La voie ouverte est aux ennemis
Et de Satmar jusqu'aux Sacele
Il n'y a que des passages pareils :
Triste est le sort de notre homme!
Sa marche est celle de l'écrevisse :
Rien ne prospère, rien n'encourage,
Et son automne n'est plus automne,
L'été n'est plus été pour lui,
De Turnu jusqu'à Dorohoï
Ses ennemis viennent par nuées,
Et fixent chez nous leur séjour.
Comme ils arrivent dans leurs wagons,
Toutes les chansons s'enfuient timides,
Tous les oiseaux s'envolent peureux
Devant le noir étranger,
Et rien que l'ombre de la ronce
Devant la pauvre porte chrétienne.
Le pays dépouille son sein,
Le bois, bon frère du Roumain,
Se courbe sous les coups de hache

Et les sources cessent de couler —
Gens pauvres, dans pauvre pays :
Or, qui aimera l'étranger,
Que les chiens le cœur lui mangent,
Le désert mange sa maison
Et la misère mange sa race !
O Etienne, Etienne, viens, sire,
Ne reste plus dans ta Putna,
Laisse le bon Archimandrite,
Qu'il ait le soin de ton skite,
Laisse le soin des vieux saints
Entre les mains des bons pères,
Laisse-les sonner les cloches
Tout le jour, toute la nuit,
Car Dieu, entendant le son,
Sauvera du mal ta nation.
Mais toi, lève-toi de ta tombe,
Que j'entende sonner ton cor
Pour rassembler les Moldaves :
Au son de ce cor ancien
Toute la Moldavie viendra ;
Si tu sonnes encore une fois,
Les bois mêmes viendront t'aider ;
Si tu sonnes la troisième fois,
Tous les ennemis périront
Entre toutes les frontières.
Que les corbeaux les recueillent
Et les potences de la route !

Et, pour en finir, je reproduirai une traduction meilleure faite par mon ami Gorceix et publiée dans notre *Anthologie de la littérature roumaine* (1).

Les oiseaux, à l'accoutumée,
Se sont rassemblés dans leur nid,
Ils sont cachés sous la ramée.
Bonne nuit !

Seule, la source mélodie
Alors que le bois noir se tait,
La fleur même s'est assoupie.
Dors en paix !

(1) N. Jorga et Septime Gorceix : *Anthologie de la littérature roumaine*. Delagrave, éd.

Le cygne pour dormir s'approche
Des joncs qu'a brûlés le soleil,
Qu'un bel ange de toi soit proche.
Doux sommeil !

Sur cette nocturne féerie,
La lune pâle et blanche luit,
Tout n'est que rêve et harmonie.
Bonne nuit !

VII

Il y a vingt ans qu'Eminescou est mort. Après lui, un poète transylvain, Georges Cosbuc (Cochbouc), en puisant dans une autre poésie populaire, moins sentimentale, moins délicate, plus énergique, plus réaliste, celle de la Transylvanie, a réussi à donner une œuvre poétique dont une partie, au moins, est due à une inspiration vraiment populaire.

Un autre jeune poète qui est mort au début de la guerre, Josif, originaire de la Transylvanie méridionale, a trouvé une note plus douce, extrêmement simple et d'autant plus touchante, en recourant à cette même source de poésie.

Enfin un grand conteur transylvain, Jean Agârbiceanu, a tiré de la vie du peuple, aussi bien que du langage populaire, du monde d'idées, de sentiments qui forment la poésie populaire, tout ce qui pouvait servir à une œuvre d'une abondance, d'une richesse et d'une intimité peu ordinaires.

Et, s'il se trouve encore des personnes qui se demandent continuellement où est « la nouveauté », il y en a d'autres, et parmi les meilleurs écrivains de mon pays, qui tendent l'oreille vers la grande âme de la nation, telle qu'elle s'exprime avec sincérité dans la littérature populaire.

N. JORGA
Professeur à l'Université de Bucarest,
Correspondant de l'Institut.

LE MOUVEMENT ANGLAIS DES « NEW SCHOOLS »

—

Les Anglais forment un peuple essentiellement individualiste. La place qu'occupe le mot *self* dans leur langue en est un témoignage. L'*I* capital qui y figure comme pronom de la première personne du singulier en est un autre. Mais, depuis longtemps, sous l'action du christianisme, tout puissant en Angleterre, cet individualisme foncier a été énergiquement refoulé, et cela d'une manière qui n'a pas toujours été propice à l'évolution, au progrès, car elle a trop souvent entraîné une résignation, un abaissement et une banalisation de l'individu, contraires à l'éclosion d'une individualité supérieure chez le plus grand nombre. En outre, caractère inné dont il faut tenir compte, un certain mysticisme propre à l'âme anglo-saxonne renforce le christianisme et favorise son action anti-individualiste.

Jadis, cette inhibition par le christianisme d'un individualisme qui, faute de culture, se manifestait sous les espèces des instincts brutaux, pouvait, dans l'ignorance d'un moyen préférable, s'imposer comme une nécessité sociale : il fallait atténuer ce que la race avait de trop égoïste. Mais, aujourd'hui, quelques questions se posent. Cette inhibition est-elle toujours nécessaire ? Et, dans l'affirmative, n'existe-t-il pas un moyen de la réaliser, meilleur que le christianisme ? N'y a-t-il pas, au surplus, une sélection à faire dans les extériorisations de l'individualisme, les unes, inférieures, à combattre ; les autres, supérieures, à encourager ? En un mot, la culture de l'individu par une éducation appropriée ne peut-elle parvenir à concilier heureusement, en l'être humain, l'individualisme et la sociabilité ?

Or, on peut distinguer, depuis quelque temps, de l'autre côté de la Manche, les signes d'une révolte intellectuelle contre ce refoulement excessif de l'individualisme, accompli sans souci des valeurs vitales qu'il renferme à côté d'éléments nuisibles. Cette révolte, annonciatrice d'un changement dans le sens du progrès, sera d'autant plus féconde qu'elle émane d'une élite principalement composée d'éducateurs professionnels; car, comme le dit une maxime en honneur à la Brackenhill School, une des écoles nouvelles dont nous allons parler : « Le monde avance avec les pieds des petits enfants. »

Mais, naturellement, des Anglais ne peuvent considérer ce problème sous le même angle qu'un Français. Les caractères différents de race et de culture engendrent des différences de vision. Aux questions posées, ils répondent à l'anglaise. Néanmoins, le préambule ci-dessus aidera le public français à comprendre deux faits relatés en cette étude, qui autrement lui sembleraient peut-être surprenants. D'abord, la création en Angleterre, par certains novateurs ou rénovateurs, d'un mouvement pédagogique plein de sève, représenté par des œuvres scolaires existantes et auquel ils donnent pour objet l'épanouissement de la personnalité humaine dès l'enfance. Ensuite, le mysticisme christianisé dont il demeure empreint et qui se traduit non seulement par un spiritualisme plus ou moins vague dans l'expression de la pensée des éducateurs nouveaux et dans certaines matières de leur enseignement, mais aussi par la persistance à peu près générale des divers cultes dans les écoles qui se réclament de ce mouvement.

§

C'est en 1920 que le mouvement des *New Schools* ou Ecoles nouvelles a pris corps en Angleterre avec la fondation du *New Education Fellowship*, grâce aux efforts de Mrs. Beatrice Ensor, directrice de l'important groupe scolaire de Letchworth. Auparavant, il existait déjà quelques

écoles nouvelles, mais sans lien entre elles. Depuis cette date, le Fellowship a réussi, avec les concours qu'il a rencontrés à l'étranger, à former la Ligue internationale pour l'Education nouvelle, laquelle dispose de trois organes fort intéressants : *The New Era*, en Angleterre, *Pour l'Ere nouvelle*, en Suisse et *Das Werdende Zeitalter*, en Allemagne. Les écoles nouvelles sont en quelque sorte autant de laboratoires pédagogiques toujours disposés à tenter des expériences, généralement à coup sûr, car elles ont été soigneusement étudiées au préalable, et ces trois périodiques en enregistrent les résultats.

Outre ses ramifications — publications et institutions — dans ces trois pays, la Ligue compte quelques écoles adhérentes en France, Belgique, Suède et Hollande. Aux Etats-Unis, un certain nombre d'établissements scolaires se rapprochent du type de la New School anglaise. Mais, en définitive, tant au point de vue de la quantité que de la qualité des écoles, l'Angleterre reste à la tête du mouvement, et c'est dans ce pays où l'on en a pris l'initiative qu'il convient de l'étudier. Là, les New Schools gardent leur caractère propre.

Sagement, d'ailleurs, la Ligue internationale a pris une forme très souple, qui s'adapte au tempérament et aux méthodes de chaque pays. Ni statuts ni règlements ne contraignent les éducateurs d'une nation à se conformer à des directives qui émaneraient de concepts d'éducateurs étrangers. L'organisation est fédéraliste, non centraliste : l'autonomie nationale est sauvegardée.

Revenons à l'association anglaise.

Les principes fondamentaux du New Education Fellowship constituent un changement radical dans le point de départ aussi bien que dans le but de l'éducation. On en jugera par sa déclaration de principes.

Le Fellowship considère que l'objet essentiel de toute éducation doit être d'entraîner l'enfant à désirer la suprématie de l'esprit sur la matière et à exprimer cette suprématie dans la vie quoti-

dienne. En conséquence, l'éducation nouvelle doit toujours viser à conserver et à accroître la puissance spirituelle chez l'enfant.

Ce doit être le souci constant de l'éducateur, particulièrement en ce qui concerne la discipline. Il doit étudier et respecter l'individualité de l'enfant, en se souvenant qu'elle ne peut se développer que sous une forme de discipline qui assure la liberté aux facultés spirituelles de l'enfant.

L'éducation donnée dans les écoles du type nouveau — que ce soit dans le dessein d'impartir des connaissances réelles ou de préparer l'élève à la vie adulte par le développement du caractère et d'un sentiment droit — doit laisser libre cours aux intérêts qui s'éveillent spontanément chez l'enfant. Le cycle scolaire doit toujours fournir une issue à ces intérêts, issue qui se trouvera dans quelque activité manuelle, intellectuelle, esthétique ou sociale.

Le gouvernement de la société scolaire dans son ensemble doit être organisé par les enfants eux-mêmes, en collaboration avec leurs professeurs, et ce gouvernement, ainsi que la pratique de la self-discipline à laquelle on doit exercer chaque enfant, doivent avoir pour but exprès de rendre l'autorité extérieure inutile.

L'esprit de compétition égoïste doit être éliminé le plus possible par le nouveau système éducatif, et l'on doit apprendre à l'enfant à y substituer un esprit de coopération qui le conduise à se mettre au service de la communauté entière.

Le Fellowship est partisan de la coéducation au sens le plus étendu, c'est-à-dire de la coopération des deux sexes, à la fois pendant et après les heures de classe, par laquelle l'occasion peut être donnée à chaque sexe d'exercer au maximum son influence bienfaisante sur l'autre.

L'éducation nouvelle pratiquée exactement selon ces principes développera en l'enfant non seulement le futur citoyen disposé et apte à remplir ses devoirs envers ses semblables, sa nation et l'humanité entière, mais aussi l'homme conscient de sa dignité d'être humain et reconnaissant cette même dignité chez autrui.

Voilà un programme pédagogique nettement révolutionnaire et d'une grande noblesse. Et nous ne voyons pas qu'on puisse le qualifier autrement que d'individualiste.

Le Fellowship milite pour l'introduction de ces principes

dans les écoles qu'on pourrait appeler orthodoxes. Mais il travaille aussi à l'établissement d'autres écoles sur ces bases. Et avant tout, il vise à être un trait d'union entre celles déjà existantes.

Trente conditions, qui peuvent être rangées sous les divers chefs d'organisation scolaire, vie physique, vie intellectuelle, organisation des études, éducation sociale, éducation artistique et morale, sont nécessaires pour que la qualification de « nouvelle » soit pleinement méritée par une école, pour qu'elle soit une New School. Elles ne sont pas toutes indispensables, mais une école nouvelle doit satisfaire à un minimum de quinze d'entre elles, et parmi les plus importantes se trouvent les suivantes : être une école active (comme opposée au type orthodoxe : traditionaliste, stéréotypé), être une école de travail spontané, donner l'enseignement du travail manuel, appliquer la coéducation des sexes, admettre l'autonomie scolaire, être une école de plein air et pratiquer le bain solaire. C'est ainsi qu'en Angleterre il existe actuellement vingt-trois écoles reconnues par le Fellowship.

§

La grande influence subie par les adeptes de la doctrine pédagogique nouvelle est celle de Rousseau comme théoricien de l'éducation. L'auteur de l'*Emile*, selon le mot du libre-penseur John Morley, « revêtit l'éducation de l'onction de la religion » et de ce fait il plaît aux Anglais. Les concepts éducatifs de John Locke exercent aussi une action qui tempère heureusement celle de Jean-Jacques, là où le réalisme s'impose et doit être associé à l'idéalisme, là où la raison doit corriger les écarts de l'imagination. Deux disciples pratiquants du théoricien Rousseau sont également de notables inspirateurs de ce mouvement, surtout au point de vue de l'organisation des études des jeunes enfants : Frœbel et Pestalozzi, dont on retrouve les idées dans la méthode de la doctoresse Montessori, sur qui les yeux

de tous les éducateurs nouveaux sont aujourd'hui fixés.

L'école nouvelle est avant tout une école individualiste. Son objet, tel qu'il est exposé dans tous les livres et brochures où les écoles nouvelles indiquent leurs buts, leurs procédés et le programme de leur enseignement, et jusque dans les annonces qu'elles font paraître dans les journaux, c'est l'affirmation de l'individualité de l'être humain, homme ou femme, dès la prime jeunesse. « Conserver à l'individualité des enfants un sens de liberté et de naturel est absolument nécessaire », dit le principal de la Clayesmore School (Winchester). A ce point de vue, l'école nouvelle représente une réaction contre l'école orthodoxe et, puisqu'il s'agit ici surtout d'enseignement secondaire, contre la *Public School*, institution anglaise équivalant au lycée ou au collège français, — école fort peu publique, d'ailleurs, mais très privée, car, ses prix de pension étant prohibitifs, elle n'est en fait ouverte qu'aux enfants des classes riches, et est libre à l'égard de l'Etat, quant à son enseignement. Cette réaction se manifeste tout d'abord par un énergique effort, visiblement efficace, pour développer dans l'enfant la joie de vivre, que l'autre école, par son organisation autoritaire et sa routine, ne fait que détruire.

L'individualisme que cultive l'école nouvelle n'a rien de commun avec ce vieil individualisme, faux, brutal et compétitif, dont, en Angleterre, on fut si féru, du moins chez ceux qui en profitaient, pendant une partie des deux derniers siècles, au temps où régnait l'éthique du « laissez faire », et qui y trouve encore aujourd'hui quelques panégyristes attardés. Cette formule faussement libertaire pourrait sembler, à première vue, avoir une corrélation avec la méthode, toute de liberté, de l'école nouvelle, mais ce n'est qu'une apparence. Le « laissez faire » dit individualiste d'autrefois n'était guère que l'expression d'un droit sans devoir correspondant. Il représentait la domination de la force. La liberté qu'on enseigne aux élèves des écoles nouvelles et au sein de laquelle ils vivent plus ou moins a, elle,

pour condition le *self-control*, la maîtrise de soi dont les éducateurs s'efforcent de doter chaque enfant et qui, en neutralisant l'égoïsme inférieur, instaure l'égo-altruisme. La conception de l'individualisme a heureusement évolué, progressé, même sur sa terre d'élection, du moins chez une élite. Si l'on veut une image, l'individualisme des écoles nouvelles, large, généreux, est à la Walt Whitman.

Une des éducatrices du Fellowship a donné une définition excellente de la liberté telle qu'on la conçoit dans ces écoles : « Une maîtrise de soi parfaite, associée à une self-expression parfaite (1). »

Cette maîtrise de soi, dont la culture intensive est une des caractéristiques de l'école nouvelle, remplace avantageusement la répression extérieure. C'est la self-discipline substituée à la discipline autoritaire. La liberté dont il s'agit dans ce milieu n'est donc pas la licence : elle n'est pas sans restrictions, mais celles-ci sont exercées volontairement par l'individu lui-même sur son moi intérieur, au lieu qu'elles le soient par autrui sur son moi extérieur. En définitive, lorsque l'individu a maîtrisé ce qu'il y a en lui d'inférieur, — car il faut choisir et toute la beauté de l'existence individuelle et de la vie sociale, but dernier de l'éducation, dépend de ce choix, — sa liberté est celle de sa personnalité la plus haute : il s'est élevé de la brute à l'humanité, voire à la surhumanité.

La King Arthur School (Misselburgh), par exemple, déclare que sa discipline est basée, non sur des règles arbitraires et des punitions, mais sur la maîtrise de soi, la considération des autres, la collaboration amicale entre élèves et professeurs et le développement du sens moral et de la responsabilité. Et c'est ce qu'en substance disent les autres écoles nouvelles.

Le principal de la Bedales School (Petersfield) dit : « Notre plus haut but, même avec les enfants, est de rem-

(1) Alice Woods, *Educational Experiments in England* (Londres, Methuen 1920), p. 232.

placer le « Tu ne dois pas » de la contrainte extérieure par le « Tu dois » du mobile interne » (1).

Un préjugé bien ancré veut qu'une éducation individualiste ne puisse produire que des êtres insociables. Cela eût pu être vrai au temps de l'ancienne et fausse conception de l'individualisme, si l'on eût alors songé à une éducation en ce sens ; ce ne peut l'être avec la conception épurée des écoles nouvelles. Les adeptes du mouvement considèrent que leur éducation doit au contraire donner des humains éminemment sociables et que les qualités et dons particuliers d'un individu, plutôt que ce qu'il a de commun avec les autres, constituent son pouvoir spécial de servir l'humanité ; l'objet de l'éducation nouvelle est de le rendre apte à ce service. Au surplus, la culture de l'individualité ne fait pas perdre de vue aux éducateurs nouveaux l'importance et la valeur de la coopération.

Le principe de compétition est généralement déprécié dans les écoles nouvelles, au bénéfice du principe de coopération. En conséquence, les examens intérieurs suivis de classements sont abolis dans la très grande majorité d'entre elles. Les comparaisons, en ce cas, ne portent plus sur les élèves entre eux, mais sur les périodes de la vie scolaire de chaque élève. De même, les prix et autres récompenses sont supprimés. Cependant, dans quelques-unes de ces écoles, on juge encore indispensable un minimum de compétition, à titre d'aiguillon de l'effort, de sorte qu'il y subsiste un rudiment d'examens. Ces mêmes institutions sont encore liées à cette persistance chez elles du système ancien par la classe sociale à laquelle appartiennent leurs élèves, souvent candidats à certains grades universitaires ou aspirant à entrer dans quelque grand établissement d'enseignement supérieur, où des diplômes sont exigés. Elles préparent par suite leurs élèves ou du moins certains d'entre eux à des examens et concours de l'extérieur. Sous peine de dispari-

(1) J.-H. Badley, *Bedales School* (Cambridge, University Press, 1912), p. 57.

tion, ces écoles-là doivent compter avec leur clientèle et faire cette concession à l'esprit de compétition.

Ainsi, à la Garden School (Great Missenden), il n'y a ni examens de fin d'année ni prix. La compétition y est répudiée sous toutes ses formes. Toutefois, l'école prépare aux grands concours publics, pendant leurs deux dernières années, les élèves qui le désirent et à qui leurs aptitudes permettent ce genre d'études. Mais, en même temps, on apprend à tous, graduellement, qu'il est impossible que les plus nobles qualités humaines soient éprouvées par des examens et que le jugement, la connaissance profonde, l'intuition, la sympathie et l'initiative sont d'une valeur plus haute dans la vie que le savoir encyclopédique.

Ces écoles opportunistes, néanmoins, de même que celles qui ont rompu totalement avec la compétition, rendent celle-ci responsable de divers maux individuels (parmi lesquels le développement des instincts égoïstes et la suppression du motif rationnel de l'effort), qui se répercutent en maux sociaux et internationaux. Les unes dans la mesure où elles le peuvent et les autres complètement y substituent ces stimulants supérieurs que sont l'intérêt de l'étude, la curiosité intellectuelle, le plaisir du bon travail, la joie de l'utilité de l'œuvre accomplie et le sentiment de la coopération à quelque chose que tous partagent.

La devise de la Bedales School est : *Work of each for weal of all* (Le travail de chacun pour le bien de tous).

Cet enseignement de la coopération n'est pas purement verbal. Il ressort aussi de l'existence de la communauté scolaire. Une des plus sympathiques parmi les écoles nouvelles, la Brackenhill School (Letchworth), déclare que si l'exemple de sa fraternité était suivi, « on éviterait la révolution violente qui menace et, ce qui serait mieux, on poserait les fondements d'une ère nouvelle où de grandes injustices seraient balayées et où la vie en commun, prise dans son vrai sens, règnerait ».

Chaque enfant de Brackenhill, dit une brochure de l'école,

connaît par la pratique la signification de la vie en commun. Les cadeaux faits à l'école sont partagés également comme le sont les « douceurs » ; l'argent de poche de tous est réuni en une masse, dont des sommes sont retirées et données à chacun selon son âge, de sorte qu'aucun enfant n'envie les autres. Le travail domestique est accompli par tous, les garçons et les filles aussi bien que le personnel. Les grandes filles aident à soigner les enfants de la classe Montessori et y puisent d'utiles enseignements pour la tenue de leur future maison. Garçons et filles aident volontiers à nettoyer l'argenterie et les chaussures, au triage du linge et à la cuisine. Même les enfants de la classe Montessori, trop jeunes pour aller à l'école des grands, nettoient leurs tables et polissent leur argenterie. Les grands et les grandes font leurs lits le matin, aident à desservir les tables et à laver la vaisselle.

L'éducation dans le sens de la coopération et de l'entr'aide vise non seulement le présent, entre élèves et professeurs, mais, naturellement, l'avenir, la vie sociale et internationale. Dans la presque totalité des écoles nouvelles, l'enseignement général, celui de l'histoire notamment, est résolument pacifiste.

La Farmhouse School (Wendover) déclare que chez elle l'histoire n'est pas traitée au seul point de vue anglais. A la Garden School, on engage les élèves à travailler à la paix et à la fraternité mondiales. La Priory School (King's Langley) insiste sur le caractère mondial de son enseignement de l'histoire et sur l'importance donnée au développement des civilisations, coutumes et formes de culture, plutôt qu'aux guerres et aux dynasties. La Clayesmore School se flatte d'enseigner l'histoire scientifiquement et de profiter de cette occasion pour « inspirer aux élèves la générosité envers les autres nationalités ».

C'est encore un motif de coopération qui a présidé à l'introduction de la coéducation des sexes dans les écoles nouvelles. On rencontre quatre ou cinq (l'une d'elles, temporairement) de celles-ci qui n'éduquent que des garçons ou

des filles, mais on n'en trouve aucune qui, éduquant les deux sexes, les tienne séparés.

Pour juger de la coéducation en Angleterre, c'est surtout sur la Bedales School que les regards doivent se porter. C'est le Cempuis anglais. Son principal, Mr. J.-H. Badley, un enthousiaste de ce système, dont il possède une expérience de plus de vingt-cinq années, fait autorité en la matière (1). Il a été le premier en son pays à mettre cette méthode en pratique sur une grande échelle (actuellement, environ 250 élèves).

Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici les arguments avancés pour ou contre cette manière de faire. Ils sont assez connus et demanderaient pour être discutés plus d'espace que nous n'en avons à notre disposition. Quant à nous personnellement, nous pensons que la coéducation, qui, naturellement, nécessite autant de tact que de science chez ses praticiens, fonctionne pour la compréhension réciproque des deux sexes, pour la paix entre eux, pour la « douceur » et la « lumière », comme disait Matthew Arnold.

§

L'enfant libre dans l'école libre : ainsi pourrait se résumer l'idéal des écoles nouvelles, tel qu'il est exprimé par l'exemple des plus avancées d'entre elles.

Le *self-government*, ou autonomie de la communauté des élèves, est une des conditions les plus importantes parmi celles qui contribuent à faire une New School. En cela encore, il y a toutefois des gradations parmi les écoles existantes. Et, naturellement, il s'agit d'une liberté surveillée, mais très discrètement. Selon les témoignages des principaux, il est rare qu'ils aient à faire acte d'autorité à l'encontre des mesures prises par les délégués des élèves.

(1) Parmi les nombreux ouvrages anglais traitant de la coéducation, nous signalons ceux de Mr. J.-H. Badley : *Co-education and its part in a complete education* (Cambridge, W. Hefter, 1920) et Bedales : *A Pioneer School* (Londres, Methuen, 1923).

D'ailleurs, l'organisation de l'autonomie ne peut guère avoir lieu qu'avec des enfants âgés d'une douzaine d'années et au delà, à moins, lorsqu'ils sont plus jeunes, que l'école ne soit que peu peuplée. En outre, cette autonomie doit être limitée aux objets où les élèves ont une compétence : il ne saurait être question, cela va de soi, d'autonomie en matière d'hygiène et de santé, de programme des études, etc.

Suivant une théoricienne pratiquante de l'autonomie scolaire, Miss Geraldine Coster, co-principale de la Wychwood School (Oxford), les avantages du système, lorsqu'il est bien conçu et bien appliqué, sont les suivants : 1° Il réduit au minimum les chances d'injustice de la part du maître ; 2° il habitue l'enfant à la responsabilité et le prépare à résoudre des problèmes importants de la vie adulte, notamment comme citoyen (1).

Le gouvernement de la communauté scolaire considérée comme une petite république nécessite l'élection de représentants, qui se constituent en comité et sont ainsi détenteurs d'un pouvoir délégué par leurs condisciples, avec le consentement de l'autorité directoriale. Ce pouvoir, tantôt législatif, tantôt administratif, s'applique à des questions de discipline et d'organisation des diverses formes d'activité de la communauté des élèves, parfois même à l'organisation de l'étude en classe, ainsi qu'à la représentation des élèves auprès de la direction de l'école, etc.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'une autonomie scolaire partielle, fort limitée d'ailleurs, est depuis longtemps de tradition dans les établissements d'enseignement secondaire anglais. Elle a seulement été très élargie, en même temps que démocratisée, par les écoles nouvelles. Mais, dans les écoles orthodoxes, cette autonomie relative s'accompagne, pour les « préfets », nommés par le principal et non élus par leurs condisciples, du privilège de punir les délinquants et de leur administrer au besoin des châtiments

(1) *Self-government in Schools* (Oxford, B. Blackwell, 1923).

corporels. Ce système est la source d'abus et, en outre, encourage le goût de la domination. Dans celles des écoles nouvelles qui se rapprochent le plus du type orthodoxe, notamment à ce point de vue, par exemple à l'Abbotsholme School (Rocester) et à la Bedales School, où il y a encore des « préfets » nommés par le principal, le droit de punir ne leur est pas donné.

A la Garden School, un comité des élèves, formé de cinq membres, est élu pour un trimestre par tous ceux qui sont âgés de plus de dix ans. Il prend largement part à l'administration des affaires de l'école. Les élèves sont encouragés à traiter, en assemblée et en présence de leurs maîtres, des questions et situations qui rentrent dans leur propre expérience scolaire. On pense que cet usage développe en eux d'inestimables qualités de jugement, de tact, de maîtrise de soi et de confiance en soi-même. Dans une brève cérémonie d'instauration du comité, ses membres s'engagent à servir l'école du mieux qu'ils pourront et à être « généreux dans la protection des faibles, justes dans l'exercice de leur pouvoir et consciencieux dans leur usage de la liberté ».

A la Brackenhill School, un comité de trois membres est élu, et les élèves discutent en assemblée de leur existence scolaire. Toute décision importante du comité est soumise à un referendum.

A la Caldecott Community (East Sutton), un comité élu de cinq enfants, pris parmi les plus âgés et contrôlé par l'assemblée des élèves, se réunit une fois par semaine pour examiner les affaires de la communauté, sa compétence s'étendant du beurrage des tartines pour le thé à des questions de morale scolaire. Ce jour-là, un élève peut déposer, s'il y a lieu, une plainte contre tel ou tel membre du comité, pour violation de sa liberté ou de la ligne de conduite générale de l'école. On assure qu'à Caldecott, grâce à une pratique très développée de ce système, les enfants

montrent une indépendance d'esprit et une puissance de raisonnement supérieures à la moyenne.

Un trait curieux de l'autonomie à la Hall School (Weybridge) est l'hebdomadaire *School Court* (tribunal de l'école), dirigé par un comité de quatre des enfants les plus âgés, élus pour un mois et demi. Ils siègent sur l'estrade de la grande salle. Derrière eux, en demi-cercle, sont les membres du personnel enseignant. Les élèves sont assis devant, en tailleur, sur le parquet. « Classe de géographie ! » appelle par exemple un des membres du comité. Immédiatement, ceux qui sont chargés des affaires de cette classe se lèvent et rendent compte de leur mandat. Quand ils ont terminé, ceux qui ont une plainte à formuler viennent témoigner contre eux, tandis que d'autres peuvent parler en leur faveur. Finalement, un vote par mains levées décide si le travail de tel ou tel délégué mérite la mention « excellent », « bon » ou « mauvais ».

Il serait intéressant de donner d'autres détails, par exemple sur l'organisation des études ou le maintien de la discipline en régime d'autonomie, mais l'exposé en serait trop long. Le périodique du Fellowship en contient un grand nombre. L'expérience de cet ordre sur laquelle on possède la documentation la plus étendue est celle qui a été poursuivie au Little Commonwealth (la Petite République) (Dorset), école qui a malheureusement disparu. Elle a été décrite dans un livre passionnant, vrai miroir de l'âme de l'adolescent : *An Adventure in Education* (1), par J.-H. Simpson, un professeur de cette école.

Peu à peu le système de l'autonomie scolaire fait des adeptes et est l'objet d'expériences en dehors des écoles nouvelles proprement dites. A la Northern Polytechnic Secondary School d'Holloway, district de Londres, un professeur, Mr. E.-A. Craddock, a fait, avec l'autorisation de son principal, un essai d'autonomie dans sa propre classe

(1) Londres, Sidgwick and Jackson, 1917.

(30 garçons de 11 à 14 ans gouvernés par un comité élu de 5 d'entre eux) et il s'en est déclaré satisfait (1). Il y a quelque temps, à la Mixenden School (Halifax) (école primaire, 130 enfants depuis le bas âge jusqu'à 13 ans, coéducation), le directeur, Mr. Arrowsmith, appliquait l'autonomie à côté d'autres particularités des écoles nouvelles, la suppression de la compétition entre autres, et cela malgré que sa tentative ne fût pas vue d'un œil favorable par le Board of Education (Ministère de l'Instruction publique), lequel professait le même sentiment à l'égard d'un essai identique poursuivi par Mr. O'Neill dans une autre école primaire, la Knuzden School (Blackburn) (2).

§

Sans quitter la question de la liberté dans l'école, nous entrons dans celle du travail spontané et de l'autonomie non plus du corps scolaire, mais de l'élève même, ce qui nous amène à parler de la méthode Montessori.

Toute école nouvelle qui contient des enfants de deux à huit ans a sa ou ses classes Montessori. Le but de la méthode étant la *self-expression* de l'individualité, il est tout naturel que les écoles nouvelles y aient eu recours.

Pour bien élever les enfants, dit la grande pédagogue, il est indispensable de les bien connaître. Pour les connaître, il faut les laisser agir et se développer librement. Aussi la liberté au sein de laquelle vivent les enfants est-elle entière; la seule réserve imposée est qu'ils ne nuisent pas à leurs camarades : application d'une définition bien connue de la liberté.

La méthode nécessite un matériel particulier, qui fait de l'étude un jeu durant les jeunes années et de l'élève son propre éducateur, la maîtresse n'étant plus qu'un guide ou un observateur souvent muet. Par la méthode et le maté-

(1) *Education for the New Era*, avril 1920, *The Class-Room Republic*, par E.-A. Craddock.

(2) Ernest Young, *The New Era in Education* (Londres, G. Philip, 1920), pp. 11 à 34.

riel associés croît et se développe l'activité spontanée, naissant de l'intérêt et rendant inutiles punitions et récompenses.

La méthode Montessori, étant fondée sur le respect de la personnalité de l'enfant, est essentiellement individualiste ; elle est aussi réaliste, car toute autoéducation y est basée sur l'expérience personnelle acquise grâce au matériel. Les fictions merveilleuses, tels les contes de fées, sont écartées. La culture de l'individu y est déjà poussée fort loin, puisqu'elle va jusqu'à l'enseignement de la maîtrise de soi à de jeunes enfants, par exemple par ce qu'on appelle la « leçon de silence », qui est donnée quotidiennement et habitue l'enfant à soumettre à sa propre volonté, pendant une dizaine de minutes, son corps et son esprit.

Ce que la méthode Montessori fait pour les petits, la méthode de Dalton — le Dalton Laboratory Plan — le fait, d'une manière différente, pour les grands. Ce système, d'invention relativement récente, est d'origine américaine et a été introduit, modifié, en Angleterre, par Miss Helen Parkhurst, après qu'elle l'eut expérimenté à son école de Dalton, aux Etats-Unis.

La méthode de Dalton est aussi appelée d'un mot qui n'est qu'à demi exact : autoéducation. C'est, si l'on veut néanmoins employer ce vocable, l'autoéducation par groupes en liberté, avec assistance du professeur. A l'ancienne division en classes est substituée la division en groupes pour les différentes parties du programme des études, selon les degrés d'intelligence et de savoir déjà acquis. Le petit groupe, au lieu de la grande classe, donne une possibilité de travail indépendant pour des élèves d'âges différents peut-être, mais de même niveau intellectuel. La classe, en ce cas, demeure comme une sorte d'unité sociale plutôt qu'une unité d'enseignement. Les groupes sont appelés « compagnies », et les maîtres « conseillers ». Généralement, chaque mois, un examen individuel a lieu, afin qu'on se rende compte, dans l'intérêt de l'élève, du progrès

par lui accompli et aussi de la valeur du procédé, qui en est encore à la période d'expérimentation.

Au travail par groupes est heureusement associé le travail individuel. Les groupes dans le premier cas, les élèves isolés dans le second sont laissés libres d'utiliser la salle d'étude comme on userait d'un laboratoire, pour obtenir une instruction directe. Ils n'attendent plus passivement qu'on leur serve le savoir en tranches mesurées et à des moments fixes. Le professeur n'est plus, dans les deux cas, qu'un simple guide, consulté lorsque des difficultés se dressent.

Ce système est d'ailleurs susceptible de larges modifications, et en fait on constate autant de variations dans son fonctionnement qu'il y a d'écoles nouvelles.

Dans celles qui disposent de locaux suffisants, à la Bedales School par exemple, les salles de classe servent à une seule sorte d'enseignement et sont équipées à cet effet ; il y a une salle de classe pour les mathématiques, une autre pour la géographie, etc.

A la Saint Christopher School (Letchworth), deux ou trois leçons collectives par semaine sont obligatoires pour chaque sorte d'enseignement, mais leur importance va en diminuant à mesure que l'année s'écoule. Le reste du temps est occupé par les études libres par groupes ou individuelles, qui vont au contraire en augmentant d'importance.

La Saint George School (Harpenden) a renoncé à tout enseignement collectif. Elle lui reprochait d'être inadéquat à son but : leçons trop avancées ou trop simples pour deux minorités, médiocres pour la masse. A présent, l'élève, pour une leçon, fait lui-même le travail de recherche à la place du maître, lequel ne lui aurait donné qu'un condensé incomplet et peut-être inassimilable. Ainsi, les meilleurs ne sont pas sacrifiés aux pires et ceux-ci y gagnent quelque chose, car ils sont obligés de travailler par et pour eux-mêmes.

A la Hall School, les lignes générales de leurs études sont

fournies aux élèves, mais on leur laisse le soin de se documenter sur les sujets par leurs propres moyens. L'étude de certains sujets se poursuit parfois pendant des semaines. Chaque groupe délègue un de ses membres pour rendre compte du travail effectué, en une conférence à laquelle assiste toute la classe. Le compte rendu est suivi d'une discussion et d'une critique. Tous profitent ainsi des résultats.

Une particularité du programme de cette école est les « Nouvelles de la semaine ». Chaque samedi, quatre enfants sont élus *speakers* (parleurs). Durant la semaine, ils dépouillent les quotidiens pour donner à leurs camarades réunis, le samedi suivant, des détails sur les événements du monde entier.

La même chose a lieu à la Garden School.

On estime en ces écoles que les enfants ne doivent pas ignorer les choses de leur temps et que cette information mondiale les prépare à leur rôle de citoyen.

§

Ce qui est neuf et de réel intérêt dans les écoles nouvelles, c'est l'éducation proprement dite et la manière d'enseigner plutôt que la matière de l'enseignement. Cependant, celle-ci offre certaines particularités qui méritent d'être signalées.

Le travail manuel tient une grande place dans les écoles nouvelles, et il est enseigné aux filles comme aux garçons. Il est d'abord considéré comme faisant partie de la culture physique. On lui donne aussi pour objet de rendre les enfants plus habiles de leurs mains, de leur procurer plusieurs métiers, de combattre le mépris dans lequel il est tenu et enfin de créer une diversion aux sports, dont on abuse généralement dans les écoles secondaires anglaises. « Il n'y a pas le moindre doute qu'une grande somme de connaissance purement intellectuelle est sacrifiée au sport

en ce pays », dit Mr. Alex Devine (1), principal de la Clayesmore School. Taine avait déjà souligné ce fait dans ses *Notes sur l'Angleterre*. Dans nombre d'écoles nouvelles, les garçons apprennent à coudre comme les filles; et les filles, comme les garçons, font de la menuiserie. On pense que des mesures de ce genre contribuent à renverser les barrières qui font que les deux sexes se mésestiment réciproquement. Les divers travaux du bois, des métaux, des étoffes, etc., sont enseignés. Les occupations rurales ont aussi leur place.

Bref, l'éducation des écoles nouvelles tend à l'intégralité, selon l'expression de Paul Robin. Elle vise aussi bien à l'exercice de la main, de l'œil, de l'oreille et du sens esthétique que des facultés intellectuelles et morales.

A la Garden School, par exemple, se trouve un *studio* qui est considéré comme le cœur de l'école et auquel les enfants ont libre accès à toute heure du jour. Il y trouvent un métier à tisser, des rouets, les outils et produits nécessaires pour la teinture, le coloris au pochoir, la tapisserie, la marqueterie, la vannerie, la gravure sur bois, la décoration du cuir, la ferronnerie, la typographie, le dessin, la peinture, le modelage. Un atelier de menuiserie y est attenant. En été, les élèves vont faire du dessin et de la peinture dans les champs et les bois. La musique, le chant, l'eurythmique (méthode Dalcroze), la danse (méthode Margaret Morris) et, pour les mieux doués, la composition musicale ont une place régulière au programme, comme la littérature sous ses diverses formes.

Avec des variantes, il en est de même ailleurs. L'éducation sensorielle et l'enseignement des beaux-arts et des métiers d'art sont extrêmement développés dans les écoles nouvelles. Les résultats obtenus de ce côté sont surprenants (2). Entre toutes, la Margaret Morris School (Chelsea,

(1) *A New Educational Era* (Cheltenham, J. Burrow, 1919), p. 11. — Cette brochure contient une critique approfondie de la Public School.

(2) On peut s'en rendre compte à la lecture d'un article de *The New Era*

district de Londres; et écoles d'été sur le continent) est certainement celle où la culture artistique est poussée au plus haut degré de raffinement. L'individualisme y est avant tout envisagé sous l'angle de l'esthétique.

En résumé, la multiplicité des voies ouvertes à l'enfant, au jeune homme et à la jeune fille, et la liberté du choix de chacun assurent à tous les conditions nécessaires à la croissance, à l'enrichissement de leur personnalité. Nombreuses, dans les mieux organisées de ces écoles, sont les branches d'activité et d'enseignement qui donnent essor aux facultés imaginatives et créatrices, tandis que l'individualisation du travail entretient l'initiative, l'observation et la recherche indépendante.

§

Il ne saurait exister d'éducation et d'enseignement complets, surtout alliés à une prétention à l'individualisme, sans une part faite à l'activité sexuelle, base de l'existence humaine, sa cause et sa fin. Or, on sait quel néant la sexologie représente, en général, dans les écoles de tout pays. Que fait-on à ce point de vue dans les New Schools? La coéducation des sexes est déjà un effort en ce sens, évidemment le moins pénible. Mais il y a autre chose à faire.

La pruderie anglaise est proverbiale. Aussi, même dans les manifestations livresques de ce monde de l'éducation nouvelle, est-il difficile de recueillir des informations quant à ce qui se fait comme instruction sexuelle. La revue *The New Era* a, il est vrai, consacré deux de ses numéros (1) à la question de l'éducation et de l'enseignement sexuels de

d'avril 1923 : *Abstract Art for Children*, par C. Fleming-Williams, professeur de beaux-arts à la Saint Christopher School, avec reproductions de dessins et aquarelles par lesquels des enfants de huit à quinze ans de cette école ont interprété symboliquement des idées abstraites, l'égoïsme par exemple, ou des concepts poétiques. — En ce qui concerne la littérature et la musique, nous signalons les *Perse Playbooks* (Cambridge, W. Heffer), qui contiennent les œuvres (poèmes et compositions musicales) des enfants de la Perse School.

(1) Janvier et avril 1923.

l'enfant, mais en la traitant d'une manière plutôt théorique. On y trouve beaucoup de considérations de psychanalyse, d'une part, et, d'autre part, beaucoup de cet idéalisme mêlé de sentimentalisme qui est aux antipodes et de la science et de la réalité. Seul, un de ses collaborateurs, homme au cerveau lucide et hardi, Mr. J.-H. Badley, nous donne des renseignements sur ce qui se fait à la Bedales School.

A cette école, la coutume fut d'abord la suivante. Au cours des leçons d'anatomie données aux garçons par un professeur masculin, le sujet de la reproduction humaine était abordé. Pour les filles, il était traité par un professeur féminin, à l'occasion des exercices de gymnastique suédoise. En outre, le cas échéant, à la suite de questions posées par les élèves, ces deux professeurs complétaient en privé leur enseignement. Mais, un jour, les garçons et les filles les plus âgés (15 à 18 ans), s'entretenant avec leur principal des principes et traditions de l'école, émirent l'opinion que les sujets sexuels devaient être traités en coéducation, normalement, comme tout autre sujet.

Laissons la parole à Mr. Badley.

J'eus l'impression que si tel était leur sentiment — et la manière dont il était exprimé me convainquit vite de sa sincérité — il était certainement plus sage de faire quelque chose pour y donner satisfaction, de sorte que je résolus de faire un essai. Je répondis en conséquence que j'admettrais à ces leçons tous les élèves de la moitié supérieure de l'école, c'est-à-dire âgés de plus de quatorze ans, qui voudraient y assister, mais pas plus d'une douzaine à la fois pour débuter ; car je désirais qu'ils ne fussent pas trop nombreux, afin qu'ils pussent parler librement et me poser toutes les questions qu'il leur plairait. La plus grande partie de ceux qui se trouvaient alors dans la moitié supérieure de l'école se rendirent à ces leçons et, quoique j'eusse commencé en doutant de la portée de celles-ci, je ne tardai pas à être convaincu de leur utilité. Je les ai continuées chaque année depuis lors, mais en les maintenant facultatives, certains élèves pouvant être trop

timides pour y assister avec les autres et pouvant préférer avoir avec moi un entretien particulier.

Nous débutons par l'exposé des différents modes de reproduction, d'abord ceux qui n'impliquent pas la sexualité, puis ceux qui la nécessitent, et nous continuons avec les divers modes de fécondation tels qu'on les constate chez les plantes, les animaux inférieurs, les oiseaux et les mammifères. Nous passons ensuite à l'étude détaillée des organes reproducteurs et de leurs diverses fonctions, et enfin nous décrivons la croissance de l'être nouveau depuis la conception, en passant par l'état embryonnaire et toute la période de la gestation, jusqu'à la naissance. Cet ensemble exige, naturellement, toute une série de leçons, dépendant dans une certaine mesure de la somme des autres connaissances biologiques possédées, mais en tout cas suffisantes pour former un tout complet et scientifique. Mon objet, durant ces leçons, est de susciter une conversation, et en fait le traitement du sujet dépend jusqu'à un certain point des questions soulevées et formulées.

Envisagé à l'origine comme une expérience susceptible de répondre simplement à la circonstance qui l'avait motivée, ce cours, je m'en suis convaincu à mesure que je le continuais, a, tel qu'il est conçu, une grande importance. Il donne satisfaction au désir, naturel chez des êtres intelligents, de posséder une connaissance exacte d'une matière d'intérêt universel ; et en traitant cet aspect de la vie d'une façon franche, on aide à supprimer la crainte avec laquelle certains l'envisagent et le mystère romantique qu'il possède pour d'autres. Je crois que ceux qui les premiers demandèrent que les leçons fussent données *en commun* avaient raison ; la valeur de la connaissance est d'autant plus grande qu'elle est partagée et de ce fait considérée comme possédée également par les deux sexes ; de sorte que tout ce qui concerne la sexualité est libéré de son attraction secrète et de son caractère embarrassant (1).

Dans le même organe du Fellowship, nous trouvons l'opinion de Mr. Alex Devine, principal de la Clayesmore School, opinion qui ne nous éclaire guère sur le degré ou le mode

(1) *The New Era*, avril 1924, *Sex Teaching at Bedales*, par J. H. Badley.

d'enseignement sexuel de cette école. Mr. Devine se borne en effet à dire ceci sur ce sujet précis :

En ce qui concerne l'instruction sexuelle, aucune personne de bon sens ne peut entretenir le moindre doute quant à la nécessité que les enfants soient mis au courant des faits de la vie par quelqu'un qu'ils aiment ou respectent (1).

Et il déclare désapprouver qu'on parle aux enfants collectivement sur les questions sexuelles.

A la Saint Christopher School, aucune instruction spéciale n'est donnée en matière sexuelle. Lorsque des questions sont posées au cours de botanique ou de physiologie, les réponses sont données en présence de toute la classe, mais parfois des élèves interrogent le professeur personnellement, et la réponse leur est donnée séparément.

A la Farmhouse School, manière aussi peu « nouvelle » que rationnelle, on compte sur la familiarisation des enfants avec les animaux de la ferme pour qu'ils se mettent au courant de la vie sexuelle.

Toujours et partout, en cette matière, la peur vague de la loi, de l'administration universitaire et de l'opinion publique aboutit soit à priver jeunes hommes et jeunes filles d'une instruction des plus utiles, soit, lorsque celle-ci est donnée, à l'accompagner de réticences dangereuses et à cacher le fait pour l'extérieur. Visiblement, cette partie de l'enseignement des écoles nouvelles n'est pas parfaite, sauf à la Bedales School, dont l'exemple déjà ancien prouve cependant que toutes les craintes précitées et même celle des parents résultent, en dernière analyse, du caractère timoré des éducateurs eux-mêmes.

§

Comme nous l'avons dit au début, la religion occupe encore une certaine place dans les écoles nouvelles.

Cependant, l'une d'elles, la Ruskin School (Heacham), se déclare nettement rationaliste. Aucun dogme religieux n'y est enseigné.

(1) *The New Era*, janvier 1924, *Some Opinions on Sex-training*.

Lors de la fondation de son école de Chelsea, Miss Margaret Morris faisait une déclaration analogue :

Il n'y aura pas d'instruction religieuse, mais toute l'éducation visera à développer l'enfant moralement aussi bien qu'intellectuellement et physiquement et à le rendre honnête en toute chose, ce qui doit être l'objet commun des religions (1).

Toutes les autres inculquent avec plus ou moins de ferveur le christianisme aux élèves, célèbrent des services religieux à leur intention et leur permettent de se rendre aux offices de leurs églises respectives. Toutes se flattent de donner une instruction religieuse épurée, non dogmatique et neutre devant les théologies variées des innombrables sectes en lesquelles se divise le christianisme anglais. Certaines d'entre elles, telles la Bedales School et la Priory School, admettent que les enfants soient dispensés de l'instruction religieuse sur le désir des parents.

Quelques particularités :

A la Bedales School, le principal, Mr. Badley, émet l'avis que l'éducation du caractère des élèves dépend beaucoup plus de l'influence personnelle des maîtres et de l'atmosphère générale de l'école que d'aucun enseignement spécifiquement moral ou religieux. Néanmoins, la religion figure au programme.

A l'Abbotsholme School, le docteur Reddie, principal, pense que la moralité ne peut être enseignée simplement par des sermons ; selon lui, elle doit être la conséquence de toute l'influence de l'école sur l'élève, mais elle ne peut pas davantage être enseignée par le seul exemple sans l'aide des idées. Il se conforme, dit-il, au sentiment général en Angleterre que la moralité, expression de la doctrine du juste et de l'injuste, doit être enseignée en association avec quelque conception générale de l'univers et de la destinée de l'homme, c'est-à-dire la religion, — chrétienne en l'espèce.

(1) Josephine Ransom, *Schools of To-Morrow in England* (Londres, G. Bell, 1919), p. 131.

Toutefois, l'histoire des religions figure au programme des études.

Aux trois écoles du groupe de Letchworth (Brackenhill, Saint Christopher et Arundale Schools), qui relèvent du Theosophical Educational Trust et, entre parenthèses, sont végétariennes, le christianisme est mystique plutôt que doctrinal, car l'enseignement religieux y est influencé par la théosophie, qui est fondée sur la croyance aux réincarnations successives, laquelle, explique une brochure de l'école, se traduit nécessairement dans l'éducation par l'individualisme et la fraternité. Au programme, se trouvent aussi des leçons de religion comparée. Mais, dans ces trois écoles, où le libre examen est très favorisé, la religion elle-même est discutée par les élèves comme tout autre sujet et ce n'est pas, paraît-il, une mince tâche pour les maîtres que de répondre à leur logique impitoyable.

§

A côté des détails déjà donnés sur les écoles nouvelles et qui proviennent presque tous d'une documentation prise à la source même, il n'est pas sans intérêt de considérer séparément l'activité de quelques-unes d'entre elles.

Mais, auparavant, une remarque. Tous les écrivains qui se sont occupés des écoles nouvelles insistent sur l'importance du rôle qu'y joue la personnalité du principal. Destinées à la culture individualiste, elles sont elles-mêmes le fruit de l'individualisme.

Parlant de la Hall School, Miss Muriel Mackenzie dit :

Plus vous parvenez à connaître à fond ces écoles que, faute d'un terme meilleur, on pourrait appeler expérimentales, plus votre conviction s'établit que c'est la personnalité du chef, du principal inspirateur qui est à la source de toute excellence. Sans Miss Gilpin, il n'y aurait pas de Hall School; sans aucun des principaux des écoles nouvelles, aucune d'elles n'existerait ; la même chose peut être dite de n'importe laquelle de ces écoles, dont l'initiative et la continuation sont dues à de dévoués visionnaires. C'est à cause de cela que les écoles nouvelles dureront, persiste-

ront, car la personnalité attire la personnalité et si l'un de ces initiateurs disparaissait, un autre se lèverait pour poursuivre son œuvre (1).

Et cela corrobore l'opinion générale chez les adeptes du mouvement, que l'éducation est moins une science qu'un art.

Parmi les exemples les plus frappants de cette influence de la personnalité se trouve l'Abbotsholme School, que dirige le docteur Cecil Reddie. Bien avant la fondation du New Education Fellowship, en 1889, il avait ouvert cette école, à la tête de laquelle il se trouve encore aujourd'hui.

Abbotsholme est évidemment une institution d'un caractère bien particulier, qu'elle doit à son seul fondateur. Tout en ce dernier est volonté et énergie, et il semblerait qu'il eût pu aussi bien commander un régiment que diriger une école. Ce révolutionnaire de la pédagogie est d'ailleurs un parfait conservateur au point de vue social, mais un conservateur comme il en est peu, éclairé, franc, progressif. Il y a en lui quelque chose du nietzschéen.

L'école n'est ouverte qu'aux garçons, enfants de familles de la classe cultivée et dirigeante. L'ambition du docteur Reddie est en effet de former des dirigeants, mais il les veut aptes à remplir leur rôle et à le faire honnêtement. Il fait l'éducation de ses élèves en ce sens. Il considère l'ensemble des hommes d'une nation comme divisible en trois catégories, quant à leur rôle social : la multitude, les capitaines et les esprits supérieurs, ceux-ci réels *gentlemen* et gouvernants de droit divin. Cette classification ne vous a-t-elle pas un certain parfum de nietzschéisme ? C'est pour produire des esprits supérieurs qu'existe Abbotsholme, école d'autorité à l'organisation monarchique et aristocratique — et, hâtons-nous d'ajouter, pour ne pas être accusé d'illogisme, *ancienne* école « nouvelle ». Le pire qui puisse arriver, au

(1) *Education for the New Era*, janvier 1920, *Hall School*, par Muriel Mackenzie.

cas où l'élève n'aura pas réussi, c'est qu'il ne devienne qu'un capitaine, ce qui n'est déjà pas mauvais pour lui. Toutefois, une sélection est exercée à l'entrée. La capacité, non l'argent, est la condition d'admission. Cependant, l'argent n'en est pas moins nécessaire, à en juger par les prix de pension.

Le docteur Reddie veut, à travers l'éducation, stimuler la classe dirigeante, apprendre à ses enfants à *vivre* et à travailler. Après leurs études, lorsqu'ils commanderont des travailleurs, nous est-il dit, ils sauront ce qu'est le travail ; car, à Abbotsholme, ils mettent la main à la pâte. Devenus hommes, ce ne seront plus des *landlords* oisifs et parasites, ce seront des producteurs, — mais ils resteront des landlords, des propriétaires. Le docteur n'a pas l'intention de transformer la société dans ses fondements. S'il révolutionne, c'est pour renforcer l'ordre.

Donc, de neuf à dix-neuf ans, les jeunes gens, en même temps qu'ils font leurs études, se livrent aux travaux des champs, du jardin, de la ferme et de la forêt. Ils construiront un pont, une volière, des bâtiments, feront pousser leurs légumes. Ils apprennent à se servir des outils, font de la charpente, de la menuiserie, de la maçonnerie, réparent les machines.

Le principal d'Abbotsholme ne cache pas à ses élèves l'opinion qu'il a de la classe sociale dont ils font partie : il en dénonce devant eux les artifices et les hypocrisies ; pas tous, sans doute, mais enfin certains ; et il stigmatise le parasitisme des riches oisifs. Voici quelques-unes des maximes en vedette dans l'école : *There is no nobleman excepting the noble man* (Seul l'homme noble est un noble). — *No one has a right to a meal unless he is the producer of that meal* (Personne n'a droit à un repas s'il n'a produit ce repas). — *There can be no honesty before God until there is honesty with men and in the man* (Il ne peut y avoir d'honnêteté devant Dieu tant qu'il n'y a pas honnêteté envers les hommes et dans l'homme même), etc.

Le docteur Reddie déclare avoir conservé ce qui a une

valeur dans la Public School. Les traits par lesquels Abbotsholme s'en sépare se résument ainsi :

Développement plus grand des facultés physiques, intellectuelles et morales du jeune homme, correspondant aux conditions de vie actuelles. — Détermination de l'importance de chaque sujet d'étude selon son utilisation dans la vie d'aujourd'hui. — Usage des méthodes d'enseignement les plus perfectionnées. — Distribution scientifique du temps de l'élève, d'accord avec ses facultés et intérêts aux différents âges. — Adaptation du système général d'éducation aux besoins individuels des enfants, dans les études, les divertissements et l'entretien. — Restriction de l'usage du discours, des livres et de l'appel à la simple mémoire. — Préparation à la vie par l'école de la vie. — Développement de l'esprit d'initiative et du sentiment de la responsabilité. — Discipline et culture adaptées aux enthousiasmes et aux affections de l'enfant, sans oublier qu'un certain degré de contrainte est nécessaire pour qu'il se dirige vers son avenir le plus favorable. — Communauté d'existence dans une école relativement petite avec traitement identique de tous les élèves. — L'enfant préféré à la tradition, condition indispensable de l'idéal pédagogique de l'école active. — Coopération des élèves et des maîtres. — Self-organisation des groupes d'études. — Primauté des langues vivantes sur les langues mortes. — Réduction du temps consacré aux sports, au bénéfice du travail manuel. — Enseignement complet des sciences naturelles. — Enseignement de l'hygiène. — Suppression des prix et autres récompenses et en général de toute compétition. — Culture du sentiment esthétique. — Utilisation de l'élément émotionnel de la nature humaine pour développer le sentiment de la camaraderie. Une illustration : un des chants de l'école est *L'Amour des Camarades*, de Walt Whitman.

Evidemment, le programme de réformes du docteur Reddie était assez opportuniste, c'est-à-dire très modéré, et il n'a pas changé ; de sorte qu'Abbotsholme ne nous apparaît guère que comme une Public School améliorée plutôt que comme une réelle New School. Depuis 1889, vingt-deux autres écoles nouvelles ont surgi; quand on les compare à Abbotsholme, on constate que celle-ci arrive la dernière pour le nom-

bre des conditions remplies, sur les trente nécessaires à une école nouvelle parfaite. Là, pas de coéducation des sexes, par exemple, indice d'une conception autoritaire des places respectives de l'homme et de la femme dans la société. Et beaucoup plus d'autorité que dans aucune des autres écoles nouvelles. Le docteur Reddie se soucie de l'individu, certes, mais d'une classe sociale bien définie, et par suite il se soucie davantage de cette classe elle-même, qu'il identifie à la nation. « Education signifie Empire », dit-il, et cela différencie déjà son école des autres, qui sont ou pacifistes ou infiniment moins nationalistes. Il n'en est pas moins vrai qu'historiquement Abbotsholme est le point de départ du mouvement des écoles nouvelles. Cette justice doit lui être rendue.

La Bedales School peut être considérée comme un rejeton de la précédente. Elle fut fondée en 1892 par M. J.-H. Badley, ancien collègue du docteur Reddie. Son fondateur semble s'être inspiré d'Abbotsholme, mais il a fait preuve d'une vision plus large et d'une réalisation plus audacieuse. On remarque à Bedales un idéalisme individualiste plus généreux, tempéré néanmoins par un réalisme clairvoyant. Et, en définitive, de toutes les écoles nouvelles, c'est la plus séduisante, selon nous, précisément à cause de cet équilibre entre deux qualités indispensables à une telle entreprise.

Une autre école nouvelle déjà ancienne est la Clayesmore School, fondée en 1896, pour les garçons seulement, par Mr. Alex Devine. A peu près dans la même mesure qu'Abbotsholme, elle a conservé des points communs avec la Public School, de même que la Perse School (Cambridge), une vieille institution qui a adhéré récemment aux principes du Fellowship. Dans cette dernière, la coéducation des sexes est pratiquée, timidement, jusqu'à un certain âge.

Une autre nouvelle venue à ranger dans cette catégorie d'écoles nouvelles est la Wychwood School (école de filles). A part son système d'autonomie particulier, elle n'a guère de remarquable que son enseignement de la littérature,

donné d'une façon neuve par l'une des deux principales, Miss Margaret Lee, qui pense que la littérature de toute époque trouve toujours son inspiration dans l'état social concomitant.

§

Les écoles précitées, sauf peut-être Bedales, pourraient probablement être considérées sans grande hostilité par les pédagogues traditionalistes. Il n'en irait certainement pas de même pour la plupart des autres, notamment Tiptree Hall (Inworth). C'est un groupement familial d'orphelins de la guerre et autres enfants peu fortunés, à la tête duquel se trouve Mr. Norman Mac Munn, auteur de plusieurs ouvrages de pédagogie, dont le plus connu est *The Child's Path to Freedom* (1) (La Voie de l'enfant vers la liberté). C'est la plus libertaire des écoles nouvelles et l'une des plus curieuses, à cause de l'originalité des vues de son directeur.

A Tiptree Hall, il n'y a pas d'emploi du temps fixe; chaque élève est libre de s'adonner à l'étude qui l'intéresse. Aucune obligation, aucune coercition. Pas d'autorité. Mais le directeur sait rendre le travail attrayant, à tel point que ce qu'il craint de la part de ses pupilles, ce n'est pas la paresse, mais le surmenage.

« Daddy » (papa) et « Mummy » (maman) Mac Munn font partie de la bande enfantine. La crainte est complètement inconnue à cette école. Une anecdote rapportée par Mrs. Josephine Ransom, qui s'est livrée à une enquête sur les écoles nouvelles, nous donne une idée des rapports entre Mr. Mac Munn et ses élèves. Il s'agit du déjeuner, le jour de la visite de l'enquêteuse.

Au premier service, nous avions tous fini alors que Mr. Mac Munn avait encore quelque chose dans son assiette. « Lambin! », s'écrie un des enfants d'un ton de reproche. « Vieux lambin! », corrige un autre. Mais, aussitôt, une chaude défense se produit.

(1) Londres, G. Bell, 1921.

« Non, ce n'est pas un lambin ; il ne fait que prendre son temps pour manger lentement. Et c'est comme ça qu'il faut manger, n'est-ce pas, mister Mac Munn ? » Il y avait un amour infini dans la voix de ce troisième. Son argument imposa silence aux réprobateurs. Vers la fin du repas, deux enfants étaient engagés dans une violente discussion à propos d'une chose quelconque. Ils se rendirent auprès de Mr. Mac Munn, se placèrent chacun d'un côté et firent appel à lui pour terminer leur dispute. Dans un bon sourire, il leur dit doucement : « Quand donc apprendrez-vous à régler vos différends vous-mêmes ? (1) ».

La grande tentation pour un maître d'école est de diriger les enfants ; le secret de l'enseignement, pense Mr. Mac Munn, est au contraire dans l'effacement du maître. Et il s'efface. Il suggère même le moins possible. Ses élèves apprennent surtout par les découvertes qu'ils font. Le mécanisme de l'enseignement est invisible : essence du montessorisme. Mais Mr. Mac Munn va plus loin que la plupart des montessoriens. Il n'a pas d'appareils définis. Son opinion est que lorsque l'enfant éprouve le besoin d'un appareil rigide, il doit le créer et le façonner lui-même. Dans le cas de cette école, on peut réellement parler d'auto-éducation. A côté de cela, on y pratique la différenciation. Mr. Mac Munn est l'auteur d'une méthode : le différentialisme (2), qu'il applique. Chacun se fait spécialiste en matière de recherches pour que tous deviennent les uns par les autres universalistes en connaissances, car les travaux de chacun se fondent en ce que Mr. Mac Munn appelle l'encyclopédisme de l'école, grâce à l'arrangement et au classement méthodique des connaissances de tous. En somme, Tiptree Hall est une communauté de jeunes bénédictins, qui toutefois délaissent volontiers livres et journaux pour aller s'ébrouer en pleine nature.

Un trait de cette école est tout à fait typique. C'est la place qu'y a pris l'esperanto. Les élèves, étant des enfants de familles pauvres, avaient une connaissance restreinte et

(1) *Schools of To-Morrow in England*, pp. 120 121.
(2) *Differentialism* (Stratford-on-Avon, Shakespeare Press, 1914).

défectueuse de leur langue. Pour la leur faire mieux comprendre, Mr. Mac Munn essaya de les intéresser au français, mais les illogismes associés des deux langues ne firent qu'ajouter à leur embarras. Il eut alors recours à une langue logique : l'esperanto. Parlant de ses élèves, il dit :

Au moment où j'écris, ils étudient cette langue depuis dix semaines et leurs progrès ont franchement étonné l'optimiste que cependant je suis. Quatre d'entre eux nomment les choses communes en esperanto aussi rapidement qu'un très bon élève de troisième année d'une école préparatoire à l'école secondaire le ferait en français, et les autres sont au niveau d'un élève de deuxième. Ils ont appris une quantité de racines internationales qui leur seront d'une valeur inestimable dans l'usage de leur langue maternelle ; ils y ont gagné la conscience du langage qui leur faisait défaut ; ils ont étendu leur perspective à un degré presque incroyable. S'ils désirent à présent apprendre le français en une année, ils trouveront la tâche beaucoup plus facile, car ils ont maintenant rompu la glace et pris confiance (1).

La Caldecott Community est une école quasi gratuite soutenue par souscriptions volontaires. Parmi les donateurs nous relevons les noms d'Arnold Bennett, John Buchan, Saint John Ervine, John Galsworthy, John Masefield, H.-G. Wells. La Communauté de Caldecott se propose : 1° De former un centre d'expérimentation pédagogique basé sur l'enseignement non collectif pour des enfants de la classe ouvrière ; 2° d'être un pensionnat où ils puissent être éduqués et mis en contact avec la vie rurale et ses occupations. Son idéal se résume en : éducation, démocratie et autonomie individuelle dans la vie commune.

C'est l'une des plus renommées parmi les écoles nouvelles et l'une de celles qui se rapprochent le plus de l'idéal du Fellowship. L'autonomie scolaire y est poussée au plus haut degré possible et le travail individuel y est largement pratiqué, quoique moins qu'à Tiptree Hall, école de la

(1) *Education for the New Era*, octobre 1920, *A School without a Teacher*, par N. Mac Munn.

liberté complète. Excepté pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire et la géographie, l'étude y est volontaire. L'esprit de recherche y est grandement favorisé. La libre discussion entre maîtres et élèves également. Toute lecture, à Caldecott, entraîne un exercice de l'esprit critique. Le lecteur est fréquemment interrompu par un « Pensez-vous que c'était bien ? » ou un « Est-ce que vous auriez fait cela ? » Et personne ne s'en plaint. Pour le maître, c'est une occasion d'enquête psychologique ; pour les enfants, d'investigation et de méditation. Le développement du sens esthétique y est remarquable. Par l'éducation artistique qu'ils y reçoivent, les enfants apprennent à regarder et à voir les choses ; dessin, modelage, peinture « arrivent » ensuite comme une conséquence naturelle. Même dans le travail de la ferme, ce sentiment de la beauté se retrouve. Une petite fille de Caldecott disait qu'elle aimait à ramasser les œufs parce que l'œuf a une belle forme.

Le groupe de Letchworth mériterait plus que quelques lignes. La cité-jardin de Letchworth est considérée comme la Mecque des pionniers de l'éducation. Les trois écoles de Brackenhill, Arundale et Saint Christopher sont certainement parmi les écoles nouvelles les plus parfaites. Saint Christopher s'est en outre annexé une sorte d'école normale pour la formation des professeurs de classes Montessori. Mais, en réalité, cette école normale traite toute la pédagogie nouvelle. Enfin une guilde d'industries d'art, recrutée parmi les anciens élèves de Saint Christopher, complète cette puissante organisation qu'est le groupe scolaire de Letchworth.

La Priory School est fondée sur les principes de l'anthroposophie du docteur Rudolf Steiner, tandis que la Ruskin School tient son inspiration des indications données par John Ruskin dans son livre : *Unto this Last* (1862), où il réclamait des écoles qui enseignassent à l'enfant : « 1° Les lois de la santé et les exercices qu'elles commandent ; 2° des habitudes de douceur et de justice ; 3° la vocation qui est

en lui-même », — rudiments du programme de l'école nouvelle.

Ces dernières écoles et d'autres que nous n'avons pas nommées mériteraient une analyse, mais nous devons nous borner.

§

Tel est le mouvement de l'éducation nouvelle en Angleterre. Sa force numérique peut paraître réduite, comparée à celle de l'enseignement orthodoxe ; mais la puissance des mouvements d'avant-garde dépend moins du nombre que de l'exemple donné, fût-ce par une simple unité. On a pu juger par notre exposé de la valeur intrinsèque de ce mouvement. Un témoignage de son importance réelle et de son pouvoir de rayonnement vient d'ailleurs de nous être donné. L'administration universitaire est obligée de compter avec son influence morale croissante, qui s'étend jusqu'à l'enseignement primaire ; elle est obligée de se « défendre » contre certaines de ses propositions et de s'assimiler une partie de ses méthodes, comme l'atteste un petit livre : *Suggestions to School Teachers* (Conseils aux instituteurs), publié tout récemment par le Board of Education. N'est-ce pas ainsi que s'accomplit le progrès dans l'évolution sociale ? Des précurseurs demandent le maximum, et une part de leurs revendications est finalement admise par l'autorité ou par la masse.

MANUEL DEVALDÈS.

VERS L'OCCIDENT

—

LE TYPHON D'AOUT

Meguro,
« village de l'œil noir ».

J'ai mis un kimono d'étoffe bleue et craquelée où des gardes de sabre défendent tout mon corps.

Il pleut la pluie des cyclones en rafales, lancées par le vent d'août.

Le papier des shoji *frissonne, il se mouille, se décolle, clapote et se déchire.*

Le bois mouillé prend un parfum de forêt de pins coupés, et je songe à d'amoureux jardins.

Le ciel semble ce soir une mer calmée et l'or de ses nuages des bancs de sable blond,

Le faîte des arbres verts une bordure d'algues.

Les lespédèzes d'automne se penchent sur le mur comme sur des bas-fonds.

Un très tendre arc-en-ciel transparait sur la brume et les ifs en ligne pressent leurs têtes rousses.

Je ne t'attends pas et ne te désire point, Toi, le privilégié, et je suis sans amour :

Vois, dans le ciel aussi où les orages passent, l'arc brillant demeure, mais fond bientôt sans trace aucune !

—

L'AUTEL DES ANCÊTRES

Tokyo.

« Je suis seule dans ma maison, et je suis seule dans mon cœur.

Le temps sur le tatami glisse, et sans douceur, la solitude ne peut prier au sanctuaire.

Servir les morts et les pensées m'est une tâche d'ouvrier !
O voir sur les coussins la trace des genoux qui sûrement reviendront s'y poser,
Entendre le bruit sec des socques de bois, que l'on met, que l'on quitte,
le glissement des manches contre le blanc papier.
Devant un être humain, doucement s'incliner ! »
Pour avoir essuyé un front tout en sueur qui s'ennuyait,
Pour avoir écouté la voix qui se plaignait, pauvre femme, ta main lâche retombe sur l'autel
Et tes yeux se détournent des tablettes des morts.
Tu dis : « O ma jeunesse, O mon âme ! »
Et n'ayant plus la foi, corps vide de statue, bouddha au cœur rongé, yeux clos et mains unies,
Ecoutes vieillissante, chaque jour, passer l'heure inutile et son silence !

—

LE FEU D'ALGUES QUI VEILLE

Kamakoura.

Un feu d'algues mourant et bas, que couche encore le vent du large,
Veille sans bruit, seul sur la plage.
De sa cendre très saine sortira le remède...
Quand ma tristesse aura consumé tout un cœur endurci, en sera-t-il meilleur aussi ?
Allongée comme une barque la lune vogue au ciel :
Un banc de poissons d'or frétille sur la mer !
Les nuages ont les rides du sable après les vagues, et les étoiles rares se noient dans l'air diaphane.
Mais si, triste est mon cœur à suivre dans le ciel la barque d'argent clair,
Combien douce et combien tiède se fait sur mes pieds l'autre mer !
Elle les enserre de ses fluides caresses pour mieux tromper les yeux errant après l'esquif.
Si bien que les pieds retenus par la plage et le rêve accroché à la barque,

Monte au cœur l'eau salée des marées, pour pleurer le charme muet des plages blondes où veille avec moi ce feu d'algues,

Pour pleurer l'attrait des pays clairs par delà cette mer,

Pour pleurer l'oubli impossible des Iles japonaises et celui des mots vivifiants roulés de vague en vague depuis l'Occident étranger !

Longtemps les pieds dans l'onde je souffrirai cet impossible songe :

Suivre sans désir ni regret le glissement de cette barque unique, sans avoir à choisir le pays

D'où, tout le soir, elle voguera pour l'autre rive !

—

LES FOSSÉS DU PALAIS

Tokyo.

En toute heure du jour et dans toute saison, Etranger, si tu m'aimes, longe-les avec piété !

Des murs et des fossés qui l'encerclaient trois fois un Mikado franchit l'enceinte, et par les ponts jetés, et les routes tracées, sa Vertu se répand dans la Ville.

Si ce mur nous guide, Poète, c'est pour en faire le tour, Vénération du cercle où le divin réside.

Et sur le pont de fer n'osant encore entrer, j'ai vu le peuple, sur les cailloux du sol prosterné, alors que l'Empereur Lumière rendait à la déesse les rayons de sa gloire.

Tu fais le tour des basements d'un temple, d'où monte au ciel l'air bleu pour en bâtir les murs,

L'eau de rutilant feuillage et d'argent, est son jardin, autant que moi frémissant et fidèle.

Cette eau qu'illumine l'or des feux de la nuit me semble une mystérieuse salle de festin préparé.

Les cortèges de lanternes s'y sont déroulés aux soirs de gloire et de paix.

Ainsi mes regards y glissent souvent, avec la lumière, les couleurs et le vent.

J'y vis les traînes vertes et roses qu'Amatérasou brillante y promène en quittant son kimono des jours,

les longues manches d'ombre qu'elle replie ensuite sur l'éclat des doublures et le colori des panneaux.
Des pins virils couvrant leur ombre y descendent sans jamais choir,
et leur élan sur l'eau soyeuse plane, immuablement.
Sur les talus, attitudes de grâce, des saules aux vertes chevelures qu'amoureusement le vent peigne, ondulent.
Au printemps, les cerisiers pâles y sèment des écailles,
En juin, les azalées s'y posent, essaims de papillons vermeils.
En automne j'ai vu des barques plates errer sur l'eau dormeuse
et renouvelant le geste d'Isanagi créateur,
le batelier dégoutter de sa gaffe, l'écume, les herbes et les fleurs.
Les sarcelles cuivrées y viennent deux à deux
Et les mouettes volent sur le pont de Benkei, plus légères que Yoshitsouné.
En hiver, j'ai vu le héron y tremper une patte et dormir, oublieux de la ville,
Parfois, l'eau étalée au pied de la Montée-Rouge, n'être plus qu'une douce couleur figée.
Je sais qu'aux soirs toutes les teintes s'y liquéfient et que nos peintres, renouvelant l'estampe,
Appliquent sur l'eau la feuille de riz pour l'imprégner de sa fraîcheur.
J'ai vu passer la Folle échappée au Théâtre blanc.
Comme les saules lançant leurs lignes pêchent sur l'eau rouge d'ocelles, des restes de lumière,
Elle venait pêcher les mots tombés.
Et puis de son filet ayant filtré les images mouvantes que le frisselis fugitif ne porte qu'un instant,
Pêle-mêle, elle jette sur scène nos traditions antiques
O murs, et les échos bavards de votre eau.
Avec la lumière, les couleurs et les choses, qu'un souffle parallèle ondule en ce ciel, sur la terre et sur l'eau,
J'appris, Fossés, jardins frais de Tokio, qu'en votre bracelet de jade
Vous ornez sa Vertu et contenez sa Ville,

Et comment vos murs noirs et vos moellons lourds sont fondations de temple, remparts et cadres de beauté.

A toute heure du jour et dans toutes saisons, mes promenades rondes seront de joie, d'adoration !

—

LA HALTE

Kamakoura.

Partir, quand les presqu'îles s'enfoncent dans la douceur de l'eau qui ondule, qu'elles sont baignées par l'air humide, ensoleillé !

Promontoir de Youiga-hama où je m'endors ce soir, si lasse et désireuse pourtant de tes sentiers où jaillissent les bambous secs et les violettes bleues !

Une alouette chante...

O ma terre, il n'est pas vrai que Dieu ait maudit la nature et que l'homme naisse pour la souffrance.

C'est l'odeur du pin que je respire dans l'air, l'odeur de la terre germant au printemps et des feuilles nouvelles tissant de vertes voûtes.

C'est l'indulgence du cœur, cette douceur de la race qui ne veut point l'amertume,

Poésie, solitude, détachement des Iles et des aïeux au sein du monde !

Indulgence, poésie, lenteur, subtile jouissance,

Bonheur de la race heureuse qu'avait mon père et qu'aura mon enfant !

Sans hâte ici se lève le soleil, et son dernier rayon ne quitte la côte blanche de Kotsoubo que pour y revenir demain !

Les pétales choient des cerisiers pour laisser place aux feuilles,

Puis le feuillage tombe pour qu'aux branches fleurisse la neige en flocons.

Un père en souriant a quitté cette terre pour que l'enfant respire ce même air au parfum de sel et de sapins,

Et n'aurais-je un instant contemplé leur pays et caché dans mon cœur le secret puéril de leur facile et sobre béatitude,

Que pour aller ensuite, hors la douceur des Iles, me laisser dérober ce charme et ce secret ?

—

LE DON DE LA MER INTÉRIEURE

à bord le Hakozaki-marou.

Elle m'a laissé partir en un glissement insensible vers Cythère,

Et ses côtes me quittèrent aussi, de plus en plus irréelles sur la buée qu'exhale la mer.

Mais ce fut pour ce don :

« Que ton amour soit la Mer Intérieure du Japon que voile une pudeur,

où glissent des voiliers en très lentes caresses ! »

Oh ! ces côtes développant leur fantaisie de formes en un estompement gris-bleu !

Iles des dieux ! charme qui s'étire comme une brume prise à mes épaules, et depuis le départ !

D'autres Fouji surgissent des découpures de montagne ou sur la mer,

d'autres îlots de craie, d'autres monts de bambous recouverts, des rochers.

Une variation que rien ne lasse, une harmonie muette nous possèdent.

Je quitte le pays subtil où les geisha dansent, voilées de plusieurs robes,

Le pays des jardins contournés et de l'art quotidien,

Les maisons blondes où l'étiquette fait évoluer la femme en un culte de l'homme,

Le pays où la femme vit dans le souriant respect du Maître,

Où celui-ci s'exalte d'abord pour la nature et la beauté,

Où son adoration est pour sa terre et ses ondulations boisées !

Voici que mon âme s'en évade, telle la barque oscillant au sillon du navire, est bercée.

Mais la Mer Intérieure sait que j'emporte désormais

Et dans l'eau de mes yeux, la sueur de mes mains, le sang le plus secret du cœur,
Le don de l'amour chaste, muet, voilé
Tel un paysage japonais !

—

L'ACCUEIL

Paris.

Cet abordage fut celui d'une image glissant sur un miroir.
Comme au matin l'amant se penche sur le visage assoupi de celle qu'il aimera
Et silencieux contemple l'accueil inconscient de ses bras,
Les côtes et les Iles rocheuses entr'ouvraient leurs lignes à l'approche du navire.
J'ai reconnu le château d'If dans le soleil et Notre-Dame dans la brume.
Une corvette chargée de blanches ailes semblait née de ce matin-là.
Visage occidental de la France, c'était toi ! ces cailloux de la Crau, ce lent soleil mettant des reflets pourpres dans les salins !
Qu'il était calme et droit, et combien symétrique !
Des oliviers, des ajoncs alignés.
Montant des larges champs, les peupliers, un horizon paisible.
Puis au second matin je l'ai vu souriant du sourire mesuré de celle qui pense et vous jette un regard avant de travailler.
Les prés verts étaient voilés d'argent et les feuillages clairs parfois bordaient une rivière.
Rien ne troublait ce paisible visage,
Ni les clochers, ni les hameaux posés à plat sur la terre calme, ne rompaient les lignes droites de ce sérieux visage.
La face capricieuse et artistique du Japon,
celle parfumée du rouge de sa terre et des senteurs poivrées des fleurs
des îles de palmes et de cocotiers,
ou bien la figure de l'Egypte, nue sous le soleil et seule-

ment poudrée du sable qui la brûle,
me sont revenues attirantes.

Et cependant, le sobre visage de cette France était bien celui du seul pays qui travaille la vie et la pense,

Les autres, ceux des pays d'escale où l'on passe un matin.

KIKOU YAMATA.

EN HOLLANDE

—

Aux amis qui m'ont accueilli en Hollande, à Edouard et Véra von der Heydt, à Dop Bles et à la mémoire de Madame Bles, morte depuis, à Olga Fröbe-Haptem.

Le train Bâle-Nancy, paisiblement anarchiste comme l'âme française, me dépose en Belgique avec deux heures de retard : c'est son habitude. Me voici donc forcé de visiter Bruxelles. Et je ne me plains ni de retrouver l'élégance un peu trop riche de cette capitale ni d'avoir à me replonger dans les flamboyantes luxures de son musée. Mais parcourir au milieu du jour la campagne belge, quelle épreuve ! Je ne sais rien de plus pauvre dans l'opulence, de plus écrasant dans la platitude.

Le purgatoire de Rosendael, qui dure inutilement une heure, met une séparation très forte entre la Belgique et la Hollande. Quand je lui échappe enfin, cette terre étrange, inconnue, qui se présente pour la première fois à mes regards —sorte d'île constamment pressée par ses eaux et qui semble, indécise, aspirer à s'enfoncer sous elles ou à leur échapper pour s'enfuir en plein ciel — me soulève et me caresse hors des torpeurs de l'après-midi flamand. Ces flottantes prairies ourlées par leurs canaux, innombrables et tentantes, pareilles aux tapis exposés d'une liquidation de Néréide, occupent sans cesse mes regards et mon imagination, qu'elles flattent et qu'elles embarquent. Rassuré par tant de haies marines, amusé par tant de vaches nautiques, trompé sur ces îles à moulins, par tant d'oiseaux utiles, où

me laisserai-je déposer, dans quel antre de crustacés, dans quelle retraite de fées ?

Ni pinces ni ailes ; j'entre tout simplement dans un lit ou plutôt un berceau, la plus propre et la plus dormante des villes, le port de toutes les existences rentières, La Haye. « Le quartier riche d'une ville qu'on a oublié de construire », me dira demain un de ses poètes. Oui, mais mieux que cela, un dimanche de pierre auquel son intense uniformité prête une poésie — et aussi la parure, agitée de reflets et de chuchotements, de ses grands arbres et de ses insinuants canaux.

J'arrive seul en ce pays pour moi si étranger. Je me sens craintif ; et je me tapis au fond d'une rue un peu campagnarde, parmi des maisons roses dont la respectable tenue et le bien-être voilé d'arbres, adouci d'humidité, me rappellent les vertus, les sermons et le pouvoir de la proche Angleterre. Et je me crée une compagnie de songe : le seul Hollandais que j'aie connu, un poète qui habitait non loin du carrefour de Buci une maison percée d'alvéoles comme un fromage, qui me disait des choses vagues et douces et s'est depuis enfoncé dans les brumes dont il semblait, enthousiaste et maigre, se nourrir — cette Hollandaise hostile à sa patrie, échouée en d'autres pays au bord de lacs tantôt laids et tantôt sublimes, qui a fait vers ma vie un si bizarre pèlerinage, impétueuse et raide, muette et surchargée de chants, tulipe ivre, les mains pleines d'offrandes, le cœur secrètement lourd de poèmes...

7 septembre.

Qu'est-ce que je rapporte de ces premiers huit jours de Hollande ? Une odeur de peinture. J'ai cherché les collections particulières, je me suis livré aux musées. On n'attend pas que je décrive le Mauritshuis. C'est un palais unique, le temple restreint et parfaitement harmonieux de Rembrandt. Il mire dans un étang sa séculaire élégance, et c'est presque comme une personne privée qu'il vous reçoit....

Les collections... à mon prochain séjour à La Haye, je tâcherai, cher lecteur, de te montrer la plus belle, la collection Kröller, fière de ses douzaines de Van Gogh, de ses innombrables Odilon Redon, de ses cent fenêtres ouvertes, depuis Israïls jusqu'à Braque, sur tout l'art contemporain. Je n'ai pu la voir que la veille de mon départ. Je demeure ébloui, assommé...

Parmi les toiles que je visitais, tout à coup un visage s'est levé, bon, simple, épanoui, un visage qui reflétait une âme, malgré les souffrances et les années, jeune et debout : c'est Toorop, le peintre le plus célèbre ici et dont le pinceau, le crayon surtout, méritent l'amour des artistes, tandis que sa pieuse conversation, toute parfumée de nonnes, toute sanctifiée de prêtres qu'il voit encore comme les rêva notre plus naïf matin, et parmi lesquels il ne craint pas d'idéaliser même les Jésuites, serait digne d'enchanter, s'il n'avait délaissé pour les séductions de Babylone les souvenirs d'Orthez, notre cher et coupable François Mauriac.

§

Peu à peu, dans cette grasse et mystérieuse Hollande qu'un mur ou une digue semble séparer du reste de l'Europe je tâte et je reconnais des îlots. Joie de découvrir à l'heure précisément où les valeurs se font rares, où la lumière diminue sur notre vieux continent, en un seul petit pays plusieurs flammes réelles. Et ce qui facilite ma tâche, c'est qu'il n'y a pas d'engouements qui s'opposent dans cette lente, ruminante Hollande, un peu sœur des animaux vautrés dans les prés dont elle tire sa force et sa richesse. Je suis frappé de voir les plus bouillants des jeunes, ceux qui en France déchireraient Anatole France au profit de Giraudoux, nieraient Gide en faveur de Barrès ou, pour fonder Proust, contesteraient Duhamel, s'accorder autour de trois noms de peintres, de six noms de poètes universellement respectés. Comme peintres, Toorop et Van Konynenburg à La Haye, Sluyters à Amsterdam ; comme poètes, Kloos,

Verwey, Léopold, Van Eeden, Mme Roland-Holst, Bootens : je récite ce chapelet auquel s'accroche pour moi le souvenir de tant de toiles distinguées, l'espoir de beaucoup de rares poèmes que mes amis hollandais devront, hélas ! extraire pour moi du puits de leur langue. Ces artistes véritables, arrivés presque tous à la soixantaine, posent sur la Hollande une sage couronne que leur sœur plus jeune, la révolutionnaire terrible, ne vient même pas déranger. Toorop, me parlant d'elle avec une profonde admiration que l'antagonisme de leurs partis, elle communiste, lui catholique, faisait plus significative, a eu une expression dont je voudrais savoir rendre toute la saveur : « C'est, me disait-il, ce qu'il y a de plus grand du point de vue de Heïn. » Et sa voix douce, patiente était tellement en désaccord avec le mot qu'elle portait que je dus la laisser répéter plusieurs fois pour traduire enfin : « Haine ».

J'ai vu, je l'ai dit, Toorop. C'est une rencontre très pure, comme une légende dorée dont un ange aurait soulevé pour moi le rideau. Des poètes je n'ai connu jusqu'ici que Wilhelm Kloos. Demi-heure passée dans un salon petit, encombré de gloire, de photographies, de deux dames, épouse et belle-sœur, elles-mêmes écrivains, disposant de milliers de lecteurs, et qui pourtant de la gloire de leur grand homme se font les servantes. Elles parlent de lui, montrent ses livres. La Marcelle Tinayre de la Hollande, Mme Schvartze, sort ; tout à l'heure, une jeune candidate à la célébrité va sonner. Lui se tait, montrant une belle tête encore menacée de jeunesse, qui dut être celle d'un prince romantique, il y a trente ans. Et tout à coup, il interrompt son silence pour lui donner une couleur : « Verlaine m'appelait Guillaume le Taciturne. »

Verlaine ! Comme ce magique nom jeté ébranle et illumine tout autour de lui, recule à l'infini les étroites parois de la laurée, mais modeste chambre ! Je suis précipité, il y a trente ans d'ici, sur les chemins douloureux de la vieillesse de Lélian. Les brasseries de La Haye se font saintes et aussi

la salle de conférences que je voudrais retrouver. Cet homme assis en face de moi me devient lui-même un pèlerinage; un prestige bouge dans ses gestes, quelque chose de moi commence à le vénérer. Car il fut l'un des derniers amis de Verlaine. Et sa présence m'approche d'un des suprêmes épisodes du poète, me le fait retrouver à l'instant où malade, usé, dégringolé, n'ayant plus que deux résidences, la taverne et l'hôpital, un dernier effort de bonne volonté le secoue, lui met sur le dos une redingote honorable, le dresse, ahuri, devant des centaines d'auditeurs plus méfiants encore que flattés, promène à travers ce brumeux pays le vieux Faune repentant, extérieurement pareil à un M. Doumic sans veine, au fond possédé du désir de gagner l'argent de ses dettes, et aussi de quelques messes à faire dire pour sa pauvre âme qui déjà s'en va...

Sauf Kloos et Toorop, je n'ai trouvé à La Haye aucun des grands hommes de la Hollande. Ils sont dispersés aux quatre coins du pays, en de petites villes dont les noms intimes font tinter le passé. Vers Nordwyck, vers Bussum, vers Blomendael, il faudra m'en aller à leur recherche. Mais voici qu'un charmant hasard m'a mis au milieu des jeunes, m'a fait franchir le seuil de la nouvelle Hollande.

Je sortais, accablé, d'une des deux grandes librairies de La Haye où on m'avait déclaré ne connaître en France que la *Revue Universelle*, où à mon regard étonné le commis avait répondu par un regard méprisant, souverain, qui semblait me dire : « Si vous ne participez pas à l'ordre et à la sagesse de la seule revue raisonnable, vous êtes sans doute un anarchiste, allez-vous-en. » Je me rendis à l'autre librairie et là une bienveillante et vive demoiselle s'intéressa à moi, me promit toutes les adresses que je pourrais souhaiter. Mais elle m'attrista d'abord beaucoup, en m'assurant que le jeune poète hollandais dont je cherchais la trace était mort. La seconde fois, elle me disait avec cette paisible allure hollandaise qui remet toutes choses et nos humaines inquiétudes à leur place : « Il n'est pas encore mort ». Et

la troisième fois, j'apprenais qu'il habitait à La Haye, rue des Eglantines.

Quelques minutes après cette bonne nouvelle, me voici à sa porte. Lui qui mena plusieurs années à Paris la vie exaltée, incertaine, du poète ne songeant qu'à son amour et à ses vers, il habite maintenant une de ces jolies maisons minuscules en lesquelles consiste l'heureuse La Haye. A force d'énergie simple il a vaincu le sort ; il a acceptéles occupations nécessaires tout en sauvant la part de la poésie, tout en gardant aussi une ardeur qu'il dépense au service de la plus vivante revue de Hollande, *De Stem* (La Voix), fondée il y a trois ans par ses amis Dirk Coster et Just Havelaar. Sa maison aimable, hospitalière, ouverte aux plus intéressants d'entre les jeunes, est, elle aussi, un « îlot » comme ces grands hommes de la Hollande, survivants d'une époque plus noble que la nôtre, que je cherche, avec piété à travers leur pays. Là, dans le soir qui s'épaissit, les flammes anciennes continuent leur devoir ; ici quelque chose bouillonne, qu'on ne peut encore classer.

Jeunes écrivains ; jeunes peintres aussi. Dans l'atelier de J. Franken, le voisin et l'ami de Dop Bles, j'ai vu des toiles singulièrement fraîches, où la force de la jeunesse s'ébat entre des expériences cubistes et l'exubérance d'un tempérament amoureux de la couleur. Ce géranium a beau subir la discipline de Picasso, il n'en reste pas moins vif, ardent, heureux de son plumage. Ces autres fleurs, elles, ne sont pas mobilisées. Cette insolence et ce miracle leur suffit : être des fleurs. Sous le crayon de l'artiste, des enfants s'animent, eux aussi saisis et exprimés avec tendresse. Des enfants, des fleurs : le regard et le sourire de M. Franken disent une richesse pleine de sève et d'enfance, proche de ces naissantes choses qu'il sait rendre dans la joie.

En face de la bonne conscience du peintre luisant sur une face sans remords, voici l'inquiétude du chercheur consciencieux, du critique délicat qui creuse et spiritualise un

visage intensément sculpté ; et c'est Dirk Coster qui, appelé pour me voir, surgit tout à coup de sa solitude d'Amersfoort. L'orchestre de tziganes du Restaurant Royal — le seul coin de cette ville calviniste où il soit permis d'entendre une musique excitante et d'oser les gestes coupables de la danse — peut faire rage ; Dirk Coster n'en crée pas moins autour de lui un recueillement, une gravité, dans lesquels sa réflexion plonge, sa voix douce s'enfonce. Patient, détaché, il a entrepris de révéler à ses compatriotes d'immuables grandeurs, Dostoïewsky, Flaubert ; et quoique très délicat de santé, il s'épuise dans l'effort de maintenir une revue de plus dans un pays où le public littéraire, absolument distinct de la noblesse dévote, de la bourgeoisie enfermée entre ses quatre murs, est déjà happé par plusieurs revues vieilles d'au moins vingt ans. Pourtant les lecteurs viennent à lui nombreux ; et c'est l'attrait, la véritable merveille de cette Hollande, dont les puissances et les directions officielles sont si opposées à l'art, de maintenir tant d'isolés qui réagissent, qui osent aimer en toute indépendance les belles choses proscrites par le goût national, doublement anathématisées par deux églises ennemies. Sur cette contrée sévère, soumise à ses prêtres, calviniste et janséniste, où une femme du monde ne saurait entrer dans un théâtre et où une robe nouvelle l'expose déjà à des soupçons, les anges ont passé, et la semence qu'ils lui jetaient a levé dans les toiles d'un Toorop, dans les poèmes d'un Verwey, dans les essais d'un Coster, aussi bien que dans la voix pure, ineffable, de Mme Noordewier-Redingius qui remplit les églises comme ferait de son nid immense un céleste oiseau.

§

Ces impressions délicates que m'offre La Haye sont toutes traversées de lampions oranges balancés aux arbres, d'innombrables petits points oranges annonçant les messieurs, de mouchoirs oranges qu'arborent à leur ceinture des dames enthousiastes de la royauté de cette fleur habituelle-

ment importune et dédaignée, le souci. A chaque vitrine, dans chaque parterre, elle s'affiche et fait la roue. Tout cela en l'honneur d'une reine, unique descendante des Orange Nassau, qui règne depuis vingt-cinq ans et que son peuple protège d'un amour inquiet et jaloux. Reine vertueuse, appliquée, qui passe sans cesse en revue ses devoirs et ses sujets, veille, présidente d'œuvres, aux institutions charitables, général en chef, aux boutons d'uniformes, donneuse d'exemples, aux mœurs et aux chapeaux des dames de la cour. Et d'être si sévèrement menés, des sujets calvinistes ne peuvent que se réjouir : on le voit au zèle, à l'explosion orange qui partout en ce jubilé les agitent...

Rotterdam, 8 septembre.

Entre La Haye, ville d'une propreté parfaite et d'une joie mesurée, et cet autre bonheur plus fin, Zandvoort, qui m'attend là-bas au bord de la mer, comme naguères entre Rubens et la Hollande, un purgatoire s'interpose ; et celui-ci a nom Rotterdam. Ville infâme où une même sordidité s'abat sur chaque rue et sur chaque maison, sorte de Lyon liquide que l'amour du lucre et une mélancolique hypocrisie tiennent dans leurs serres...

Zandvoort, 9 septembre.

A peine quelques heures se sont passées sous ce toit aimable et je me sens déjà rassuré, adopté. Elle est si singulière, la maison qui, comme une de ces chaumières à secrets du légendaire roi de Bavière, n'offre aux regards de la plage que quelques planches hargneuses et une apparence de détritus balnéaire, mais recèle les plus inattendus trésors.

Dans des chambres disposées avec amitié, tant de citoyens du moyen age, anges, mères douloureuses, saints en prières supportent sans inquiétude le voisinage des Greuzes, des Rosalbas, des Renoirs, des Carrières, des Picassos. Sur la table du dîner, un surtout de Thomyre déploie ses dieux, nus, ses cygnes, ses amours, et la stèle hindoue qui

nourrit de songes étranges, et de piétés difficiles à atteindre, le fond de la pièce, ne semble pas condamner ces délicates, ces frivoles magnificences. Une bonne humeur et un abandon disposent les sièges, réunissent les objets. Et çà et là, un bouquet qui est un confident frôle les pensées et atteste les soins d'une jeune femme qu'on ne s'étonne plus de voir apparaître avec un mélange de tumulte et de retenue, ajoutant la grâce vivante de son corps aux immobiles grâces des fleurs, réconciliant les saints et les décadents autour de son visage au calme front, aux beaux yeux éloquents, qu'eût peint Ary Scheffer.

§

Les visiteurs affluent en cette hospitalière demeure. Ils sont, comme les curiosités des maîtres de maison, de mille sortes : savants, aristocrates, financiers ou théosophes. Je n'en veux retenir que deux, les plus caractéristiques.

L'un est un Judéo-Berlinois de Montparnasse, réintégré depuis peu dans ses droits, réinstallé avec orgueil au cœur de la ville bien-aimée, entre ses seins qu'il touche et qu'il nomme : Mme Ménard-Dorian, Cocteau. Allaitantes fontaines, puissances fraternelles d'où s'échappent à la fois pour un exotique en extase les droits de l'homme attiédis et le dadaïsme académisant.

Cocteau ! Comme ce nom devient éclatant, magique sur les lèvres élargies d'orgueil d'un sinologue rhénan! Extrait de poudre de Montmartre, quintessence boulevardière, fusée de propagande, inégalables syllabes, un peu coq et cocotte, et qui sur d'extrêmes rivages, sur des pointes de continent, à Algésiras, à Hoek van Holland, à Nagasaki, résonnent comme une dernière vague de parisianisme, éveillent des désirs vers le Moulin-Rouge et le Vieux-Colombier, répandent la civilisation... Que Paris vu de loin, résumé, devient fascinant ! Je songe à un pope de Samarkand qui ne savait qu'un mot français et le répétait sans cesse avec avidité, avec espérance : Cancan.

Un autre soir vient une dame du terroir, simple, amusée, vive et jeune à soixante ans, qui ne s'éblouit de rien et parle avec bonne humeur des plus effrayants occultismes. Comme les sectes, ils pullulent en Hollande, nation farouche et comprimée, avide de fuites hardies. Elle nous conte les réunions mystiques qui se tiennent en Gueldre, belle province féodale et boisée. Un des plus fameux châteaux est devenu la citadelle des théosophes. Chaque été y paraît Krishna Murti, ce jeune Hindou si beau que Mrs Besant enleva à ses parents à l'âge de dix ans et dont elle annonça qu'il serait peut-être la réincarnation du Christ. Un ordre religieux, l'Etoile d'Orient, a été fondé pour vivifier cette attente d'un Sauveur, mais la personnalité de Krishna Murti, modeste et pure, s'est jusqu'ici refusée à réaliser les surhumains espoirs dont on le grisait. Singulière atmosphère de rumeurs et de recherches, qui autour du dieu indécis emplit l'antique manoir prêté par ses possesseurs !

Mais dans un château voisin, la contradiction a surgi. Sundar Singh, venu des Indes pour combattre la théosophie, y a reçu l'hospitalité. La dame optimiste décrit comme une sorte de saint cet extraordinaire personnage, qui a quitté pour le protestantisme la religion de ses ancêtres et mène avec des convictions chrétiennes la vie d'ascétisme absolu du moine bouddhiste. Elle ajoute avec tant de simplicité et de bonne humeur : « Il a fait un bien beau discours sur le christianisme. Mais quand on lui a demandé de parler de Bouddha, il s'est montré de très mauvaise humeur. »

Etrange pays que la Hollande ! Minutieuse, propre, plate et pourtant semée d'épouvantails, habitée de fantômes ! Si vous la parcouriez, vous vous heurteriez à Guillaume II tapi à Doorn, dont l'ombre encore gigantesque grignote M. le ministre de France, ou bien à quelque empereur des ténèbres qui, l'œil fixe et la bouche close, vous indique du doigt les régions où, si vous avez confiance, il vous entraînera...

14 septembre.

Amsterdam. Une rue liquide, bordée du jeu de quilles de ses maisons, le visage mangé par sa voilette de feuillages. Une quille pareille aux autres, qui ne prévient pas. Je fais un signe maçonnique, elle s'ouvre. Et dans la cave où je pénètre, un bélier à peu près contemporain du Christ, arraché au naufrage de quelque temple ensablé de Chine, dort son sommeil sacré qui illumine l'antre de noblesse et de paix. Chaque pièce de l'étrange maison veille ainsi une gloire et un secret. Plus haut, un autre animal de race religieuse, un tigre replié sur lui-même dans une attitude de repos et pourtant de menace, remplit et fascine une chambre comme si elle était sa cage ou plutôt son sanctuaire. Plus jeune de quelques siècles que son frère ovin, il le dépasse de tout l'orgueil et de toute la perfection de ses membres; écrasante est la plénitude qu'il contient en ses flancs. Exemplaire accompli, vertu suprême du tigre, mais aussi tigre plus terrible qu'un tigre, femme, puisque la mystique chinoise, l'identifiant avec le principe sombre opposé au principe mâle et lumineux, lui confère un tel sens et une telle royauté.

Où porter nos pas ? Vers le jardin où, fichés en terre, trois Jisos s'étonnent et demandent avec douceur pourquoi on les a détournés à ce point de leur sol, de leur office et de leur famille, eux qui là-bas entre les iris commandaient à un champ béni et convoyaient dans la dernière course tout un peuple de morts ? Vers les autres étages où un concert de dieux et de larves nous attend ? Concert divisé en autant de morceaux, en autant d'harmonies que de chambres : car telle est la loi et la santé de cette demeure dédiée aux belles choses de ne nous en offrir jamais que quelques-unes à la fois, reliées entre elles par de pieuses intentions, d'aimables subterfuges, par des accords et des mariages.

Ainsi dans le plus audacieux de ces campements, deux groupes terribles ont fait leur paix : les petits fétiches congolais, qui chantent entre eux de si bizarres épithalames sur

une invisible flûte, et ces deux innommables choses venues de Mélanésie, épaves d'un cauchemar, œuvres où l'art et la réalité jouent ensemble comme la danse et la mort aux fresques de Bâle, crânes authentiques que des procédés de conservation et un ingénieux peinturlurage transforment en hallucinants visages connus. Ces apparitions diversement démoniaques qui pourraient se nier, se fuir, se jouer d'épouvantables tours ou bien encore hideusement s'étreindre, une déesse les gouverne avec noblesse et presque sans souci, une déesse puissante et féconde qui dissipe toute stérilité et éclaire toute négation de ses seins et de son ventre, tendus comme d'énormes arguments. Quel lieu plein de prestiges où des esprits détachés prendront des leçons éternelles, mais où les poètes d'aujourd'hui s'intoxiqueraient ! Je devine ici, entre ces fétus qui rigolent et ces têtes abominablement ambiguës, vraies plus encore qu'inventées, Cocteau qui s'embrase et vaticine et Philippe Soupault, non moins ivre, qui sous tant de fumées devient lucide et dans son ennemi soudain découvre un frère.

Les nègres de cette maison nous escortent aux fêtes conduites par les petits bergers fous de Paris, mais, dans les salles où règnent des dieux résignés, la pureté et la paix nous invitent loin de notre temps. L'une d'elles offre, triple branche de l'arbre d'Orient, trois dieux splendides issus de cultes différents : un Bodisatva qui, noble et retenu comme les arbalétriers du temple d'Egine, laisse luire la grâce plus mystérieuse d'un céleste guerrier — un Vichnou tout enroulé de ses bras à sa sainte Trinité — et ce dieu jaïn, composé comme d'un chaleureux mélange d'ambre et de marbre, dont l'ascèse a exalté le corps, idéalisé en pistil de fleur le long sexe aminci.

Montons encore à travers la petite maison calme. Chaque chambre détient quelque glorieux secret d'Orient ; et voici que dans la plus haute, parmi tant d'admirables fronts aux songes hermétiques, une seule tête grecque, lumineusement belle, nous accueille et nous porte comme une patrie.

Qui règne donc dans la maison bizarre assiégée d'eau, de silence, de sages et jaunes songes, qui règne, prince ou esprit? Tout à coup, dans une dernière chambre où les vitrines pressent une tribu de fétiches et de bonzes, je surprends un lit. Ce lit est une signature, celle du couple si délicatement hospitalier qui même ici se laisse à ses préoccupations connaître et veut à des frères en religion de l'Orient, à des chercheurs gênés par le change, ménager dans la demeure enchantée une halte et un abri.

19 septembre.

A travers un paysage d'une étonnante douceur, des prairies obéissant à des dunes qui jouent entre elles à l'horizon, de multicolores champs de bégonias dont un fleuve emporte les reflets, des bois endormis où soudain les nymphes font de liquides partages, je m'en vais jusqu'à Nordwyck, petite ville marine où le plus célèbre poète de la Hollande, Albert Verwey, s'est il y a trente ans retiré.

Il y a trente ans... me voici par les premières paroles de l'homme chaleureux, affable, extraordinairement jeune, qui me reçoit, rejeté vers cette date, vers cette île sacrée d'un temps où régnaient les poètes. Il y eut quelque chose de merveilleux dans ce cantique qu'entonnaient à la même heure, sans se connaître, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Allemands, dans la fraternelle ardeur avec laquelle, pour la plupart esclaves d'un bureau ou citoyens d'une mansarde, ils se sentaient princes. Parmi les grandes villes qui les ont depuis longtemps dévorés ou bien qui, tout transformés, les voient passer en mondains fêtés, en académiciens, s'est dissipé leur prestige dont l'Europe, purifiée un moment et vêtue de blanc, s'ennoblissait ; mais Verwey sur sa dune le maintient tout entier.

De sa voix chaude, fidèle, il commence de me parler, aussi simple que hanté. Et dans la chambre attentive où la diligence et l'ardeur se tiennent comme des servantes, de royaux visiteurs sont bientôt entrés : Mallarmé, Verlaine,

Henri de Régnier, Ludwig Derleth, Stefan George, tous en de solennels vêtements, et moins protégé par l'orgueil ou la gloire, timide sous sa vacillante couronne de pampres, le pauvre Ernest Dowson.

Tous ces noms, mon hôte les prononce peu à peu, posant auprès d'eux quelque circonstance exquise. George... Ce fut le premier qui lui apparut dans la solitude où, tout jeune encore, il s'était enseveli. Après avoir, durant quelques années, dirigé avec Kloos, van Eeden et van Dyssel, « le mouvement de 1880 », il avait fui le combat et le succès, mécontent des compromis qu'ils exigent, voulant la pureté absolue. Et voilà qu'au fond de son silence une grande voix résonne, George. Les poèmes d'orgueil et de marbre le transportent ; et puis le poète vient à lui, force étrange, charmeur hautain. Verwey, la nature même, est capté par ce grand seigneur né de lui-même, mais qui impose à sa vie une telle retenue, un sens et ses moindres gestes, qui met une grave distance entre les hommes et lui. Un commerce intime, quoique d'un côté mêlé de déférence, s'établit entre le mage d'Allemagne et le bon Hollandais.

George le mène à Régnier... Il avait hésité d'abord devant cette princière allure traversant des jardins à la française, ce rêve plein de paons blancs, ces brumes heurtées d'ifs taillés. Tout cela lui semblait trop latin. Mais son guide impérieux l'a de force incliné devant une majesté fraternelle en ses particularités à celle qui s'établissait sur les bords du Rhin.

Dowson... C'est lui qui, enthousiasmé de pressentir dans un pays de plus un noble compagnon, un allié, était allé à sa recherche. Il n'eut pas de chance. Il eut beau courir les bars de Londres, « fréquenter des lieux inavouables », tant de courage ne fut pas récompensé. Dowson demeurait introuvable, même en ses antres favoris. Verwey rentra à Nordwyck penaud, désolé. Mais le mage qui de sa confiance semblait charmer le destin fit bientôt le même voyage.

Dowson fut découvert. Le rêve d'une sublime alliance entre poètes égaux de pays différents s'ébauchait.

Espérance qui illumina plusieurs solitudes et dont les volontés du sort devaient si vite éteindre le flambeau. Dowson mourant bientôt après avoir été entrevu, Mallarmé et Régnier restant indifférents à la croisade proposée, « le cercle » ne put s'élargir, resta, autour de celui qui l'avait tracé, étroite incantation et fatalité nationale. Sans doute le dédaigneux prophète dont l'appel n'avait pas été accueilli sut-il vite se consoler ; mais dans le cœur très sensible, très humain de Verwey, la belle espérance qui ne fut pas atteinte semble laisser un deuil.

Avec les hommes singuliers, poètes ou historiens si doués, qui formaient à Munich « le cercle », son union fut toujours vivante, son amitié toujours fidèle. Il les avait connus à l'heure de jeunesse où quelque chose d'éclatant et de prophétique semblait les envelopper. Il a suivi avec ferveur les succès et les défaites de ces chefs qui ne furent reconnus ni par leur temps ni par leur pays, régnèrent sur quelques disciples, ne réalisèrent qu'en eux-mêmes d'admirables conquêtes.

De ses pieuses archives et comme du fond de sa mémoire il tire une image pour me la montrer. Comme il est beau et chargé de sens, ce groupe de cinq jeunes gens si lourdement couronnés qui attendent l'avenir : en bas ceux qui ont choisi les plus modestes places, Klages, malgré lui dompté un instant, mais, sous sa paisible méditation de séminariste, couvant des révoltes qui ébranleront le sanctuaire, Wolfskehl et Veuwey heureux de servir, offrant, pour que le maître y réside, l'un sa maison et l'autre son cœur ; et au-dessus d'eux, plus hautain que touché, plus génial qu'humain, le grand poète qui ne consent à trouver un pair que dans cet autre évocateur au royaume plus intime, Schuler. Quel extraordinaire rêveur, ce Schuler, qui promenait parmi les ombres des temps anciens son filet, ne consentait pas à écrire ses songes brûlants, mais par-

fois à des auditeurs subjugués, épouvantés, les livrait ! Alors en des soirs inoubliables il parlait de la Rome des Césars, non pas comme un érudit appuyé à ses béquilles de textes, mais comme un revenant qui vous jette à la face ses souvenirs.

Une autre image encore. Autour du même centre, de plus nombreuses physionomies, mais toutes choisies, marquées. Parmi elles, Gundolph, le commentateur de Goethe et de George, qui a l'air, avec son osseux et délicat visage, d'un Beardsley sans phtisie et sans démons, aux longues promesses pures. Et celui-là, le plus extraordinaire peut-être par son masque de César ecclésiastique, son emportement dédaigneux, ses traits de conquérant qui vous traversent, Ludwig Derleth. « Napoléon en enfer », me déclarait un de ses amis. « Le général d'une armée qui n'existe pas », me dira tout à l'heure Verwey. Sorte de génie qui se méconnaît et se dévore et, incapable d'accepter de terrestres limites, préfère ses laves à ses flots. Un grand poète que presque personne ne connaît parce qu'au lieu de publier ses vers, il poursuit, en les fouettant, ses fantômes. Un tyran de ses rares amis, un dictateur d'ombres. Un prêtre enfin, mais qui ne sert que le Dieu qu'il s'est façonné et qui parfois à ses disciples, en de terribles confidences, Le révèle, « Jésus-Christ qui est en même temps Jules César. »

Amsterdam, 26 septembre.

De nouveau Amsterdam. J'erre à travers les rues de la ville, qui plus encore que de pierres semblent faites de feuillage et d'eau. Les arbres qui se penchent offrent leurs confidences aux canaux, qui parfois exhalent un immonde soupir. Ville double, mêlée de pourriture pittoresque et de rigidité calviniste... son charme est moins harmonieux que celui de Venise, mais plus convaincant peut-être pour des hommes qui avancent en âge. Il ferait bon s'enterrer ici, oublier parmi la compassion des canaux et l'indifférence d'une société fermée tout ce qui nous a tentés et fuis, nourrir

de ces beaux vestiges flottants et de cette puante atmosphère nos derniers rêves, plus forts dans la solitude.

Et je songe le long des arbres désolés, des âcres canaux réveillés par le soir, à l'une des âmes les plus désespérées qui vinrent trouver ici une adhésion et un miroir. Renée Vivien demeura quelque temps à Amsterdam. Je suis sûr qu'elle aimait les eaux mortes sous des pierres noircies et qu'elle souriait amèrement à cette parure d'Ophélie, épluchures et papiers sales faisant figure de nénuphars, dont çà et là la largesse du ghetto les rehausse. Et j'entends les strophes pures que, dans l'ignoble moisson flottante, elle ramassait.

Mais pourquoi cette tristesse et ce souvenir d'une morte m'obsèdent-ils ? Un homme en vêtement blancs a visité ma journée, de ceux qui parfont d'un subside céleste la naturelle joie que leur candeur avait mise en eux. Quand je suis revenu du Stedelyk-Museum à midi, dans un coin du hall de l'hôtel, un vieillard m'attendait avec une angélique patience dont je me sentis confus ; il n'avait pas même ôté son caoutchouc et le portier avait négligé de faire asseoir décemment l'une des gloires du pays. C'était Frédéric van Eeden, l'auteur de trente volumes adorés en Hollande, traduits, sauf en français (1), dans presque toutes les langues européennes, l'ami de jeunesse de Kloos, le rival de Verwey. Par sa venue s'achevait pour moi la célèbre trinité.

Je m'excusai de mon retard ; il eut vite fait de me rassurer et de me mettre à l'aise. De tout son être s'échappait une chaude, une jeune bonté. « Mon meilleur ami est français, fit-il. Mais peut-être que vous ne l'aimez pas, peut-être que vous allez me dire du mal de lui ? » Dans cette interrogation passe la sensibilité limpide et désarmée d'un enfant. Et c'est comme si je fermais une plaie quand, ayant deviné, je prononce non pas avec l'ignorante animosité de certains de mes compatriotes, mais avec un respect sincère, les syllabes attendues : « Romain Rolland ».

(1) *Le petit Jean* vient d'être publié par Rieder.

Une demi-heure plus tard, cet homme confiant et qui aime faire part de ses joies, me parlait déjà de celle dont il est tout rayonnant, sa conversion au catholicisme. Je l'écoutais, attentif, ému comme on l'est facilement devant le plus grave des aveux. Habitué sans doute à la contradiction, mais non aux nuances, il crut pouvoir célébrer tout ce que dans l'Église il aimait ; et il mit en première ligne les Jésuites, qu'il voyait non pas comme ses renards, mais comme ses agneaux. Le contraste était si violent entre une pareille innocence et ceux auxquels elle se prêtait qu'un sourire me traversa. Alors, d'un mouvement si touchant, si affectueux posant sa main sur mon bras, van Eeden murmura : « Riez, riez donc. Vous avez bien raison ». Dans ce geste s'épanouissaient une grâce spontanée et aussi une abnégation admirablement chrétienne, joyeuse de s'offrir à mon ironie pour dérober à ses coups et élever en plein ciel la congrégation si totalement vénérée. Cela ne suffisait pas à me rendre les Jésuites aimables ; mais j'avais honte soudain de les avoir attaqués, comme quand on a, devant la naïveté d'un enfant, entamé quelque fée.

Dans cette paix d'avant le sommeil où ne subsistent que les plus vives émotions de la journée dissoute, Amsterdam et van Eeden reviennent, s'opposent : la ville, rigide et morbide ; l'homme, doux et sain comme l'enfance. C'est pour lui que j'opte. Demain, j'irai loin de la cité maléfique trouver l'homme de Dieu, j'allais dire dans ses champs — mais il n'y en a pas en Hollande — dans sa prairie, à Bussum.

Bussum, 27 septembre.

A la lisière d'un bois avec en avant d'elle une large annonciation de roses, la maison rustique de van Eeden qui me rappelle un peu celle où près de Genève, le vénérable ami de Tolstoï, Birukoff, cultivait des songes et une pureté pareils.

Ici même, l'écrivain idéaliste dont toute la vie s'est passée consciencieusement en essais humanitaires et en explora-

tion de soi-même a tenté de réaliser un programme communiste et une colonie tolstoïenne. Il y a risqué et perdu sa fortune. Un peu plus loin dans le bois, des habitations qui ont gardé leur sourire simple et leur aspect d'idylle attestent encore une tentative qui, durant plusieurs années, mit la paix entre les hommes et du bonheur sur un petit coin de notre terre. Le plus triste, c'est que la colonie vivait assez bien, pouvait durer et qu'elle a péri par la générosité de van Eeden qui, durant une terrible grève à Amsterdam, voulut venir au secours des familles affamées et soutint une coopérative désastreusement fondée. Ce deuil-là, l'homme souriant le porte en son cœur et d'autres plus sanglants; et pourtant rien, on le sent, ne peut lui ravir sa paix...

Ce jour-là, non plus sur ses lèvres, mais dans un de ses livres, j'ai trouvé la confidence du plus grand chagrin de sa vie, qui en fut en même temps l'illumination : la mort de son fils aîné.

C'est un admirable récit, direct, transparent, fait par le cœur plus que par la plume. L'homme s'y révèle tout entier — candeur, droiture, longue et humble attente d'une foi qu'il ne voulait pas forcer — et, au bout de sa recherche, cette merveilleuse révélation que la mort vint lui apporter. « Avoir senti la possibilité d'une mort sainte et belle, écrit-il, voilà le trésor que Paul m'a laissé, un trésor dont je puis donner indéfiniment sans qu'il diminue. »

En ces paroles se résume la confession du père, mais il faut la lire tout entière : c'est un don intime qu'il nous fait. Et quand on la connaît, c'est une sympathie profonde qu'on éprouve pour la vie de recherches et d'aspirations, d'inquiétude et de bonté qui trouva sur les lèvres d'un mourant une sublime réponse. Vie commencée dans l'imitation de Tolstoï et qui s'achève dans l'amour du Christ : entre les deux disciplines un ange a passé, et ceux qui aperçoivent sur les images et les portraits pendus aux murs l'extraordinaire sourire de son visage mortel ont confiance,

dans ce qui nous est raconté de son résigné départ, disons plutôt de son rayonnant retour.

La Haye, début d'octobre.

Comme une ville déjà sûre, où je me sentirais protégé par les petites maisons roses, veillé par les arbres, bercé par les canaux, ainsi je retrouve La Haye. Il me semble qu'une joie amie m'y attend. Malheureusement à cette joie j'ai voulu associer un ami anglais, écrivain qui commence d'être célèbre, mais dont la pudeur insulaire veut que je taise le nom. J'avais escompté sa bienveillance pour La Haye. En réalité, il appartient à la race des doux-féroces, avec lesquels on est toujours sous la menace d'un imprévisible ouragan. Le bien être et la propreté qui par la face de chaque demeure nous sourient, ce petit-lait qui vivifie notre appétit moral et fait refleurir notre teint spirituel, voilà que mon ami en reçoit une invitation à vomir. Dans son âme qu'ombrageait tant de courtoisie, une indignation romantique se déchaîne. Il hait et injurie La Haye, la dénonce comme agressivement bourgeoise. Et pourtant, il est bien injuste envers cette cité où les pierres trop nettoyées reçoivent sans cesse de l'atmosphère une atténualion, où le long des rues verdoyantes et calmes règne un concert d'ordre, de silence et d'eau, où, dans un dialogue éternel, à la strophe trop exacte qu'accentuent les ménagères s'oppose la brumeuse strophe, agitée dans les feuillages et trempée dans les canaux, que murmurent d'invisibles lavandières. O La Haye! il me semble qu'un cœur fidèle, ayant abdiqué les illusions de la violence et les espoirs de la passion, saurait emprunter, pour bercer son amour, à tes palais éteints et à tes places assoupies des mots d'une tendresse infinie.

De cette incantation qu'à chaque coin de la dormante ville j'écoute, mon ami ne veut rien savoir. Il lui en veut et déclare qu'elle le rend malade. Comme je ne veux pas prolonger son supplice, je me résigne à bousculer les rendez-vous qu'avec ses concerts, ses musées et ses artistes j'avais.

Je brasse en gerbe des fleurs faites pour être visitées une à une dans la lenteur et la paix qui m'étaient conseillées. Une brève ivresse me saisit; mais les parfums de la patience et les bienfaits du souvenir, j'en serai dépouillé.

Une bise anglaise souffle sur les apparitions qui voudraient autour de moi s'attarder. C'est grand dommage. Chez Toorop, j'aurais retrouvé plus confidentiellement l'ombre de Verlaine, qui chez Kloos déjà me faisait signe. L'excellent peintre qui, pour se prêter aux humeurs et aux caprices du camarade français avait les loisirs de son cœur, l'a mieux qu'un autre pénétré. Car il ne l'a pas vu seulement aux instants brillants où il amusait et mystifiait tout le monde, mais aussi aux heures sombres, ce soir-là par exemple quand, sur le chemin de Wassenaar, regardant avec trop d'amitié chaque mare et esquissant un saut, le pauvre grand poète répétait : « L'eau m'attire ». Et l'accent d'une compassion met au-dessus de la malice de l'observateur la conscience du chrétien, lorsque Toorop conclut : « Son âme n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait. »

C'est trop fugitivement aussi que je me suis approché du grand acteur allemand Moïsi qui, en ces jours-là, donnait une série de représentations à La Haye. Je l'ai admiré sur la scène, personnifiant le *Cadavre Vivant* de Tolstoï avec cette souplesse déchirante et cette grâce terrible qu'il met à exprimer la fantaisie d'un dégénéré, la finesse d'un voyou, la liberté d'un vagabond. Je l'ai deviné avec sympathie dans la vie : il m'a reçu affablement dans cette immense chambre du Vieux Doelen que quelques lauriers poussiéreux ornaient, j'ai été remué par l'angoisse et la bonté dont il semblait plein, comme il m'exposait ses inquiétudes pour l'avenir du pacifisme : acteur qui sait être un homme et devant son désir d'une foi incline ses puissances d'illlusion.

Enfin la hâte et l'agitation de mon involontaire départ ont quelque peu gâté deux réunions littéraires qui m'étaient offertes. L'une cordiale et nombreuse, chez Dop Bles. Trop nombreuse peut-être, puisque dans la gentille foule je ne

pus me saisir des deux êtres les plus intéressants : un petit prince javanais poète, une farouche jeune fille qui compose des drames avec des événements empruntés à l'histoire norvégienne du huitième siècle. Trop d'espace, encombré de brumes difficiles et de climats inconnus, me séparait de mes deux confrères. Pour parvenir jusqu'à eux il eût fallu quelque chemin subtil que dans le recueillement j'eusse peut-être inventé.

Nous n'étions que cinq au contraire chez une joyeuse dame qui, pour mon dernier soir, nous invita sous sa lampe. Tous poètes, et la conversation eût pu ressembler à une prairie de Hollande, ouatée de brouillard et d'eau. Elle fut terrible au contraire. Car Dop Bles toujours doux, Nyhoff qui semble prêt à se réjouir de tout et un troisième poète à la figure rassurante, venu dans de bonnes intentions du pré lointain où il habite au bord d'une mare, furent réduits en cendres par ce volcan qui aussitôt s'alluma, le grand poète Bootens. Sa lave couvrit mes plus récents souvenirs, les excellentes impressions que m'avaient laissées certains de ses confrères. Je subissais, atterré, cette dévastation à laquelle les beaux traits durs et la voix incisive du vitupérant semblaient ajouter des forces. Et je faillis perdre mon inspiration et laisser à jamais interrompu mon récit, hommage à un pays dont les plaines d'eau, de ciel et de flottante verdure s'embellissent réciproquement, où les hommes et les jours me furent bienveillants.

ANDRÉ GERMAIN.

OU-TOMO

ÉCRIVAIN MAORI

—

Là-bas, aux antipodes, dans les montagnes lointaines de la Nouvelle-Zélande, une race qui fut puissante, lentement se meurt, tuée par l'alcool et la guerre. Au moment où ses derniers hommes vont dormir l'éternel sommeil dans les montagnes bleues, la nature ironique s'est plu à faire surgir, parmi ces condamnés, un autodidacte génial : Ou-tomo, le grand poète maori.

Nous ne connaissons que fort peu la vie d'Ou-tomo. Ainsi que pour Homère, 7 villages se disputent l'honneur de l'avoir vu naître et la date de sa naissance est également incertaine. Il vécut approximativement de 1820 à 1880. Il n'était pas un chef de clan, mais un humble guerrier, un de ces héros obscurs qui, si longtemps, luttèrent pour l'indépendance de leur pays. Car le trait le plus curieux de ce mâle génie, c'est bien cet ombrageux patriotisme qui lui fit repousser plus tard les offres du gouvernement anglais. La petite poésie intitulée *En Canot*, dont, tout en regrettant de ne pouvoir reproduire le rythme et l'élan, nous donnons ci-dessous une traduction, n'est-elle pas le meilleur témoignage de ce patriotisme intransigeant ?

EN CANOT

Ouït ! Ouït ! Il file le canot
Il bondit parmi les rapides.
Ils ne pourront point m'attraper,
Les sauvages des antipodes.
Ouït ! Ouït ! Ouït !
Ah ! le sang brûle dans mes veines,
Ils ont profané les montagnes,

Ils ont violé nos sanctuaires,
Et les Dieux nous ont appelés
Pour laver dans le sang l'outrage.
Ouït ! Ouït ! Ouït !
File, canot,
O messager de ma vengeance !

Mais Ou-tomo ne se contentait point de chanter les exploits de ses frères d'armes ; il sut très bravement payer de sa personne. Blessé à plusieurs reprises, il refusa de se laisser soigner dans les ambulances anglaises, préférant, à l'amitié de ses ennemis, la fière solitude des montagnes impénétrables.

Je ne veux pas que l'on me soigne,
Je ne veux pas des sorciers blancs,
J'irai tout seul, à pas très lents, où vont les braves de mon clan
J'irai dans la solitude des bois,
Comme une bête que l'on traque.

(*L'homme en révolte*, 1858.)

Plus tard, lorsque les révoltes des Maoris furent assoupies, un gouverneur général lettré invita Ou-tomo à s'établir à Auckland et lui offrit une pension du gouvernement. Ou-tomo refusa avec indignation et continua à vivre, irréconciliable, dans la brousse. Nous ne savons point ce que furent les dernières années d'Ou-tomo. Nous savons seulement qu'il était très pauvre et méconnu par ses compatriotes. Par une cruelle ironie, il fut connu à Auckland et à Wellington, bien avant que les Maoris dont, jusqu'alors, la production poétique consistait en quelques chants populaires et en quelques élucubrations de sorciers, se fussent rendu compte qu'ils possédaient en Ou-tomo un vrai poète national.

Peu à peu, la renommée d'Ou-tomo grandit. Le poète était mort depuis de nombreuses années et sa gloire lui survivait. An-Tibi, son neveu, rallié aux Anglais, en tirait profit et, entré dans l'administration subalterne, franchissait rapidement les échelons hiérarchiques du fonctionnarisme. Qu'eût dit le grand poète patriote à un

tel spectacle ? La terre tourne, les hommes meurent, les vertus passent.

La renommée d'Ou-tomo ayant atteint successivement l'Australie et l'Inde, le critique anglais J.-C. Dywers lut, par hasard, *L'homme en révolte*, en fut enthousiasmé et communiqua cet enthousiasme à quelques lettrés de Londres.

Les divers ouvrages d'Ou-tomo atteignirent ainsi le public anglais de 1910 à 1920. Ils n'en reçurent point l'accueil chaleureux qu'espérait J.-C. Dywers. Un patriotisme outrancier, le mépris du cant, un allègre dédain des convenances choquaient les Britanniques. Cependant, furent successivement traduits : *L'homme en révolte* (1910), *Parmi les sapins* (1912), *Solitude* (1914), puis, après la guerre, *les Chants d'Ou-tomo* (1919), *la Voix des Dieux* et *les Chevelures emmêlées* (1920).

L'ardent patriotisme d'Ou-tomo prenait sa source en un profond amour de la Nature, des Dieux et du foyer. Nul n'a senti comme lui l'étrange poésie de ces montagnes altières, d'où l'on domine l'immensité du Pacifique.

Ohé ! Ohé ! Dans ma poitrine mon cœur bat,
A grands pas je monte au sommet du Kokobi,
On voit au loin la grande mer où se tendent les voiles blanches
Et les nuages courent à l'horizon.
. . . .
O mes montagnes ! mes torrents !
Immortelle beauté des choses,
La forêt chante, mystérieuse,
Et la nature exhale son mépris des hommes.

(*Solitude*.)

Mais il ne suffit point de dire qu'Ou-tomo sut puiser son inspiration dans la Nature ; pour lui, cette nature était vivante ; il excellait à faire jaillir des légendes maories le sens mythique, à démontrer que les Dieux, chez les Maoris aussi bien que chez les Grecs, étaient des personnifications des forces de la nature, mais n'en

étaient pas moins vivants. Le Polythéisme n'était, pour lui, qu'une forme imagée du Panthéisme. Les Dieux étaient, tout comme nous, vivants, épars, les étincelles d'un grand feu. C'est cette vie frémissante, universelle, que s'efforçait de dévoiler le magnifique Poème du *Vent des Cimes* dont nous traduisons ci-dessous quelques passages.

Hurle ! Hurle ! ô voix puissante des esprits,
On ne t'entend point dans la plaine,
On ne t'entend que sur les cimes,
Loin des hommes et près du ciel.
Hurle ! Hurle, je te comprends.
Non ce n'est point en vain que vingt ans j'ai guetté,
Que j'ai rusé pour t'écouter ;
Tu les appelles tous, les vivants et les morts,
Qui vivent plus que les vivants.
. . . .
Et je vois maintenant les Dieux,
Les Dieux vivent auprès de nous,
Les Dieux vivent de notre vie.
. . . .
Et tout est Dieu, tout est vivant,
Montagne, je te sens autour de moi frémir,
Je sens ton âme autour de moi,
Ton âme hautaine et taciturne.
Tout vit ! Tout vit ! Tout est esprit, tout est pensée,
Tout vit, même le monde inanimé !

Ce Panthéisme, très raisonné et très conscient, devait, semble-t-il, aboutir logiquement à la négation de la survivance de l'homme ou, tout au moins, de la survivance individuelle de la conscience. Mais Ou-tomo n'est pas un logicien ; il n'a point voulu se refuser les consolations de l'immortalité. Son corps peut se dissoudre, mais le « double », fantôme encore légèrement matériel, poursuivra sa course diaphane sur les sommets inaccessibles.

Le Double, délivré des chaînes, danse au matin couleur de roses.

Le poète n'est point effrayé par la mort ; il sait que sa conscience ne peut point être annihilée, que le double

survit, et ici intervient une singulière théorie dont on retrouve quelques traces dans certains chants populaires antérieurs, mais qui ne fut jamais définie avec précision avant Ou-tomo : la théorie de la métempsychose-châtiment.

Le double « libéré des chaînes » se nourrit d'air et de rosée. Il garde la forme du corps, mais il est presque immatériel, il ne connaît plus la pesanteur, il ignore la maladie, il danse sans fin sur les sommets et, au crépuscule, le passant entrevoit quelquefois le tournoiement, aux derniers rayons du soleil, des joyeux doubles attardés. Mais le double, parfois, se lasse de cette existence paradisiaque, il regrette les grossières jouissances matérielles. Regret superflu, regret passager dont, un instant plus tard, il ne se souvient plus. Personne n'entend ses soupirs, et il oublie sa mélancolie et il retrouve le bonheur. Quelquefois, cependant, un Dieu caché espionne les malheureux doubles. Le Dieu s'indigne et le double imprudent est condamné à se réincarner. Il reprend sa vie de misère, de lutte, de souffrance ; mais l'âme du réincarné se souvient d'une vie meilleure, elle imagine d'éthérées jouissances et le réincarné est un poète, un philosophe, un « voyant ».

Le poème d'introduction des *Chevelures emmêlées* est un magnifique exposé de cette théorie.

Trop de bonheur nous crée l'ennui ;
J'ai respiré longtemps les brises maritimes,
J'ai trop dansé, j'ai trop chanté,
J'ai trop aimé l'insatiable nature
Et trop goûté la joie pour ne point en souffrir.
. . . .
Douleur ! Douleur ! Je te voudrais enfin connaître...
Je voudrais que la vie à coups précipités
Pût enfin m'inonder de ses clartés farouches
Et que mon corps tordu de souffrances inouïes
Fût une torche dans la nuit.
. . . .
Ce bruit léger ? — Le vent ? L'aile bleue d'un oiseau de mer ?
Mais non ! C'est le Dieu Vâ, le maître redoutable !

Ah ! Pauvre double ! Tes soupirs
Ont éveillé la haine au cœur du tout-puissant.
. . . .
Le corps gémit, le corps halluciné de fièvre,
Souffrances, rêves héroïques et vains,
Tu l'as voulu, ô pauvre double du poète !

Ce poète, ce condamné, a cependant, sur terre, une mission. Le poète doit être un prophète, un conducteur d'hommes. Cette conception, curieuse en une race si peu littéraire, est superficiellement analogue au délire d'orgueil que l'on retrouve chez Hugo et d'autres écrivains français. Mais la conception d'Ou-tomo dérive d'une source très différente. Si le poète doit montrer aux hommes la voie, c'est d'abord parce qu'il est un réincarné et qu'ainsi seul, il connaît l'idéal, le but à atteindre, et ses avis sont sacrés. Mais c'est aussi parce qu'étant un coupable, il doit se racheter en assumant les postes les plus dangereux et les plus ingrats.

Cette curieuse conception de la métempsychose, la ferme conviction que l'âme humaine ne saurait périr, devait donner à Ou-tomo un singulier mépris de la mort, créer en lui une espèce de stoïcisme sans grand mérite. Ne trouverait-on point, dans les convictions du poète, la meilleure explication des vertus militaires et du courage réel du partisan ? Ou-tomo avait fait le « sacrifice de sa vie », mais il ne croyait pas que ce fût là vraiment un sacrifice. Au delà des apparences instables et fragiles, Ou-tomo entrevoyait le domaine des réalités éternelles et substantielles.

Mourir ! Et que m'importe !
Les braves n'ont point peur de la mort.
En vain elle veut me narguer ;
J'irai, poitrine découverte, au devant des Anglais
Et mon sang coulera comme une source généreuse,
Le sang versé pour mon pays !

(*L'homme en révolte.*)

La bravoure d'Ou-tomo devait lui enchaîner le cœur de mainte belle Maorie. Ou-tomo ne fut pas insensible à

l'amour. S'il fut le chantre des vertus héroïques, du courage, de l'abnégation, le poète maori était aussi un tendre et un sentimental. Certes, il ne se piqua point de cette fidélité, de cet amour exclusif, apanage de maint écrivain romantique. Pour en juger sainement, il faut se souvenir des différences de latitude et de civilisation. Le poète aima maintes fois, et parfois, simultanément. Mais le fait même qu'il aimait et célébrait ses maîtresses était, pour ses rudes compagnons, un sujet d'étonnement et de scandale. D'ailleurs, ce n'était point Tao-ti ou Rouvimi qu'il aimait, mais l'amour et, vieux, perclus, assis à son foyer désert, il se remémorait encore les jours glorieux où, dans les forêts sombres, il se glissait rapide et souple et s'en allait vers le village où l'attendait la bien-aimée.

O Tao-ti belle qu'es-tu donc devenue ?
Je suis très vieux ; mon sang est maintenant glacé,
Je ne glisserai plus, comme un serpent dans la forêt,
Je n'irai plus rôder auprès de ta cabane,
Je ne t'étendrai plus sur l'herbe parfumée,
Je ne violerai plus ton corps qui me résiste,
Mais si peu, quand l'amour, enfin, de lui s'empare.
. . . .
O belles d'autrefois, ô fleurs d'une race guerrière,
Vous n'écouterez plus le poète Ou-tomo ;
Le temps s'écoule, tout se meurt,
Et la vertu et la vigueur...

De l'amour Ou-tomo s'était donc fait une conception plus physiologique que sentimentale. L'amour était pour lui une espèce de chasse au plaisir, mais il y apportait la même passion, la même violence concentrée qu'à la chasse aux Anglais.

Il eût aimé, cependant, se bâtir un foyer, constituer une famille. En de nombreux poèmes, il exprima ses regrets de n'avoir pu, en raison de sa vie mouvementée de poète guerrier, faire souche d'enfants vigoureux.

Enfants, prolongements de nos corps, de nos âmes,
Hélas ! Je ne pourrai jamais vous voir auprès de moi,

Ecouter votre rire et consoler vos larmes,
Vous chanter des chansons, vous bercer de mes rêves
Cueillir près de l'étang où l'insecte tournoie
Les fleurs dont se parent les Dieux.
(*Les chants d'Ou-tomo.*)

Hélas ! En fait de famille, Ou-tomo ne connut que son neveu An-Tibi, l'étrange personnage qui devait plus tard si mal tourner, se vendre aux Anglais et exploiter, d'une façon éhontée, la gloire grandissante du grand écrivain disparu.

Ainsi donc, le culte panthéistique de la nature, un patriotisme intransigeant, le mépris de la mort, la curieuse conception de la métempsychose-châtiment, la confusion de l'amour et du plaisir, tels sont les traits essentiels de l'œuvre d'Ou-tomo.

Mais nous donnerions une idée incomplète de ce que fut ou voulut être le poète, si nous ne parlions pas de son rôle social, de la lutte courageuse qu'il entreprit contre les fléaux introduits en Nouvelle-Zélande par les Anglais, fléaux qui devaient amener la disparition presque complète du peuple maori : l'alcool et les maladies contagieuses. Ou-tomo prêcha, sans se lasser, mais, il faut le reconnaître, sans grand succès, l'abstinence à son peuple.

Ils ne peuvent point nous soumettre.
Ils sont nombreux — nous nous rions de leurs efforts.
Nous sommes le peuple des forts et les esprits sont avec nous.
Ruse, violence, tout est vain.
Notre courage est la barrière infranchissable à l'ennemi.

Alerte ! L'eau de feu...
Elle coule, — elle coule — et notre peuple est décimé !
Les lâches n'ont pu nous soumettre ;
Vont-ils donc nous empoisonner ?
(*Solitude.*)

Voix solitaire dans le tumulte, le poète ne devait point être entendu. Mais, pouvait-il en être autrement et, à y réfléchir un peu, le destin d'Ou-tomo n'aurait-il

pas dû être encore plus sombre ? Voici un écrivain qui fait honneur à l'humanité, un poète merveilleusement doué pour exprimer la passion, la volonté, l'esprit tendu comme une flèche ; ce poète se double d'un philosophe, il s'élève bien au-dessus des croyances un peu vulgaires de ses concitoyens, il crée, à son usage, une métaphysique merveilleusement vivante et belle. Et ce poète est né d'une race sauvage, de parents inconnus ; il n'a goûté aucun des fruits douteux de notre civilisation. De toutes ses forces, de toute son énergie, il s'est rebellé contre les annonciateurs de cette prétendue civilisation. Il a voulu n'écouter que la voix de ses forêts profondes, de ses montagnes bleues, de ses fleuves torrentueux. Il était né sauvage, il a voulu rester sauvage.

Et ce sauvage, cet homme demi-nu, se révèle l'un des plus grands poètes du XIXe siècle, et son génie puissant, inquiet, philosophique, l'apparente aux plus grands écrivains romantiques. N'est-ce pas là un fait étrange et la démonstration la plus probante que les règles, les études, les imitations sont vaines et que l'Esprit souffle où il veut ?

LUCIEN BEC.

REFAIRE L'AMOUR

—

VII

Mon chauffeur cligne de l'œil en m'arrêtant devant la gare Montparnasse. Il devine, à mon air anxieux, que ce n'est pas un ami que j'attends. Alors je l'envoie m'acheter des cigarettes d'une marque spéciale qu'il trouvera difficilement, au moins je l'espère, dans les bureaux de ce quartier. Cela me laissera le temps de la voir venir sans descendre de voiture, car il fait vraiment trop froid, malgré le soleil. Il a neigé cette nuit.

Je suis en retard d'une dizaine de minutes. Dès que le sort m'est clément, mon fatalisme reprend le dessus. Puisque je dois la revoir, rien ne presse et pourtant, ce matin, en relisant son billet, je chantais ! Son billet ? Ah ! ce pauvre morceau de papier quadrillé, coupé en deux par économie ou manque d'usage, cette enveloppe jaune, trop large... Mais l'écriture est propre, nette, sans faute d'orthographe, sinon de français. Il n'y en a pas bien long et il y a ce qu'il faut. Le rendez-vous courageusement offert. Elle dit : *du côté du départ*. Je ne découvre rien, du côté du départ, qui lui ressemble. Les femmes passent vite, les hommes ont le col du pardessus relevé. Personne, certainement, n'a l'idée, aujourd'hui, de donner un rendez-vous d'amour en pleine rue. Je descends et je vais chercher sous les arcades. Je trouve... du côté de *l'arrivée*. Elle est là, debout, contre un pilier, petite silhouette mince, et je ne sais pourquoi elle me produit l'impression d'une

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 643.

étude de nu, au crayon, très chargée de traits indiquant des mouvements de vêtements. Par ce froid dangereux, la gamine est en tailleur bien serré, bien court, sans manteau. Je l'ai reconnue tout de suite, à sa bouche qui luit, de loin, comme un point de feu dans l'ombre de cette voûte. La jolie petite lumière qu'elle émet semble prête à s'éteindre dans la pâleur du visage.

— Vous êtes folle, ma chère enfant ! Sans manteau par ce froid-là ? Vous allez vous enrhumer.

Elle rit, devient plus rose. La fraise de sa bouche fond dans le lait de son teint.

— Je ne croyais pas que vous viendriez ! Je finissais par me dire que vous étiez très fâché contre moi. Ah ! Je suis bien contente ! c'est chic d'être venu, M. Alain Montarès.

Je tressaille en l'entendant prononcer mon nom et ce m'est un plaisir singulier. Je prends son bras, je l'entraîne. Pourvu que mon animal de chauffeur, qui flaire une aventure louche, ne voie pas cette fillette en tailleur de demi-saison par cette température de saison et demie !

— Venez vite, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mais c'est un peu de votre faute. Vous m'écrivez : *du côté du départ*, et je vous trouve juste à l'opposé...

Elle me répond très doucement, avec le sourire :

— Bien sûr. En tournant le dos, ça faisait le contraire.

C'est tellement désarmant que je ris aussi.

Je la pousse dans l'auto et je lui jette sur les genoux une peau d'ours, tout en guettant le chauffeur qui cherche, lui, des cigarettes introuvables. J'insiste :

— Pourquoi sans manteau, jolie toquée, puisque vous en aviez un, l'autre jour ?

Je me penche sur ce visage, rose, joyeux, mais un peu crispé.

— C'est parce qu'il ne va pas avec mon tailleur neuf. Au dernier moment, j'ai pensé que vous ne verriez pas

ma robe, si je prenais mon manteau. Et puis le noir, ça tue le bleu-marine.

Elle préfère, sûrement, se faire tuer par une grippe. Je saisis ses mains gantées, que je baise le plus respectueusement du monde.

— Coquette ! Que diable voulez-vous que ça fasse à votre vieil ami, votre ami de huit jours, que vous soyez en bleu ou en noir ?

Elle murmure, offensée :

— Oh ! je comprends bien : c'est pour ma bouche, mais le reste n'est pas mal non plus. Je veux mon portrait tout entier, moi.

Je crois qu'elle pose des conditions. Ou c'est très naïf, ou c'est trop précis.

Le chauffeur revient, il n'a aucune cigarette et sent le rhum. Je ferme la portière en lui indiquant la rue de Rennes, au hasard.

— Où allons-nous, Madame ? (J'ajoute, plus bas) : Où allons-nous, *Bouchette* ?

Elle éclate de rire et se laisse entourer de mon bras, embrasser, tout en intercalant adroitement sa joue entre ses lèvres et les miennes.

— Ne me faites plus peur, M. Montarès, ou je descends. C'est votre voiture, ça, ce n'est pas un taxi, alors, c'est presque chez vous, recevez-moi poliment. Je voudrais tant qu'on ne se dispute pas ! Aurez-vous le cœur de me forcer à descendre par ce vilain froid ? C'est que, moi, je n'aime pas les scènes. On peut très bien s'expliquer sans se fâcher et si ça ne va pas, on tire, chacun, sa révérence. Pourquoi me feriez-vous repentir d'avoir confiance, puisque vous avez besoin de moi, que je vous plais pour un dessin ?...

Elle regarde droit, parle si simplement qu'on n'a pas envie, en effet, de lui gâcher sa joie de petit modèle flatté. Elle semble enchantée de sa dangereuse

escapade. Après tout, maintenant que je la tiens, j'ai le temps... Amusons-nous à lui faire la cour.

— Bouchette, avez-vous pensé à moi durant cette longue semaine où j'ai désespéré de vous revoir ?

Elle hoche la tête, subitement grave :

— Oui. J'ai songé que j'avais été malhonnête, avec vous, si gentil. Et puis j'ai parlé de vous à des gens. Ils m'ont dit que vous me faisiez bien de l'honneur de vouloir me copier pour les illustrés. J'ai des amies dans la couture qui se sont fichues de moi : « Ton portrait par Alain Montarès, tu en as, de la veine, toi qui es laide ! » On me trouve laide à mon rayon. Je sais bien que je ne suis pas la beauté pour cartes postales, pourtant j'ai de la ligne et si je voulais être mannequin, je gagnerais davantage... c'est mon mari qui ne veut pas. Ce matin, en essayant mon tailleur, je m'aimais tout plein.

— Et le rhume de cerveau ?

— J'en ai vu d'autres ! Je n'ai pas toujours eu de feu, chez nous, j'ai jamais rien attrapé.

— Bouchette, vous êtes adorable. Enfin, où allons-nous : théâtre, cinéma, dancing, goûter, quoi ? En attendant... la pose, je voudrais vous distraire. Vous avez tellement l'air d'une petite fille.

Elle laisse tomber ceci, qui me stupéfie, vu la saison, d'une voix tout angoissée de désir :

— J'aimerais tant aller à la campagne !

— Vous voulez dire au Bois ?

— Oui, pourvu que je puisse voir des arbres et de l'eau... et me promener *assise* dans des endroits où on arrive toujours si fatigué, quand on va les chercher à pied ! Paris c'est trop grand et la campagne c'est trop loin. On reste comme en prison dans son idée de sortir. Depuis que je suis née, je ne suis jamais sortie de la ville! Et j'ai toujours eu envie d'aller ailleurs ! (Puis elle s'écrie avec une magnifique inconscience, peut-être pour

échapper à son émotion :) Ah ! vous en avez une chance, vous, de pouvoir vous promener sans payer de taxi.

Je lui tiens les mains.

— Bouchette ?

— M. Montarès...

Elle me regarde. Ses yeux de moineau franc sont ingénus et vifs. On ne sait pas bien si elle plaisante ou si elle dissimule. Tout à coup, deux perles glissent sur ses joues. C'est la fleur qui dégèle à cause de la tiède atmosphère de la voiture. Le froid de l'attente, une peine secrète, peut-être un remords, la tourmentent ou l'humilient ; mais tout cela fond dans la peau d'ours.

— J'ai eu tort de venir, me confie-t-elle à voix basse, j'ai mal fait de penser à vous. Oui, c'est sûr, il y a quelque chose de changé. Je ne suis pas assez raisonnable. Ce n'est pas tout à fait de ma faute. Vous m'avez promis, en me donnant votre carte, de tout m'offrir sans rien me prendre. N'est-ce pas la convention ? Est-ce que vous ne pouvez pas avoir le caprice d'être honnête ? Ce ne serait pas banal pour un homme.

Je commence à être effrayé, non pas de ce qu'elle dit, mais de ce qu'elle espère. En effet, ce ne serait pas banal, si on pouvait *refaire l'amour,* lui enlever son goût irrésistible pour la viande crue en lui tendant un petit pain au lait. Sans aucune expérience de la vie, sinon celle de la normale brutalité de son mari, ou de son amant, elle ne peut pas concevoir la séduction sous une autre forme. Elle est attirée par la curiosité d'entrer dans une espèce de féerie dont elle sera la petite commère accompagnant le compère pour y prendre connaissance de son rôle. Elle pénètre en plein monde inconnu, mais si elle aperçoit le piège, l'obscurité d'une proposition ou l'outrage d'un geste, elle se jettera, comme la première fois, à bas de la voiture. Un baiser par ci par là ? Mon Dieu, c'est la menue monnaie de la faute, un péché véniel pour la midinette qu'elle représente. Le reste ? C'est le devoir, le

mari ou l'amant qu'elle aime, à qui elle veut demeurer fidèle, malgré son avarice, son compagnon de route ordinaire, celui qui marque le pas, qu'on doit suivre. Moi je lui apprends à danser sur une corde raide. Là-dessus, on est bien forcé de faire très attention... et puis c'est si amusant d'avoir le vertige sans tomber !

— Bouchette, je ferai tout ce que vous voudrez. Ayez donc confiance en moi et revenez me voir souvent. Vous accomplirez une bonne, bonne œuvre, peut-être le miracle. Non, je ne veux pas vous perdre. Je suis même très fier de vous avoir trouvée. N'ayez pas d'autre nom que celui que je vous donne et parlez-moi le moins possible de votre époux, le Monsieur avare...

— Mettez que je n'ai rien raconté de pareil. Vous en avez, vous, une mémoire ! C'est son droit, puisque je suis dépensière. Ça se balance. Non, je n'ai plus peur de vous. Ce qui arrive, c'est toujours comme en rêve. D'ailleurs les cartes m'avaient prévenue que je rencontrerais un prince masqué dans un bal de mi-carême.

Elle se blottit au fond de la voiture, s'arrange un manteau avec la fourrure d'ours et tend ses jambes, correctement gantées de soie jaune, hors du fourreau bleu-marine de son tailleur. Il n'y a point de provocation dans ce mouvement spontané. C'est simplement la sensation d'être enfin à l'abri, de ne plus avoir froid, de jouir d'une normale béatitude physique.

Je regarde ses jambes. Jolies, du mollet, un peu fortes de la cheville et le pied trop large. Si on portait encore des bottines, elle serait obligée d'adopter une pointure plus grande que celle de ses souliers découverts. Elles sont tout de même enragées, les filles de notre peuple, de se chausser comme ça; et avec ces bas universellement de couleur ocre délavée qui leur font, à elles et aux voisines de trottoirs, des jambes de Javanaises ou de Peaux-Rouges, elles vont dans la boue, se mouillent, sont obligées à des raccommodages incessants. Il est vrai

que pour Bouchette cela fait partie de son métier, le *remaillage*.

Malgré moi, à cause de quelques légères imperfections, je pense aux jambes de *l'autre*. Je ferme les yeux. Gainées de Chantilly, on voyait la peau transparaître sous la soie et c'était un rayon lunaire traversant un nuage, une clarté se ramifiant sous une fumée. Ces jambes-là, je ne pouvais pas les regarder sans devenir fou. C'était vraiment, pour moi, l'évocation du temple par ses vivants piliers.

La petite, bercée au doux roulement de la voiture, semble dormir. Elle réfléchit, se tâte pour bien se persuader qu'elle a rencontré son prince de mi-carême. Que peut-il se passer dans ce cerveau d'enfant, de fillette de vingt-trois ans, sans expérience et sans instruction, n'ayant pour se défendre contre le vice que sa droiture naturelle ? Moralement, elle ignore tout, physiquement elle n'a pas l'idée d'une puissance de séduction plus élevée ou plus raffinée que celle qu'il lui a fallu subir la nuit de ses noces, légitimes ou non. Je sais bien qu'on accuse, en ces cas d'innocence relative, les images de la rue, les miennes ou celles du cinéma, mais l'ouvrière, la femme du peuple, a-t-elle le temps de les voir, de les étudier, et si elle n'est pas née avec des instincts de luxure, voit-elle toutes les voluptés promises autrement que comme des contes à dormir debout ou des fruits exotiques hors de prix ? Alors ? Que faire ? Ce n'est pas elle qui a peur, c'est moi. Je suis devant l'inconnu et n'ai plus le droit de me soustraire à sa fascination, car j'ai désiré connaître... Il y a quelquefois plus de lâcheté à fuir une occasion qu'à la déterminer. Fuir l'occasion, mais je n'y aurais aucun mérite. Je n'y tiens pas. Je serais plus à mon aise, sans y tenir davantage, si j'avais rencontré une gueuse, une aventurière, décidée à profiter de toute sa chance et m'entôlant, au besoin. Ce genre de demi-vertu me gêne comme ces *prenez garde à la peinture*.

vous empêchant de vous asseoir au milieu d'un jardin public, au moment où vous désirez jouir des charmes du paysage.

A qui me plaindre, si, comme la mariée, l'aventure est trop belle ?

Après tout, ce n'est pas mon métier, moi, de remailler la vie !

Allons toujours au Bois.

Le malheur, c'est qu'en France, lorsqu'on a coupé tous les lauriers, on n'est pas fichu de replanter quoi que ce soit à leur place...

VIII

Devant le lac, elle veut descendre. Je m'y oppose formellement et elle s'obstine :

— Je vous dis que je ne m'enrhumerai pas pour une minute d'air pur. Je commence même à avoir trop chaud à côté de vous. Chez moi, la nuit, quand le poêle est éteint et que le vent se faufile par le vasistas pour aller rejoindre la fenêtre, ça souffle terriblement. Je m'en moque. Je me mets en rond, mes pieds dans mes mains pour me réchauffer.

— Je retiens une épreuve de la pose, Bouchette. Et votre... époux, que fait-il pendant ce temps-là ?

— Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas toujours chez nous, Dieu merci. Vous occupez pas de mon époux. Ça m'impatiente.

— Bouchette, c'est plus fort que moi. Je ne peux pas sentir un homme tourner autour de la femme qui me plaît, légitimement ou non, sans avoir envie de lui casser la figure. Vous comprenez ?

— Je comprends, oui, que malgré votre sourire et vos yeux aimables, vous ne valez pas mieux que les autres. Seulement si vous voulez qu'on se plaise, faudrait changer de conversation. J'ai horreur des jaloux.

Elle aperçoit les cygnes, ouvre la portière, saute dans l'allée, parce que l'auto ralentit et elle s'élance en pleine liberté, se met à courir. Il y a des traces de neige, un petit vent aigre s'amuse à tourmenter des papiers épars le long des pelouses.

— Bouchette !

Mon chauffeur s'arrête, s'esclaffe en dedans. Pour une poule de luxe, le nom, comme le tailleur, est un peu court. Je retire mon pardessus, je descends, car, enfin, non, je ne peux pas suivre cette créature-là couvert d'un manteau pendant qu'elle s'en passe. Je m'aperçois, du reste, que je n'ai pas plus froid que Bouchette et je la rejoins... devant une voiture d'enfant !

Elle est en extase, absolument comme sur une poche de bonbons. La nurse lui explique des choses. Je me demande si elles seraient, par hasard, des voisines de mansardes.

— Il n'a pas froid, hein ! le joujou au fond de sa boîte ! Comme il est beau ! Regardez-moi ce pot de crème... A présent, le grand chic, c'est de leur broder une fleur sur le coin de leur couvre-pieds. Une rose pour les filles, un bleuet pour les garçons. Ah ! ce que j'en ai brodé de ces fleurs-là ! (Elle rit.) Nounou, je vous remercie de me l'avoir laissé embrasser. Tenez, voilà Monsieur qui va vous certifier que je n'ai pas la gale !

La nurse pousse, de nouveau, son berceau roulant en nous saluant avec une pudeur anglaise très distinguée.

— Vous aimez les enfants, Bouchette ?

— Oui, beaucoup. Quand... (elle hésite) quand je me suis mariée, c'était mon rêve d'en avoir un. Il paraît qu'il faut être deux dans la même idée, pour ça. (Elle parle doucement, sans aucune intention malsaine. Elle a l'air de continuer à rêver tout haut.) Mais il y a la vie chère, les complications du logement, puis, l'ouvrage à rapporter, les courses, des tas d'histoires. Il faut être juste, mon mari est plus raisonnable que moi. Au

jour de maintenant, on ne peut plus se mettre en ménage tout à fait. Quand on s'établira à son compte...

— Vous me préviendrez, Bouchette.

— Pourquoi ?

— Parce que je préfère les fleurs, même brodées, aux fruits les plus... jouflus.

— Vous n'aimez pas les enfants, vous si calin ?

— Bouchette, à mon tour, changeons de conversation ou ça finira mal ! (Je passe mon bras sous le sien.) Racontez-moi plutôt l'histoire de votre mariage, les choses convenables, bien entendu. Si je dois faire votre portrait en bouquet d'oranger, je désire une description complète de la robe des noces, du repas, des parents, des airs de violons ou de piano mécanique. Racontez tout, ou je me fâche...

Elle se mord les lèvres comme quelqu'un qui va pleurer.

— Quand vous aurez fini de m'ironiser...

Elle a vraiment des mots inattendus.

Je me penche et l'embrasse dans le cou, sans trop appuyer, parce que j'ai de moins en moins envie de cette femme. Elle me fait l'effet d'une jeune pensionnaire qu'il ne serait pas désagréable de déniaiser un jour de printemps, mais, aujourd'hui, non, tout sombre dans la neige, la glace et le pot de crème ! Décidément, je deviens capricieux comme un malade.

Le fantôme de *l'autre* s'est glissé entre nous, tout à l'heure, quand celle-ci me montrait ses jambes. Comme une bouffée de parfum violent, j'ai respiré son souvenir, toujours tenace. J'ai vu luire sa peau, d'un blanc spécial qui n'est pas la blancheur d'aucune peau, ni celle de la neige, ni celle de la glace, ni celle de la crème. J'ai senti, sous mes doigts, à cet endroit précis que les médecins appellent le tact sensoriel, cette impression de pétale, de fleur onctueuse, à pulpe grasse, camélia, ma-

gnolia, nélumbo, de fleur froide qui brûle la chair et qui fut la chair de ma chair.

Bouchette s'anime, je crois qu'elle raconte l'histoire de son union libre, ou de son mariage, elle affirme et je finis par écouter :

— ... Oui, c'était un enfer, chez mes parents. Le père abruti à ne plus pouvoir manger sa soupe tout seul et la mère toujours exaspérée à cause de mon frère, au front, dont on ne recevait pas de nouvelles. A l'atelier, ça ne marchait pas mieux. J'étais en apprentissage pendant les bombes. Il fallait voir mon trac dans les rues ! Les meilleures clientes étaient parties et, bien souvent, quand on allait livrer les commandes, on ne rencontrait plus personne. Puis, je devais servir les premières, leur porter leurs lettres à la poste pour leurs poilus et leur enfiler leurs aiguilles quand elles pleuraient en lisant les réponses. Si j'ai appris à coudre et à broder, ce n'est pas leur faute ! Il y en avait une qui était très méchante parce qu'elle avait plein de boutons sur la figure. Elle m'appelait *Petit-Suisse* à cause de mon teint blanc. C'est celle-là qui m'a cherché quelqu'un pour ne plus avoir à laver la vaisselle en rentrant chez nous. Alors, dès mes quinze ans, elle m'a fait faire la connaissance d'un commis en représentation, un commis aux halles, pour ses débuts, il s'est mis dans les étoffes plus tard. On en faisait des métiers différents pendant la guerre ! J'ai demandé à réfléchir... j'ai réfléchi longtemps, parce que je me suis tout de suite aperçu que ce garçon-là était un renfermé. Et il est arrivé ce qui devait tout finir. Je suis sa femme, quoi ! Nous nous entendons très bien. De noces ? Il n'y a pas de noce à vous conter, M. Montarès. Ça ne se passe pas comme dans votre monde où l'on ne pense qu'à ça ! Ni mon père, ni ma mère, ne voulaient de ce mariage. On n'a pas eu de fête, mais c'est moi qui ai déniché notre jolie mansarde et même que le loyer est à mon nom, c'est moi qui le paie parce

que lorsqu'on est dans le commerce, on ne sait jamais...

C'est navrant ; elle n'invente pas. C'est tellement plat, terne, dépourvu de toute fraîcheur d'idylle, que ce doit être arrivé, et ce qu'elle cache avec soin, je crois l'avoir deviné depuis le début de notre aventure. Ils ne sont pas mariés, collés, simplement. Ils s'épouseront quand ils auront réalisé les sommes proportionnées à leurs respectives ambitions. Ces sortes d'associations ne sont pas rares dans tous les mondes actuels. L'argent d'abord, l'amour ensuite ou ce qui en tient lieu. Or, le diable a surgi en ma personne, le vieux diable incorrigible, et l'œuvre de la tentation, le désir de savoir, l'éternelle comédie du paradis terrestre recommence !

On a parlé de la tristesse de Satan. Hélas ! Je m'imagine Satan plus désespéré encore du désespoir qu'il peut créer, mais par anticipation. Il ira quand même au but mauvais, parce qu'il y est destiné de toute éternité. Il ne peut pas agir autrement.

Cette femme continue à me plaire. Je rêve, moi, d'une éducation plus complète, d'une matière que l'on pétrirait pour en refabriquer une femme nouvelle. Ce qui gâche tout, en amour, c'est qu'on ne peut pas être le premier sans se vouer à la trahison certaine. Ce n'est jamais par le plaisir que la femme fait sa première communion amoureuse, et elle ne sera vraiment la grande initiée que lorsque la satiété viendra pour son partenaire. Il y aurait un réel avantage à laisser dégrossir la statue par des praticiens plus ou moins experts, l'artiste viendrait au moment de faire surgir les valeurs de l'œuvre et récolterait le bénéfice de sa virtuosité. (Ce que je dis là est l'enfance de l'art, car, dans l'antiquité, les phallus de bronze des temples d'Isis prouvent que les peuples, beaucoup plus proches de l'amour que ceux d'aujourd'hui, avaient déjà découvert cette brutale vérité.) Au fond, le rêve de tous les hommes ce serait de créer, artificiellement ou non, la poupée splendide

dont on serait l'unique mécanicien, lui ayant appris à parler, à marcher... combien de temps ça pourrait-il durer ? Eh ! qu'importe le temps, en amour ! Une seconde ou des années, quand on souffre c'est toujours trop long, et quand on est heureux, c'est l'éternité, tout de même !

Une méchanceté me traverse l'esprit :

— Dites donc, Bouchette, vous avez connu votre mari pendant la guerre... c'était donc un embusqué, votre commis en je ne sais quelle représentation, légumes ou jersey de soie ?

Elle fait un geste de révolte :

— Oh ! non, non, M. Montarès. C'est un étranger. (Elle baisse un peu la tête, confuse) : J'aurais voulu ne pas vous raconter ça. C'est ça qui me gêne quand je parle de... mon mari. Il est Espagnol. Ce n'est pas sa faute ni la mienne. Seulement, mon frère et ma mère n'ont jamais pu le souffrir à cause de ça. Moi, gosse, je ne faisais pas de différence entre un Espagnol et un Français. Tout le monde se battait. Le plus fort, à mes yeux, c'était celui qui échappait à la tuerie en gardant le bon droit pour lui, comme de juste. Plus tard, j'en ai eu un peu de honte. Ça m'a fait attendre longtemps sans me décider. Mais vous savez, ce n'est pas le courage qui lui manque à celui-là. Il a fait tous les métiers pour gagner sa vie chez nous et honnêtement. Il sait se lever de bonne heure. Il ne perd pas son temps en beaux discours. Il ne raconte jamais rien. Il ne va pas au café, ne lit pas les journaux, ne s'occupe pas de politique. Ah ! s'il n'était pas tellement jaloux, soupçonneux ! Voyez-vous, quand on n'est pas du même pays, malgré qu'on se comprenne dans la même langue, je crois que ça ne peut pas s'arranger...

— Que pensez-vous de l'amour, vous, Bouchette, au moins d'après ce qu'on vous en a traduit.

Elle me répond spontanément, dans une véritable explosion de mépris :

— Ah ! quelle sale invention !

— Fichtre ! Vous êtes sévère pour la seule chose qui vaille la peine de vivre, Madame Bouchette.

— La seule chose qui vaudrait la peine de vivre, M. Alain Montarès, ce serait d'avoir un bel enfant comme celui que nous avons vu passer tout à l'heure. Alors, oui, peut-être, *ça nettoierait tout !*

... Qui donc prétendait que la France, épuisée par sa fausse victoire, comme on l'est par une fausse couche, n'avait plus de cœur au ventre ?

Pour dissimuler une légère émotion, je lui fais un solennel salut en balayant la terre de mon feutre.

— Madame Bouchette, vous êtes une très grande petite fille et si vous ne savez pas ce que vous dites, vous le dites joliment bien.

Elle est toute rose dans son court tailleur bleu-marine. Son casque de satin noir lui tombe sur le nez, on ne voit plus que sa bouche frémissante, toute rouge d'en avoir osé tant. Elle doit rouler des larmes sous ses paupières dont les franges dépassent les bords de son chapeau, assorties à la plume couchée. C'est l'oiseau en cage donnant du bec sur les barreaux de sa prison qu'elle a voulu, raisonnablement, transformer en nid afin de s'habituer à son esclavage plus ou moins conjugal.

— J'ai dit une bêtise, murmura-t-elle, j'en conviens, mais c'est vous qui en êtes cause. Aussi pourquoi me demandez-vous ce que je pense ? Il n'y a pas moyen de vous entendre parler de choses plus drôles que ça ? Vous me donnez des nerfs comme lorsque mes soies s'embrouillent Si vous me disiez quand vous ferez mon portrait ?

Nous sommes revenus à la voiture. Le chauffeur ouvre la portière avec un demi-sourire exaspérant. Il devine que ça ne marche pas très normalement pour le patron,

Quel oiseau sauvage ai-je pris dans mes filets, moi, qui possède par métier le droit de choisir parmi tant de volières ? Il doit me trouver bien ridicule. D'ailleurs, je commence à l'être à mes propres yeux, ce qui me suffit.

— Bouchette, voulez-vous m'écouter en essayant de comprendre ? Je pense qu'il est temps de s'expliquer en bons camarades, sinon en bon français. Je ferai votre portrait ensuite, c'est une affaire conclue, même si nous nous fâchions tout à fait, car votre bouche resterait la merveille de l'aventure. Bouchette, je suis très malheureux. Une femme que j'ai aimée, qui m'a aimé, ne m'aime plus. Je m'efforce de l'oublier. Je voudrais, de temps en temps, passer une heure en la compagnie d'une créature charmante, à qui je ne ferais nulle peine et qui ne me mettrait pas trop ses ongles dans la peau, sous prétexte de me donner des leçons de morale. J'ai horreur des femmes du monde, parce que j'ai horreur du thé. J'ai encore plus horreur des femmes du demi-monde, parce que je n'aime pas les mauvais alcools. Je voudrais connaître une femme de race inconnue. Voulez-vous être celle-là ? Si je gagne, à ce jeu dangereux, le fameux mal dont vous m'exprimiez le plus profond dégoût, il y a encore un instant, tant pis pour moi. Vous ne serez pas forcée de vous en apercevoir, car je suis incapable de me plaindre ou de vous brutaliser. Alors, on peut se rencontrer sans aucune mauvaise intention. Est-ce que je vous fais encore peur ?

— Oh ! non, non, réplique-t-elle vivement. Plus du tout. Moi j'ai rêvé souvent d'un ami qui serait tendre... tenez, tendre comme une amie. Avec votre figure à l'américaine et vos yeux qui attirent, on vous croirait, en effet, très gentil, très convenable. Ça me chagrinerait bien de songer que vous me préparez un piège en me parlant de ce portrait. Est-ce qu'on ne peut pas peindre ou dessiner dehors ?

— Nous y voilà, Bouchette. En principe, non, parce

qu'on a des gens autour de soi et que, généralement, ces gens vous conseillent le jaune quand on voit rose, ou le contraire. En outre, les attroupements sont défendus sur la voie publique, la circulation étant déjà fort compliquée. Et si le froid persiste, il vous faudra consentir à vous habiller comme tout le monde, ne fût-ce qu'à mettre un manteau, par exemple.

— Bon ! Ça n'est pas difficile. Je vais doubler le mien. J'ai justement une petite soie bleu pastel, ça ira très bien avec le tailleur et ça fera plus chic en se retournant...

— Bouchette, regardez-moi un peu en face. Si je vous prêtais un manteau...

— Puisque vous n'êtes pas marié, où le prendrez-vous, ce manteau ?

— Un peintre, ma petite amie, c'est par définition, un magasin de costume. Si vous veniez chez moi, vous n'auriez que l'embarras du choix, je vous assure. Mes armoires sont remplies de tout ce qu'une jolie femme peut imaginer sous le rapport... modes.

— Oui, beau masque, et pour m'habiller, essayer tout ça, il faudra d'abord que je me déshabille, hein ?

— Bouchette, vous me scandalisez !

Elle se penche, me regarde et soupire :

— Donnez-moi des arrhes. Ça se fait quand on ne connaît pas le client.

— Je ne saisis pas...

— C'est simple. Donnez-moi la bouche qui est dans votre carnet, après j'aurai confiance. Il y aura un commencement d'exécution.

Je ris. C'est que je n'ai pas gardé le carnet sur moi et je lui réponds, pour gagner du temps :

— Qu'en ferez-vous ?

— Je le montrerai à mes amies qui verront bien que vous me prenez au sérieux. Il y en a qui disent que c'est des inventions pour m'attirer chez vous.

— Ah ! oui, la sale invention que l'on appelle amour, n'est-ce pas ? Non, Bouchette, je ne vous aime pas encore, au moins d'amour.

A ma grande stupeur, au lieu de provoquer une crise de nerfs ou un débordement de larmes chez cette petite nerveuse, ma réponse, un peu rude, la fait s'épanouir :

— Ah ! Tant mieux ! Je sens bien que c'est vrai, et c'est pour ça, voyez-vous, M. Montarès, que vous me plaisez tant. Donnez-moi le portrait de ma bouche, vite, en signant dessous, bien gros. Ils verront que vous ne craignez pas de vous compromettre.

Je l'examine attentivement. C'est une honnête petite fille têtue qui, trop tôt transformée en femme, n'a pas besoin du plaisir ou l'ignore. Elle est simplement flattée de devenir un modèle.

Je cherche mon portefeuille, j'en tire un carton de bristol, une invitation à je ne sais plus quelle fête de nuit, dîner, souper, chez le peintre Carlos Vera. Au dos de ce carton, j'esquisse la tête qui s'encadre dans une des glaces de la voiture, une tête casquée de satin noir comme une petite Minerve le serait d'un sombre acier, délicieux monstre de sagesse et de grâce.

Le plaisir de copier ça m'empoigne. J'ajoute, derrière le casque, la silhouette d'un cygne majestueux qui vogue sur les lames de verre de l'étang et ressemble à un grand jouet apparu dans une vitrine. Ah ! que n'ai-je des couleurs, un brin de pastel, un simple crayon rose pour sa bouche ! Tout est fluide, se dégradant du vert pâle jusqu'au blanc éblouissant de ces ourlets de neige. Les branches onduleuses des arbres, au lent glissement de l'auto, font de très légères broderies veloutées sur les moires du ciel d'un gris s'azurant çà et là. Ce n'est pas la nature, c'est un décor, l'imitant, la corrigeant, la plaçant à notre portée de pauvres humains falsifiés, stérilisés.

Si Bouchette et moi nous vivions dans une île déserte,

elle n'aurait pas ce qu'elle désire ou croit désirer ; cependant, je la consolerais de ses déceptions. Mais, me consolerait-elle des miennes ?

Je montre à Bouchette sa jolie figure.

— Voilà, Madame, une première manière. Ce n'est pas ce que je voudrais réaliser et cela ne vaut rien pour la reproduction, soit dit sans offenser les instincts sacrés que vous portez en vous ! Nous tâcherons de faire mieux, la prochaine fois. Maintenant, allons goûter.

Après une halte réconfortante dans une pâtisserie, je dépose doucement la petite fille sur un trottoir de la rue Montmartre. Elle emporte l'esquisse d'un air triomphant et me la fait signer :

— Surtout, appuyez bien pour que ça se lise facilement, m'a-t-elle recommandé.

IX

Chez Carlos Véra.

Je fouille fiévreusement dans toutes mes poches, puis, je me rappelle cette tête de gamine que j'ai crayonnée au dos de ce carton. C'est comme un geste inconscient qui fut, jadis, accompli dans un jour de mon adolescence. Ai-je rêvé ça, dans mon âge trop mûr ? Oui, cette petite fille de la rue, fuyant les bombes de la guerre le long du trottoir, emportant... un autre carton, celui des chapeaux, de la commande pressée, que ses mains adroites viennent de terminer sans trop trembler de peur au fond d'un obscur atelier de couture... Je n'ai pas revu Bouchette depuis quinze jours.

— Zut ! Je ne retrouve plus mon invitation.

— Mais, Monsieur n'en a pas besoin, répond le préposé au vestiaire avec un sourire condescendant, Monsieur est connu dans la maison.

Je passe et gravis l'escalier de marbre jaune dont la

rampe est ruchée de roses de Nice. Carlos Véra nous convie à dîner, ce soir, entre hommes, seulement, c'est-à-dire que l'élément féminin sera composé de modèles, d'amies de tout repos, point difficiles sur le choix des conversations.

— Pour manger ou boire, prétend le cher Maître du portrait mondain, j'ai horreur des gueules vertueuses ; ça me coupe l'appétit.

S'il consent à les peindre avec amour, il préfère les autres, pour l'amitié. Mais il n'admet pas la négligence du service sous prétexte d'intimité. Il possède un chef extraordinaire qui prépare des plats absolument ignorés des restaurants, des valets de pied en livrée bleue, et un hôtel construit d'après ses plans, payé de toute une fortune américaine.

Il y aura, paraît-il, Chancère, le député communiste, Félibien Moro, le journaliste *qui en ajoute,* le docteur Boreuil, Jacques Otorel, le caricaturiste et moi.

Je suis gai. Naturellement : je me sors ! J'ai envie de me griser de vins rares, de parfums de fleurs et de femmes. Je me sens capable de dévorer et de prendre la musique, ou la lumière, comme une éponge. Il ne faudra pas me presser beaucoup pour me faire tout avouer. Je suis à la fois très malheureux et très heureux. Tout me transporte ou m'exaspère. Ça commencera par des sanglots de violons et ça finira par des rires de pécheresses.

Dans la maison de ce peintre on vit en Italie. Le plafond trompe l'œil, se voile à demi du treillage doré d'une pergola, d'où retombent des cascades de roses jaunes. L'éclairage, très doux, donne l'illusion d'une nuit de pleine lune. On pénètre dans un jardin où il fait chaud comme en été. Le long des volières, aux barreaux de feuillage, des oiseaux réveillés par la clarté poussent des cris de joie aigus et lancent le jet empenné de leurs menues flèches multicolores. De l'eau gazouille avec eux sous le

gazon du tapis dans un canal de marbre, qui traverse la haute laine couleur de mousse où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Les murailles d'une pierre translucide veinée de jaune pâle, percées en arcades se contrariant, font fuir les salons voisins dans une étrange perspective. Sous l'une de ces arcades, au fond d'une niche de lierre, une Diane ancienne, à regards morts, nous menace de son arc vide. Toutes ces choses artificiellement vraies sont de mauvais goût, parce qu'on ne peut se mettre en harmonie avec elles que sous la tunique romaine ou des travestis de carnaval très fête galante. Si les roses ne sentaient pas si bon, ce serait intolérable.

Carlos Véra nous reçoit en costume d'atelier, toujours le même, moins les taches, large pantalon de velours bleu sombre en protestation contre le noir, couleur dont il ne s'est jamais servi malgré son grand âge, ample veston sur chemise de soie molle, cravate flottante, véritable drapeau de la tradition. En dépit de ses soixante-dix ans sonnés et de sa rosette, qui, elle, n'est pas artificielle, il affecte l'allure débraillée des anciens rapins de Montmartre, mais il va tout de même en habit chez les femmes du monde. Il est encore admirablement d'aplomb sous sa crinière grise, qui l'auréole à la Dieu le Père, et sa barbe rousse, inexplicablement rousse, qui l'apparente au Juif errant. Ses traits réguliers sont un peu gonflés par l'abus probable des alcools, et ses prunelles, en grains de muscat, commencent à se noyer, se fondre comme des raisins à l'eau de vie. C'est un bon Maître, indulgent, pas très intelligent, une de ces brutes de génie qu'on présente en exemple aux générations futures, lorsqu'elles ont envie de regimber contre les influences du milieu. Carlos Véra a commencé par peindre gras des héroïnes de bal de barrière. Il était, du temps de Zola, un des plus fervents apôtres, non de la nature, mais de la banlieue parisienne ; un beau matin, une passion pour une très riche Américaine, dont il fit un portrait retentissant, l'entraîna

à la suite de son modèle dans le pays de l'or vierge. Il en revint complètement brouillé avec les blanchisseuses de son premier pinceau et sa fortune grandit de toute la noblesse de ses ambitions. Il fit le contraire de ce qu'il aurait dû faire et le fit avec un certain talent. Il ne lui resta, de ses anciens goûts, pour la nature ou le naturalisme, qu'une pose à la hussarde dont il s'excuse auprès des dames, pendant qu'il cherche à persuader les hommes de la rigidité de sa conscience d'artiste. J'ai dû fréquenter quelques années son atelier, où j'ai pris l'horreur du principe arrêté en même temps que celle du modèle payant.

Chancère, le député communiste, qui a épousé la veuve d'un marchand de denrées coloniales, est en habit des plus corrects. Il a le teint bilieux, la parole coupante. S'il ne se promène pas le couteau entre les dents, c'est qu'il redoute de briser son râtelier. On le devine tellement ulcéré d'estomac et d'esprit qu'on n'ose guère le contredire, de peur de lui voir sortir de sa poche une petite guillotine pour se tailler les ongles. Il fait les discours les plus incohérents qu'on ait jamais entendus, au moins en France. Je le crois tout simplement embêté par une maladie bizarre, gagnée dans un laboratoire de toxicologie. Là il a emmagasiné des poisons lents qu'il distille dans ses extravagantes revendications sociales. Ça ne sent pas la poudre, mais la pommade soufrée. Il n'aime visiblement rien, ni les hommes ni les femmes, pas davantage la bonne chère. Aussi est-il pour la suppression de toutes les jouissances connues. Quant au peuple, dont il représente les espérances, il ne l'a jamais vu qu'à l'état de cobayes dans des cages d'expériences. Il serait désolé de lui rendre la liberté, puisqu'il perdrait l'occasion d'étudier l'application de son venin-sérum sur ses maladies de peau ! Ce qui l'attire ici, c'est l'espérance d'un rabais au sujet du portrait de sa bourgeoise commencé depuis un mois.

Félibien Moro est un journaliste-romancier se débrouillant entre l'article à donner et le chapitre à finir. Il travaille tantôt l'un, tantôt l'autre et aboutit à certaines erreurs d'informations pouvant lui servir également de situations dramatiques, d'où confusion des langues, des anecdotes, des dates et surtout du style. Il n'est pas cruel, mais il enverrait un personnage au bagne plutôt que d'en démordre. Si on lui fait une observation au sujet de ses grandiloquences, il affirme qu'il y était, s'agirait-il d'un crime. En haut lieu, on lui confie volontiers les reportages à l'étranger, car il dépasse, de beaucoup, toute la diplomatie européenne.

Le docteur Boreuil, lui, est un superbe échantillon de la race masculine, ni vieux ni jeune, un type romain, une tête à profil régulier, à mâchoire énergique. Il rit, pouffe comme un enfant, tout lui semble drôle. Occupant une situation des plus sérieuses parmi les médecins légistes, il a éprouvé le besoin de fonder un cercle de jolies femmes où les postulantes ne sont reçues que si elles peuvent lui montrer pattes blanches, ont des mains répondant à tel signalement bien établi.

Quant à Jacques Otorel, le caricaturiste, c'est un doux, un pur, un gentil garçon timide. Il sourit, salue et s'en va. Le lendemain, on trouve un écho ou un masque effondrant la réputation d'un cher Maître ou d'une actrice dans une feuille bien pensante. On croit qu'il l'a fait exprès, mais c'est malgré lui : il salit ingénument comme on embellirait avec ferveur. A son sujet cette épigramme qui a couru tous les ateliers et qu'on n'a pas encore osé imprimer :

Jacques Otorel est un bassin
Qui penche, en art, vers l'anarchie
Son écriture c'est son dessin
Et il dessine comme on ...

Quoique, en effet, un peu *bassin,* il est charmant. Il

plaît aux mondaines parce qu'il n'est pas marié, et qu'on ne lui connaît aucune liaison. Tout est donc à espérer, même qu'il vous épargne.

— Nous attendrons les dames, fait le maître de la maison. En petit comité ou en cérémonie, ces garces-là se font toujours attendre. On ne peut pourtant pas dire que leurs toilettes leur prennent du temps, de nos jours, puisqu'elles sont en robes-chemises à n'importe quelle occasion.

Il se met à rire (il n'y a que lui qui rit de ce qu'il dit), me secoue la main en ajoutant, l'air moitié fâché, moitié flatté :

— Ah ! te voilà, Don Juan ?

Les plaisanteries de Carlos Véra jettent généralement un froid et nous nous entre-regardons pour savoir lequel de nous pourrait être, ou ne pas être, Don Juan.

Pour lui infliger un démenti arrive la princesse Servandini, une importante personne hors de tous les mondes. Si elle se montre à peu près exacte, c'est probablement parce qu'elle est de race royale, et, en outre, presque toujours fourrée dans la maison. Elle aime à vivre parmi les grandes libertés de tous les arts. La chère princesse a un nez chevalin, une denture assortie, la voix éraillée d'un ouvreur de portière. Elle dit tout ce qu'elle pense, ne comprend rien à ce qu'on dit, parce qu'elle rapporte tout au même état d'âme qui est plutôt un certain état de corps. Sommairement vêtue d'une tunique d'écailles, très décolletée, elle exhibe des seins en poche et des yeux pochés avec le plus souverain mépris pour ses personnelles disgrâces. Ni fard, ni poudre, une peau de requin, mais sur sa tignasse en crinière de vieille lionne, son fameux diadème auquel s'intéressent tous les joailliers parisiens. Il se compose d'un saphir énorme, pareil à un œil de poisson féroce, de rubis volumineux, de topazes carrées, de brillants et de perles sertis dans un or ancien qui vous a

tout l'aspect d'un cuivre sale. Il paraît que c'est là une fortune de rajah et elle porte ça en serre-chignon, un tantinet en arrière comme une reine d'opéra-bouffe. De temps en temps, elle lui donne une tape amicale pour le ramener aux sentiments des convenances.

Nous défilons devant elle, baise-main obligatoire, et elle nous toise, dédaigneuse ou de mauvaise humeur, tel un piqueur qui compterait ses chiens.

On prétend qu'elle fut aimée passionnément par des gens qui en sont morts. Elle n'a pas trop l'air de s'en souvenir. Elle amène souvent un gigolo quelconque, levé n'importe où, qu'elle présente comme un secrétaire d'ambassade, sans aucun souci de la vraisemblance. Quelquefois elle est obligée, pour le présenter, de lui louer un habit qui ne lui va pas ! Authentiquement la veuve d'un prince italien et fille d'un roi d'Autriche, dont je ne me rappelle plus le numéro, elle a contribué à l'histoire scandaleuse de ce pays de toute la puissance de son tempérament. Ce soir, elle est seule, ce qui donne à réfléchir. Enfin, une à une, et arrivant en retard, s'épanouissent les autres fleurs de la corbeille sur le gazon du tapis, exhalant des parfums capiteux qui rendent ceux des roses-thé un peu fades.

La danseuse Sorgah, Clara Lige, le modèle, Hubertine Cassan, l'actrice, et Raoule Pierly sans autre emploi défini que celui de remplacer tous les autres, car elle a tous les talents réunis d'une fort intelligente courtisane.

Sorgah, la danseuse, une statuette d'ambre clair, a des yeux superbes, ne vivant pas, semblant en onyx, et le plus doux des sourires. Presque nue, elle doit grelotter dans son étroit pagne hindou, d'un bleu tournant au vert turquoise. A ses bras, à ses jambes sonnent des anneaux d'or massifs reliés par des chaînettes de perles. Je sais qu'elle a toujours froid, même quand elle danse, et elle dansera jusqu'à en mourir, dans les sinistres courants d'air de nos théâtres occidentaux.

Clara Lige est drapée de blanc, une longue frange d'argent se colle à ses mollets comme les ondulations d'une caressante cascade. Celle-là ne dira rien, mais d'un seul geste évoquera toute la beauté plastique de l'antiquité. Il vaudra peut-être mieux ne pas lui demander son avis sur les problèmes de la vie moderne, parce qu'elle n'a qu'un mot pour les résoudre tous : ça l'... Parfaitement !

Hubertine Cassan, qui joue les ingénues, est un bouquet de roses ; costume étoffé, jupe bouffante, sous la pointe d'un corsage Louis XV. De là, elle nous sort un buste de garçonnet, une tête tondue et brune d'un effet singulier parce qu'elle est laide, mais peu à peu cela s'arrange, sa jeunesse réelle corrige les jeux simiesques de sa physionomie. Elle devient séduisante à force de grimaces.

Raoule Pierly, en femme comme il faut, c'est-à-dire en noir, arbore une tunique de satin agrafée sur le ventre par un simple triangle de diamants. Elle se tient très bien, parle peu, mais en excellent français, est coiffée de sa chevelure immense, qu'elle se refuse noblement à couper, comme une impératrice pourrait être accablée du fardeau de son empire. Très blonde, ses yeux d'émeraude ont la profondeur de deux gouffres. Il est, dit-on, assez imprudent d'y plonger.

Moi, je n'en sais rien... n'étant pas assez riche pour le savoir.

X

On est à peine aux *cailles sur canapé* que le canapé envahit déjà toutes les discussions. La salle à manger, où les oiseaux des volières du salon sont remplacés par des viviers de cristal remplis de toutes les espèces de poissons connus, est une reproduction (je n'y suis pas allé voir) d'un sous-sol du palais de Tibère. La table de

marbre rose pousse comme un champignon de corail au milieu d'une espèce de piscine asséchée. Tout autour, des divans et l'on est confortablement assis sans avoir trop l'air de Romains en habits français. Un orchestre lointain, peu gênant pour la conversation, répand dans l'atmosphère tantôt la gaité d'un fox-trott, tantôt la langueur d'une sérénade. Les verres sont cabochonnés à en devenir pustuleux ou élancés et lisses comme de virginales corolles. Je ne sais ni ce que je mange ni ce que je bois, mais on me l'explique de temps en temps, ce qui n'arrive tout de même pas à me couper l'appétit.

Ces dames ont des théories subversives, discutent sur la pudeur envisagée comme suprême condiment de l'amour. Le canapé gagne de plus en plus ! Carlos Véra, tout en faisant des signes sévères à ses domestiques pour aiguiller le service des vins, tapote dans le dos de sa voisine, la pauvre petite Sorgah, et l'idole vivante me regarde fixement de ses yeux d'onyx en souriant avec l'effort d'une danseuse fatiguée. Sorgah est toujours amoureuse... mais je n'y peux rien. Méritant mieux, elle n'eut guère que mon caprice pendant que l'*Autre,* l'idole peinte, accaparait tout l'amour. Ainsi va le monde, au moins celui de nos sens.

— Pourquoi n'auriez-vous pas le droit, Mesdames, déclare le docteur Boreuil, de vous exprimer très naturellement au sujet de vos goûts ? La pudeur, c'est le produit combiné de la cruauté du beaucoup trop avec la crainte du pas assez, une crainte, en somme, fort légitime.

Boreuil conserve un grand sérieux en disant ça, comme le professeur qui s'adresse à des élèves dont il faut flatter la faiblesse en tous les thèmes. Il adore conter des histoires un peu salées, sans dépasser la mesure, et surtout mystifier son auditoire.

Je regarde au fond de mon verre où l'on vient de verser un vin fameux, le redoutable et si rare vin *des Arçures* qui ne voyage pas (comment est-il ici ?) un liquide

épais, noir, bitumeux, semblant recéler un brûlant exotisme, alors qu'il fut récolté tout simplement sur les coteaux du Jura.

— La pudeur ? Un joli mot. Il habille bien, mais c'est le demi-deuil du plaisir. Avant, il gêne. Après, il tue. Ah ! Si on pouvait faire passer la pudeur d'un seul coup à tout l'éternel féminin !

— Il en faudrait peut-être plusieurs, me répond la princesse Servandini en assujettissant son fameux diadème d'une tape cavalière.

— Certainement, débarrassons les femmes de la pudeur, affirme le député Chancère. Dans mon traité du *Communisme intégral,* j'ai déjà donné quelques aperçus... tous pouvant prétendre à toutes et toutes pouvant s'adresser à tous. Bien entendu, j'abolis l'union libre parce que ce n'est qu'une pâle copie du mariage. A mes yeux, se coller n'est pas plus sain que se marier. Mon rêve, et celui de l'humanité, a été, de tous temps, l'accouplement passager. Je n'y mets qu'une seule condition : le consentement mutuel...

— ... ou le pari ! interrompt Boreuil.

Sans broncher, Chancère continue :

— On y viendra quand on aura compris l'inutilité des engagements à long terme et l'immoralité de l'argent. On s'échange en nature. Payer une femme est ridicule... si ça lui fait plaisir, et, la dédommager, si ça l'ennuie, est toujours humiliant sinon pour elle, au moins pour l'autre. La pudeur n'existe qu'à l'état de convention mondaine. Le féminisme qui rendra les deux sexes égaux l'abolit de plus en plus. Maintenant les femmes fument dans la rue, elles sont *la première de ces Messieurs* chez le coiffeur, et travaillant comme des hommes, elles ont droit aux mêmes délassements...

— ... obligatoires et gratuits ! ponctue l'incorrigible Boreuil.

Lui, en fait de communisme, il en tiendrait pour

Tibère ! N'importe quel tyran éclairé plutôt que la masse des idiots.

Les voisines se révoltent, brusquement, par esprit de contradiction, un esprit instinctif chez elles.

— Si vous abolissez la pudeur, fait Raoule Pierly, les enfants de vingt ans, les poètes, les timides, viendront alors se consoler chez nous. (Et elle ajoute avec un joli sourire :) Elle se réfugiera dans notre sein, votre pudeur inutile. Ce sera notre accessoire de cotillon !

— Justement, interjette Félibien Moro, on ira l'y apprendre comme un art, et pour cet art-là il faudra des prêtresses profondément instruites.

Le singe Hubertine Cassan se signe dévotement :

— On dira : Sainte Pudeur, et on mentionnera pour le client ingénu : salon bleu sans jeu de glaces !

Clara Lige, dont les bretelles de ruban sont à peu près le seul corsage, fait le geste impatient d'en relever une.

— Vous dites vraiment des saletés, Messieurs. Nous ne sommes ni des chiennes ni des religieuses, mais vous, par exemple, vous êtes...

— Oh ! Clara, taisez-vous, murmure Sorgah qui a très peur des mots. Mais je sais bien que la pudeur, c'est de l'amour triste.

— Enfin, fait Carlos Véra, ça n'a jamais gâté un beau modèle ni un beau sentiment. Je ne suis pas pour tant de chichi quand je suis pressé ; cependant, quand il s'agit de la pose, c'est une autre affaire. La ligne doit rester noble.

Jacques Otorel laisse glisser ceci, entre deux petites toux sèches :

— La ligne ? Mais il n'y en a pas de ligne. Tout au plus des écorces : le vêtement, le linge, la peau, la chair. Lorsqu'on touche à la vérité, on touche au squelette. Ça, oui, c'est peut-être une ligne, un os.

Boreuil riposte :

— On s'en aperçoit quand vous nous campez une bonne femme. Elle me rendrait la pudeur familière. Heureusement que vos os contiennent de la moelle, mon cher garçon !... Voyons, voyons, revenons à la pudeur des discours, imitons ce fameux collègue répondant à l'académie des silencieux, qui lui présente une coupe pleine pour lui indiquer qu'on ne peut pas le recevoir, en posant dessus une feuille de rose, laquelle surnage sans la faire déborder...

— Mon cher, vous êtes dégoûtant, déclare la princesse d'un ton péremptoire.

Un instant, le docteur la regarde effaré, puis comprenant l'écho que sa phrase a éveillé dans le cerveau désert de cette terrible ogresse, il se met à rire comme un fou, s'étrangle et boit.

— Qu'est-ce que vous faites, dit Raoule Pierly, tout à coup très hautaine, de la nervosité de vos victimes ? Il y a les jours de mélancolie où on attend l'âme sœur et non pas le champion de boxe. Où l'on désire causer et non pas se battre. Il y a de l'électricité dans l'air, et ce qui domine c'est encore le parfum des fleurs, bien plus fort en temps d'orage, des fleurs que l'on voudrait respirer à deux sans penser à les cueillir...

L'idée que cette grande prostituée peut avoir une notion de la pudeur, au fond de son métier abominable, me révolte, m'exaspère et je crache :

— Oui, Madame, toute l'électricité que vous voudrez, mais c'est généralement en pressant un bouton qu'on obtient la lumière.

Elles sont furieuses, m'injurient, en tumulte.

— Insolent ! murmure Raoule Pierly écœurée.

— Lâche ! fait Clara Lige, très digne.

— Je voudrais avoir des indications sur la prise du courant, insinue Hubertine.

— La lumière est éternelle ! rêve Sorgah qui pense, sans doute, au soleil de son pays.

— Eh bien, mesdames, puisque la pudeur est, ce soir, votre dada, nous demandons à éteindre toutes les lumières. On verra ce que ça donnera, déclare Carlos qui commence à s'attendrir, un peu trop, à mon avis, sur les épaules de Sorgah.

— Moi, je propose une autre expérience, dis-je subitement emporté par une idée folle. Selon vous, Mesdames, la pudeur est une loi d'amour et une des plus rigoureuses. Nous devons tous en demeurer certains, ici, par courtoisie, d'abord et aussi parce qu'il vous est facile de nous le prouver. Eh bien ! Supposez qu'on vous offre la possibilité d'abolir cette pudeur sans que vous y soyez consentantes, que, demeurant innocentes de tous les gestes, une loi plus forte que votre... chasteté naturelle vous contraigne à n'en pas tenir compte ? En un mot si un aphrodisiaque vous paralysait sous le seul rapport de la pudeur : qu'arriverait-il ?

— Ça dépendrait de l'enjeu ! fait pensivement Raoule Pierly revenue aux questions professionnelles.

— Oh ! L'enjeu... ? Nous parlons d'amour et non pas d'affaires ! Peu importe ! Un homme, des hommes. Puisqu'il s'agit d'une course au plaisir, mettons des... coureurs !... Voulez-vous que nous tentions l'épreuve ? Si la pudeur existe réellement comme suprême loi de l'amour, elle sera la plus forte et abolira le besoin du plaisir, le plus impérieux que je sache, sinon... Et dans les deux cas vous restez les victimes, puisque les gestes en cause, les manifestations de cette expérience seront involontaires. Moi, j'ai une théorie sur la pudeur. La pudeur... c'est l'alibi.

Les hommes font une figure appropriée au sujet. Ils sont un peu inquiets et cependant très intrigués. Rien n'amuse plus les animaux de toutes les espèces et plus l'animal humain que tous les autres, comme de lâcher un nouveau gibier sur leur terrain de chasse. La princesse Servandini rit de toutes ses dents chevalines et

Sorgah me contemple avec une terreur mêlée d'admiration.

J'ai, en cherchant mon invitation dans le vestiaire, retrouvé dans une de mes poches une petite bonbonnière d'émail où traînent encore quelques pastilles parfumées.

Je tire cette boîte, je l'ouvre et sur le ton d'un vendeur de produits destinés à détruire les rats, je conclus :

— Voici, Mesdames et Messieurs, les nouvelles pastilles du marquis de Sade, inoffensives je crois, car on m'a dit les avoir purifiées de tout venin, stérilisées à l'usage des... âmes sensibles, gardant cependant toutes leurs vertus, pardon, leurs propriétés surexcitantes. Elles restent donc pour vous, pour nous, la permission ou *l'alibi*. Vous prenez une de ces perles de luxure, vous avalez, par là-dessus, quelques coupes de champagne... et c'est le triomphe de l'amour ou celui de la pudeur.

— Dites donc, Montarès, murmure Boreuil, vous exagérez ! Qu'est-ce que c'est que vos pastilles ? Vous en avez de bonnes dans vos bonbonnières, vous. C'est un truc à nous faire aller en prison, de nos jours, comme du temps du divin marquis...

Je réponds, tout haut :

— Je n'en sais absolument rien. Nous allons les essayer, docteur. Je consens, d'avance, à les payer de ma liberté.

D'un seul mouvement, elles sont toutes autour de moi. Sorgah, délivrée de son vieux peintre, se penche, anxieuse, sur mon épaule. Hubertine Cassan s'assied sur le bord de la table en renversant une corbeille de fruits. Clara Lige, droite, couve des yeux la petite boîte comme un épervier fascinerait un jeune lapin. Quant à Raoule Pierly, toujours distante et femme du meilleur monde, elle se mord les lèvres, les dents rageuses.

Boreuil, de plus en plus inquiet, flaire une pastille.

— Ça sent la violette. Il doit y avoir des cantharides.

Quant à supprimer les effets désastreux de la cantharide... bien malin serait celui qui..

Je lui coupe la parole :

— Mon cher docteur, je ne redoute aucune aventure, même fâcheuse. Mes pastilles ne sont vraiment dangereuses que pour la pudeur de ces dames. Rien à craindre pour leur santé... si elles se portent bien ! Il se peut, du reste, que nos belles amies réagissent contre leurs trop doux effets. Si elles ne réagissent pas, elles demeureront innocentes, au moins devant moi, leur complice.

Boreuil, à cause de sa situation de médecin légiste, est perplexe. Les mauvaises plaisanteries ont des limites. Partagé entre l'envie de laisser faire et celle de confisquer la boîte, il tourmente un petit four jusqu'à l'écraser.

Jacques Otorel, pelant une poire, la pose, brusquement sur son assiette :

— Et moi qui oublie mon rendez-vous ! Carlos Véra, je vous avais prévenu ? Je vais au bal des *Moïses bleus*. Je n'ai que le temps de préparer quelques cartons...

Sûr du mutisme de ce brave cher Maître, tout absorbé dans la confection d'un mélange de champagne, de liqueurs de plusieurs marques auxquelles il ajoute des cerises confites et de la glace en poudre, il s'esquive discrètement.

— Vous savez, Mesdames, ce petit Montarès, un gamin que j'ai vu naître au dessin, c'est un Don Juan, gronde Carlos Véra. Pour moi, je préfère mon vieux curaçao à l'angustura, voilà mon opinion !

— Voyons, Montarès, pas de blague, me chuchote le député communiste, avec vos sales réputations : Don Juan, le Marquis de Sade... Vous serez bien avancé quand vous nous aurez mis toute ces filles sur les bras. Moi, j'ai l'habitude d'être fidèle à ma femme par mesure d'hygiène. Il est de toute évidence que je n'aurais pas dû me marier, mais ça date d'avant la guerre ! C'est stupide de jouer avec le feu. Ces brebis vont devenir enragées.

Depuis les vins fins les domestiques ont très discrètement disparu pour aller servir le café dans le salon jaune. Les femmes, autour de moi, se consultent du regard. Les mets et les alcools terriblement épicés qu'on leur a offerts embrument leurs cervelles de douces colombes poignardées par le désir d'une suprême curiosité. Ne sont-elles pas toutes plus ou moins infestées de drogues préventives, curatives ou inoffensives que leur vendent nos charlatans à la mode ? Celle-là... c'est une nouveauté, oui.

— Attention, Mesdames ! (Et je tends ma boîte d'émail à Boreuil.) Il convient d'en prélever une pour notre excellent docteur qui la conservera aux fins d'analyse, le cas échéant.

Boreuil prend une pastille, la flaire encore en faisant une grimace dubitative, puis la glisse dans la poche de son gilet.

— La séance continue ! dit-il un peu vexé.

— Nous nous en remettons à la logique de ces dames. La logique, c'est la règle de tous les jeux. Ces dames auront le choix (et j'appuie) entre la disparition furtive ou la crise de nerfs qui dénoue toujours tout. Vous parliez de pari, docteur, au début du dîner, moi je fais celui-ci : ou la pudeur existe ou mes pilules en représentent *l'alibi*.

— Tu parles ! déclare brutalement Clara Lige. Moi je ne sais pas ce que c'est qu'un *alibi*. Tu pourrais bien t'expliquer en français.

— L'alibi, déclare sentencieusement Félibien Moro, ça se fabrique sur mesure à la Chambre correctionnelle.

Félibien Moro est ravi de tremper dans une affaire de mœurs. Il ne sera certainement pas acteur mais historien, et quel historien !...

— Oui, affirme Boreuil, ça se décline, c'est un mot latin : *alibi, Ali Baba, aliboron*. Ces dames ne peuvent

pas ignorer le latin qui, en ces mots, brave l'honnêteté.

Les femmes s'exaspèrent.

— Assez de boniment ! fait Hubertine Cassan, moi j'avale votre dragée d'Hercule en vous conseillant fort d'en garder une pour vous, Montarès.

Et elle puise dans la bonbonnière. Toutes l'imitent, sauf la princesse Servandini.

— Je n'ai jamais eu besoin de ça, avoue-t-elle froidement. D'ailleurs les hommes du monde, les artistes, ça ne me dit pas grand'chose. C'est à eux, en effet, qu'il faudrait en donner... de l'avoine. J'ai rendez-vous dans un cabaret des Halles, où doit m'attendre ma voiture. Montarès, vous êtes trop compliqué.

La boîte est vide.

— Alain, me glisse affectueusement Boreuil, ça dépasse un peu la permission... vous avez de l'esprit et vous êtes en train de risquer une énorme bêtise. Dites-moi qui vous a vendu ces pastilles... ou je fiche le camp.

— Qu'est-ce que vous redoutez ?

— De perdre la face, sinon le pari. Ça ne se passera pas sans scandale, surtout avec cette poule de luxe, la Pierly. Elle n'a rien à perdre du tout et comme elle aime à poser en public... j'emporte votre pilule et j'imite Otorel. Serviteur !

— Moi aussi ! grogne le député communiste, je vous lâche. Adèle m'attend toujours passé minuit et, demain matin, j'ai une réunion salle Contade. Montarès, je ne comprends rien à cette façon de s'amuser, sinon... Le bruit court que vous descendez de ces illustres chenapans qui firent la conquête de Jérusalem. Vous feriez mieux de nous expliquer pourquoi des catholiques à la mentalité pourrie de *Dieu le veut !* se mirent en tête de conquérir la sépulture d'un juif. Puisque vous êtes amateur de logique, creusez ça.

— Mon cher député, vous êtes mal renseigné. Je ne descends pas, moi, je monte...

Et je lui fais luire mes dents, sans couteau. Pauvre diable de bolcheviste ! Il a peur des femmes...

... Il reste, dans le salon aux roses jaunes, trois convives mâles, la princesse Servandini, le journaliste Félibien Moro et moi. Notre cher maître Carlos Véra dort profondément sur une pile de coussins verts qui joue le banc de mousse. Le vieux faune doit s'imaginer que Sorgah le berce dans ses bras d'ambre clair, mais Sorgah danse, vêtue seulement de ses chaînes de perles cliquetant contre ses anneaux d'or massif. Félibien Moro prend des notes et tout le café froid mis à sa disposition par les déserteurs.

Il prépare sa copie, un article incendiaire où il en ajoutera selon son frénétique usage. Roman ou chronique ?

En couronne, autour de moi, les fleurs de la guirlande sont éparses, toutes pudeurs effeuillées. Oh ! les merveilleuses pilules, et comme ces dames furent ingénues dans les différents aveux de leurs abandons tellement légitimes qu'elles feraient vraiment mieux de m'en rapporter tout le mérite.

Cette idée de *l'alibi* est géniale.

Je bâille un peu. Il est près de trois heures du matin. Sorgah danse avec une étonnante souplesse de reins et un regard *d'au delà* très troublant. Que voit-elle ? La passion enlaçant la Mort, essayant de l'arrêter ? Ou la vie, la belle vie dont tous ses gestes vont scandant ou rythmant les plus folles extases ?

La princesse, debout, accoudée à la Diane aux yeux clos qui tend son arc impuissant vers le cruel chasseur, m'examine du haut de son face-à-main. Elle a l'air d'une vieille sirène en retraite dans sa cuirasse d'écailles. Elle contemple le tableau merveilleux de ces femmes endormies dont les formes blanches, les crinières blondes ou brunes s'étalent sur l'herbe fausse du jardin d'amour. Hubertine Cassan sort de sa robe comme une couleuvre

sortirait d'un bouquet. Clara Lige a l'aspect d'une statue renversée par un vent d'orage. Quant à Raoule Pierly, la tunique fendue sous le triangle de diamants, elle a repris son impudeur professionnelle... en gardant la pose...

Le profil chevalin de la princesse, que je détaille pour le reconstituer quelque part, sujet de ferronnerie ou gargouille, a une pureté de granit gris qui n'est pas sans noblesse.

Elle vient à pas de louve, se penche, me touche à l'épaule. Je sens ses doigts crochus dans ma chair, comme la bête de boucherie, si elle n'était pas devenue inerte, pourrait sentir le crochet de l'étal.

— Montarès, me dit-elle, de sa voix rauque, je vais où vous savez, mais je ne veux pas y aller avec cela. Ce ne serait pas prudent (elle enlève son fameux diadème), parce que ce n'est pas une chose à confier aux domestiques de notre époque. Vous me le rapporterez quand vous voudrez.

Je passe machinalement le diadème à mon poignet, puis je le pousse jusqu'au haut de mon bras où il s'arrête, me donnant une horrible sensation de griffes me râpant la peau.

— Princesse, vous n'êtes pas sérieuse. Et si je ne vous le rapportais pas ?

— Oh ! fait-elle impassible, ces objets-là on ne peut ni les voler ni les prêter quand on est d'un certain monde... tout au plus peut-on les... partager.

Et elle s'en va, traînant derrière elle sa demi-queue d'écailles de nacre frisée de la frange plus claire du jour naissant.

XI

Je me débats dans les nuages ou des flocons d'ouate. Je crois même que j'en mange. C'est affreux ! Enfin, je

reviens peu à peu à la surface de la vie, j'ouvre les yeux, je tends les bras... où sont donc passés tous ces fantômes et cette bizarre figure de cheval gris dominant ces chairs blanches ? De la chair ou du coton ? Mon Dieu, que je voudrais donc me débarrasser de ce cauchemar ! Voilà un rêve que je ne souhaite pas à mon pire ennemi : devenir le mari de la princesse... Un coup de couteau dans le haut du bras, juste à l'endroit sensible du biceps ! Le cauchemar s'accentue. Je ne suis pas réveillé. J'ai le bras pris par un étau. J'y porte la main avec hésitation, m'attendant à le trouver serré par la gueule puissante de Sirloup. Non. C'est le fameux diadème, la petite couronne cache-peigne !

Je m'assieds sur mon lit en essayant de raisonner. Pourquoi ai-je le diadème de Mme Servandini en bracelet dans le haut du bras ? Je secoue et je fais tomber le fabuleux bijou. Voilà l'œil de poisson féroce, l'énorme saphir unique au monde. On dirait une taie bleuâtre sur une prunelle malade. Et les rubis, en gouttes de sang, m'aveuglent, les topazes me brûlent, les brillants me piquent de leurs pointes cuisantes. C'est une couronne insolente, lourde comme un boulet. En désespoir de cause je le glisse sous mon oreiller. Il vaut mieux, tout de même, qu'on ne voie pas ça chez moi. Je me retourne afin de me rendormir lorsque j'entends, à travers les flocons d'ouate, la voix sourdement respectueuse de Nestor.

— Monsieur sait-il qu'il est midi ? Je suis bien obligé de prévenir Monsieur que son modèle attend.

— Un modèle, ce matin, quel modèle ? Je n'ai demandé personne pour ce matin, moi ?

— C'est une petite dame bien gentille qui s'imagine que vous êtes malade et qu'on veut le lui cacher.

— Zut ! Laissez-moi dormir. Je n'ai pas faim. Très soif, seulement. Donnez-moi un verre d'eau glacée.

Après le verre d'eau, Nestor s'en va.

Ma chambre, très grande, tendue de damas jaune est dénuée de bibelots encombrants. Une fort belle commode Louis XV bombe un ventre important en face d'un miroir très, trop moderne. Le lit, au milieu, est vaste, excellent. L'air joue autour comme s'il était situé en pleine campagne. Sirloup, étendu à mes pieds, me semble à cent lieues de moi. Ce chien-là bâille de faim si moi je bâille de sommeil, mais il ne se permettrait pas de se lever sans une formelle autorisation. Il regarde les deux fenêtres aux vitres verdâtres, des croisées anciennes, cintrées du haut, laissant pénétrer le jour du jardin comme tomberait l'eau d'une citerne.

Sirloup gronde et retrousse ses babines.

Il y a quelqu'un dans le jardin.

Je finis par aller voir.

Bouchette ! C'est Bouchette qui s'en retourne vers la grille, ma grille en barreaux de prison !

Personne, même de dos, ne peut avoir la tournure de Bouchette, et, la flanquant en gardes du corps très respectueux de son chagrin, Nestor et Francine la reconduisent en multipliant leurs petits saluts bienveillants. Un modèle qui pleure ! Ils n'ont jamais vu ça chez moi.

Je ne peux pas ouvrir la fenêtre dans le costume que je mets la nuit — je couche tout nu — alors j'ai une idée, car, non, je ne veux pas qu'on renvoie Bouchette. Je prends Sirloup au collier et je lui indique la scène.

— Tu vas leur porter ça, Sirloup.

Et je griffonne sur la première feuille de papier à dessin que je rencontre ce mot fiévreux :

« Bouchette, je suis à vous dans un instant. Commencez à déjeuner sans moi ; j'ai besoin de vous pour travailler. Merci d'être venue. »

Sirloup hoche la tête, dresse les oreilles, regarde attentivement dans le jardin, me regarde et file, dégringole l'escalier quatre à quatre.

Il est superbe, se dressant devant Bouchette, la bousculant de ses fortes pattes, lui offrant ma missive avec toute la dignité d'un agent de liaison. Je vois des gestes de terreur, puis de gaîté. Francine flatte le chien et Nestor fait vivement volte-face.

Il me faut un instant, qui dure une heure, pour me préparer à recevoir Bouchette d'une façon décente. Ça, c'est bien ma veine ! Traits tirés, les yeux creux, le cerveau en bouillie. Nestor se multiplie autour de moi dans le cabinet de toilette, répétant qu'il a prévenu Monsieur.

— Un modèle unique, Nestor !

Nestor demeure insensible quant au modèle unique, mais c'est le déjeuner qui l'inquiète.

— Froid ou trop cuit, grogne-t-il en appuyant son gant de crin, neuf, comme par hasard.

Après la douche, ça va mieux. Les flocons d'ouate se sont envolés. Mon cauchemar se change en rêve angélique. Je n'ai jamais été si pur d'intention. Je suis l'homme de bonne volonté dont parle l'Ecriture, car j'ai la paix. Un coup d'œil à la grande glace. J'ai simplement l'aspect d'une vieille femme ! Il y a des chances pour que Bouchette me trouve très bien. Tant pis pour moi.

— Nestor, dites à Francine de faire un soufflet au chocolat, qu'elle n'oublie pas les friandises, les fruits, des fleurs, qu'elle soigne son couvert, hein !

Et je descends.

— Bouchette ! Ma pauvre Bouchette !

Elle est mélancoliquement assise près de la table.

Sirloup la surveille. Il la retiendrait probablement par la jupe si elle voulait sortir.

D'un bond, la jeune femme est sur moi, ses mains tendues.

— Oui, je suis venue. Je n'y tenais plus de vous voir. J'ai eu raison. Quelque chose me disait que vous étiez

malade. Comme vous êtes pâle ? Qu'est-ce que vous avez, M. Montarès ?

— Je n'ai rien, Bouchette. On se lève tard quand on a passé la nuit... dans le monde. Si vous m'aviez prévenu de votre visite, au moins la veille ! Nous allons faire du bel ouvrage, dessiner une jolie Bouchette, une vraie, celle-là. D'abord, à table. Sirloup, tiens-toi tranquille entre nous deux. Nous avons faim.

La table étincelle de tous les joujoux de la maison et une délicieuse odeur de chocolat vanillé monte des sous-sols.

Bouchette, consolée, se tamponne les yeux avec sa houppe à poudre de riz et s'en fourre dans le nez, en reniflant fort.

Elle a quitté son manteau, et son tailleur court lui va mieux que jamais. Elle a, sous la lumière crue, un cou jeune et tendre avec un léger pli sous l'oreille. Cela sort de sa blouse de soie bleue comme le renflement d'un cornet d'arum.

— Voyez-vous, M. Montarès, dit-elle de sa voix douce, je n'aurais jamais dû me mêler de vous. A présent, je ne peux plus me passer de votre conversation. C'est comme quand on chantait dans la cour de mon atelier, je n'entendais toujours pas très bien ce qu'on disait, mais je me grisais de la voix et ça me berçait encore que c'était déjà fini... Comme c'est beau, chez vous ! Un jardin, un chien, des fleurs dans une pièce d'eau ! On se croirait bien loin de Paris. Vous êtes là chez vous, comme un roi... et vos domestiques ont l'air d'être vos parents. Je suis bien contente que vous ne soyez plus malade si vous ne mentez pas. Mon portrait ? Ça va en faire des jalouses ! Ils ne diront plus que je suis laide. (Elle ôte son chapeau.) J'ai des cheveux tout plein, seulement, je ne sais pas me coiffer à la mode. Je les couperai, si vous aimez mieux...

Je l'écoute, ravi. Elle va, vient, se rassied et caresse

Sirloup qui lui donne de vigoureux coups de patte pour l'assurer de son dévouement. Je remarque, non sans attendrissement, que ce qui l'éblouit, ce ne sont ni les cristaux taillés, ni les argenteries des vitrines, encore moins le couvert où Francine a prodigué les figurines de Sèvres sur un carré de Venise. Ce qui l'enchante, c'est le jardin, les fleurs, les grands arbres. On a envie de l'embrasser !

Elle baisse les yeux, subitement, sous mon regard plus chaud.

— Oui, j'ai pleuré. Ça m'est parti malgré moi, quand ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas vous réveiller de nouveau, puisque vous ne m'attendiez pas.

— Ma pauvre Bouchette ! Est-ce que je ne vous attends pas toujours ? Moi, je n'ai pas votre adresse pour vous faire signe.

— Le beau malheur ! Et la dame qui est partie, celle que vous aimez tant ? Elle n'est donc pas revenue, celle-là ?

— Je l'ai peut-être oubliée, chérie.

— Non, M. Montarès. Ça ne s'oublie pas, ce qui fait mal... mais il faut bien vivre...

Elle a souvent de ces phrases, profondément naturelles, dans lesquelles on se mire comme dans le fleuve qui passe en emportant un secret, son abominable noyé, tout au fond.

J'allume des cigarettes et lui montre comment Sirloup fume. Elle rit. Après le dessert, nous faisons un tour. Je lui permets de visiter toute la maison, sauf le boudoir-serre dont je ferme la porte à clef d'un geste nerveux. Elle n'entrera jamais là. Ne scandalisons pas les enfants.

L'atelier la plonge dans un grand respect, celui de l'ouvrière pour l'ouvrier. Elle ne peut pas se figurer que je suis l'auteur de tout ça et à moi tout seul. Enfin je lui explique ce que je lui demande, puisqu'elle veut m'aider.

Je voudrais, sans jeu de mots, recommencer ma *Jeunesse,* celle que j'ai ratée, parce que la gamine qui me l'a posée, plus jeune qu'elle pourtant, n'était pas aussi naïve, sentait la vulgarité pour ne pas dire le vice.

Je fais monter Bouchette sur l'estrade où l'on peut tenir la pose sans trop de fatigue, et je lui mets dans les bras la botte de fleurs, un fagot de mai rose et blanc qu'elle doit lever au-dessus de sa tête, très haut. Le tailleur gâte le mouvement de ses lignes dures.

— Non, Bouchette, ce n'est pas ça. Il faut un drapé de soie blanche. Vous allez suivre Francine dans le cabinet de toilette et elle vous habillera, car elle a une grande habitude. Ne vous émotionnez pas. Tous les paravents et toutes les portes que vous voudrez seront refermés sur vous.

Elle a, de nouveau, envie de pleurer, mais notre Francine, arrivée au coup de timbre, la rassure.

Ça s'éternise. Francine, derrière le paravent, me fait signe, car elle ne pense pas qu'on ait à prendre plus de précaution avec celle-là qu'avec les autres.

— Je ne sais pas comment la coiffer, Monsieur. Elle s'impatiente et parle de les couper. Vous pouvez venir.

J'entre dans cette pièce tendue de perse rose où le divan est très étroit, le miroir très large, où toutes les torchères sont allumées à cause des faux jours du dehors. Ma *Jeunesse* est là, debout, la tête inclinée sur ses cheveux qu'elle tord avec, sans qu'elle s'en doute, le geste romantique d'Aphrodite fécondant le monde. Le corps, droit, moulé très exactement dans un fourreau de satin blanc, plie à peine sur la hanche gauche où se noue le vêtement en écharpe. On dirait, tant est savant ce nœud d'écharpe, qu'il entraîne toute la chair du modèle, la fait prisonnière, l'épouse dans un enveloppement merveilleusement chaste, la défend contre les hardiesses du regard, l'enferme pour n'en donner que le dessin pur. Ce costume, pas un vêtement mais une application artistique

d'une étoffe sur un nu, est une création d'Alex, de mon ami Alex, de chez Dœuillet, le grand habilleur de poupées parisiennes et du monde entier.

Sous la lumière, le satin se teinte de rose et d'or, a le ton d'un marbre chaud du soleil de l'été.

La chevelure est superbe mais mal soignée, le brun fauve de cette nappe est huileux par place ; on devine que la jeune femme n'a pas le temps de les brosser tous les jours. Chose singulière, je m'aperçois de ce détail qui choque le peintre et qui aurait laissé l'homme indifférent... hier matin.

— Francine, dis-je d'un ton froid, il faut me laver cette chevelure. Elle est magnifique. C'est dommage.

— Je ne veux pas. Ce sera trop long. Laissez-moi les couper, M. Montarès, vous aurez un modèle à la mode, supplie Bouchette.

J'entends des ciseaux qui grincent.

— Bouchette, vous n'êtes pas folle ! (J'ajoute, plus bas :) Et votre mari, qu'est-ce qu'il dirait si je lui renvoyais une femme tondue ?

Francine est partie, en fuite de souris pressée.

— Ça c'est vrai, balbutie Bouchette interdite, mais c'était une occasion... elles se moquent toutes de moi, à l'atelier, parce que je n'ose pas.

— Dans le mien, d'atelier, ma chère petite, on a le respect de la beauté sous toutes ses formes. Je ne manque pas de *garçonnes* à copier quand il m'en faut, croyez-le bien !

— Oh ! vous, je commence à croire que vous avez trop de femmes, et l'étonnant c'est que vous puissiez travailler avec.

— Bouchette...

— Non, non, laissez-moi, je n'ai rien dit. Ne m'embrassez pas les mains. Vous me donnez sur les nerfs. Ah! mon Dieu, Sirloup... comme il m'a fait peur !

Le chien vient nous rejoindre, silencieux, héraldique, terriblement sournois. Il a l'air de nous gronder :

— Eh bien, mes enfants, vous n'espériez pas vous passer de moi, je suis la bête, celle qui vous épie...

Alors, par contenance, Bouchette le couvre de caresses qu'il reçoit comme des hommages qui lui sont dus.

XII

Je n'ai jamais si bien travaillé. Bouchette et moi, nous sommes sages devant la même image. Au soir tombant, ma *Jeunesse* part, emportant un paquet de gâteaux, une gerbe de roses avec une étrange fierté d'allure. Ses beaux cheveux séchés, ondulés, massés en casque lourd, elle semble dresser sa tête de poupée parisienne dans un mouvement d'orgueil, peut-être emprunté aux déesses qu'elle a pu admirer chez moi. Elle reviendra, elle remettra le costume de la pose et elle a, en outre, essayé un joli manteau de petit gris, un amour de casque d'argent brodé de chenilles noires. Peu à peu, la coquetterie gagne du terrain. Elle lui lèche les pieds comme la marée montante du désir, ou Sirloup, le respectueux courtisan, de plus en plus l'agent de liaison. (Ce chien adore les femmes qui me plaisent.)

— Bouchette, supposez que vous soyez une actrice ?... Vous prenez le costume de vos rôles et vous les ôtez avant de rentrer chez vous. Par exemple, vous pouvez toujours emporter *l'heure choisie,* parfum de Nerys. Voyez plutôt dans le tiroir droit de la coiffeuse.

— Ça, non ! Je laisse encore ça chez vous, M. Montarès, Mon... mari n'aurait qu'à sentir cette odeur-là. S'il ne connaît pas le nom des fioles, il sait très bien que je n'ai pas les moyens de me les offrir.

— Ma chérie, c'est de la démence de ménager ce garçon. Tôt ou tard, votre Espagnol sera... *naturalisé.* Aveugle de naissance, alors ? Et vous le dites jaloux ?

— Il est jaloux, oui, mais pas Français, justement. Il ne s'occupe de rien de ce qui est la vie parisienne. Il dit que nous sommes tous des dépravés ou des fous. Il ne lit pas un journal, il ne regarde pas une gravure, il est absent de tout. Depuis que je le connais, il n'a jamais mis les pieds dans un concert et, comme il ne fait plus la représentation où je travaille, il ne peut rien savoir ni de vous ni de moi.

— L'impunité, Bouchette. Profitons-en. Restez avec moi ce soir. J'ai un ami à dîner, nous ne serons pas en tête à tête et, telle Cendrillon, vous rentrerez dès minuit.

— Il faut que je me trouve chez nous pour le dîner, s'il revient à cette heure-là. Je ne dois pas découcher. Il me l'a fait jurer sur un Christ de son pays.

— Fichtre ! Vous croyez en Dieu, Bouchette ?

— Pas au sien. Il est trop laid ! Mais j'ai juré, ça suffit... Au revoir !

Et elle part en coup de vent. J'entends crier les gonds de la grille appelant au secours pour une petite femme qui se noie dans la grande mer des illusions.

Je ne suis pas triste. Je ne suis pas gai. Calme plat.

Le docteur Boreuil arrive, correctement, vers huit heures. Il pénètre dans mon atelier avec l'air intrigué de l'homme qu'un grave problème philosophique préoccupe et tout plein de son sujet :

— Voyons, Montarès, que signifie cette mystification, chez Carlos Véra, hier ?... me dit-il.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que j'ai regardé votre pastille de près. C'est du simple chlorate de potasse, des bonbons anodins pour la toux et, même parfumé à la violette, le chlorate de potasse n'est pas un aphrodisiaque, sacrebleu !

— Si !

Il pouffe. Je lui offre des cigares.

Confortablement installés en deux fauteuils face à la scène qui représente l'esquisse de ma *jeunesse*, du rose,

du blanc, l'idylle pure d'un corps ignorant sa nudité avec le satin le pressant de son enveloppe, nous ne sommes plus que deux hommes assagis, très blasés, très loin de la servitude mondaine qui nous a enseigné le respect de la femme.

— Mon cher docteur, j'implore le secret professionnel. La dragée que vous avez analysée était pareille à toutes les autres, elle ne contenait, en effet, aucun aphrodisiaque. Vous vous rappelez mon mot à leur sujet, elles représentaient *l'alibi*. Voulez-vous suivre mon raisonnement en oubliant que vous êtes un savant pour ne vous rappeler que votre appétit des histoires salées ? J'ai mystifié ces dames comme les mystifient les tireuses de cartes, les chiromanciennes, les spirites et les prêtres qui le font, eux, pour en obtenir la forte somme ou l'absolue confiance. Si je leur avais dit : Vous allez vous abandonner toutes à un seul homme, — ça aurait manqué de galanterie. J'étais ridicule et elles aussi. Sans compter que les voisins auraient voulu intervenir, en exceptant ce bon Carlos Véra, plus porté sur le mélange des alcools que sur celui des nuances de chevelures féminines. Comprenez-moi et excusez-moi. En vous annonçant une reprise du fameux drame des pastilles du marquis de Sade, j'obtenais d'abord la tranquillité. Cela devenait impressionnant au point de vous faire vous abstenir, dans le doute. De notre temps, on a la terreur des aventures d'amour ! Une fois le champ des aventures déblayé, ces dames devaient, fatalement, se laisser entraîner par leur curiosité, surtout par le phénomène bien connu de l'autosuggestion s'accompagnant de vins généreux et de propos incendiaires. Je ne me permettrais pas d'insister sur mes mérites personnels, car ce serait de mauvais goût.

— Et Félibien Moro ?

— Le journaliste romancier a pris des notes, le document humain avant tout, n'est-ce pas ? Quand on lira ça

dans le journal ou dans le livre, on lui trouvera une imagination excessive.

Boreuil se lève, se met à arpenter l'atelier en secouant son cigare.

— Ah ! je ne marche plus ! Vous êtes enragé, mon cher ! Non, ça n'est pas permis, ça dépasse même toutes les permissions. Je suis... démoralisé.

— Mais, je le sais bien que vous n'avez pas marché. Je ne suis pas enragé. C'est elles qui le sont, les filles d'Eve, encore faut-il leur en fournir discrètement l'occasion, l'*alibi*. Par acquit de conscience, je retire du jeu le diadème de la princesse et les chaînes de perles de la danseuse Sorgah qui est, depuis longtemps, mon amie. Simple retour de flamme ! Quant à Mme Servandini, elle m'a proposé le bon motif, c'est-à-dire le mariage. En voilà une qui n'en veut croire que ses propres yeux.

Boreuil objecte :

— Elle prétend, en des termes des plus précis, qu'elle n'épousera qu'un fort de la Halle ou un très vieil aristocrate, assez blasé pour lui passer toutes ses frasques...

— Il est évident qu'elle épouserait les deux si elle les rencontrait dans le même homme.

— Ça ne l'empêche pas d'aller aux Halles chercher... l'autre, j'ai vu, moi de mes propres yeux, sa voiture en face d'un *Caveau*, vers cinq heures du matin.

— Moins ceci.

Et je sors le diadème que je garde sur moi par mesure de précaution..

Boreuil a un sourire d'enfant étonné :

— Déjà, et alors qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Le lui rendre. Si vous voulez, nous irons demain soir dans sa loge à l'*Opéra Comique* et je lui remettrai l'objet devant vous. Ce que je redoute le plus, c'est ce genre d'équivoque. Je suis un monstre venu de plus loin qu'elle... Ça ne s'achète pas, les monstres de ma trempe.

Nous allons dîner. Nous sommes de nouveau bons

amis. Au milieu du repas, Boreuil, qui n'a pas cessé de raconter des histoires de clinique, me pose encore une question, jovialement :

— Dites-moi, Montarès. Etes-vous certain de représenter un personnage normal ?

— Je me porte admirablement. Tenez, aujourd'hui, j'ai travaillé comme depuis longtemps je n'avais pu le faire avec un joli modèle de tout repos, une petite femme que je respecte beaucoup, parce qu'elle est à la fois ignorante et honnête.

— L'esquisse à la botte de mai rose ?

— Oui.

— Pourvu que ça dure !

— Ça durera parce que je suis amoureux.

— Vous ? Allons donc !

— Pas de celle-là, d'une autre.

— Montarès, vous êtes une énigme. Expliquez-vous encore... qu'est-ce que l'amour vient faire dans votre cas ?

Un instant je regarde cet homme très franc, pas jaloux à la mauvaise manière des mâles entre eux, mais qui croît peut-être qu'il existe *des cas* et qu'on peut classer chaque individu par l'étude de ses manies ou de ses tares. C'est un scientifique.

— Boreuil, je vous scandalise, mais je ne veux pas en abuser. J'avoue : je suis plutôt un chaste. J'ai horreur du vice, horreur des histores du genre de celles que vous me racontiez tout à l'heure. Le hasard m'a simplement repris ma femelle, et je ne suis plus qu'un pauvre mâle désemparé. Je crois que le couple erre à travers les siècles en se cherchant et qu'il ne se reforme que par un miracle des circonstances. Et c'est sans doute pour cela qu'on n'aime qu'une fois en toute connaissance de cause. Cela peut durer jusqu'à la mort, à la seule condition de ne pas survivre à la plénitude des sensations ou des sentiments. Il faudrait avoir le courage de tuer ou de

dans le journal ou dans le livre, on lui trouvera une imagination excessive.

Boreuil se lève, se met à arpenter l'atelier en secouant son cigare.

— Ah ! je ne marche plus ! Vous êtes enragé, mon cher ! Non, ça n'est pas permis, ça dépasse même toutes les permissions. Je suis... démoralisé.

— Mais, je le sais bien que vous n'avez pas marché. Je ne suis pas enragé. C'est elles qui le sont, les filles d'Eve, encore faut-il leur en fournir discrètement l'occasion, l'*alibi*. Par acquit de conscience, je retire du jeu le diadème de la princesse et les chaînes de perles de la danseuse Sorgah qui est, depuis longtemps, mon amie. Simple retour de flamme ! Quant à Mme Servandini, elle m'a proposé le bon motif, c'est-à-dire le mariage. En voilà une qui n'en veut croire que ses propres yeux.

Boreuil objecte :

— Elle prétend, en des termes des plus précis, qu'elle n'épousera qu'un fort de la Halle ou un très vieil aristocrate, assez blasé pour lui passer toutes ses frasques...

— Il est évident qu'elle épouserait les deux si elle les rencontrait dans le même homme.

— Ça ne l'empêche pas d'aller aux Halles chercher... l'autre, j'ai vu, moi de mes propres yeux, sa voiture en face d'un *Caveau,* vers cinq heures du matin.

— Moins ceci.

Et je sors le diadème que je garde sur moi par mesure de précaution..

Boreuil a un sourire d'enfant étonné :

— Déjà, et alors qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Le lui rendre. Si vous voulez, nous irons demain soir dans sa loge à l'*Opéra Comique* et je lui remettrai l'objet devant vous. Ce que je redoute le plus, c'est ce genre d'équivoque. Je suis un monstre venu de plus loin qu'elle... Ça ne s'achète pas, les monstres de ma trempe.

Nous allons dîner. Nous sommes de nouveau bons

amis. Au milieu du repas, Boreuil, qui n'a pas cessé de raconter des histoires de clinique, me pose encore une question, jovialement :

— Dites-moi, Montarès. Etes-vous certain de représenter un personnage normal ?

— Je me porte admirablement. Tenez, aujourd'hui, j'ai travaillé comme depuis longtemps je n'avais pu le faire avec un joli modèle de tout repos, une petite femme que je respecte beaucoup, parce qu'elle est à la fois ignorante et honnête.

— L'esquisse à la botte de mai rose ?

— Oui.

— Pourvu que ça dure !

— Ça durera parce que je suis amoureux.

— Vous ? Allons donc !

— Pas de celle-là, d'une autre.

— Montarès, vous êtes une énigme. Expliquez-vous encore... qu'est-ce que l'amour vient faire dans votre cas ?

Un instant je regarde cet homme très franc, pas jaloux à la mauvaise manière des mâles entre eux, mais qui croît peut-être qu'il existe *des cas* et qu'on peut classer chaque individu par l'étude de ses manies ou de ses tares. C'est un scientifique.

— Boreuil, je vous scandalise, mais je ne veux pas en abuser. J'avoue : je suis plutôt un chaste. J'ai horreur du vice, horreur des histores du genre de celles que vous me racontiez tout à l'heure. Le hasard m'a simplement repris ma femelle, et je ne suis plus qu'un pauvre mâle désemparé. Je crois que le couple erre à travers les siècles en se cherchant et qu'il ne se reforme que par un miracle des circonstances. Et c'est sans doute pour cela qu'on n'aime qu'une fois en toute connaissance de cause. Cela peut durer jusqu'à la mort, à la seule condition de ne pas survivre à la plénitude des sensations ou des sentiments. Il faudrait avoir le courage de tuer ou de

se tuer. Remarquez, je vous prie, que le monde entier tourne autour du sujet. Toutes les légendes et toutes les religions en sont la preuve. Mais l'humanité a perdu le sens des sens et ne sait même pas ce qu'elle désire, parce qu'elle est appauvrie sous tous les rapports. Bientôt il vous faudra créer des maisons de santé pour les gens bien portants comme vous et moi, parce que les gens bien portants seront la terreur des autres. Ce seront les grands carnassiers perdus dans la forêt des appétits, justement anormaux. Il est anormal d'aimer l'argent, les honneurs, la coco et de parler perpétuellement pour ne rien dire, de se leurrer mutuellement sur toutes sortes de crimes que l'on commet au nom de toutes sortes de conventions sociales qui ne tiennent jamais devant les grands ouragans : la guerre ou la peste, la famine ou l'inondation. La puissance éternelle c'est l'amour. Si l'homme avait compris quelque chose à la vie qu'on lui donnait pour en jouir et non pas pour la diminuer au nom de je ne sais quel respect dit humain, il aurait, depuis beau jour, construit et le temple de l'esprit et le palais des grâces, nous serions plus heureux, nous vivrions plus longtemps, au moins plus fort. Le train de notre existence a déraillé, il déraillera jusqu'au précipice... puis, s'il reste un couple, des êtres jeunes, sains et qui auront tout oublié de l'enseignement trop professionnel des parents, alors pourra-t-on recommencer en beauté. Pour le moment ça me paraît devoir finir en laideur... Voulez-vous que nous prenions le café dans la serre, mon cher ami ?

Dans la serre, Boreuil contemple silencieusement la femme nue, boit son café par petits coups de gorge voluptueux et méditatifs.

— Finir en beauté ? Hum ! Si vous rencontriez, un soir de dépression physique, le modèle de cette étude-là, une fantaisie de votre trop riche imagination, votre chef-d'œuvre, certainement, pourriez-vous le reconnaître ?

Tout est hasard dans la vie des amoureux ou des monstres de votre espèce.

Et mon invité part, de bonne heure, prétextant que je dois avoir besoin de sommeil.

La nuit... les rideaux de velours violet m'enveloppent de leur somptueux catafalque. La lampe, mise en veilleuse par Francine, donne une lumière qu'on s'attend à voir mourir d'une minute à l'autre. Tout est sombre. Sirloup dort, au pied du portrait, le nez entre les pattes. Il ne songe plus à la chatte des concierges rôdant autour des nids. Je fume. Le mince filet de fumée, comme un encens, monte vers la femme aux bras tordus en arrière et qui rit, qui rit follement de me revoir prostré devant le disque éclatant de son ventre. Où irai-je encore pour la fuir ? A quels excès me faudra-t-il encore me condamner ? Il serait peut-être plus simple de chercher à la rejoindre. Existe-t-elle encore ? B reuil a raison. Je l'ai peut-être inventée et si je la rencontrais, la reconnaîtrais-je ? N'ai-je pas dépassé, maintenant, la limite du possible amour ? La nature et l'amour ont horreur du vide ! Avec les vagues données que je possède sur sa situation sociale, que puis-je espérer ? Durant trois ans, je l'ai retrouvée, l'hiver, dans un appartement très quelconque, loué tout meublé. Elle revenait là pour des raisons de famille, vivant séparée de son mari, un M. Vallier, propriétaire d'un haras en province, un homme fantôme qu'on ne risquait rencontrer nulle part. Mme Pauline Vallier sortait peu, ne fréquentait guère que les théâtres, cherchant à se distraire d'une neurasthénie commençante. Nous nous rencontrâmes dans un de ces endroits publics, puis ce fut le coup de foudre, de part et d'autre, la passion... et je n'ai pas su la garder, parce que je ne la sentais pas à moi entièrement. Il aurait fallu s'expliquer ou abdiquer mon indépendance, mon orgueil d'artiste, en un mot ma liberté à laquelle je tiens énormément... et qui, aujourd'hui, ne me sert à rien ! Je n'ai

pas l'habitude de m'intéresser aux femmes en dehors de l'amour... est-ce que par hasard j'ai eu tort pour celle-là ?

J'étouffe sous ces plis lourds qui portent en eux tous mes soupirs, toutes mes anxiétés, les mille et une tortures d'un abandon que je m'imagine injustifié ! Non, je ne céderai pas plus à la tentation de chercher à rejoindre Mme Pauline Vallier que je ne consentirais à me mettre en suiveur, aux trousses de ma petite amie Bouchette. Je sais que Bouchette reviendra parce qu'elle m'aimera. Mme Pauline Vallier ne reviendra pas parce qu'elle ne m'aime plus.

Le vent tourne autour de ma cage de verre, on est en mars et il souffle furieusement pour chasser le vieil hiver qui s'obstine en des pluies glaciales. Sirloup dresse l'oreille, de temps en temps, au gémissement mystérieux du grand ancêtre qui va encore plus vite que lui, rase la terre, joue avec les brindilles ou s'élance à la tête des arbres pour les faire plier. Je regarde le platane décapité. Il a, sur la gauche, une petite boursouflure, comme un furoncle. Encore une de ces végétations malsaines qu'il va nous exhiber, lichen, ou champignon ! Il luit, dans l'ombre mauve, tel un corps exhumé, le corps d'un vampire dont on ne sait si l'existence végétative n'est pas un danger secret.

— Sirloup, allons dormir, mon chien. Le sommeil est la seule chose bienfaisante, parce qu'il ressemble à la mort, tout en nous permettant d'assister à notre résurrection.

XIII

Avec Bouchette, vêtue en jeune personne du meilleur monde, je suis allé aux *Français*, matinée, bien entendu, car nous ne pouvons sortir que le jour à cause du mari. J'essaie le poison des grands sentiments, noblement exprimés, sur cette nature si franche et si fraîche. Elle a

écouté comme à l'église, en ouvrant ses yeux de moineau de toutes ses forces intellectuelles.

Je lui demande ses impressions.

— Ça me fait l'effet de la patronne de notre maison de confections quand elle nous déclare, à propos des modèles refusés, que la patrie est en danger, rapport à ce qu'on ne travaille plus que huit heures. Moi, n'est-ce pas, je ne suis que brodeuse, petite main, si vous voulez. Toutes ces belles phrases, ça me passe par-dessus. J'y peux rien.

Et puis nous sommes allés au concert de l'*Olympia*, nous avons vu les *hommes de bronze* qui lui ont fait peur et entendu une très vieille, sinon très absurde chanson, datant d'Aristide Bruant, je crois, une de ces berceuses de peuple qui sont stupides, mais dont les refrains obsédants contiennent peut-être toute la morale capable de l'émouvoir. Un refrain dans ce style :

On l'appelait Eva la blonde.
Elle n'avait plus de parents,
Et comme elle était seule au monde,
Sa famille, c'était ses amants.

Alors, Bouchette, les nerfs tendus, les mains crispées sur le bord de la loge, a éclaté en sanglots.

— Voyons, Bouchette, de la tenue. Vous allez nous faire remarquer. C'est idiot. Sans compter que vous vous enlaidissez.

Je suis furieux. Elle redouble. Son minuscule mouchoir est à tordre, voilà que ça coule le long de son corsage gris perle. Il faudrait un parapluie. Je l'emmène brutalement chez un pâtissier des boulevards où elle se calme en voyant des gâteaux encore inconnus de sa gourmandise, le seul vice que je lui connaisse.

Dans la voiture qui nous ramène, je me fâche :

— Enfin, voulez-vous me dire, Bouchette, pourquoi vous vous attendrissez sur les malheurs d'une *Eva-chat-*

perdu qui s'offre toute une famille d'amants ? Vous avez vraiment un petit cœur dépravé, ma chérie.

— C'est pas ma faute, M. Montarès. J'ai pleuré parce que c'est de la vérité, cette chanson-là. On n'a plus de parents, et ce serait pourtant la famille, un amant qui vous aimerait... aussi pour tout le reste !

Je la serre contre moi en respirant son parfum de jeune fleur après l'orage, parfum qui domine *l'heure choisie,* laquelle heure, hélas ! tarde bien à sonner ! Je commence à ne plus savoir ni ce qu'elle veut ni ce que je veux, ce qui me force à vivre, en dehors d'elle, d'une existence de bâton de chaise. Je suis ensorcelé. Je n'ose pas la réduire à un rôle très vulgaire, parce que j'ai peur, précisément, de la vulgarité qui pourrait en ressortir, tuant tous les autres délicieux effets de sa nature primesautière. Les fleurs sauvages sont, à les regarder vivre en liberté, les plus exquises des fleurs, mais cueillies, mises dans un verre d'eau, elles se fanent très rapidement, se décolorent, tous les détails de leurs grâces disparaissent et bientôt il ne nous reste plus que... de l'herbe, une espèce de cheveux secs ou mouillés, tout au plus bons pour les bestiaux : du foin.

— Bouchette, je vous adore, en attendant de vous aimer, seulement je ne veux pas faire partie de la *famille.* Je préfère être tout seul, ou pouvoir me l'imaginer. Lâchez votre mari ou votre amant, et venez vivre chez moi. Nous ferons un charmant ménage qui durera un peu plus que toujours, c'est-à-dire longtemps, pour parler comme un poète dont vous ne goûteriez pas l'humour. Si vous redoutez la sévérité de Francine, laissez-moi grimper à la mansarde où l'on ne tient pas debout. J'y marcherai à quatre pattes. Je vous arrangerai ça comme un nid. Murailles au vernis blanc crème, frise au pochoir représentant des écureuils mangeant des noisettes, à moins que vous ne préfériez la traditionnelle guirlande de myosotis. Meubles en bois clair, lit tendu de soie rayée

pompadour... quoi ? Que voulez-vous de moi, Bouchette ? Je cherche... Je ne peux donc rien vous offrir, à cause de ce mari espagnol qui vous donnera, lui, des coups de couteau, s'il vient à s'apercevoir de vos fugues !

Elle me tend son sourire navré avec sa bouche et je me grise de cette rose rouge qu'elle me tient moins haut depuis quelque temps. Elle finira par se prêter par miettes, comme une demi-vierge.

— Voyez-vous, M. Montarès, on ne peut pas appartenir à deux hommes à la fois. C'est une idée que j'ai bien arrêtée dans ma tête, à cause des enfants.

— Mais, petite malheureuse, il sera Espagnol, votre mioche, si jamais vous en aviez un contrairement à mes intentions personnelles ! Vous feriez mieux, si vous tenez tant à ce genre de cadeau qui déplace les lignes, de vous adresser à un peintre sachant dessiner en français.

Et la voilà qui repleure.

Le plus terrifiant, c'est que Francine monte la garde autour d'elle. C'est mon modèle préféré, mais c'est aussi le sien, à elle, qui ne dessine pourtant en aucune langue. Francine l'habille, la déshabille avec des égards qu'elle n'a jamais eus pour les *Jeunesses* de ma collection. Elle est touchée, m'a-t-elle avoué, par l'honnêteté de cette enfant qui, m'accompagnant au théâtre ou au cinéma en des costumes de grande couture, des chapeaux du bon faiseur, n'emporte rien de chez moi, revêt, pour s'évader du pavillon, son pauvre petit tailleur de quatre sous et son manteau usé, quoique doublé de ciel. Bouchette redoute même les parfums, *l'heure choisie,* durant laquelle on a oublié la mansarde plus ou moins conjugale et elle se débarbouille, se frotte vigoureusement les joues, les oreilles, pour que ça ne sente pas si bon.

— Cette enfant-là, Monsieur, déclare Francine, c'est tendre et solide comme du pain complet. Elle fait un vilain métier, ça, c'est certain et je ne comprends pas

pourquoi ses parents le lui laissent faire, mais elle est honnête : rien en dehors de la pose.

Avouer à Francine que ce n'est pas un modèle ordinaire, celui qu'on ne paie pas, même pour la pose ? Fichue situation ! Par moment je serais content de me rencontrer, nez à nez, avec le représentant de la maison espagnole, et mon fatalisme intérieur m'interdit toute provocation extérieure de ce côté-là. Une chose demeure indéniable, c'est que j'ai le tort d'avoir commencé. Heureusement que Bouchette ne songe point à me le reprocher ; elle ignore la psychologie.

Aujourd'hui nous allons au *Faubourg*. Je suis très curieux d'étudier les réactions de la sensibilité de cette primitive, sous le choc des pensées bondissant dans une foule presque populaire. Le *Faubourg* n'a rien d'un théâtre et n'use de l'écran que lorsqu'un film est défendu. Ce n'est pas non plus la réunion publique où, généralement, on reçoit beaucoup plus de horions que de bons principes. On pourrait appeler ce pittoresque rendez-vous de, souvent, très mauvaise compagnie, *l'auberge des idées*. On entre là-dedans pour deux francs et on y entend discourir, ou déblatérer, les plus grands noms de l'intelligence, que l'on a, pour quarante sous, la permission d'interrompre, à la seule condition, pas toujours respectée, de se montrer bref et courtois.

Néo Soldès, le directeur fondateur de cette école du libre propos, est un beau jeune homme tenant à la fois du tribun et de l'acteur, conservant le plus merveilleux sang-froid au milieu des plus violentes polémiques, rompu à tous les exercices de force physique ou intellectuelle, véritable gamin de Paris quant à la vivacité des répliques, toujours armé du sourire du dilettante et capable de maîtriser, avec la même persuasion de geste, l'ouvrier champion des revendications sociales un peu *bu* et l'intarissable poète de salon, rendant, sur les spectateurs horrifiés, tous les thés de la Muse. Cette étrange associa-

tion de gens qui ne se connaissent pas entre eux donne les résultats les plus inattendus à une époque où sévit la manie du discours pour le discours. On y apprend des choses. C'est la conférence contradictoire, moins le compère monotone. Les rafales d'injures et les ovations y prennent une sincérité qui ne va pas sans grandeur. Des orateurs connus aux interrupteurs inconnus, règne une sorte de fiévreuse intimité d'où finit par jaillir la passion de la lumière. Si à la *Chambre des députés* on se vend, au *Faubourg* on se donne et malgré la véhémence des polémiques, c'est vraiment de l'art... j'allais dire de l'amour, car, en sociologie, l'amour ce serait, peut-être, de préférer le bien de la cause, ou du pays, à un triomphe de jolies petites combinaisons aussi moralement sales que la chemise de la prostituée. Je me hâte d'ajouter que je n'ai aucune opinion, pas plus en peinture qu'en politique, mais je n'ai jamais pu serrer la main d'un député, sans, au préalable, mettre des gants. Royaliste ou communiste, il a toujours touché quinze mille francs *pour ça*. La France a vraiment tort de s'encombrer de souteneurs, alors qu'elle est encore assez belle pour avoir des amants.

— Comment faut s'habiller ? demande timidement Bouchette.

— Le plus simplement possible, chérie. Vous rencontrerez là des ouvrières comme vous qui sont, comme vous, très intelligentes et aussi quelques grues de lettres espérant épater le public par la somptuosité de leurs atours. Rangez-vous du côté de vos sœurs, les jolies midinettes. J'aimerais à vous voir en cheveux !

— Mais à cause de vous, ce ne serait pas très convenable, M. Alain Montarès, puisque vous allez être *accusé*. Enfin, de quoi vous accuse-t-on ?

Je ris. L'enfant est inquiète parce que mon album intitulé : *Jeunesse,* du titre de la première gravure, où sa bouche fleurit au bout de la tige d'un fourreau de satin blanc, va passer devant les pittoresques assises du

Faubourg. Néo Soldès me fait beaucoup d'honneur... Comment expliquer à cette gamine sauvage que les contradictions, les critiques, les cruautés, voire les injures, c'est de la réclame pour une œuvre sans grande prétention artistique ? J'ai fait ce que j'ai pu... je devrai le reste à Bouchette. Ne nous frappons pas !

Elle va s'habiller mystérieusement dans le cabinet de toilette de mon atelier et j'entends Francine protester, lui recommander de ne pas oublier de bien boutonner son vieux manteau, sa petite étole de lapin rasé, ou elle aura froid. Elle exagère, Francine ! Le tailleur de demi-saison me paraît justement de saison.

Je renvoie ma voiture et nous prenons un taxi.

La salle est comble, archi-comble. C'est celle d'un théâtre sans prétention au luxe avec une entrée modeste, un contrôle bon enfant qui laisse passer les gens sans leur infliger des vexations saugrenues. A deux heures et demie, tout le monde est là. Sous le rapport de l'exactitude, le *Faubourg* se montre royalement poli. Il n'est pas rare, même, de voir des groupes de spectateurs attendant l'ouverture de la salle en grignotant quelques vagues charcuteries, le lion populaire s'aiguisant les dents !

Bouchette est en cheveux, dans une coiffure que je trouve un peu négligée, rappelant celle de ma *Jeunesse*. Je n'ai pas le courage de me plaindre, cependant je préférerais ne pas nous faire trop remarquer.

Parmi les spectateurs, je distingue une bande de joyeux rapins, détestant les vieux maîtres d'instinct, ce en quoi ils ont souvent raison, car l'habitude du succès engendre la monotonie de l'œuvre.

En marge des vieux maîtres et des jeunes écoles, je ne leur représente guère qu'un indépendant qu'ils connaissent mal et dont les procédés ne font l'objet d'aucun manifeste. Moi je ne manifeste pas, je travaille. Et quand j'ai le temps de m'ennuyer, je m'amuse. Il serait plus franc d'avouer que je m'amuse toujours, mon travail

étant, par excellence, la recherche de la beauté sous toutes ses formes et de la vérité aussi nue que possible.

La cérémonie se déroule selon les rites coutumiers. Un ami fait un éloge trop poussé de mes pages d'album, ce qui attire une réplique d'un Monsieur grincheux, critique d'occasion, qui déclare que je n'ai jamais su dessiner.

Immédiatement, la bande qui eût été contre moi si on m'avait découvert un talent académique, tombe sur le Monsieur et, comme celui-ci n'a pas d'estomac, il perd pied, abandonne. Des camarades épars dans la salle se rallient, sifflent ou applaudissent ; la mêlée devient générale. On entend, dominant le vacarme, la voix pointue d'une dame que je ne connais pas :

— A bas la pornographie ! A bas la *Jeunesse !*

A laquelle voix pointue répond un cri rauque de phoque sortant de l'eau :

— Enlevez le pornographe, c'est un monstre qui déshonore la peinture et les femmes !

Intérieurement, je me tords, mais Bouchette a des larmes plein les yeux. Elle est debout, bien cadenassée dans son vieux manteau et sa petite étole de lapin rasé. Elle a visiblement envie de dire ou de crier quelque chose. Ses mains nerveuses se cramponnent au rebord de la loge. Elle est, devant cette foule rugissante, trépidante, comme la souris en face du chat.

Comment Néo Soldès a-t-il pu deviner l'état d'âme de cette enfant et surtout... ce que j'ignore encore moi-même ? Je le vois sauter, d'un bond, de la scène où il trône, entre des pancartes barbouillées de phrases énormes : « Les insultes ne sont pas des arguments ». « On est prié de ne pas tuer l'orateur avant la fin de son discours ». « Ne jetez pas de croûtes de pain aux animaux de la ménagerie, car le pain augmente tous les jours ! » Il fond sur Bouchette, tel l'oiseau de proie sur une tremblante bestiole et il l'enlève à bout de bras. Je n'ai même

pas le temps d'intervenir. Bouchette, la pauvre Bouchette, hypnotisée par ce terrible garçon, va faire ses débuts, elle monte sur une scène... autant dire qu'il l'y porte, et j'assiste à un coup de théâtre que ni moi, ni Bouchette, ni Néo Soldès n'avait pu préparer, un vrai coup de théâtre, au moins pour nous trois.

Bouchette enlève fiévreusement son manteau, sa petite étole de lapin, secoue ses cheveux qui s'écroulent et... je vois apparaître la *Jeunesse* de mon album, la jolie fille en fourreau de satin blanc, si intime avec sa chair, ce fourreau, qu'en dépit de la décence montante de la robe, elle semble nue.

— Voilà ! fait Bouchette d'un accent désespéré qui retentit dans la stupeur d'un instant de silence. C'est moi *la Jeunesse* et il ne m'a pas déshonorée ! Vous êtes tous des lâches !...

Je ferme les yeux, comme sous le coup de fouet cinglant d'un éclair, et la foudre, le classique tonnerre d'applaudissements, bouleverse toute la salle.

C'est une Phryné d'un genre absolument inédit, le genre chaste, qui gagne mon procès, car, en France, nous sommes encore à Athènes, où les *héliastes* sont toujours pleins d'indulgence pour la beauté naturelle : nous aimons le soleil levant.

C'est égal, si je ne deviens pas le plus heureux des hommes, j'en serai, certainement, le plus ridicule. Je gronde Bouchette, j'ai envie de la battre.

Elle me répète, désolée, sanglotant sur mon épaule :

— Je vous le disais bien que je n'étais pas faite pour aller dans le monde !...

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Comte de Luppé : *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle*, Edouard Champion. — *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde de Méliand, 1761-1766*, publiées avec une introduction et des notes par le comte de Luppé, Edouard Champion. — Etienne Micard : *Un écrivain académique au XVIIIe siècle, Antoine-Léonard Thomas*, Edouard Champion. — Fernand Baldensperger : *Le mouvement des idées dans l'Emigration française (1789-1815)*, Plon-Nourrit, 2 vol. — Mémento.

Voici un ouvrage sérieusement documenté (souvent à des sources inédites), construit avec patience, méthode et impartialité, écrit sans artifices en un style clair et dont le thème général et les conclusions sont appuyés sur des faits probants. Il porte le titre : **Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle** et traite de la vie et de l'éducation de ces dernières pendant les quarante ou cinquante années qui précédèrent la Révolution. M. de Luppé, son auteur, a su le rendre très attrayant.

Ce sujet avait été maintes fois envisagé, jamais, croyons-nous, avec cette rigoureuse précision M. de Luppé considère tout d'abord la situation de la femme dans la société. Malgré leurs luttes pour son émancipation, les précieuses galantes du xviie siècle n'ont pas conquis l'adhésion unanime des hommes. Les théoriciens du xviiie siècle n'admettent guère l'égalité des sexes. Les philosophes, Rousseau lui-même, ne jugent pas utile de donner opinion favorable en cette affaire. Vers la fin de cette période seulement, avec beaucoup de tiédeur et de réticences, quelques esprits libres reconnaîtront à la femme des qualités comparables à celles de son compagnon naturel.

Si bien que la femme reste dans l'alternative ou de prendre époux ou de s'enfermer au couvent. Le célibat ne lui est guère permis. Les indépendantes, pour en jouir, se parent d'un titre de chanoinesse nécessitant de nombreux quartiers de noblesse. Les veuves se remarient ou se réfugient à l'ombre d'un monastère.

Pendant fort longtemps, le but unique de la femme consiste à plaire, d'où l'obligation pour elle de se cantonner dans une existence frivole. Jeune fille, elle est éduquée dans ce dessein; mère, elle dirige ses enfants vers cette fonction humiliante.

Le souci d'une éducation rationnelle de la jeune fille ne se manifeste guère que vers le deuxième tiers du XVIIIe siècle. A ce moment, influencés par Rousseau, les théoriciens exaltent le sentiment maternel, et mille pédagogues multiplient les ouvrages spéciaux. Tous signalent le danger de la nourrice et préconisent l'allaitement maternel qui devient brusquement à la mode, sans que cependant les bonnes mères — en petit nombre sans doute — consentent à lui sacrifier leurs plaisirs. Sous la plume des Berquin, des Leprince-Beaumont, des Genlis, des d'Epinay naît une littérature enfantine ayant pour visée de rendre à l'enfant l'éducation attrayante.

On ignore à peu près tout des méthodes d'hygiène, d'exercices physiques et d'instruction appliquées, en ce temps-là, à la petite enfance. M. de Luppé confesse d'ailleurs que, faute de documents, il doit restreindre ses considérations à la société riche. Celle-ci, en général, confiait, pour éviter toute préoccupation, la jeune fille à l'internat du couvent. Les éducateurs s'élevaient avec vigueur contre cet abandon des responsabilités familiales. Ils reprochaient au couvent l'étroitesse de ses idées et de ses pratiques, son insuffisance intellectuelle et pédagogique, sa méconnaissance du monde. Pourtant, les critiques ne provoquèrent point la désertion des couvents. Ceux-ci, pendant tout le XVIIIe siècle, prospérèrent. On en comptait 43 à Paris en 1765; si Saint-Cyr, déchu de son ancien prestige, n'était plus, au dire de M. de Luppé, qu'une « auberge gratuite » à l'usage de filles nobles et pauvres, le Pentémont et l'Abbaye-aux-Bois assemblaient une clientèle opulente.

M. de Luppé fournit sur l'organisation des couvents en général, leur personnel, leur régime scolaire, le logement, la nourriture, des détails fort curieux. La vie y était douce pour les pensionnaires. Les bruits du monde y pénétraient par l'entremise des visiteurs et des dames logées dans les bâtiments conventuels. On y dansait fort et l'on y donnait maintes représentations théâtrales. L'indiscipline y régnait, punie par les bonnets d'ânes, ou par l'obligation de « copier le privilège » accordé par le roi à la communauté. On y recevait une certaine initiation à la vie domestique.

Contrairement à ce que l'on a cru, la vraie piété n'y tenait que médiocrement l'esprit des élèves.

Il semble que les jouvencelles en sortaient assez mal instruites, mal défendues aussi contre les dangers du monde. L'éducation familiale préparait mieux les jeunes filles à briller dans la société et à en éviter les périls. Il est malheureusement malaisé de donner les caractéristiques générales de cette éducation, car l'histoire, dans ce domaine, ne rencontre que des cas particuliers. La mère se faisait le plus souvent suppléer par des gouvernantes contre lesquelles tonnent les pédagogues. Les études paraissent néanmoins plus approfondies dans la famille qu'au couvent. L'histoire en faisait le fonds. On apprenait le latin et le grec, les langues vivantes inconnues sous les toits conventuels ; la philosophie, la littérature étaient acquises par les lectures. On s'initiait aux sciences et à la musique. L'hygiène et les exercices physiques étaient assurés par la sollicitude des proches.

M. de Luppé paraît d'ailleurs avoir voulu confirmer les allégations de sa thèse sur la supériorité de l'éducation familiale, en réimprimant, comme corollaire de cette thèse, les **Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde de Méliand**, épuisées depuis 1866. Geneviève de Malboissière, fille de financier, fort riche, élevée dans l'indépendance, cultivée, parlant et écrivant plusieurs langues, répandue dans les divers mondes, s'intéressant à tout, donnant sur ses études et ses lectures des détails précis, fréquentant les théâtres et les gens de lettres, jugeant avec justesse et modération, apparaît comme le type même de la jeune fille formée par des maîtres laïques choisis avec discernement. Sa simplicité, son calme esprit critique, son goût du plaisir tempéré par l'amour des questions et des connaissances sérieuses, sa pureté de sentiment certaine, son vif désir d'être aimée par un être dont elle fera son mari, sa méfiance contre l'homme même quand elle l'admet dans son intimité, sa prédilection pour l'amitié rendent cette jeune fille sympathique. Sa correspondance, qui s'étend de l'année 1761 à l'année 1766, contient des faits innombrables des domaines intellectuels et mondains, présentés avec douceur, avec grâce, dans un style correct, même quand la langue italienne est préférée à la française pour certaines confidences.

Sous la plume de Geneviève de Malboissière, nous rencontrons

cette appréciation d'**Antoine-Léonard Thomas** : « L'on nous donne, la semaine prochaine, une tragédie nouvelle appelée *Pharamond* ; l'on assure qu'elle est de Thomas. Je crains bien, en ce cas, qu'elle ne soit furieusement ampoulée ; comme vous savez, mon cœur, le style enflé est un peu son défaut. » La tragédie était de La Harpe ; mais le jugement s'appliquait admirablement à Thomas. Il semble que M. Etienne Micard, auteur d'un volume consciencieux, plein de faits et correctement écrit sur cet écrivain, ne l'ait pas connu. Il en eût, sans nul doute, admis l'exactitude.

M. Etienne Micard, en étudiant l'œuvre de son personnage, et sa vie, aussi monotone que son œuvre, s'est pris de sympathie pour lui. Antoine-Léonard Thomas fut un élève studieux, un professeur zélé. Il fit une faute grave, au début de sa carrière : il attaqua Voltaire. On pouvait penser qu'il allait devenir un pamphlétaire, c'est-à-dire un homme vivant et remuant. Il se repentit vite de son geste inconsidéré. Ecrivant en vers et en prose en bon élève et en professeur gonflé de rhétorique, il devait bien mieux réussir dans les milieux académiques que dans l'officine des folliculaires. Il se mit à bâtir de pompeux poèmes épiques et des éloges. Ces éloges lui valurent des prix d'éloquence et finalement lui ouvrirent les portes de l'Académie, sans doute parce que les académistes de ce temps espérèrent que le panégyriste de D'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully et de Descartes s'ingénierait à leur assurer une gloire posthume. Thomas préféra, ayant acquis l'immortalité par les éloges, tenter de donner une importance à ce qu'il considérait peut-être comme un nouveau genre littéraire. Il écrivit un *Essai sur les Eloges* (1773) dont il fit, pour ainsi dire, « l'histoire universelle ». Entre temps, il avait publié un maussade *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* (1772).

M. Etienne Micard examine longuement ses idées littéraires, qui semblent singulièrement dénuées d'esprit critique ; sont-elles seulement bien sûres d'elles-mêmes, car comment voir en ce disciple du classicisme un préromantique ? Sur la fin de sa vie, Thomas, admirateur de Pierre le Grand, rima un nouveau poème épique : *La Pétréide* au milieu duquel il s'*empétréida*. Sa gloire, qui fut grande au XVIIIe siècle et lui valut d'illustres amitiés, ne subsiste guère que par quelques articles de Dictionnaires.

Ce soi-disant pré-romantique, mort en 1785, ne prévit point la Révolution. Il est vrai que nul, dans la société où il vivait, ne paraissait la prévoir. La classe la plus menacée par elle, l'aristocratie, ne sentait pas le danger de son incurable frivolité. Elle jouissait, assujettie à la mode, sûre de ses privilèges, sans crainte de l'avenir, habituée à penser et à agir collectivement, d'une félicité qui lui semblait devoir s'éterniser.

M. Fernand Baldensperger, dans une étude d'ensemble de la plus haute qualité, nourrie d'une information internationale, traitée avec une belle maîtrise de style et une remarquable connaissance des moindres faits d'ordre moral ou matériel : **Le mouvement des idées dans l'Emigration française, 1789-1815**, nous trace une vivante peinture de cette aristocratie plongée dans « la douceur de vivre » et de son brusque réveil au moment de la catastrophe.

Qu'advint-il de cette classe oisive, tout entière livrée au plaisir et subitement contrainte à l'exil ? M. Baldensperger n'envisage pas, comme nous le disons plus haut, des types isolés, ne recueille pas les impressions de tel ou tel errant. Tâche trop facile. Ses chapitres sont de vastes synthèses dont les idées générales sont établies sur la multiplicité des documents humains. Ce qu'il surprend tout de suite, au lendemain de la Révolution, dans l'âme des déracinés, c'est, sous l'influence de Rousseau, une évolution, chez les uns graduelle, chez les autres brutale, de sentiments. Ces gens accoutumés à suivre des rites mondains, à bêler comme les autres moutons du troupeau salonnier, à fondre dans un ensemble harmonieux leur personnalité, s'étonnent, rendus à l'isolement, d'avoir à prendre conscience de cette personnalité, à user d'une indépendance imprévue, à penser et à agir avec spontanéité. Le goût de cette liberté s'accuse chez eux en même temps que le plaisir de connaître une vie intérieure. La vie intérieure, voilà la grande révélation de ce temps troublé. Chateaubriand traduira en phrases ardentes l'enthousiasme de sa découverte et Senancour, désireux de conserver le bien nouvellement acquis, s'affirmera farouche individualiste.

Ces émigrés pourtant ont besoin de quelques dérivatifs pour s'habituer à leur situation nouvelle. La lecture leur en fournit un. Parmi leurs livres préférés, M. Baldensperger cite le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre. Cet ouvrage répond

aux sentiments nouveaux des exilés. Il leur enseigne, avec humour, « l'art de tirer parti du confinement ». De là son succès parmi eux. Ces êtres pleins d'orgueil ne veulent pas avouer leur découragement et leurs déceptions. Peu d'entre eux songent au suicide. Beaucoup acceptent l'obligation du travail manuel pour assurer leur subsistance, mais ils sont tellement imbus de leurs idées traditionnelles que leur transformation de désœuvrés en artisans n'influence nullement leur « conception de l'économie politique ou du devoir des classes ».

M. Baldensperger les suit dans tous les pays d'Europe où ils forment des colonies. Chapitre particulièrement intéressant et plein de faits. L'Allemagne, hors la Prusse trop militaire, et la Pologne, paraissent être les contrées aux mœurs desquelles ils s'adaptent le plus volontiers. Les voyages leur permettent de comprendre que le monde ne vit pas, comme l'imaginait Rivarol, sous l'influence et dans l'admiration directes de la France, n'est pas le prolongement de celle-ci. A leur causticité, à leur exaspération, succède bientôt un goût de communication plus étroite avec l'étranger. Des commerces s'établissent, des idées s'échangent, une action réciproque s'exerce, dont il sortira du bien pour la civilisation. Peu d'entente d'ailleurs entre émigrés. Parmi eux, les politiciens : royalistes intégraux et constituants, légitimistes et monarchiens, s'épuisent en disputes. Les purs aristocrates méprisent les gens de robe, le bas clergé et les bourgeois.

Dans le domaine intellectuel, les émigrés sont imbus de l'idée que la littérature française, le théâtre français dominent le monde. Ils ont horreur de Shakespeare, où ils ne découvrent que « de l'histoire mise en dialogue ». Ils s'étonnent de voir cet auteur représenté et admiré partout. Ils finissent par l'accepter, le comprenant mieux. De même, ils goûtent Schiller. Peu à peu, les plumitifs qui vivent dans leurs groupes comprennent que les traditions classiques et la règle des trois unités ont vécu. Dans leurs œuvres, d'ailleurs sans talent, dont les thèmes sont empruntés à la tragique aventure de Louis XVI et aux épisodes de la Révolution, ils rompent avec des règles jusqu'alors intangibles.

M. Baldensperger examine avec un soin minutieux la production littéraire de l'émigration. Des mémoires, dont il donne une copieuse liste, ceux des femmes, alertes, variés, écrits avec finesse, surpassent de beaucoup en valeur ceux des ecclésiasti-

ques et des militaires. Les femmes également, Mmes de Flahaut et de Genlis entre autres, assurent au roman une certaine vitalité. La dernière, dans l'une de ses œuvres, laisse poindre l'influence germanique et quelque prodromes du romantisme. Mieux que les *Natchez*, l'*Emigré* de Senac de Meilhan retrace une image de la sensibilité spéciale de ce monde d'exilés. Delille reste le grand poète de l'Emigration, qu'il a chantée d'un souffle poussif. M. Baldensperger conte ses relations avec Klopstock et marque l'immense action de ce dernier sur la poésie en évolution et marchant, comme il dit, « à la recherche du lyrisme ».

L'une des grandes occupations des émigrés paraît avoir été de « ruminer le passé » et de découvrir les causes profondes de la Révolution. L'ouvrage de Burke sembla un instant fixer leurs convictions, mais ils n'en acceptèrent point toute l'argumentation. Ils accusèrent, un instant, les francs-maçons du trouble dont ils souffraient. Plus tard, sous l'influence de l'abbé Baruel, dont les publications firent grand bruit, ils incriminèrent les philosophes. Ils accueillirent aussi, avec faveur, la thèse providentielle de Joseph de Maistre. Beaucoup, parmi eux, secrètement, convenaient que la catastrophe avait pour cause initiale la faiblesse et l'incapacité de la monarchie. Senac de Meilhan paraît avoir, sur ce point, formulé les plus justes griefs.

Tous les émigrés croyaient cependant fermement au retour de la monarchie et s'ingéniaient à poser les bases d'un statut politique nouveau, capable de stabilité. M. Baldensperger étudie longuement les états d'esprit (et les œuvres qui en découlent) de ces utopistes et reconstructeurs dans le vide. Il montre dans les derniers chapitres de son travail comment les débris de l'ancien régime s'accommodèrent, sous la Restauration, d'une France renouvelée, quels apports d'idées et d'expériences internationales ils lui procurèrent et quels germes de romantisme ils semèrent dans la pensée nationale.

Mémento. — *La Franc-maçonnerie. Mémoire au duc de Branswick*, par Joseph de Maistre, publié avec une Introduction par Emile Dermenghen (F. Rieder, éditeur). Texte très curieux, jusqu'à l'heure inédit, où l'on trouvera étudiés les buts de la franc-maçonnerie, tels que les concevait J. de Maistre, et consistant en « l'instruction des Gouvernements, l'avancement du christianisme, l'étude de la théosophie, la réunion des Eglises ». La préface de M. Emile Dermenghen, très claire,

complète et précise les travaux sur le même sujet de M. François Vernale, que nous avons analysés précédemment. — Restif de la Bretonne : *La vie de mon père*. Introduction et notes de Marius Boisson (Editions Bossard). Réimpression d'un agréable roman où Restif montre les abus de l'autorité paternelle. — Bernard Fay : *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis* (1770-1800) (Edouard Champion, éditeur). Important travail d'érudition, auquel l'auteur a ajouté un commentaire historique destiné à préciser la valeur d'influence des volumes cités. — *Poésies dites et inédites du Prince de Ligne*, publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène (Jean Naert, éditeur). Pièces d'un genre léger et galant, amusantes et souriantes même dans la mélancolie, et qui caractérisent bien l'esprit du prince épicurien qui se divertit à les écrire. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1924. De M. Jean-Emile Morel : *La vivante Andromaque*. Dans cette tragédie, Racine aurait réalisé « la synthèse vivante de l'antique fiction grecque avec une histoire contemporaine, celle d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre ». — De M. Henri Jacoubé : *Alceste serait-il Montausier?* L'auteur étudie le caractère de Montausier, mais ne conclut pas. On a beaucoup écrit sur cette question. Un protestant a même voulu que, Montausier étant huguenot, Alceste le fût aussi. — De M. George R. Havens : *La théorie de la bonté naturelle de l'homme chez J.-J. Rousseau*. — De M. Maurice Serval : *Une amie de Balzac*, étude sur Mme Marbouty et ses relations avec le romancier.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Joséphin Milbauer : *Fer et Acier*, Picart. — Jo Ginestou : *Dzim-Boum*, Editeurs associés. — Antoine Chollier : *Poèmes en dents de scie, suivis de Moi-Même, ou les Dits du Poète Egrotant*, préface de T. de Visan, bois de Antoine-Pierre Gallien, Chiberre. — Paul Gilson : *Ecoutez la Chanson bien douce*, bois de Pierre Rousseau et Robert Santerne, « collection de la Gazette de France ». — Alfred Droin : *Du Sang sur la Mosquée*, Fasquelle. — Gaston Foubert : *Chansons dans les Brises*, « à l'enseigne de l'Hermine ». — Jean Larcena : *Jeunesse*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Robert-Edward Hart : *L'Ombre Etoilée*, « The General Printing and Stationery Cy Ltd », Port-Louis, Ile Maurice.

Fer et Acier, le poème de la soumission attentive de l'amour subjugué non par les yeux de velours, de satin, de lumière de la femme, mais par les yeux froids, vraiment métalliques de la machine, par la perfection de cette « ossature » calculée et ordonnée pour le juste emploi de ses facultés ; poème de l'homme halluciné par la mécanique et qui aime que ses mains

même désormais non plus blanches ou délicates, nerveuses et pures, s'adaptent à l'idole par la couleur et peut-être par l'odeur qu'elle lui a imposées dès qu'il y touche. M. Joséphin Milbauer est la victime de cette illusion lamentable qui accepte que les constructions réelles d'une science positive puissent conserver dans l'absolu une valeur quelconque. Il ne serait pas loin de penser, j'imagine, que la découverte et la mise en pratique du vol des machines humaines à travers l'espace, ou la transmission au loin de la parole, apportent sur la grandeur de notre époque un témoignage plus probant que, pour ne quitter la France contemporaine, les pures spéculations d'un Henri Poincaré ou la pensée désintéressée d'un Remy de Gourmont. Cependant il honore d'un culte évident la mémoire de Blaise Pascal, et ceci dément peut-être, jusqu'à un certain point, qu'il succombe à l'aveuglement universel de nos jours. Peut-être aussi se laisse-t-il entraîner à l'exemple apparent d'Emile Verhaeren ou encore de Walt Whitman, mais ces deux grands poètes s'émerveillent de l'ingéniosité des hommes bien plutôt qu'ils ne célèbrent l'objet nouveau qu'ils ont ingénieusement construit. Le cerveau qui médite, combine, achève la machine est admirable ; la machine n'est que peu de chose, et quel inventeur de notre temps a fait plus que Prométhée offrant à l'homme le feu qu'il a dérobé, ou l'anonyme qui a créé la première roue, ou celui qui s'est aventuré le premier en pleine mer sur une frêle planche de bois ?

Demain par de nouvelles trouvailles matérielles fera oublier les trouvailles d'hier. Mais Rimbaud n'abolit pas Théocrite ; Renoir n'empêche point Duccio ou le vieux Gérard David auxquels, sans leur porter atteinte, il se juxtapose. La matière même qui s'assouplit et se développe et s'asservit aux usages nouveaux n'a d'autre intérêt que par rapport au cerveau qui en a prévu et réglé l'adaptation. Le surplus vit un jour, cesse de produire son effet, a passé.

Aussi M. Milbauer a-t-il bien raison d'abandonner le ton qu'il adopte dans la première partie de son livre. Les *Promenades*, avec ce large et sobre *Crucifix*, *Paris*, *Nuit*, surtout, plus pathétique, *Dans Une chambre d'Hôtel*, s'imprègnent d'une émotion que ne lui a pas donnée le culte de la machine.

Une sorte d'infatuation particulière à nos jours, c'est le ton dégagé sur lequel on raille ce qui est pur, grand et glorieux. Cette

maladie étrange et triste provient de la regrettable allégresse que l'homme met à sacrifier le sentiment en faveur de ce qu'il regarde comme l'esprit, et surtout de cette faiblesse funeste, la crainte éternelle d'être dupe ! Consentir à admirer, ne pas piquer du bec les défauts ou défaillances d'une splendeur ou d'une gloire, c'est être dupe ; on croit s'égaler, sinon ravaler au-dessous de soi, quand on « blague ». C'est un travers assez répandu, et que l'habitude du journalisme, cette plaie moderne, généralise. **Dzim Boum**, le coup de grosse caisse, M. Ginestou en étourdit les oreilles de la foule ; il ramène ce qui est beau à un niveau commun pour ne point dire trivial, mais ne saurait s'empêcher, habile, averti, de transmuer paradoxalement sa matière par échappées ou inadvertances, en raison sans doute d'une finesse native qu'il n'a pas su tout entière dépouiller, en inspirations subites et brèves de chant vrai et de limpide savoir.

M. Tancrède de Visan, qui nous présente de M. Antoine Chollier les **Poèmes en dents de scie suivis de Moi-Même, ou les Dits du Poète Egrotant**, nous enseigne que l'auteur, grand blessé de la guerre, « est aujourd'hui promené dans une basse petite voiture de vieillard à trois roues », encore qu'il soit tout jeune. Ses élans de ferveur héroïque ont pu être refoulés, brisés peut-être ; la mélancolie, la douleur dont les gémissements secrets en son cœur contrarient les inspirations et les conseils bienfaisants et ardents de la Muse, ne l'ont pas incliné à la vaine déclamation, à l'étalage fastidieux ou lassant de ses maux. La raillerie des autres et de lui-même l'a emporté sur le désespoir. Il assiste avec un calme effrayant à l'écoulement de son existence tordue, et des chants limpides, d'expression très directe, jaillissent spontanément de son cœur ; ce sont les *Poèmes en dents de scie*. Parfois, plus serein, il s'amuse à des *jeux* ingénieux et discrètement subtils, maniérés, où il réussit à merveille. Enfin, il imagine un dialogue assez âpre, dolent et presque brutal, mais à coup sûr émouvant, entre « le Poète Egrotant... ou lui-même » et la mélancolie, et la muse, et l'odieuse et terrassante douleur !

Les petits poèmes de M. Paul Gilson n'ont rien de désagréable. Ils sont tout unis et aisés, d'un ton familier et paisible, tendre et mélancolique. Ils redoutent l'éclat, mais, dans l'ombre où ils se plaisent, leurs jolies facettes accueillent avec délicatesse des reflets

fugaces de couleur attiédie : **Ecoutez la chanson bien douce** ; il n'y a aucune raison de n'y pas trouver quelque plaisir.

« Nouvelle édition revue et augmentée », dédiée « au Maréchal Lyautey, au Conquérant, au Pacificateur » de qui une lettre-préface évoque la soirée au bivouac, où, en attendant le signal du combat, l'auteur, M. Alfred Droin, lut à ses frères d'armes les vers **du Sang sur la Mosquée**, c'est, en effet, comme l'a écrit un commentateur, une œuvre qui, dans l'histoire de la conquête du Maroc, « joue le même rôle que l'œuvre picturale d'un Fromentin et surtout d'un Decamps, dans la conquête de l'Algérie ». Un Decamps, le rapprochement est, en effet, fort juste. M. Alfred Droin est un pur descriptif : posément, exactement, il traduit par son art l'aspect extérieur des choses et les particularités des atmosphères et des paysages, art purement visuel, objectif pour ne point dire, avec plus de simplicité, pittoresque. Rien de plus, aucune introspection. Le poète ne se retrouve ni ne se cherche au centre des spectacles dont la calme beauté le charme ; il n'en transpose pas, non plus, l'image en la recréant dans son cerveau. Ceci bien établi, nombreux les poèmes de ce livre apparaissent parfaits et correspondent avec exactitude à ce qu'en a prétendu faire l'auteur. Je ne crois pas cette conception de la poésie inférieure par elle-même à aucune autre, mais néanmoins ne risque-t-elle d'attacher moins l'attention du lecteur, de la lasser et de lui apparaître plus vite monotone qu'une poésie qui jaillit de l'homme même ou que l'homme emplit de sa farouche présence ? Ce que M. Droin chante ou écrit des Arabes demeure sans cesse descriptif ; leur voix sonne, mais comme creuse et avec des mots qui ne sont point chargés de leur signification intime ; un geste s'élève, se figure à travers l'espace, mais net de sa propre et suffisante beauté, et sans répercussion qui le prolonge d'une âme à une autre âme. Pourtant quelquefois, notamment dans *l'Appel à la Guerre Sainte*, qui est un poème remarquablement composé, le mouvement est plus profond, de l'enthousiasme s'y fait jour. J'apprécie aussi les pièces épigrammatiques, la suite des inscriptions, plusieurs autres sonnets, les pièces en vers de dix syllabes.

Le vers de M. Droin est soigneusement écrit, précis et se plie avec aisance aux règles les plus éprouvées. Il prend soin, dans

un avertissement, de nous confier son aversion pour tout essai d'innovation prosodique ou toute tentative d'esthétique qui s'éloigne des traditions. A lire ses vers on s'en doute, et ils ont l'avantage de ne se présenter sous un visage crispé de dépit ou de la plus futile indignation ; je crois en M. Droin le poète plus digne de confiance que le critique.

Chansons dans les Brises, murmures des humbles sources au creux des saulaies, frêle passage du vent doux à travers les feuillages, voix d'apaisement et de douce sérénité, ces petits poèmes de M. Gaston Foubert sont exquis, d'une mélodie à la fois fraîche et subtile. Il y a joint ses premiers vers, *Strophes à l'Image*, où tout n'est pas à dédaigner ; il s'y trouve des essais infiniment curieux, et des réalisations mieux que pressenties. Cependant de l'une à l'autre partie de ce livret de vers, à quelle discipline a dû se plier la volonté du jeune poète, pour, sans rien perdre de son accent de simplicité, presque de candeur, avoir abouti à cette facture d'une grâce accomplie et d'une assurance parfaite. Parfum léger des bois, fier épanchement des peines et des aspirations ingénues, nature et jeunesse de l'âme palpitent d'accord dans ces petits poèmes qui passeront sans que l'attention s'y accroche. Moi, j'y pressens une préparation patiente à des œuvres viriles d'une rare fermeté.

M. Jean Larcena, également, chante sa **Jeunesse**, mais son ingénuité se marque par une absence de science, de subtilité, jusque dans la facture de ses vers. Il les a laissés jaillir sans retenue, il n'en a point fait l'objet d'un art. L'épigraphe qu'il a prise à Musset, quelques-uns des vers les plus lâchés du grand Musset — qui savait, lorsqu'il s'en donnait la peine, devenir un merveilleux artisan de poésie, — peint assez, il s'en rend compte, l'état de son esprit pendant qu'il composait ce petit volume. Il l'a fait « sans presque y songer », sans doute ; il y paraît, et même un peu trop ; et il aurait, à mon avis, bien agi pour sa propre réputation d'y apporter une sévère et précise revision. Il n'est toutefois pas sans valeur, parce qu'on y sent une âme sincère et parce que tout de même il évite d'écrire de trop lourdes banalités ou avec trop de maladresse.

Cieux lointains, destins profonds, mers étoilées, là-bas où le songe invinciblement nous entraîne parmi les orbes d'or et la splendeur regorgeante des fruits savoureux, mobile éclat des

oiseaux de feu aux voix chaudes et sonores, un homme, là-bas, un poète, de race en partie latine et en partie britannique, chante en rythmes français ses espoirs, ses joies, ses douleurs et, particulièrement, donne une voix précise, fraîche et musicale à ses méditations prolongées. Sous **l'Ombre étoilée**, la noble splendeur de l'Ile Maurice palpite avec ses jardins, ses végétations touffues, ses eaux bruissantes et claires, la lourdeur embrasée de son atmosphère. Puis, un jour, le poète, M. Robert-Edward Hart, qui a pu dédier son volume « à la mémoire » — dit-il, — « de mon ancêtre maternel Pontus de Thiard... ami et précurseur de Ronsard et du Bellay », se rapproche des chanteurs qu'il aime; il va visiter en Madagascar le fin et nostalgique poète Pierre Camo ; il s'en vient même à Paris, dont la nuit pâle exalte sa rêverie; il se réfugie dans un petit village des Vosges, qu'il célèbre et décrit délicieusement, — et s'en revient, plein de lumière et de souvenir, dans la chaude clarté de la terre tropicale.

Ses poèmes, de facture et d'inspiration, sont assez souvent inégaux, mais une ferveur toujours généreuse les élève, les soutient. Quelques-uns, et les plus courts en général, sont parfaits: des dédicaces, des sonnets auxquels, en souvenir sans doute de Samain, il aime adjoindre un quinzième vers, — et, plus étendu pourtant, mais pieusement ému, le très sensible et fier poème *à Pierre Camo*, et *la Mélancolie du Retour*, où s'évoque encore le visage du poète roussillonnais exilé en Emyrne.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

HUMORISTES ET FANTAISISTES. — Thomas Raucat : *L'Honorable partie de campagne*, Nouvelle Revue française. — Louis Léon-Martin : *Angèle, dame de coquetterie*, Arthème Fayard. — G. de la Fouchardière et Félix Cerval : *Tifs d'étoupe et Nib de tifs*, J. Férenczi et fils. — Ernest Tisserand : *Pan ! dans le mille*, Nouvelle Revue critique. — Pierre Mac Orlan : *Les pirates de l'avenue du rhum*, édition du Sagittaire. — Marcel Arnac : *Le brelan de joie*, Bernard Grasset. — Gabriel Soulages : *Le malheureux petit voyage*, Bernard Grasset. — Marc Daubrive : *La dactylo qui purge Homère*, Editions du siècle. — Renée Dunan : *Le prix Lacombyne*, Editions Mornay. — Mémento.

L'Honorable partie de campagne, par Thomas Raucat. Cette histoire qui raconte avec minutie, mais imprévu, les efforts déployés par de notables bourgeois de Tokio pour empêcher un Européen de se compromettre avec l'humble demoiselle japonaise qu'il avait projeté de séduire — contrairement à tous

les usages — est une des plus réjouissantes que j'aie lues depuis longtemps. Rare, au surplus, sous ses dehors nonchalamment fantaisistes, est la qualité de l'observation qu'elle révèle ; et s'il y a, sans doute, des intentions caricaturales dans la peinture de mœurs à laquelle s'amuse M. Raucat, on ne saurait se montrer satirique avec autant d'esprit, de bon sens avisé, de mesure et de discrétion aussi, jusque dans la liberté ou la licence. On ne trouve pas trace, ici, de l'amertume recuite de Swift, ni même de l'ironie pincée de nos conteurs du XVIIIe siècle. C'est en philosophe, du point de vue de Sirius, mais d'un Sirius habité par des Olympiens en bonne humeur, et sachant, déjà, pratiquer l'humour, que M. Raucat étudie les façons de vivre de ses Orientaux. Aussi les actes de ceux-ci et les mobiles de leurs actes nous paraissent-ils menus, sinon puérils, quoiqu'ils ne s'abstraient pas du mystère et de la poésie qui se mêlent à toute vie, et que la dernière des estampes si originales de M. Raucat, au lieu de nous faire sourire comme les autres, nous incite à rêver...

Angèle, dame de coquetterie, par Louis Léon-Martin. Une modeste fille de province, faite pour la vie bourgeoise, tourne mal par la faute du plus commun des séducteurs. Elle tourne mal, au gré des moralistes, mais ne perd rien de ses qualités d'ordre et d'économie du fait de vendre ses charmes. Nous sommes plus ou moins déterminés en naissant, comme s'appliquent à le démontrer MM. Delmas et Boll dans leur ingénieux ouvrage sur *La personnalité humaine*, et Angèle, quoi qu'elle entreprenne, agit comme le veut sa nature, qui est pondérée. Ennemie, d'instinct, du scandale et de la dissipation, après avoir traversé une crise où elle risque de perdre le bénéfice de sa vie sagement ordonnée et réglée, elle « se retire », la quarantaine passée (ce qui est faire sa retraite de bonne heure) avec un joli magot. Quel exemple pour son premier amant, qu'elle rencontre par hasard, et qui, parvenu au terme d'une carrière médiocre dans l'administration, l'épouserait peut-être, aujourd'hui... M. Louis Léon-Martin est un ironiste subtil. C'est dans les nuances qu'il excelle. La délicatesse de son art lui permet d'effleurer, d'une lumière qui pour être légère n'en est pas moins révélatrice, les coins de nos âmes qu'on estime préférable de laisser dans l'ombre, d'ordinaire. Son esprit s'est amendé, auquel il était possible de reprocher quelque complaisance, je veux dire un certain

abandon à la plaisanterie facile. A part deux ou trois traits, encore, il me semble, un peu appuyés (dans le chapitre intitulé : *Attente*), il réalise parfaitement cette égalité de ton si difficile à maintenir dans le persiflage. Il faut beaucoup de goût pour amuser en restant vrai, et pour parler à la raison le langage de la vérité souriante.

Tifs d'étoupe et Nib de tifs, par G. de la Fouchardière et Félix Celval. Qui pourrait reprocher à MM. de la Fouchardière et Celval, après le succès de *Mon curé chez les riches* de M. Clément Vautel, d'avoir — je dirais « exploité le même filon » si l'expression ne passait pour péjorative — et de nous présenter, à leur tour, « un curé chez les sabots »? Un tantinet ridicule (ce qui ne saurait me déplaire) ce curé, qui a l'âge et la naïveté de l'abbé Constantin, mais n'est pas comme lui curé des champs, devient aumônier de la maison de retraite des artistes, fondée par Dranem. A son confrère de Cucugnan, il emprunte l'idée du sermon qu'il prononce au baptême des cloches de sa chapelle. Il n'est pas jusqu'à son nom (Sourire) qui ne rappelle, à une syllabe près, celui du populaire ecclésiastique dont les bienfaits, tous les jours chantés par la presse — même anticléricale — procurent aux dames mûrissantes l'illusion d'être jouvencelles. Et voilà qui lui constitue une ascendance sacerdotale assez marquante. L'original auteur du *Bouif* a la dent dure, dans ce cocasse ouvrage où il met aux prises artistes et profiteurs de la scène. Son rire, qu'on pourra trouver parfois un peu gros, laisse percer cependant la sympathie qu'il partage avec le bon abbé Sourire pour les petits rôles de la grande comédie humaine. MM. de la Fouchardière et Celval en s'amusant nous amusent des citations latines, toujours inachevées, d'un prêtre, irrévérencieusement dénommé Laurent-Gossepot. Mais peut-être auraient-ils dû vérifier les répons du missel qu'ils citent de mémoire, et que je suppose qu'ils surent autrefois...

Pan! dans le mille, par Ernest Tisserand. Je l'avoue : j'ai commencé par trouver stupide cette histoire d'un monsieur que son nom, il est vrai, baroque, empoisonne à ce point qu'il n'aspire qu'au moment de se retirer des affaires pour pouvoir se réfugier dans un endroit écarté où d'être un anonyme on ait la liberté. Mais, preuve que M. Tisserand a du talent, c'est que, tout en m'agaçant, son histoire me tenait en haleine, et que je ne l'ai

pas plantée là. Bien m'en a pris, car la sagesse profonde, — mais oui, profonde — qu'elle recèle, m'est, enfin, apparue. Et la voici, tout net : selon que nous prenons les choses, elles nous accablent ou nous exaltent, nous nuisent ou, au contraire, nous servent. En d'autres termes, notre destinée est affaire purement subjective. Le bonheur n'est pas en dehors de nous. Il est en nous. Nous ne le recevons pas; nous le faisons, ou, plus exactement, il est consubstantiel à nous. Quand on s'appelle Pan-Danlemile, comme le héros de M. Tisserand, on porte — selon son tempérament — soit le nom d'un malheureux ridicule, en butte à toutes les railleries, soit celui d'un chef que tout le monde acclame et à qui tout réussit. Un conte philosophique, donc, et de l'esprit le plus français, et du tour le plus moderne, voilà ce que M. Tisserand a écrit. Sa petite œuvre est de qualité.

Les pirates de l'avenue du rhum, par Pierre Mac Orlan. Avec cet humour sec qu'on lui connaît, et qui semble attester son indifférence des critères au moyen desquels nous distinguons entre le bien et le mal, M. Pierre Mac Orlan nous renseigne curieusement sur le monde des contrebandiers et des pirates auquel la loi de prohibition a donné naissance aux Etats-Unis. Pour user des dernières inventions de la science, les aventuriers qui trafiquent de l'alcool et le font entrer en fraude dans *the commonwealth* n'en ont pas moins tous les traits des damnées brutes qui naviguaient, jadis, sous le pavillon brodé d'une tête de mort. Leur audace, leur férocité, leurs ruses sont celles des gaillards qui bravaient la corde, et rien ne plaît tant à M. Mac Orlan comme de prouver à quel point l'humanité reste pareille à elle-même tout en ayant l'air de changer chaque jour. Son reportage — d'une rédaction un peu négligée, mais peut-être intentionnellement — abonde en informations qui ne peuvent pas ne pas être véridiques, et sont savoureuses.

Le brelan de joie, par Marcel Arnac. Trois délurés lurons, maîtres « fouetteurs de verres », comme disait Rabelais, s'en vont bras dessus bras-dessous par le monde, pour pouvoir s'en donner tout à leur aise de bons vins, de gaillardes histoires et de complaisantes filles. Français authentiques en ceci qu'ils ont l'ivresse joviale, au lieu de l'ivresse morne et têtue des gens du Nord, ils se grisent presque autant de conter que de boire, et c'est tout l'esprit des vieux fabliaux qui revit dans leurs aventures.

M. Arnac a dû prendre beaucoup de plaisir à composer ce pot-pourri de traits malicieux et crapuleux, et à l'assaisonner de mots puisés dans nos plus anciens glossaires. Il a mêlé au tout d'heureuses trouvailles de son cru, et je sais maints amateurs d'anas et d'anecdotes à placer ou à replacer dans des dîners d'hommes pour qui *Le brelan de joie* sera une providence.

Le malheureux petit voyage, par Gabriel Soulages. L'auteur de ce petit roman égrillard, mais d'une tenue parfaite, et qu'illustrent les charmants dessins de M. Maximilien Vox, pastiche avec esprit la langue du grand siècle, si ce sont, déjà, les mœurs de la Régence qu'il évoque. Mais, des mœurs, il est vrai qu'il en va à peu près comme des styles, dont il semble assez difficile de dire exactement quand ils commencent et où ils finissent. Ainsi, je me demande quelle date les historiens de l'avenir fixeront à ces façons de vivre que nous avons appelées « d'après-guerre », et qui ne laissaient pas de se manifester déjà en 1910... Le lecteur s'égaiera au récit que fait Marie-Toinon, la servante ou la camériste de La Princesse de La Marsaille, des incidents qui rendent mouvementé le voyage de sa maîtresse. Il admirera la distinction naturelle de cette simple fille, et sa façon de dire en termes galants les pires impertinences ne manquera pas de l'étonner par-dessus tout.

La dactylo qui purge Homère, par Marc Daubrive. Une dactylo, chargée par un membre de l'Institut de copier un rapport sur l'identification de l'île « Ogygie » — c'est-à-dire « antique » ou « née du déluge » — égare ce rapport, et ne se pique de rien moins que de le refaire à l'aide de vagues souvenirs de lectures, et mettons, de quelque imagination. On devine de quoi elle accouche. L'astucieuse qui pratique la parodie burlesque est, sans doute, plus près de l'esprit de *La belle Hélène* que de celui du *Virgile travesti*, et de l'esprit de *Phi-Phi* que de celui de *La belle Hélène*. Elle ne fait pas parler les dieux comme des porteurs d'eau, mais les déesses comme des midinettes ayant au cinéma rêvé devant le mystérieux palais d'Antinoé... L'œuvre de M. Daubrive — qui a de l'érudition — peut-elle passer pour un divertissement littéraire? Je pense que le moins qu'on puisse dire est que, sur cette question, les avis seront partagés.

Le prix Lacombyne, par Renée Dunan. En appelant Lacombyne le prix que se disputent, parmi quelques milliers de

concurrents, les deux héros de son roman, Mme Dunan a voulu marquer qu'il n'y a point de récompense littéraire qui s'obtienne en dehors de l'intrigue. C'est une exagération. Si ce n'était pas une exagération, le ton de son livre serait autre... Ce livre, Mme Dunan a bien dû s'amuser, et peut-être assouvir aussi certaines rancunes, en l'écrivant. Elle a de la verve, du pittoresque dans l'invention déformatrice ; mais si la satire bouffonne de mœurs qu'elle a entreprise a du style, ce n'est pas de psychologie qu'elle s'embarrasse. Ses portraits sont surtout physiques, et les détails assez osés par lesquels elle s'ingénie à les caractériser.

Mémento. — Ayant imaginé de faire entrer le Prix Flaubert à l'Académie, M. Charles Foley (*Le Cornac et son phénomène*, France-Edition) attribue à ce prix, par une invraisemblance suprême, le pouvoir de lancer un auteur mieux que le Prix Goncourt. Il est vrai qu'un manager, qui a le sens de la publicité, y aide un peu... Mais ayant choisi son poulain, il le bride, et le supplice devient bientôt atroce du pauvre diable qu'il a arraché à sa campagne pour le jeter tout palpitant dans la gloire. Livre d'une lecture agréable, quoique d'une fantaisie un peu conventionnelle — au demeurant sans méchanceté. — Cami (*Vierge quand même*, E. Flammarion) est un type, pourrait-on dire, dans le genre de Cervantès. Ce que le génial écrivain espagnol a fait pour — ou plutôt contre — les romans de chevalerie, il le fait, à son tour, à l'égard des romans-feuilletons. Quelle plus amusante charge des procédés de ceux-ci que sa nouvelle œuvre, d'une invention si éperdument loufoque! Par respect pour les lecteurs du *Mercure*, je ne nommerai pas ce que, dans ce roman qui pourrait s'appeler « Flétrie mais vierge », un père enlève à sa fille et conserve dans un appareil frigorifique pour le lui rendre plus tard, quand elle se mariera... Mais l'objet est dérobé par un amant évincé, sinistre et redoutable, et ne revient à sa légitime propriétaire qu'après d'inénarrables péripéties. De petits drames express accompagnent le roman de Cami et lui font un cortège digne de sa cocasse extravagance.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Madelon, pièce en quatre actes de M. Jean Sarment, Porte Saint-Martin, 17 mars — *L'Archange*, drame en trois actes, en vers et un prologue, de M. Maurice Rostand, Théâtre Sarah-Bernhardt, 25 mars.

Il faisait ce soir-là un petit froid sec qui ne m'inspirait, je vous le jure, aucune envie de quitter le coin de mon feu. Un bon livre m'attendait d'ailleurs sur ma table, *La Jeunesse de Méri-*

mée, de M. Trahard, et j'aurais passé une excellente soirée à le lire, ayant depuis longtemps pour le caractère de Mérimée une curiosité qui ne s'est jamais bien satisfaite, si je n'avais reçu de Mme Lara une invitation à venir voir, 66 rue Lepic, les *Cuirs de bœufs*, de Georges Polti, représentés par la compagnie *A. et A.* (*Art et Action*). Je m'étais fait un devoir de me rendre à cette invitation, d'abord par amitié pour Polti, puis par curiosité pour *A. et A.* que je ne connaissais que vaguement. Et me voilà en route longtemps avant l'heure fixée pour le spectacle, car j'avais fait réflexion que le 66 de la rue Lepic est bien loin, bien háut, et que l'on ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas y arriver en retard. Quand je m'y trouvai rendu, il était neuf heures moins le quart. Le rideau était pour neuf heures. J'avais donc fait diligence et je m'en félicitais en pénétrant dans l'étroit corridor qui sert d'entrée à la maison et d'où je m'élevai dans un étroit escalier. Or, à peine avais-je atteint le premier étage qu'une jeune femme, fort blonde et jolie, m'invita de la meilleure grâce du monde à redescendre : « Monsieur, me dit-elle, vous arrivez trop tard, il n'y a plus de place. — Trop tard ? Je suis en avance d'un quart d'heure ! — Sans doute, mais ici l'habitude est de venir très tôt. — Excusez-moi d'ignorer les habitudes de la maison, c'est la première fois que Mme Lara me fait l'honneur de m'inviter... — Enfin, Monsieur, je suis au regret, mais je vous conseille de vous en aller, la salle est comble. — Hélas ! Madame, j'ai traversé tout Paris pour venir sur cette colline. La nuit est froide... — Monsieur, je n'ai pas de pelisse à vous offrir. — Je ne l'aurais pas acceptée, c'est seulement ma peine que je regrette. Adieu, Madame, je vois bien que je dois renoncer à vous apitoyer. » Là-dessus je me retirai, et je ne vous parlerai donc ni de la représentation des *Cuirs de bœufs*, ni d'*A. et A.*, ni de Mme Lara, dont le nom byronien et la vie toute vouée à l'art m'inspirent quelque respect. Mais la politesse aussi est un art, et non le plus facile de tous, n'est-il pas vrai ?

§

La première pièce de M. Sarment, *La Couronne de carton*, jouée au Théâtre de l'Œuvre, eut à la répétition générale un succès qui me surprit un peu, je n'y voyais que la mauvaise littérature d'un jeune débutant qui avait trop lu Laforgue. Autour de moi,

tous les gens du théâtre étaient dans le ravissement d'une découverte. Pour le *Pêcheur d'ombres*, pièce du genre le plus odieux — le genre névropathique — ce fut la même chose, avec cette différence que de Laforgue nous passions à Ibsen. On criait au chef-d'œuvre. Je trouvais la pièce crispante, assommante, avec des prétentions à la profondeur et tout un déploiement de fausse génialité qui me faisaient hausser les épaules et loucher vers la sortie. Mais ce qui m'incommodait surtout, aussi bien dans le *Pêcheur d'ombres* que dans la *Couronne de carton*, c'était le jeu de M. Jean Sarment, cette raideur, cette gaucherie dansante, cette voix mal posée et qui semble muer, et cette continuelle façon de se regarder dans la glace, avec des airs de dire : « Hein? suis je beau ? Mais admirez-moi donc, tas d'idiots ! » Aussi me gardai-je bien, n'y étant point forcé, d'aller voir *Le Mariage d'Hamlet* à l'Odéon et *Je suis trop grand pour moi* à la Comédie-Française. Pour moi, le cas de M. Sarment était jugé, et les comptes rendus de ces deux dernières pièces ne m'indiquaient point qu'on y pût trouver prétexte à revision. Il en va tout autrement avec *Madelon*.

M. Jean Sarment s'est-il rendu compte qu'au théâtre les lectures sont mauvaises conseillères ? En tous cas, le voilà dans **Madelon** débarrassé de toute la littérature où il était empêtré jusqu'à présent. Ici plus de prétentions au génie, plus de symbolisme, plus de métaphysique, plus d'idéologie. Des caractères dans les situations, simplement. Et c'est bien assez. Et la pièce est excellente. Elle rappelle Bataille avec quelque chose de moins, qui est la sensibilité voluptueuse, et quelque chose de plus, qui est une certaine aristocratie de ton qu'on ne remarque point chez Bataille, écrivain de théâtre horriblement vulgaire. Le grand attrait de *Madelon* réside dans le personnage de Madelon. Nous ne remercierons jamais assez M. Sarment de sa trouvaille. C'est une vraie trouvaille, en effet, que cette Madelon « facile et respectable », bonne fille et sensuelle, et dévouée, et courageuse, et désintéressée, et résignée à souffrir toute sa vie le sourire aux lèvres. J'ignore si l'auteur a peint son héroïne d'après nature. Toujours est-il qu'on la sent vraie. Elle touche. Je ne croyais pas M. Sarment capable d'une création artistique si heureuse et si pleine. Je l'envie beaucoup d'avoir, jeune encore, doté notre théâtre d'une figure à ce point vivante et « typée». Oui, je crois à la durée de *Madelon*, mais à une condition :

que M. Sarment renonce au plus vite à tenir le personnage de Marc-Adolphe. Il a fait des progrès comme auteur, certes : comme acteur, il est toujours aussi mauvais, aussi exécrable, et le malheureux jeune homme en est le premier puni, car il tue sa pièce. Le soir que j'étais à la Porte-Saint-Martin, le public, qui ne remplissait qu'à demi la salle, a sifflé Marc-Adolphe dans un beau mouvement de révolte contre la muflerie du personnage. Cette muflerie, il faudrait, pour la faire passer, tout le talent, toute l'habileté dont l'acteur Sarment est malheureusement dépourvu. Il joue Marc-Adolphe en mufle volontaire et concentré, il le rend invraisemblable par la fausseté continuelle de son jeu, invraisemblable et odieux, alors qu'un peu de grâce, de brio, d'élégante inconscience sauverait le personnage et la pièce avec lui, sans rien changer, ou presque, au texte. On regrette d'autant plus cette erreur lamentable que M. Sarment a auprès de lui une interprète unique dont ce rôle restera assurément un des meilleurs. Sans cette gêne que crée M. Sarment et qui glace tous les cœurs, Mme Marthe Régnier ferait pleurer chaque soir quinze cents personnes. M. Grétilliat aussi est très bon.

§

Je n'ai pas entendu le prologue de l'**Archange**. Au moment où le spectacle a commencé pour moi, un grand jeune homme, habillé de gris fer, se démenait comme un diable dans le salon d'une villa bourgeoise, au bord de la mer. Il lançait ses bras et ses jambes dans toutes les directions en proférant des paroles innombrables où les mots *étoiles*, *ciel*, *nuages*, *constellations*, *firmament*, etc., s'entremêlaient dans un désordre ahurissant. J'observais le public : il était figé de stupeur et peut être d'admiration. Parut une vieille dame à cheveux blancs, qui se mit à larmoyer et que le jeune homme nomma nourrice. Elle ne tarda pas à disparaître, cédant la place à une jeune fille vêtue de clair, à qui de loin le jeune homme avait fait signe d'entrer, non sans avoir pris la précaution de nous dire que ses parents n'étaient pas là. La jeune fille s'en alla à son tour, après avoir émis quelques propos empreints d'une banalité désolante. Puis on entendit un bruit de moteur, et le jeune homme donna les signes d'une agitation redoublée. Eût-il pas mieux fait de courir au secours de l'aviateur en danger ? Mais cela l'eût obligé à se taire et il

n'en avait visiblement nulle envie. Une autre jeune fille se montra, sa sœur sans doute, qui le rassura sur le sort de l'avion, et nous vîmes apparaître un officier sur la poitrine de qui était accrochée une énorme croix d'honneur, comme pour la revue du 14 juillet. Un peu abruti par les flots d'éloquence que le jeune homme lui versa incontinent sur la tête, il prit sagement le parti de s'asseoir et de boire un verre en attendant les événements. Ceux-ci tardant beaucoup et l'heure s'avançant, l'officier allait se décider à partir quand une personne un peu sèche entra : la mère du jeune bavard. L'officier lui conseilla d'être fière d'un fils qui disait de si belles choses, serra la main de l'orateur et s'en alla. Il ne nous reste plus qu'à faire connaissance du papa. Justement, le voici. Aussitôt le jeune homme se précipite à ses genoux, le cornélianisme coule à pleins bords. Rideau. Le public s'ébroue.

Au deuxième acte, nous sommes sous un hangar, dans un camp d'aviation, près du front. Une sentinelle va et vient dans l'encadrement de l'immense porte. Au-dessus d'une palissade, un avion montre le bout de son aile. Ciel bleu. Officiers noirs. On cause du héros, car pendant la longue demi-heure de l'entr'acte, le jeune homme en veston a eu le temps de devenir un héros en uniforme, et l'officier aviateur du premier acte de permuter pour passer, chose insolite, dans l'infanterie. Se trouvant aux environs du camp, il a profité de l'occasion pour venir serrer la main de son ancien élève. Ce dernier dort et la sentinelle doit croiser la baïonnette pour protéger son sommeil contre la foule qui vient lui apporter des fleurs, ainsi que M. Maurice Rostand l'a vu faire maintes fois dans les loges d'actrices, les soirs de répétition générale. Pourtant, le héros finit par se réveiller aux bruits des conversations. Il sort de sa chambre tout équipé et aussitôt attaque un grand discours, et il ne s'interrompra que par discipline, afin de laisser la parole au généralissime qui justement, lui aussi, se promenait par là. Ce vieux général en profite pour faire une discrète profession de foi internationaliste et recommander au héros d'être un peu moins héroïque. (Car nous ne devons pas oublier que M. Maurice Rostand nourrit dans son beau sein les opinions les plus avancées, et il veut bien faire des pièces à panache, comme son papa, puisque ça peut lui rapporter de l'argent et le conduire à l'Académie, mais il ne doit pas oublier ses amis d'extrême-gauche.) Le généralissime s'est retiré. Le brouillard s'est

levé. Le héros s'envole. Et l'ancien aviateur qui a permuté dans l'infanterie demeure songeur. Nous sommes le 11 septembre Cette date ne lui dit rien de bon. Rideau. Le public se précipite. dans les couloirs avec allégresse.

Troisième acte : au Panthéon. La jeune fille du premier acte et la nourrice viennent en cachette pleurer sur le tombeau du héros. La cérémonie officielle aura lieu dans un instant. Le tambour bat, les clairons sonnent. Lazare Carnot et La Tour d'Auvergne se réveillent et se plaignent du dérangement. Mais l'archange Gabriel les apaise et prononce l'éloge funèbre du nouvel arrivant. Tout auréolé de lumière dans son uniforme noir à bandes rouges, c'est lui... Je serai juste : il y a là quelques secondes d'émotion. Ce dernier acte est le moins mauvais.

Un mélange de mièvrerie hagarde et de préciosité falote. Toutes les antithèses romantiques laissées pour compte par Hugo et Rostand le père :

> Les matins les plus gris font les jours les plus roses.

On en trouve cinquante de cette force. Une lâcheté prosodique sans nom. Et des fautes de français, et des fautes de goût dans le détail, et un mauvais goût général, un rastaquouérisme écœurant, et l'impardonnable manque de tact qu'il y a dans le choix d'un pareil sujet. Et par-dessus tout, l'ennui, l'ennui, l'ennui, engendré par le ronflement de l'alexandrin tournant à vide et dispersant au hasard les grands mots, les pauvres grands mots creux, d'un vocabulaire extraordinairement indigent.

ANDRÉ BILLY.

PHILOSOPHIE

Albert Keim : *L'Epicurisme. L'ascétisme et la morale militaire*, Alcan 1924. Pierre Bise : *La politique d'Héraclite d'Ephèse*, ibid., 1925. — Louis Rougier : *La scolastique et le Thomisme*, Gauthier-Villars, 1925. — Pierre Rousselot, S. J. : *L'intellectualisme de saint Thomas*, 2e éd., Beauchesne, 1924. — Pedro Descoqs, S. J. : *Essai critique sur l'hylémorphisme*, ibid., 1924. Daniel Bertrand-Barraud ; *Les idées philosophiques de Bernardin Ochin, de Sienne*, Vrin, 1924. — Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, publié par Raymond Lenoir, Colin, 1924. — Maine de Biran : *Œuvres*, T. III et IV : *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, publié par Pierre Tisserand, Alcan, 1924.

Parmi ce qui constitue, dans nos programmes classiques, l'histoire de la philosophie, les systèmes grecs, toujours fouillés et

toujours pleins d'énigmes, fournissent un excellent critère de la compétence des historiens. Les sondages qu'on y peut faire, indéfiniment fructueux si l'on procède à l'aide de la méthode philologique, s'exécutent à peu de frais, mais en pure perte si l'on prétend comprendre et juger d'emblée, comme si on lisait quelque moderne. En fait, l'auteur de l'**Epicurisme** connaît mieux Helvétius qu'Epicure, et l'auteur de la **Politique d'Héraclite** mieux Lassalle et Proudhon que le Skoteinos. Il est permis, il est souhaitable d'apprécier à vol d'oiseau, de situer dans l'ensemble de l'humanisme les doctrines ou les hommes, mais après seulement un effort patient, scrupuleux pour approfondir le sens littéral des textes.

De tous les soi-disant Epicuriens dont traite M. Keim en 149 pages, Epicure est le moins étudié ; par contre, on traite davantage de Kant, le moins épicurien des philosophes. Nous ne saurions deviner où on a découvert « une poésie intense et poignante » chez le fondateur du Bouddhisme, car peu de documents sont aussi prosaïques, aussi fastidieusement dilués que les *Suttas*. Soit dit en passant : M. Keim se méprend lorsqu'il assure que « mouni » (sage inspiré) signifie solitaire (33) et que le (pour la) *Bhagavadgîtâ* se rattache à Patañjali (19).

Le livre de M. Bise, Suisse romand, suppose plus de connaissances et atteste le dépouillement des principaux travaux de l'exégèse héraclitéenne. Mais il reste trop loin des textes; il paraît même se flatter de les mieux comprendre à mesure qu'il s'en éloigne. Les questions précises, — par exemple la conciliation du flux universel et du Logos permanent, ou de ce Logos et du feu substance des êtres, demeurent sans aucune tentative de solution fondée sur des documents anciens. Le caractère oratoire de l'exposé surprend et ne contribue point à la précision. L'intention de traduire pour la première fois en français les lettres apocryphes d'Héraclite ne peut qu'être approuvée, mais nous en aurions souhaité une critique objective.

M. Rougier a dépensé une somme considérable de travail pour faire l'analyse critique de la mentalité **scolastique**. Il en trouve l'expression la plus complète dans **saint Thomas**, mais ne néglige point de rappeler comment s'est constituée cette forme de pensée. L'ouvrage est donc plus qu'un examen du Thomisme, il a une portée spéculative et rejoint la réfutation théo-

rique du rationalisme, présentée en 1920 dans les *Paralogismes du Rationalisme* (Gauthier-Villars).

Si fortement charpentée que soit l'œuvre de saint Thomas, si préparée soit-elle par la spéculation antécédente, si corroborée même puisse-t-elle paraître par les entreprises parallèles que tentèrent dans le Judaïsme Maïmonide et dans l'Islam Averroès et Avicenne, M. Rougier a beau jeu de montrer que rien ne prédestinait le plus grandiose des systèmes païens à devenir l'armature dogmatique de la foi chrétienne. Rien, sauf le réalisme ontologique, et, il faut l'ajouter, une logique en possession de tous ses moyens, instrument merveilleux de défense et d'attaque. L'auteur montre clairement que le Thomisme ne sort du Péripatétisme que moyennant la transformation de la distinction abstraite entre essence et existence, en une distinction réelle ; reconnaissons que cette transformation dépend tout entière de la mutation de l'Acte pur en Dieu personnel, doué à la fois d'un entendement qui conçoit et d'une volonté qui crée.

Point n'était besoin, certes, de composer un si gros volume pour établir cette vérité d'histoire, ni pour la confirmer en remarquant que l'Aristotélisme excluait — ou entendait de façon bien différente des Chrétiens — ne disons pas la transcendance (563), mais l'immortalité, la substance immatérielle, le libre arbitre, la Providence. Mais M. Rougier rend un réel service en élargissant l'ampleur de son enquête : il contribue à répandre dans le public — et chez bien des spécialistes — une certaine connaissance de la pensée médiévale. Les chapitres sur la décomposition du système thomiste ne sont pas moins instructifs que ceux qui en décrivent l'élaboration. Loin de faire grief à l'auteur d'avoir ainsi pris le sujet dans son extension maxima, nous estimons qu'il y aurait eu lieu, puisqu'on étudiait moins le Thomisme que la Scolastique, de ne point méconnaître que la scolastique ne se réduit pas à un épisode de la civilisation occidentale. Il y faut voir peut-être une tendance naturelle à tout esprit de tradition, et à coup sûr une phase essentielle dans l'évolution de deux autres considérables civilisations, celles de l'Inde et de la Chine (1). L'analyse des postulats sur lesquels elle repose

(1) P. Masson-Oursel : *R. Philosophique*, XC, 1920, p. 123-145, et *Philosophie comparée* (Alcan, 1923), p. 93-100.

n'en est que plus importante pour qui s'intéresse, très justement, à l'examen des « mentalités ».

Les deux ouvrages que nous devons présenter maintenant sont des œuvres thomistes sur **le Thomisme**. Le premier, d'ailleurs, est classique depuis son apparition en 1908. Cette deuxième édition est enrichie d'une notice de M. L. de Grandmaison sur le P. Rousselot, tué aux Eparges en 1915, et d'une bibliographie complète des travaux de cet excellent esprit. Le second est une abstruse étude de physique scolastique, portant sur la théorie de la matière et de la forme, en particulier sur l'argument des mutations substantielles. Cette théorie est tenue pour vraie, « indépendamment des fluctuations des sciences positives ». Déclaration combien documentaire sur la « mentalité » qu'étudie Rougier !

Réservant pour un compte-rendu d'ouvrages philosophiques spéculatifs l'autre thèse de M. Bertrand-Barraud, *Les valeurs affectives et l'exercice discursif de la pensée*, nous n'envisageons ici que son étude sur **Bernardin Ochin**. C'est une figure très caractéristique du XVIe siècle, qui est, grâce à ce travail, restituée à sa place dans l'histoire religieuse et philosophique. Cet initiateur de la Réforme en Italie a eu le mérite d'éprouver très vivement les incompatibilités que nous signalions tout à l'heure : estimant qu'il « est stupide » de fonder le Christ sur Aristote, il ne veut donner d'autre base à la religion que les Ecritures. Il prêche avec fougue le salut par la foi, et l'impossibilité de l'obtenir par les œuvres. Il creuse profondément le problème de la liberté, il y dénonce des « labyrinthes » qui ont fait impression sur Renouvier. Il fraye la voie à la *Théodicée* de Leibnitz et au « pari » de Pascal ; Milton s'inspirera de lui et Bayle lui accordera son estime. Il quitte les ordres, se marie, élève une famille, et disserte sur l'admissibilité du divorce, sans qu'on ait pu, autrement que par calomnie, incriminer ses mœurs. Il mène une vie prodigieusement vivante d'Italie à Genève, puis en Angleterre, ensuite en Allemagne, et meurt de la peste (1565). Malgré la sympathie de Vittoria Colonna et de Renée de France, il avait échoué dans sa patrie, mais avait joint, dans le reste de l'Europe, ses efforts à ceux des plus éminents Réformés. Les passages les plus philosophiques des *Prediche* d'Ochino sont, fort à propos, ajoutés en appendice à ce méritoire travail.

L'édition de l'**Essai** de Condillac **sur l'origine des connaissances humaines**, publiée par la maison Colin, est établie d'après la comparaison des textes de 1798, de 1792 et de 1746. Elle doit beaucoup, nous assure-t-on, à des suggestions de MM. X. Léon et A. Lalande. La notice initiale de M. Raymond Lenoir est, dans sa concision, toute chargée de faits et d'idées ; mais la véritable Introduction à ce livre doit être cherchée dans le remarquable article donné par l'auteur à la *Revue Philosophique* en mars 1923 (p. 225-273, *Condillac*).

M. Pierre Tisserand continue avec succès son grand effort de restitution et d'interprétation des œuvres de Maine de Biran. Le **Mémoire sur la Décomposition de la Pensée**, qui nous est ici offert en deux colonnes, ne marque pas seulement la prise de possession par le philosophe de ses idées essentielles, mais une date décisive dans l'histoire de la philosophie française. Nous avons affaire dans ce Mémoire à un « essai sur l'origine des connaissances humaines », mais d'une portée tout autre que chez Condillac. Il ne s'agit plus d'exposer la logique des sensations, comme si avec des éléments simples, inanalysables, la pensée se laissait construire en son entier ; on cherche les conditions de la sensation et on les trouve dans l'activité même de l'âme, saisie par introspection. Le rationalisme généliste du XVIIIe siècle cède la place à une psychologie métaphysique annonçant celles qui seront légion au XIXe siècle, depuis le Romantisme jusqu'à Bergson.

Pour mener à bien la tâche dont l'a chargé l'Institut de France, M. Tisserand doit se faire non seulement philosophe, mais critique de textes; non seulement critique de textes, mais biranien jusqu'à coïncider, autant que possible, avec Biran lui-même. Le présent Mémoire ne fut pas publié tel quel par son auteur ; Cousin n'en a donné que la première section. Le texte fourni par M. Tisserand vient des papiers conservés par M. Adrien Naville, à Genève ; or une récente découverte, faite dans les archives de l'Académie des Inscriptions, confirme l'excellence de ce document (*Journal de Genève*, 24 novembre 1924, art. de I. Benrubi). L'introduction qui précède cette édition témoigne du plus heureux effort pour noter, dans ses fugitives hésitations, dans ses scrupules et ses timidités, la composition toujours en devenir de la spéculation biranienne. N'oublions pas de signaler la publica-

tion, dans le même tome III, d'une courte note *sur les rapports de l'idéologie et des mathématiques*, composée, semble-t-il, en 1803, à l'instigation de Cabanis. Biran y affirmait la juridiction de l'idéologie, — nous dirions de la critique rationnelle — sur la géométrie. L'idéologie, dont il tenait pour tributaires les sciences abstraites, dut former dans l'évolution de sa pensée le pont entre les sciences foncièrement mécanistes et sa propre philosophie dynamiste.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Borel : *Principes d'algèbre et d'analyse*, Bibliothèque d'éducation scientifique, Albin Michel. — Silvanus Thompson : *Le calcul intégral et différentiel à la portée de tout le monde*, Dunod.

En fondant cette nouvelle bibliothèque, dont l'esprit est analogue à celui de certains ouvrages de la collection Armand Colin, Emile Borel permet à ses lecteurs d'acquérir une véritable éducation scientifique, sans aucune préoccupation d'examens ni de concours. En principe, ces livres seront accessibles à tous ceux qui ne possèdent des sciences que les éléments, tels qu'ils les ont appris dans les lycées, collèges, écoles primaires supérieures ; par surcroît, ils deviendront capables de lire avec fruit les ouvrages de vulgarisation et de technique, chaque jour plus nombreux, « mais qui ne rendent pas tous les services qu'on en devrait attendre, faute de trouver dans le public une éducation scientifique suffisante ».

La publication, en premier lieu, d'un ouvrage de mathématiques, procède d'une nécessité logique, les mathématiques étant utiles aux autres sciences et ne les supposant pas.

Les mathématiques ne sont pas seulement l'instrument le plus puissant créé par l'homme pour étudier et vaincre les forces aveugles de la Nature ; elles sont aussi la plus belle des créations de l'imagination humaine, et leur valeur comme œuvre d'art prime leur utilité aux yeux de tous ceux qui les connaissent.

Bien que les questions traitées dans ces **Principes d'algèbre et d'analyse** soient passablement abstraites, il est intéressant de les indiquer brièvement, sans oublier les applications théoriques qu'elles comportent.

Tout le monde sait que l'algèbre est une généralisation du calcul arithmétique, caractérisée à la fois par l'emploi plus important des *lettres* (à la place des nombres) et par l'introduction des nombres *négatifs*. Dans un premier chapitre, Emile Borel étudie ce que les mathématiciens appellent « les formes linéaires » : un système de deux équations du premier degré à deux inconnues est un système de deux formes linéaires simultanées. La théorie des formes linéaires intervient notamment dans les changements de coordonnées en géométrie et dans la théorie de la relativité restreinte.

De même que les sciences physiques et naturelles se proposent l'étude et la classification des phénomènes naturels, des espèces animales et végétales, l'un des buts principaux de l'analyse mathématique est l'étude et la classification des fonctions. L'une des fonctions qui se présente naturellement est la fonction exponentielle et son inverse, la fonction logarithmique : elles possèdent entre elles la même relation que l'élévation au carré et l'extraction de la racine carrée. Cette fonction exponentielle représente une foule de phénomènes physiques, biologiques, psychiques et sociaux, parmi lesquels il faut citer principalement : l'absorption de la lumière, le refroidissement des corps, la distribution de la température le long d'une barre, la décroissance de la pression atmosphérique avec l'altitude, le courant électrique de rupture d'un circuit, les réactions chimiques unimoléculaires et les transformations radioactives, la croissance des organismes vivants, la cicatrisation des plaies et la ponte des œufs, la loi de Weber-Fechner sur la relation entre les sensations et les excitants externes, les intérêts composés et la loi de Malthus, relative à l'accroissement de la population en fonction du temps. Les mathématiques permettent de trouver des analogies profondes entre des phénomènes d'apparences disparates.

Le calcul infinitésimal repose sur les concepts fondamentaux de *dérivée* et d'*intégrale* auxquels Emile Borel consacre un chapitre essentiel : la dérivée définit la plus ou moins grande « verticalité » (ou pente) d'un graphique représentatif en un de ses points, l'intégrale représente la valeur de la surface embrassée par plusieurs graphiques qui se coupent. A ce sujet, le lecteur tout à fait profane pourra se familiariser avec ces questions, grâce à la traduction du petit livre du physicien anglais Silvanus

Thompson, **le Calcul intégral et différentiel** à la portée **de tout le monde**, paru il y a quelque temps déjà. Les dérivées et les intégrales interviennent dans la plupart des problèmes scientifiques : ainsi, le calcul de la puissance d'un moteur exige une intégration, qu'on peut d'ailleurs effectuer empiriquement, en pesant un morceau de carton ou en comptant les petits carrés d'un papier quadrillé.

La fin du livre d'Emile Borel s'occupe des *équations différentielles*, c'est-à-dire des équations entre une fonction et ses dérivées : ainsi le mouvement d'un pendule et le courant électrique dans un circuit oscillant de T.S.F. sont régis par la *même* équation différentielle ; dans les deux cas, il se produit des vibrations possédant une période propre ; dans les deux cas peut intervenir un facteur d'amortissement, qui ne modifie pas sensiblement la période et qui est dû tantôt au frottement, tantôt à la résistance électrique du circuit.

On concrétise la *dérivée partielle* par la pente d'une surface dans l'espace, lorsqu'on coupe cette surface par un plan. L'une des plus simples *équations aux dérivées partielles* est l' « équation des cordes vibrantes », dont l'emploi est très fréquent. A ce type général d'équations se rattachent les équations de Maxwell, qui résument toutes nos connaissances en électricité et qui ont permis de prévoir les ondes ultérieurement découvertes par Hertz ; et aussi l'équation de Hamilton-Jacobi, qui synthétise toute la mécanique et qui joue un rôle important dans la physique des quanta.

On conçoit l'immense intérêt des problèmes magistralement traités dans le petit livre d'Emile Borel. Les mathématiques sont la grammaire de la science ; elles deviendront même, n'en doutons pas, la grammaire de la pensée. Il n'en faut pas moins s'opposer, pour le moment, à l'abus que font certains auteurs du langage mathématique, croyant ainsi donner de la rigueur et de la précision à des questions qui n'en comportent pas encore : un tel procédé ne présente aucun danger pour les physiciens et les mathématiciens, mais il induit quotidiennement en erreur les esprits moins avertis des biologistes, des psychologues et des sociologues.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Louis Garriguet : *Manuel de Sociologie et d'Economie sociale*, Bloud. — Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur*, France-édition, 19, rue Gazan. — Henry Gleize : *Ce que l'ingénieur social doit savoir*, Alcan. — Mémento.

Le **Manuel de Sociologie et d'Economie sociale** de M. Louis Garriguet porte en sous-titre : *Les Principaux problèmes sociaux étudiés aux lumières de la théologie, du droit naturel et de l'histoire*, et cette abondance de luminaire ne doit pas surprendre, quand on sait que l'auteur est prêtre et supérieur honoraire de grand séminaire.

Mais sans aller jusqu'à dire que chaque science doit se suffire à elle-même, ce qui serait inepte, on peut se demander si sociologie et théologie ont beaucoup à gagner à aller ensemble. Que dirait M. l'abbé Garriguet s'il voyait paraître un *Traité de théologie d'après les lumières de la science sociale*? A propos du droit de propriété par exemple, notre auteur reconnaît à chacun le droit de disposer de ce qu'il possède à sa volonté, « pourvu toutefois que cette volonté soit conforme aux vues de la Providence », et il ajoute que, pour son administration, « l'homme est rigoureusement tenu de se conformer à l'ordre établi par le Créateur ». Tout ceci part d'un bon naturel, et en pratique ne donnerait pas de mauvais résultats, mais ce n'est pas de la science! Qui nous exposera les vues de la Providence? Qui nous précisera l'ordre voulu par le Créateur? M. l'abbé Garriguet. Mais s'il se trompe? Or, une erreur de sa part peut être grave, puisqu'il réclame le droit de nous forcer « rigoureusement » à nous conformer à ses dires! Justement, en présentant son livre, l'auteur assure que l'Ecole sociale catholique dont il se réclame « tient un juste milieu entre le Libéralisme économique et le Socialisme révolutionnaire dont les principes sont également faux » ; or voilà une assertion qui dénote une certaine intrépidité. L'économie politique est une science. On la sait ou on ne la sait pas. On la dédaigne ou on ne la dédaigne pas. Libre aux socialistes révolutionnaires et aux catholiques socialisants de l'ignorer au propre et au figuré, elle n'en existe pas moins, et les lumières de la théologie comme celles de la marxologie ne prévaudront pas contre elle. Donc, que les porte-chandelles de l'une et de l'autre nous laissent en paix.

Au surplus, les professeurs de sociologie des grands séminaires devraient se rappeler que Léon XIII, leur guide et maître, prenait lui-même pour guide et maître Bastiat, ayant les *Harmonies économiques* pour livre de chevet, et ils pourraient bien méditer un peu plus cette œuvre de science et de libéralisme, au lieu de vaticiner sur les vues de la Providence et l'ordre établi par le Créateur.

§

Avec les **Principes d'économie socialiste** de M. Lucien Deslinières, *le Socialisme reconstructeur*, autre son de cloche, mais non moins impatientant. Comme dirait M. de Pourceaugnac, jamais je n'ai été si saoul de sottises! L'auteur, moins modeste en son *inseratur* que M. l'abbé Garriguet, qui en offre deux ou trois au choix de ses bibliographes, un de lui, un de son éditeur, un du « Dictionnaire des contemporains », embouche une trompette épique singulièrement clangorante : « Voici un livre absolument unique dans son genre. Ni en France ni dans aucun autre pays, etc., etc. » Pourtant il existe une fameuse quantité d'*Utopies*, d'*Icaries*, de *Salentes*, de *Cités du Soleil*, et qui ne sont pas de mérite inférieur, car j'espère bien que M. Lucien Deslinières ne se met pas trop au-dessus de Platon, de Thomas Morus, de Campanella, de Fénelon, etc. Il m'objectera sans doute que ce n'étaient là que des rêveries bien intentionnées, alors que son socialisme à lui est archi-scientifique. Hélas! nous sommes payés pour savoir ce que c'est que le socialisme scientifique! Nous le voyons fonctionner sous nos yeux, en petit chez nous avec les industries d'Etat, monopole des allumettes, téléphones, tabacs, arsenaux, flotte d'Etat, chemins de fer d'Etat, et en grand à l'étranger, Russie, Australasie, etc. M. Deslinières ne le nie pas, et trè loyalement il avoue que les expériences de la Moscovie soviétique et du Queensland australien n'ont rien donné de bon. Mais cela ne le désarçonne nullement. C'est parce que, nous dit-il, les socialistes de là-bas ont employé de mauvais moyens pour atteindre leur but. Et voilà l'explication! On reste à son tour désarçonné devant un tel aveuglement. Le propre du socialiste est d'être imperméable à tout bon sens et de marcher les yeux clos comme un fakir à la conquête de sa Jérusalem terrestre.

Le socialisme a paralysé le développement économique du Queensland, ce n'est pas la faute au socialisme! Le socialisme a

ramené la Russie à un état de civilisation tout au plus du xe siècle, ce n'est pas la faute au socialisme! C'est qu'on s'y est mal pris! Qu'on nous laisse faire, nous, et ce sera de la belle et bonne ouvrage! Que répondre à de pareilles illusions? Du moins, Cabet, après avoir écrit *Icarie*, a eu le courage d'aller la mettre en pratique en Amérique, et son petit groupe communiste, dont M. Prudhommeaux a écrit la très instructive histoire, a longtemps végété (peut-être végète-t-il encore) à travers je ne sais combien de scissions, de liquidations, de reconstructions et de fusions. Si M. Lucien Deslinières avait eu un peu plus confiance dans son idéal, il aurait été le réaliser au Maroc, comme il parlait un moment de le faire. Il est vrai qu'en s'abstenant, il s'est montré sage. Son Icarie marocaine n'aurait pas mieux réussi que l'Icarie américaine, que l'Icarie australienne (qui n'est d'ailleurs qu'à demi socialiste) et que la gigantesque Icarie russe — qui n'a produit que la misère, la guerre, la peste et la famine. Et c'est de ce paradis que se rapprochera tout peuple qui voudra appliquer les principes socialistes, et qu'il s'en rapprochera d'autant plus que son socialisme sera plus orthodoxement communiste.

Il y a quelque temps, M. Deslinières écrivait un *Délivrons-nous du marxisme !* qui permettait de croire que ses yeux de derviche tourneur s'ouvraient enfin. Hélas! non. Ce qu'il blâmait dans le marxisme, c'était la frénésie révolutionnaire, la lutte des classes, le règne du knout et de la mitrailleuse. Et certes, c'était déjà quelque chose et dont il faut lui savoir gré.

Mais pour la doctrine, il reste à fond marxiste, puisqu'il continue à demander la substitution de la propriété commune des moyens de production à leur propriété privée. Peut-être se croit-il très libéral en n'allant pas jusqu'à la communauté des produits, mais il est surtout très illogique, car le vrai communisme exige les deux; on le voit en ce moment en Russie où la *Nep* nouvelle, qui admettait la propriété privée des produits, avait tellement compromis le communisme des moyens de production qu'il a fallu l'étrangler à nouveau.

Quant au moyen révolutionnaire, il est indispensable, à moins qu'il s'agisse d'une petite Icarie de quelques fanatiques vivant en parasites dans un milieu normal; un grand régime communiste ne peut s'établir et se maintenir que par la force, comme on le voit dans tous les États soviétiques où il n'y a ni élections, ni

assemblées, ni liberté de la presse, ni liberté de réunion, mais pure et simple tyrannie de grands khans de la Horde d'or, avec toutes les délicieuses conséquences déjà dites. Le Socialisme Constructeur de M. Deslinières ne donnerait donc pas d'autres résultats que celui de Lénine, et l'auteur comprendra sans doute que les civilisés qui tiennent un peu à la civilisation reculent devant cet eldorado de kalmouks.

§

Au sortir des naïvetés de M. l'abbé Garriguet et des absurdités de M. Lucien Deslinières, avec quelles délices ne lit-on pas le livre de M. Henry Gleize : **Ce que l'Ingénieur social doit savoir** ! Enfin, voilà du vrai, bon, sage et efficace socialisme, car nul plus que moi ne regrette que ce beau mot *socialisme* soit accaparé par des fanatiques ignorants ou de sanguinaires bandits. M. Henry Gleize s'intitule ingénieur social et dédie son livre « à nos futurs ingénieurs sociaux ». C'est un beau nom aussi que celui d'*ingénieur social*, qu'avait créé le grand économiste Cheysson, et qui devrait être celui d'une catégorie savante et précieuse de citoyens dans un État moderne. Il y en a officiellement aux Etats-Unis, et il commence à y en avoir aussi en Belgique.

Et sans doute, parmi eux pourront s'introduire des fourriers du Grand Soir, comme les socialistes de la chaire se sont infiltrés, il y a quelque cinquante ans, parmi les économistes classiques, mais enfin on peut s'entendre avec les socialistes de la chaire, qui quelquefois sont très spirituels et presque toujours très documentés, et de même pourra t on discuter avec un ingénieur social. Quant à ce que doit savoir l'ingénieur social, on ne peut mieux le dire qu'en reproduisant les têtes de chapitre de l'ouvrage : 1° Assurances (maladie, invalidité, maternité, vieillesse, décès) ; 2° Accidents du travail ; 3° Lutte contre le chômage ; 4° Allocations familiales et Caisses de compensations ; 5° Habitations à bon marché. Sur toutes ces vastes questions, le livre dont je parle abonde en renseignements précis et précieux, que chacun aura profit à connaître.

Après avoir comparé les deux grandes tendances en matière d'économie sociale, la tendance libérale, qui a mené si haut les pays anglo-saxons, et la tendance interventionniste, avant-courrière du socialisme, qui n'a mené l'Allemagne qu'à la guerre et à la

défaite, l'auteur se prononce en faveur d'une politique sociale respectant avant tout l'équilibre de l'économie productive, harmonisant l'initiative privée et l'action des pouvoirs publics, celle-ci ne s'exerçant en principe que quand la première s'avoue impuissante, et faisant une part égale au devoir social des patrons et au devoir professionnel des ouvriers. Ces conclusions sont fort sages, et sont en somme celles des économistes classiques libéraux qui n'ont jamais, pas plus Leroy-Beaulieu qu'Yves Guyot et pas plus M. Colson que M. R.-G. Lévy, nié le droit d'intervention de l'Etat dans de saines limites.

Tout, d'ailleurs, est affaire de mesure, et on peut toujours s'entendre entre libéralisants et socialisants ; ne sont en dehors de la science comme du bon sens que les collectivistes et communistes, caricatures des partisans de l'intervention, et les anarchistes, caricatures des partisans de la liberté.

Mémento. — Henri Hauser : *Le Problème du Régionalisme*, Presses universitaires. Ce livre fait partie de *l'Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*, publiée par la *Dotation Carnegie pour la Paix internationale*. Il ne traite donc pas de la théorie du régionalisme en général, mais des applications qui en ont été faites pendant la guerre : Comités consultatifs d'action économique des régions militaires et Groupements économiques régionaux, lesquels n'ont d'ailleurs pas donné tous les résultats qu'on attendait. Les jalousies locales, Lyon et Saint-Etienne par exemple, et le particularisme excessif, Nice préférant se rattacher par-dessus deux départements à Grenoble plutôt qu'à Marseille, se sont opposés à la création de grandes régions, seules capables d'avoir une vie puissante. Ce demi-échec a montré d'ailleurs la vitalité du département qui, comme le dit M. Camille Jullian dans un article, *Le patriotisme départemental*, de la *Revue de France* du 1er mars, est la véritable unité élémentaire de la patrie. Ne touchons pas au département ! dit-il avec raison. — Dans la même *Revue de France*, je signale les judicieux articles *L'Allemagne comme je viens de la voir*, de M. Jean de Grandvilliers, auteur, d'autre part, d'un des romans les plus solides, *Le Prix de l'homme*, qui aient paru sur la guerre, et qui vaut mieux que tant d'autres dont on a davantage parlé. — Julien Hayem : *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France*, Hachette. Cette 8e série d'un ouvrage couronné par l'Institut contient plusieurs monographies très intéressantes, notamment sur *Le Commerce des beurres et œufs* et *l'Usage industriel de la houille*. — Rochinel : *Le Livret de l'Employé de Commerce*, Librairie de l'Enseignement technique. Le titre de cet ouvrage suffit à en indiquer la

valeur éducative pour le futur commerçant. — *L'Economiste européen* du 27 février énumère les initiatives, bonnes et mauvaises, de la Chambre en matière financière. Du côté louable ; la suppression du bordereau de coupons, la création d'une Caisse de rachat de rentes, la stipulation d'avantages pour les contribuables qui auront payé d'avance leurs impôts, et le vote pas trop tardif (4 douzièmes provisoires cependant) de la loi de finances. Du côté critiquable : l'annonce de contrôles qui seront peut-être aussi fâcheux que le bordereau de coupons, l'oubli de doter de ressources suffisantes la Caisse de rachat de rentes, ce qui la rend inefficace, le maintien de la loi du 3 avril 1918, qui interdit l'exportation des capitaux, entrave maladroite, et l'absence d'économies budgétaires. Espérons que toutes ces fautes seront réparées peu à peu.

HENRI MAZEL.

ENSEIGNEMENT

Dr Ed. Claparède : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 1924. — Dr Th. Simon : *Pédagogie expérimentale* (écriture, lecture, orthographe), Bibliothèque de pédagogie expérimentale, Colin, 1924.

« Commencez donc par mieux étudier vos élèves, conseillait Jean-Jacques Rousseau aux maîtres, car très assurément vous ne les connaissez pas. » Mais jusqu'à la fin du XIXe siècle, les maîtres n'en sentirent pas le besoin, car il semblait que l'éducation n'eût d'autre but que de réprimer en l'enfant ce qui lui est propre pour lui imposer les intérêts, la logique et les formes d'activité de l'adulte. C'était méconnaître que le problème éducatif comporte au moins deux facteurs : le milieu social avec ses exigences, l'élève lui-même avec ses aptitudes, et qu'il n'est pas plus possible d'ignorer l'un que l'autre. Encore aujourd'hui, la psychologie de l'enfant n'est qu'une matière d'enseignement accessoire dans les Ecoles normales primaires. Que diriez-vous d'une école d'horticulture où l'étude de la plante serait presque passée sous silence? Il est vrai que la science des plantes est déjà vieille et que celle de l'enfant est si jeune encore et mal constituée qu'à peine commence-t-on à la pouvoir enseigner.

Ceux qui s'intéressent moins aux problèmes théoriques qu'aux résultats pratiques et immédiatement utilisables apprendront avec le Dr Ed. Claparède **Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers**. Il est possible de porter aujourd'hui, sur le niveau mental, les connaissances et les apti-

tudes d'un sujet, un diagnostic ferme et objectif. On y parvient en le soumettant à des épreuves courtes, soigneusement choisies, appelées *tests*.

De nombreuses recherches ayant montré quels sont les tests que peut passer un enfant normal d'un âge donné, il suffit de les répéter avec un autre enfant pour savoir s'il est normal, en avance ou en retard dans son développement intellectuel, de combien d'années ou de mois. D'autres épreuves, moins satisfaisantes il est vrai, révèlent les aptitudes naturelles et, en quelque sorte, la physionomie mentale. Il faut aux tests la consécration de l'étalonnage, c'est-à-dire de l'essai sur un très grand nombre de sujets; aussi voit-on s'organiser de vastes et minutieuses enquêtes, nationales ou internationales.

La psychologie infantile scientifique, ou pédologie, a sans cesse recours aux statistiques et aux graphiques, elle s'applique à édifier des courbes en cloche et calcule au centième des corrélations. L'aridité de telles recherches, l'évidente disproportion entre certains résultats obtenus et le labeur énorme qui y conduisait, plus encore l'importance que la pédologie affectait de donner à la physiologie, lui valurent longtemps en France une assez mauvaise presse.

Une longue tradition rattache chez nous la psychologie à la philosophie, et nous aimons mieux y voir appliquer l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie. Habitués aux subtilités et à la silencieuse ferveur de l'introspection, nous n'avons pas vu sans un étonnement chagrin l'emploi, dans l'étude des faits de conscience, des compas, des ressorts et des chronomètres. Certaines exagérations semblaient nous donner raison, l'abus d'appareils plus ingénieux qu'utiles : ergographes et mnémomètres, tachistoscopes et spiromètres, la puérilité aussi de certains sujets d'enquêtes. Mais l'abus ne condamne pas l'usage et nous ne pouvions ignorer plus longtemps la psychologie scientifique.

Il appartenait au regretté A. Binet de l'acclimater en France, de mettre au point la méthode des tests et d'établir une série d'épreuves constituant une véritable échelle métrique de l'intelligence. Des imitateurs ont depuis complété et perfectionné son œuvre. On trouvera dans le manuel du Dr Claparède, avec les tests de Binet, ceux de Terman, en tous points excellents, ceux

de Mlle Descœudres, précieux pour les jeunes enfants, ceux de Sanctis, de Goddard, de Piaget..., etc. D'excellents conseils méthodologiques permettront de les appliquer correctement et d'interpréter les réponses dans l'esprit des auteurs. Je regrette seulement de n'y pas trouver l'indispensable matériel de figures et d'images. Si l'on peut aisément tracer soi-même les lignes d'inégale longueur que nécessitent certaines épreuves, on ne saurait substituer des images quelconques à celles dont un long étalonnage a vérifié l'excellence et fixé la signification.

Malgré cette lacune, l'ouvrage rendra de grands services aux maîtres, aux parents et aux orienteurs. Le problème de l'orientation professionnelle prend une grande importance dans les pays éprouvés par la guerre. Il s'agit d'éviter ce gaspillage de forces que représente l'entrée d'un individu dans une carrière à laquelle il n'est pas apte et préparer le passage de la classe à l'atelier. Fréquemment, le personnel enseignant est appelé à donner son avis sur le choix d'une profession ; il ne peut le faire, s'il ne sait déterminer les aptitudes des écoliers avec une précision objective, car l'expérience a montré qu'on ne peut entièrement se fier à l'appréciation subjective des maîtres.

Mais ce sont surtout les théoriciens de la pédagogie nouvelle qui éprouvent le besoin de connaître plus scientifiquement l'enfant. Sans doute, on allait répétant depuis quelques années que la pédagogie doit s'appuyer sur la psychologie, mais celle-ci était si vague et générale qu'on ne savait comment l'utiliser. Les éducateurs voudraient aujourd'hui que leur action s'inspirât des intérêts de l'enfant à ses divers âges, qu'elle répondît à ses propres sollicitations, qu'elle épousât le rythme même de son développement naturel. C'est lui donner pour base la psychologie scientifique. « A chaque instant, écrivait récemment M. Lapie, se pose pour l'instituteur une série de problèmes que seule pourrait résoudre la collaboration d'éducateurs et de psychologues. » Malheureusement, la toute jeune pédologie n'a encore atteint que des résultats partiels et provisoires, et l'heure n'est pas encore venue de reconstruire, suivant ses données, tout notre édifice pédagogique.

Non que je méconnaisse l'intérêt des notions qu'on lui doit. Il est très important, par exemple, que le caractère spécifique de la mentalité infantile soit devenu évident, afin qu'on ne s'obstine

plus à chercher l'homme en l'enfant. Et désormais les programmes devront tenir compte des étapes successives que franchissent les écoliers au cours de leur formation intellectuelle. Les observations psychologiques comme les courbes de croissance conduisent à diviser l'enfance en un certain nombre de périodes ayant leur allure propre. Un ressort interne commande le mouvement que nous n'avons le pouvoir ni de hâter, ni de retarder et dont il nous faut bien, par conséquent, nous accommoder.

Certains observateurs en ont pris prétexte pour énoncer et défendre cette fameuse loi biogénétique selon laquelle le développement de l'enfant récapitulerait le développement de l'espèce. Il est assez surprenant que les psychologues aient accueilli cette extension de la loi d'Haeckel au moment même où les embryogénistes élèvent contre elle les plus sérieuses objections. Elle peut constituer une intéressante hypothèse de travail, il est assurément excessif d'en faire l'expression de la réalité. Que l'enfance ait ses phases animale, sauvage, nomade, pastorale et tribale, rien n'est moins prouvé. Aussi bien, les interprétations offrent-elles une diversité réjouissante : la douzième année correspond selon Miss Reaney au nomadisme préhistorique et selon M. Ferrière à la vie des artisans et des commerçants, dans la Cité antique. M. Ferrière n'hésite pas d'ailleurs à fonder sur cette loi biogénétique le plan de son Ecole active, et il pousse la pénétration jusqu'à retrouver dans l'adolescence un écho des invasions barbares, du moyen âge et de la Renaissance !

La loi d'Haeckel n'est pas un postulat; et qui se flatterait d'autre part de connaître réellement l'évolution psychique de l'humanité primitive? Aucun préhistorien certainement. A peine savons-nous l'histoire de l'esprit européen depuis quelques millénaires, alors que l'homme dresse peut-être sa silhouette verticale sur la planète depuis plusieurs millions d'années.

Il faut aussi renoncer à rapprocher nos enfants des sauvages modernes. Le passé racial des Boschimans est sans doute aussi considérable que le nôtre, et l'on peut penser qu'ils diffèrent totalement de ce que furent les Aurignaciens ou les Chelléens eux-mêmes, si proches encore de l'animalité, mais portant en eux toutes les possibilités de la civilisation future.

La pédologie n'a vraiment pas besoin de s'aventurer sur ce terrain conjectural pour s'imposer à l'attention. Ce qu'il importe

de savoir, c'est que les facultés s'éveillent l'une après l'autre en l'âme de l'enfant et qu'elles croissent très inégalement, si bien que les écoliers n'atteignent pas tous au même âge chronologique le même degré de développement mental. Il y a, à côté des normaux, des retardataires pour lesquels s'ouvrent, dans le monde entier, des écoles spéciales. En Allemagne et aux Etats-Unis, on commence à grouper aussi à part les surnormaux. La Suisse et la Belgique, sans aller jusqu'à réaliser l'école individuelle sur mesure que réclame M. Claparède, envisagent la création d'écoles distinctes pour les enfants des divers types mentaux.

On voit quels services éminents rend déjà aux éducateurs la psychologie scientifique. Elle conduira à perfectionner encore les techniques pédagogiques. Pédologie et pédagogie sont dans une si étroite et évidente dépendance que le Dr Simon, continuateur de Binet, peine à les distinguer. Lisez plutôt sa **Pédagogie expérimentale**. Vous y trouverez un excellent exposé des principes et des buts de cette science qui, entre les mains françaises, se propose moins de bouleverser la pédagogie traditionnelle que de l'améliorer par d'incessantes retouches. Déjà, l'expérimentation a permis de formuler les conditions les meilleures de la mémoire et de préciser l'importance relative dans l'étude de l'orthographe, des facteurs visuels, moteurs d'articulation et purement logiques.

On a pu fixer expérimentalement l'âge normal de la lecture et de l'écriture. Il est acquis désormais que des questions de programmes, de méthodes et d'horaires, à propos desquelles on opposerait sans profit des arguments théoriques, ressortissent à l'enquête et à la statistique. Faut-il introduire à l'école la semaine anglaise ou conserver le repos du jeudi? L'enseignement classique est-il préférable à l'enseignement moderne? Les grandes vacances sont-elles trop longues ou mal placées? Des journalistes, des politiciens en discutent avec autant de talent que d'incompétence. Il faudrait organiser des expériences sur des classes parallèles, ouvrir des enquêtes.

Notre époque aura vu s'étendre à la vie même de l'esprit les méthodes objectives de mesure et de comparaison empruntées aux sciences exactes. Nous demandons aux maîtres qui n'étaient souvent qu'*enseigneurs* de se faire *observateurs*; ils y réussiront

aisément si, respectueux de l'enfant, ils se montrent plus empressés à le comprendre qu'à le corriger.

JEAN MOREL.

GÉOGRAPHIE

Camille Vallaux : *Les Sciences géographiques*, Alcan.

Depuis plus de vingt ans, M. Camille Vallaux enseigne la géographie. La liste de ses articles et de ses livres sur des sujets géographiques est longue et variée. Il a fait une étude particulière des mers et de la navigation. Il a visité et décrit la Bretagne, l'archipel de la Manche, la Norvège. En collaboration avec M. Jean Brunhes, il a publié un volume important sur *La géographie de l'histoire*. Après tant de recherches sur les questions les plus diverses, il a voulu dégager les notions fondamentales qui constituent le fond de la discipline géographique, il s'est proposé d'écrire une philosophie de la géographie.

C'est le résultat de ses méditations sur ce sujet qu'il nous apporte dans un ouvrage considérable : **Les Sciences géographiques**. Très complet, très documenté, et en même temps très personnel et très suggestif, ce travail sera sûrement très lu et suscitera des controverses. On emporte de sa lecture l'impression d'un grand savoir et aussi de beaucoup de doutes.

A la simple inspection des chapitres, ce savoir se manifeste. Les premiers traitent de la géographie proprement dite, dont M. Vallaux étudie les divers éléments : définition, régions, climats, faits de masse, tours d'horizon, modification des milieux par l'homme, possibilités d'expérience et de prévision. Dans une seconde partie, l'auteur traite des géographies particulières ; physique, biologique, historique et sociologique.

Les doutes apparaissent quand il passe à l'explication des notions qu'il a recueillies. Nous avons tous entendu dire qu'il n'est pas bon, quand on n'est pas médecin, de lire des traités de médecine. Peut-être n'est-il pas meilleur, pour un géographe, de trop approfondir les traités de métaphysique. M. Camille Vallaux a dans sa bibliothèque le remarquable ouvrage de M. Meyerson sur *l'Explication dans les sciences*. Il l'a lu et relu, et il le cite souvent. Il semble avoir contracté dans cette fréquentation un besoin de tout comprendre qui, appliqué à la géographie,

est excessif. S'il est une discipline à propos de laquelle on peut affirmer qu'on ne sait jamais le tout de rien, c'est bien la géographie. Lui demander plus que de mettre de l'ordre dans l'exposition de faits contingents, c'est lui demander trop. S'il avait admis la vieille définition d'après laquelle la géographie est la description raisonnée de la surface de la terre, considérée comme le séjour des êtres vivants et le cadre des sociétés humaines, M. Camille Vallaux aurait marché sur un terrain plus ferme.

Ce n'est pas ici le lieu d'instituer avec lui des controverses doctrinales. Disons seulement que sa critique ne sera pas stérile. Il est bon pour le progrès de la science qu'on mette parfois en question les idées reçues, surtout quand on le fait comme M. Vallaux avec beaucoup de talent et un grand amour de la vérité.

Nous voudrions, avant de terminer, appeler l'attention sur deux questions de détail qui intéresseront peut-être un certain nombre de lecteurs.

La première est relative à la durée du pouvoir germinatif des graines.

> La persistance tenace des puissances de vie dans les graines a été prouvée, écrit M. Vallaux (p. 367), par quelques expériences célèbres, notamment par la germination de quelques grains de blé trouvés dans les sépultures d'Egypte où ils étaient demeurés, loin du soleil, pendant trois mille ans, comme les momies étendues près d'eux.

Cette croyance n'est pas propre à notre auteur ; on peut même dire qu'elle est très répandue. Qu'en faut-il penser ? M. Paul Becquerel a institué sur la question, au Muséum d'Histoire naturelle, des expériences méthodiques dont il a donné les résultats dans la thèse qu'il a soutenue en 1907, à la Sorbonne, pour le doctorat ès-sciences (1). Ses recherches ont porté sur de vieilles graines de la graineterie du Muséum, dont la date d'arrivée, rigoureusement contrôlée, variait entre 25 et 136 ans. Ces graines représentaient 500 espèces de plantes. Il a été obtenu vingt germinations seulement, et cela pour des graines ayant de 28 à 87 ans. Aucune graine ayant plus de 87 ans n'a germé. Cette expérience tranche la question de la durée de germination des graines. M. Paul Becquerel déclare que « la nature ne nous présente aucun cas de longévité indéfinie de la part des graines ».

Et les graines des tombeaux d'Egypte ? M. Becquerel n'a pas

(1) La thèse a été publiée à Paris, chez Masson, en 1907.

négligé de s'en préoccuper. Il rappelle que M. Griffon, professeur à l'École de Grignon, a demandé à M. Maspero son avis sur la question. M Maspero a répondu que, quand il s'agit de graines achetées aux fellahs comme venant des tombeaux, elles lèvent presque toujours parce qu'il y a eu supercherie, mais que, quand il s'agit de graines trouvées dans les tombeaux par les personnes mêmes qui les ont données aux expérimentateurs ou qui les ont expérimentées, à sa connaissance, elles n'ont jamais levé.

On ne peut plus désormais, conclut M. Becquerel, invoquer comme preuve de la longue durée de la vie latente et comme exemple de vie suspendue, les graines authentiques qui proviennent des sarcophages et des pyramides.

Le second point sur lequel nous voudrions indiquer un désaccord avec M. Vallaux concerne Frédéric Le Play et son école sociologique.

Beaucoup de monographies de cette école, dit-il (p. 394), sont des études de géographie économique. Elles ont été le plus souvent stériles.

Il serait facile de prouver, croyons-nous, que c'est là un jugement à réformer. Le Play est le premier qui ait appliqué la méthode d'observation à l'étude des sociétés humaines. Par là, par la création du merveilleux instrument d'étude qu'est la monographie de famille, il a ouvert en sociologie une ère nouvelle. Les deux écoles entre lesquelles se partage sa postérité scientifique, celle de la *Réforme sociale* et, plus encore, celle de la *Science sociale*, ont prouvé par des travaux très nombreux et de la plus haute valeur, la grande fécondité de cette méthode. Il y a eu là un des grands mouvements d'idées du XIXe siècle dont il faudra un jour écrire l'histoire. De même qu'on est revenu à Auguste Comte, on reviendra à Le Play et à son génial continuateur Henri de Tourville.

LUCIEN DE SAINTE-CROIX.

PRÉHISTOIRE

H. H. Wilder : *Man's prehistoric Past*, in-8 carré, ill. New-York, The Macmillan Company. — Maximilian Mayer : *Molfetta und Matera, Zur Praehistorie Sueditaliens und Siciliens*, petit in-4°, 24 planches en phototypie, cartes, plans, figures, Leipzig, Hiersemann.

La préhistoire est entrée dans sa période de maturité, bien

qu'elle ne soit encore presque nulle part l'objet d'un enseignement régulier dans les facultés. Il arrivera bientôt un moment où, par suite de l'accumulation des matériaux et de la complexité croissante des problèmes, ainsi que de leur importance, il faudra réorganiser entièrement le classement traditionnel des sciences, tel qu'il est admis en France par les divers organismes administratifs d'enseignement supérieur et le ministère.

Pour le moment, le recrutement des préhistoriens est quelque chose d'assez bizarre. Du temps de Bouvard et Pécuchet, Larsonneur était ridicule de s'intéresser aux cailloux, aux Druides et à leurs prédécesseurs. Mais depuis, les archéologues nationaux (j'entends par là les Français qui s'occupent des Gaulois et des Celtes ; les Anglais qui étudient les Angles et les Saxes, les Celtes et les Pré-Celtes ; les Allemands spécialisés dans l'étude des Germains,etc.) ont dû remonter de proche en proche de l'Age du Fer à celui du Bronze et de celui-ci aux diverses civilisations de la Pierre. Chez nous, Salomon Reinach et Camille Jullian, Toutain et Stéphane Gsell, Déchelette et A. Blanchet, ont sans hésiter suivi cette voie nouvelle qui s'ouvrait. Mais à côté, les préhistoriens se sont aussi recrutés parmi les géologues, les anatomistes, les paléontologistes ; la grande masse est formée de médecins, de fonctionnaires, etc., qui exercent une profession quelconque et cultivent la préhistoire, parfois en lui faisant de grands sacrifices d'argent et de peine, en marge de l'enseignement supérieur. Il suffira de peu de choses pour mieux coordonner ces efforts, en suivant les directives indiquées par le regretté Adrien Guébhard ; car les méthodes d'enquête et d'explication sont maintenant acquises.

Ceci à propos du manuel de M. Wilder, qui décrit le **Passé préhistorique de l'homme** : l'auteur est en effet professeur de zoologie à Smith College : la préhistoire n'est pas selon lui une discipline épisodique, mais la base même sur laquelle on peut édifier une meilleure « histoire naturelle » de l'animal dénommé Homme.

C'est surtout un traité destiné à vulgariser en Amérique des faits et des notions qui en Europe nous sont familiers par un grand nombre de publications. Je n'insisterai donc pas sur les chapitres du livre qui traitent de la préhistoire française, anglaise, etc., ni sur des questions de méthode et d'interprétation

pour lesquelles notre littérature européenne est bien pourvue. C'est d'ailleurs un fait assez remarquable que, même dans des sujets pareils, les Américains préfèrent aux publications originales françaises trop souvent des démarquages allemands. Ainsi pour le squelette de Combe-Capelle, découvert en France, étudié en France, et d'une manière admirable, on ne trouve cités ni Boule, ni aucun autre Français, mais bien Klaatsch dans la *Praehistorische Zeitschrift* et dans la *Zeitschrift fuer Ethnologie* ; pour le classement des races préhistoriques humaines, l'auteur renvoie à E. Fischer (qui est d'ailleurs un bon savant), article *Hominiden* dans un *Handbuch*, mais à aucun des anatomistes Topinard, Manouvrier, Deniker, etc., ni paléontologistes français ou belges qui ont les premiers et le mieux étudié ces races, pour la bonne raison que c'est chez eux que la plupart ont été trouvées. D'ailleurs, dans le texte même du livre, p. 425, le progrès scientifique dans l'étude anatomique de l'Homme préhistorique est attribué à Schwalbe, Klaatsch, Gorjanovic-Kramberger et Obermayer. Mais à aucun Français, Anglais ou Italien. Dans ces conditions la « science française », en ce qui concerne la préhistoire, ne va pas exister pour le grand public américain auquel cet ouvrage est destiné.

C'est injuste ; mais surtout, c'est imbécile.

Pendant mes six mois d'Etats-Unis et de Canada, on ne me l'a pas caché, que nous n'avions ni chimistes, ni physiciens, ni archéologues, ni latinistes, ni savants d'aucune sorte. Avec les Américains moyens, inutile de discuter ; c'est comme ça, puisque leur professeur l'a dit ; et comme les professeurs américains savent tout et sont les meilleurs du monde, que vaut la parole, même d'honneur, d'un « foreigner », surtout Français, donc vaniteux et chauvin par définition? Si, dans ces conditions, on réclame, on est ridicule; alors j'avais pris le parti de ne pas discuter, mais de traiter mes interlocuteurs d'ignorants le plus brutalement possible, en leur conseillant de passer l'Eau.

Pour certains domaines, notre supériorité depuis cinquante ans est incontestée aux Etats-Unis : en cuisine et dans la chansonnette comique ; c'est une consolation.

Pour en revenir au manuel de M. Wilder, il est fait avec soin, les illustrations sont bien choisies et très nettes et, sauf ces lacunes documentaires, c'est un bon ouvrage.

§

Le livre, très bien illustré, de M. Maximilian Mayer sur **Molfetta et Matera** est une nouvelle édition, très augmentée, d'un rapport de fouilles, d'abord paru en italien, sur deux stations de première importance, qu'il a découvertes. Molfetta est situé au nord-ouest de Bari, dans les Pouilles, et Matera dans la Basilicate sur la ligne qui va à Tarente. Les fouilles de M. Mayer dans ces deux localités ont dès le début attiré l'attention des savants du monde entier : MM. Mosso, Peet et bien d'autres ont discuté ses découvertes, et c'est pourquoi ce livre, qui situe dans la préhistoire générale les instruments de pierre, les objets d'os et surtout les poteries, découvertes mieux que ne le faisait le simple journal de fouilles paru en italien, doit être accueilli avec reconnaissance. En fait, ces deux stations, avec leurs alentours immédiats, fournissent deux chaînons qui manquaient dans la série qui va de la Grèce à la Sicile. Personnellement, je suis heureux d'y voir reproduites des poteries de type néolithique (à décor en relief, souvent cordé) et des poteries faites à la main, peintes de décors géométriques qui se rattachent aux séries cananéenne, égéenne et béotienne d'une part, et à mes séries kabyles d'autre part, avec l'intermédiaire maltais que j'ai signalé dans les *Harvard African Studies*, tome II. La partie céramographique de ce livre est de première importance pour l'étude des types de poteries du pourtour de la Méditerranée, auxquelles se rattachent probablement certaines séries découvertes en Thrace et en Macédoine, et au moins l'une des séries de Suse décrites par E. Pottier dans les *Mémoires de la Délégation en Perse.*

Sur d'autres points, on pourrait indiquer quelques objections possibles, par exemple en ce qui concerne certains objets en pierre. L'auteur reproduit, planche II, un certain nombre d'éclats que dans le texte, p. 54-55, il donne comme des pointes de flèches. Considérés isolément, dit-il, ces éclats n'auraient pas eu ce sens, qui n'apparaît que si on les dispose en série. La phototypie permet de juger à la loupe que ce sont des éclats sans retouche aucune, plus ou moins triangulaires, avec un semblant de pédoncule. L'existence de ces « pointes de flèche » donne occasion à l'auteur de conclure à l'existence de l'arc, donc d'un type déterminé de civilisation.

Or, je sais bien, d'après les énormes séries, à tous stades de

travail, que j'ai étudiées dans les musées des tats-Unis, et d'après une belle série pédonculée que m'a envoyée M. Reygasse, que des formes très grossières de pointes de flèche se rencontrent un peu partout ; mais elles présentent toujours à l'examen plusieurs caractères typiques qui se retrouvent autant dans les séries préhistoriques que dans les séries indiennes modernes dont l'usage, comme pointes de flèches, est certain. Ces caractères manquent aux pointes de M. Mayer. D'autre part, j'ai découvert 29 stations néolithiques, encore inédites, dans la région de Bourg-la-Reine, qui m'ont fourni en dix-sept ans environ 3.000 pièces travaillées, et au moins autant d'éclats. Parmi ceux-ci, les éclats triangulaires pédonculés sont au nombre d'une cinquantaine ; je les croyais pointes de flèche, d'abord ; mais j'ai trouvé aussi des pointes typiques ; la comparaison des deux séries m'a fait éliminer les premières et adopter l'attitude générale suivante, fondée sur bien des comparaisons :

Il est toujours possible, si l'on a trouvé plusieurs dizaines d'éclats bruts, d'en sérier un certain nombre uniquement d'après leur forme dans une catégorie technologique connue ; mais ce procédé de classement n'est qu'un trompe-l'œil et n'a aucune valeur scientifique; on ne doit classer dans chaque série que les éclats qui présentent des traces de travail intentionnel, parce que d'une part les possibilités d'éclatement du silex sont en nombre limité, que d'autre part le nombre des ustensiles nécessaires aux hommes préhistoriques était lui aussi limité, et que le calcul des probabilités limite à son tour les possibilités de classement.

Cette règle générale, si on l'applique aux trouvailles de M. Mayer, oblige à éliminer sa série des pointes de flèche, ainsi que l'hypothèse culturelle à laquelle cette série a servi de base. Mais on gagne alors quelque chose : plus loin, M. Mayer s'étonne en effet que les grottes et stations apuliennes n'aient pas fourni non plus de pointes de javelot, ni de poignards, ni en général d'armes en pierre militaires ni même cynégétiques ; il se demande comment les habitants ont pu, dans ces conditions, se défendre contre leurs ennemis et se procurer du gibier ; il suppose que, pour la première alternative, la vie dans l'Apulie était « idyllique » ; et pour la deuxième, il pose la question sans la résoudre.

La réponse est simple : on ne trouve pas, en règle générale, d'armes, de flèches, de poignards, etc., dans les *stations*, mais seulement dans les *ateliers* ; les pointes de flèche, etc., se trouvent sur les terrains de parcours et de chasse, donc isolément. Mais on les rencontre en masse, parfois par centaines, à l'état d'ébauches, ou de malfaçons, ou finies, dans les ateliers de la pierre ; puisqu'il n'y en a pas dans les stations de M. Mayer, c'est que cette spécialité industrielle y était inconnue et que ces instruments de pierre, sinon les autres aussi (autre problème), y étaient des objets manufacturés d'importation. Faute de place, je ne développe pas ce nouvel argument, qui nécessiterait une étude comparative des procédés du commerce préhistorique dans l'Italie méridionale et ailleurs en Europe.

Un chapitre très intéressant, qui apporte beaucoup de faits nouveaux sur les Sicules et les Sicanes, termine cette excellente monographie.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Docteur Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, gr. in-8, Alcan. — Mémento.

On sait dans quelles tragiques circonstances, à la fin de l'été dernier, en pleine vigueur créatrice, ayant de peu dépassé la cinquantaine, en plein épanouissement de sa tâche, j'ose dire de sa mission d'expérimentateur et d'apôtre, la mort est venue saisir le docteur Geley. Un stupide accident d'avion a fauché en quelques secondes cette haute intelligence, portant en elle la flamme des ardentes espérances et des nobles hardiesses de la pensée.

...J'ai eu la rare bonne fortune de connaître et d'aimer le savant disparu, dont l'avenir dira, j'en ai la certitude, qu'il fut un grand savant et un admirable précurseur. J'ai pu, pendant un temps malheureusement trop bref, suivre de près l'intensité passionnée de son effort et l'élan merveilleux de sa pensée qui, à tout instant, bondissait en avant des faits. Son zèle fut prodigieux. Il était doué d'une puissance de travail inouïe. L'on saura un jour quel travail de discrimination formidable il faisait, au préalable, subir aux phénomènes qui lui semblaient prêter à l'investigation, et l'extrême rigueur de la prudence avec laquelle il

opérait. Sa préoccupation constante au cours des expériences, j'en fus maintes fois témoin, était de se demander : « Comment tel phénomène, d'apparence surnormale, pourrait-il être produit par des moyens humains? » Il l'expérimentait à satiété, s'imposant, aussi bien qu'au médium, un contrôle poussé jusqu'à l'extrême limite de la circonspection. Et nul ne fut plus âpre à déceler la fraude, comme dans le cas, par exemple, du médium Erto. Car en métapsychique, la fraude elle-même est admirablement instructive. Et, contrairement à l'opinion courante, les savants sont plus intéressés que quiconque à la découvrir : tant est fausse et profondément injuste la réputation de crédulité que leur prête gratuitement la niaiserie du vulgaire !

Quelques semaines avant l'absurde catastrophe qui devait l'arracher à ses travaux et à notre affection, le docteur Geley publiait sous ce titre : **L'Ectoplasmie et la clairvoyance**, un copieux ouvrage, dont les circonstances ont fait, hélas ! une sorte de testament scientifique, et où il exposait l'ensemble de ses recherches et de ses expériences de 1918 à 1924 ; expériences qui ont porté, à part égale, sur la métapsychique subjective (faits de lucidité) et sur la métapsychique objective (faits d'ectoplasmie). Avant de les exposer méthodiquement, l'auteur a jugé nécessaire de fixer les conditions essentielles de l'expérimentation médiumnique. Cette expérimentation est chose délicate et ne s'improvise pas. Le maniement d'un médium est d'une pratique autrement compliquée que celle des instruments de physique ou des substances de la nomenclature. Les phénomènes médiumniques sont le résultat d'une collaboration psychophysiologique inconsciente du médium et des expérimentateurs. Le premier terme du problème de l'expérimentation médiumnique consiste donc dans la création d'une ambiance favorable, excluant par avance toute organisation de concours, de défis, toute ingérence de jurys ou de comités d'études, qui, pratiquement, n'aboutissent d'ordinaire à aucun résultat. Le médium est un être dont les éléments constitutifs mentaux, dynamiques, matériels, sont susceptibles de se décentraliser momentanément. Ce don, extrêmement rare, semble de plus être héréditaire, et spontané, comme les dons artistiques. Il peut y avoir coexistence des dons physiques et psychiques, comme chez Franek Kluski ; le plus souvent, il y a alternance entre les deux médiumnités, comme chez Eva

Carrière ou Stéphan Ossoviecki. On peut envisager la possibilité dans l'avenir d'une éducation rationnelle des médiums : question de temps et de patience. Mais tout ou presque tout reste à créer en cet ordre d'idées. Le rendement des facultés d'un bon médium exige chez ce dernier une parfaite santé, un parfait équilibre physique et moral ; sur cet ultra-sensitif, la raillerie ou la défiance exercent une action nettement inhibitrice. Un contrôle mal défini, une lumière trop vive ou trop brusque annihilent ses facultés en provoquant chez lui un ébranlement nerveux préjudiciable. Pour les médiums à effets physiques, principalement, l'état de transe constitue un état hypnoïde peu profond et très instable, presque toujours détruit par la plus petite manœuvre intempestive ou maladroite des contrôleurs. L'éducation de ceux-ci s'impose donc au moins autant et aussi rigoureusement que celle des médiums.

On peut poser comme axiome, en thèse générale, que lorsqu'un médium triche, ce sont les expérimentateurs qui sont coupables, ou par suggestion mentale blâmable, ou par négligence ou par incompétence, ou par insuffisance de contrôle. Le contrôle ne doit pas être rigide et, partant, stérilisateur, mais intelligent, souple, adapté aux modalités de l'expérimentation.

Si les observateurs ont la sagesse de considérer comme négligeables les phénomènes élémentaires et les petites fraudes dont ils peuvent relever, fraudes qui sont l'effet inconscient, la plupart du temps, de l'automatisme initial qui marque le début des manifestations médiumniques ; s'ils laissent se développer les manifestations au lieu de les paralyser dès le début par des exigences intempestives, alors, à coup sûr, ils obtiendront des faits d'une telle variété, d'une telle beauté et d'une telle importance, que leur conviction sera faite, inébranlable et définitive.

Il faut savoir gré au docteur Geley d'avoir tracé une fois pour toutes, d'après son expérience personnelle, la méthodologie clairvoyante, rationnelle, le *novum organum* de l'expérimentation médiumnique.

Le docteur passe ensuite en revue les innombrables expériences auxquelles il s'est livré, en ce qui touche la clairvoyance ou lucidité, avec différents sujets, notamment Mme Briffault et l'ingénieur polonais Stephan Ossoviecki : ce dernier doué en particulier d'un don de clairvoyance réellement merveilleux. Lecture

de plis cachetés, pénétration stupéfiante de la personnalité humaine dans son passé et son avenir, sont les moindres facultés de cet homme extraordinaire, qui a eu d'ailleurs dans son pays une vie singulièrement mouvementée, tragique par instants : véritable personnage de roman, d'une activité prodigieuse, et qui exerce un charme étrange sur tous ceux qui l'approchent. Dans sa jeunesse, il possédait également des dons de **télékinésie**, ou déplacement d'objets sans contact. Mais l'effort qu'ils exigeaient fut cause d'un tel épuisement pour l'ingénieur qu'il dut y renoncer. Sa faculté de clairvoyance se développa d'autant. Enfin, il jouit également de la faculté de dédoublement. On conçoit qu'avec un homme si singulier, le docteur Geley, aidé du professeur Richet et de maints autres assistants, ait réalisé, de 1921 à 1923, tant à Paris qu'à Varsovie, d'admirables expériences. Sur dix épreuves, l'expérimentateur obtint 8 réussites complètes, une incomplète, et seulement un échec.

La seconde partie de l'ouvrage du docteur Geley, et la plus importante, est consacrée aux phénomènes de matérialisation, auxquels il applique le terme général d'*ectoplasmie*. La certitude objective des faits, corroborée par la multiplicité des expériences et la qualité des expérimentateurs, d'une part ; la netteté catégorique, d'autre part, des rapports exposés publiquement aux Congrès métapsychiques de Copenhague et de Varsovie, sont de nature à émouvoir l'attention et vaincre les préjugés des plus prévenus contre ce genre d'études. Beaucoup ont compris déjà qu'on ne se trouve plus en présence de fantômes et d'esprits, de faits ou d'illusions surnaturels ou supra-normaux, mais d'un phénomène biologique spécial, moins incroyable qu'il peut sembler au premier abord, dont l'on commence à entrevoir la genèse et les conditions essentielles, et qui semble présenter quelques analogies avec certains phénomènes connus et classés de la physiologie normale. Le fait de l'ectoplasmie, dépouillé du merveilleux dont se complaisent à l'entourer, sinon à l'obscurcir, les anciennes théories spirites, se réduit, selon le docteur Geley, à « un dédoublement physique du médium, extériorisant, à l'état de transe, une portion, minime ou importante, de son organisme, soit sous forme vaporeuse, soit sous forme solide, et la substance ainsi extériorisée devenant susceptible à l'occasion, un temps plus ou moins bref, de revêtir toutes les capacités anatomiques ou

physiologiques d'organes biologiquement vivants. » Si fort qu'il confonde notre imagination ou notre raison, ce fait n'en semble pas moins établi actuellement par les observations concordantes de savants de tous les pays. Après avoir fourni un substantiel résumé des innombrables travaux qui ont contribué à établir la réalité objective de ces phénomènes, le docteur Geley passe au récit détaillé de ses propres expériences pendant huit ans.

Nous ne reviendrons pas sur ces premiers tâtonnements de la métapsychique naissante, qui sont aujourd'hui du passé. Aussi bien les avons-nous relatés en leur temps. Qu'il nous suffise de rappeler la longue série d'expériences menée de 1916 à 1918 avec le médium Eva Carrière, en collaboration avec Mme Bisson ; les expériences poursuivies de 1919 à 1921 à l'Institut métapsychique, en collaboration avec le professeur Richet et le comte de Gramont, avec le médium polonais Franek Kluski, et les matérialisations de membres humains, attestées par de nombreux moulages, et dont plusieurs procès-verbaux de constat, parmi lesquels une déclaration du service de l'identité judiciaire de la préfecture de police, soulignent le caractère original, sans falsification possible et sans le moindre rapport avec les empreintes digitales des assistants ou du médium ; les expériences avec le médium Jean Guzik, en 1922 et 1923, suivies d'un certain nombre de séances de démonstration, et qui donnèrent lieu à un rapport signé par 35 notabilités françaises et étrangères, attestant la réalité des faits constatés et contrôlés par tous les assistants : déplacements d'objets sans contact, parfois très étendus ; sensations lumineuses, tactiles et auditives inexplicables, excluant toute possibilité d'illusions, d'hallucinations individuelles ou collectives ou d'une quelconque supercherie. J'eus la bonne fortune, voilà deux ans, d'être convié avec d'autres représentants de la presse, des médecins, des hommes de science, à plusieurs de ces séances démonstratives, et je fus, comme beaucoup d'autres, témoin de phénomènes de télékinésie probants, mais réellement incompréhensibles, dans les données actuelles de la connaissance. Le livre purement documentaire du docteur Geley s'achève sur une relation des expériences poursuivies en Allemagne par le docteur de Schrenck-Notzing avec son médium Willy, et sous le contrôle d'une centaine de savants, tous profondément sceptiques et pour la plupart hostiles, et qui tous, finalement, se déclarèrent absolu-

ment convaincus de la réalité des phénomènes dont ils furent témoins.

Le docteur Geley, dans son œuvre, s'est abstenu de toute tentative d'explication des faits, comme de toute théorie. Reprenant à son compte la réponse que Pasteur adressait aux adversaires de ses découvertes, il s'adresse à son tour aux détracteurs de la métapsychique pour leur répliquer : « Il n'y a ici ni religion, ni philosophie, ni athéisme, ni matérialisme, ni spiritualisme qui tiennent. C'est une question de faits. » Est-ce à dire que ces faits formidables ne comportent pas encore d'interprétation scientifique possible ni de conséquences métaphysiques? Loin de là, et le docteur se réservait de démontrer dans un prochain ouvrage : *Genèse et signification des phénomènes métapsychiques*, par une discussion philosophique approfondie, que la métapsychique, à son avis, « entraîne des conséquences absolument révolutionnaires pour la biologie et la psychologie ». Il est à craindre que la mort brutale ne lui ait pas permis de mener à bonne fin l'œuvre qu'il méditait...

Mémento. — Il est superflu, je pense, de marquer la place prépondérante que notre confrère René Sudre s'est acquise de haute lutte et depuis plusieurs années, parmi les maîtres incontestés de la science psychique. C'est dire le haut intérêt qui s'attache à la courte brochure d'histoire et de combat qu'il vient de publier sous ce titre : *La lutte pour la métapsychique*, et où il s'est proposé pour dessein, selon ses propres termes, « de répondre aux adversaires, ignorants ou prévenus, de la métapsychique, et de donner une vue d'ensemble de deux années de lutte, pour faire reconnaître une science nouvelle et capitale ... La métapsychique est la science de certains pouvoirs anormaux de l'esprit. Loin d'être un ésotérisme, elle prétend, sans aucune tendance morale ou religieuse, entrer dans la culture universelle, et réclame droit de cité parmi les autres domaines de la connaissance ». Ses justes revendications, son rôle futur et les méthodes qui lui sont particulières, se trouvent résumés de main de maître en ces courtes pages par un des plus érudits et des plus clairvoyants esprits de notre temps. — Dans sa dernière réunion du 15 décembre dernier, le comité de l'Institut métapsychique international a élu à l'unanimité pour directeur de l'Institut le docteur Eugène Osty. On sait les admirables expériences du docteur Osty sur la lucidité à objectif humain, relatées dans son beau livre : *La connaissance supranormale*, qui fait autorité en la matière et marque vraiment une date dans l'histoire de la métapsychique. L'éminente personnalité du docteur Osty, l'estime dont il est universelle-

ment l'objet dans les milieux scientifiques, justifient la confiance qui met entre ses mains l'héritage de son regretté prédécesseur, et les destinées de la recherche métapsychique. — *Imitation de Jésus-Christ, devant le spiritualisme moderne*, par Claire Galichon. Maison des Spirites, 8, rue Copernic. — *Pour devenir physionomiste* (étude sur la physionomie), par E. Caslant, Ed. Durville. — *Les guérisons miraculeuses* (ce que l'on obtient à Lourdes ; ce que l'on pourrait obtenir), par Hector Durville, Ed. Durville. — Henri Durville : *3e Congrès international de psychologie expérimentale*, (juin 1923), compte rendu détaillé des travaux ; Ed. Durville. — Trois initiés : *Le Kybalion*. (Etude sur la philosophie hermétique de l'ancienne Egypte et de l'ancienne Grèce), traduit de l'anglais par André Durville. Ed. Durville. — Charles Lancelin : *L'humanité posthume et le monde angélique*, Ed. Durville. La mort, selon l'auteur, n'est qu'un simple incident vital, et ne modifie pas la mentalité humaine. Les Entités désincarnées, quoique douées de plus d'agilité pour le bien, restent soumises, hiérarchiquement, aux Entités supérieures, lesquelles semblent bien jouer vis-à vis de l'humanité terrestre le rôle que la théologie catholique prête aux anges-guides. Les anges ne seraient-ils que des entités mortes du monde charnel et plus ou moins évoluées? A la lumière des textes canoniques, l'auteur examine cette doctrine occultiste et confronte habilement les deux thèses. — Signalons, dans *Les Praticiens français*, une très intéressante série d'articles sur « la Question métapsychique », par le docteur Stephen Chauvet.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

L'Europe nouvelle : Lettres inédites de Bonaparte, jaloux, à Joséphine de Beauharnais, frivole. — *La Revue hebdomadaire* : Comment Pasteur peut devenir un mythe océanien. — NAISSANCES. *Le Grenier* : La province et Paris, selon M. Jean Zay ; *Œsophage* : rentrée de M. Tristan Tzara par 4 poèmes obscurs et 1 bref texte clair. — Mémento.

M. L. Weiss a eu l'accès des archives de Sagan. Il y a trouvé des inédits de Bonaparte qu'il commente et publie dans **L'Europe nouvelle** du 7 mars. Une note, qui sera précieuse aux historiens, aboutit à cette remarque relative à cinq lettres du général à Joséphine de Beauharnais :

On trouve les cinq lettres publiées dans l'ouvrage intitulé : *Vie privée, amoureuse, secrète et authentique de Napoléon Bonaparte et des princes et princesses de sa famille, contenant un grand nombre d'anecdotes curieuses ainsi que des lettres de Napoléon et de Joséphine...*, *publiées d'après les renseignements exacts et les divers mémoires du*

temps, et notamment ceux publiés par Constant, ex-valet de chambre de l'Empereur (Paris, Terry, 1836-1839, 2 volumes in-18). L'auteur de cette compilation dit qu'il les a tirées des « Mémoires si curieux d'une Contemporaine ». Il s'agit des *Mémoires d'une Contemporaine ou Souvenirs d'une femme* (IDA SAINT-ELME) *sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire*, etc... (2 vol. in-8, 1827). On les trouve en effet, ainsi que quelques autres, à la fin du tome II de ces Mémoires (p. 337-385) : *Lettres inédites de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie*. La première lettre est p. 343 et s. ; la deuxième, p. 345 et s.; la troisième, p. 355 et s., la quatrième, p. 373; la cinquième p. 379 et s. Elles sont publiées sans indication d'origine. On lit seulement dans l'avant-propos : « Nous livrons ces lettres au public en lui faisant le plaisir d'en reconnaître le cachet original, sans le fatiguer des preuves de leur caractère authentique... »

Aussi l'historien de Joséphine, AUBENAS, dans son *Histoire de l'Impératrice Joséphine* (Paris, 1857-1859) ne tient-il pas pour vrais les documents qui, pour toute autorité, n'ont à offrir qu'un si mince certificat.

De soi, Bonaparte amoureux écrit : « Il est impossible d'être plus faible et plus dégradé. » Et il interroge : « Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine ? » Dans une autre lettre, cette adjuration lui part du cœur : « Ah! ne sois pas gaie, mais un peu mélancolique. » C'est tout à fait d'un amant et de n'importe lequel. On trouverait vite un équivalent à cela dans Stendhal. Les trois autres lettres sont adressées : deux, à la « citoyenne » Bonaparte ; la dernière, à « Madame » Bonaparte. Toutes émanent d'un mari ombrageux et mécontent. Sa femme ne se presse guère de le rejoindre. « Tu n'as jamais aimé », accuse Bonaparte. Il n'écrit pas « moi ». Ce peut être un lapsus. Le général est si bouleversé qu'il en perd même l'orthographe :

Je te calculais le 13 à Milan et tu es encore à Paris. Je rentre dans mon âme. J'étouffe un sentiment indigne de moi et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle forme l'élément de la mort et de l'immortalité. Quant à toi, que mon souvenir ne te sois (*sic*) pas odieux. Mon malheur est de t'avoir peu connue. Le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre. Il s'était défendu de l'amour. Tu lui as inspiré une passion sans borne, une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière. Ton caprice était pour moi une loi sacrée. Pouvoir te voir était mon souverain bonheur. Tu es belle, gracieuse. Ton âme

douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi. Plus naïve, plus jeune, je t'eusse aimé (*sic*) moins. Tout me plaisait jusqu'au souvenir de tes erreurs et de la scène affligeante qui précéda de 15 jours notre mariage. La vertu était tout ce que tu faisais. L'honneur ce qui te plaisait, la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur. Jamais une journée sans te voir une heure sans le voir et le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé 6 mois mon portrait sans le retirer. Rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul et de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter.

Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre, tu as fait mon malheur, je t'en préviens. Je le sentis lorsque mon âme s'engageai (*sic*) lorsque la tienne gagnée journellement un empire sans bornes et asservissant tous les sens (*sic*). Cruelle, pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas ! Mais le reproche n'est pas dignedе moi. Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours la mort voltige autour de moi. La vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit ! ! ! Adieu Joséphine. Reste à Paris. Ne m'écris plus, respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur. Ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, la vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre ! ! !

Il n'a pas signé ce billet grandiloquent. Quelle défaite, pour celui qui déclara : « en amour, la seule victoire, c'est la fuite » !

De Tortone, il se plaint encore : elle n'est pas venue ; la maladie la retient, — même d'écrire ! Il y a « trois médecins chez elle ». C'est largement assez pour mourir.

Peut-être n'es-tu plus ! la vie est bien méprisable, mais ma triste raison me fait craindre de ne pas te retrouver après la mort. Et je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne plus te revoir. Le jour où je saurai que Joséphine n'est plus, j'aurai cessé de vivre. Aucun devoir, aucun titre ne me liera plus à la terre. Les hommes sont si méprisables. Toi seule effaçais à mes yeux la honte de la vie humaine. Toutes les passions me tourmentent. Tous les pressentiments m'affligent. Rien ne m'arrache à la douloureuse solitude et au serpent qui me déchire l'âme. J'ai besoin d'abord que tu me pardonnes les lettres folles que je t'ai écrites. Si tu les lis bien tu y vois que l'amour ardent qui m'anime m'a peut-être égaré. J'ai besoin d'être bien convaincu que tu n'es pas en danger. Mon amie, donne tout à la santé, sacrifie tout à ton repos. Tu es délicate, faible et malade. La saison est chaude, le voyage long, je te conjure, n'expose pas une vie si chère. Si courte que sois la vie, trois mois se passeront... Trois mois encore sans nous voir. Je tremble, mon amie, je n'ose plus lever ma pensée sur l'avenir. Tout est horri-

ble, et le seul espoir où je serai sûr de me calmer me manque. Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Si tu meurs, je mourrai tout aussitôt, mais de la mort du désespoir, de l'anéantissement.

Plus loin, le général déplore de savoir Joséphine « entre la maladie et trois médecins insensés ». Et il écrit ensuite :

Sans toi, sans toi, je ne puis plus être utile ici. Aime qui veut la gloire, serve qui veut la patrie, mon âme est suffoquée dans cet exil et lorsque ma douce amie souffre, est malade, je ne puis froidement calculer la victoire.

La dernière lettre, expédiée de Castiglione, le 4 thermidor, touche Joséphine à Milan. L'écriture est d'un scribe. Bonaparte a seulement signé. On y lit ce détail :

Murat est malade. La déesse du bal, Mad. Ruga lui a proprement donné une galanterie. Je l'ai envoyé à Breschia. Il est furieux. Il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te prie de communiquer cet article à Joseph et de lui conseiller de s'en tenir à sa Julie. Il en sera plus raisonnable et plus sain. D'autres personnes de l'état-major portent la même plainte contre Mad. Visconti. Bon Dieu, quelles femmes ? Quelles mœurs ?

Il est piquant que cette historiette relative à la santé des dames italiennes, qui donnent plus que l'on attendait de leurs faveurs, précède immédiatement ces remontrances de jaloux :

Je te fais mon compliment franchement, et j'ai serrement de cœur. On dit que le jeune Colincourt t'a rendu visite à 11 heures du matin et tu ne t'es levée qu'à 1 heure. Il avait à te parler de sa sœur et de sa maman. Il fallait prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive. *Mon âme est brûlante*. Je commence à me convaincre que pour être sage et bien se porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'adorable Joséphine. Tes lettres sont froides. La chaleur du cœur n'est pas à moi. *Pardi !* je suis le mari, un autre doit être l'amant. Il faut être comme tout le monde. Malheur à celui qui se présenterait à mes yeux avec le titre d'être aimé de toi. Mais tiens, me voilà jaloux. Bon Dieu, je ne sais ce que je suis, mais ce que je sais bien c'est que sans toi, il n'est plus pour moi, ni bonheur, ni vie... *Sans toi*, entends tu ? C'est-à-dire, toi tout entière. S'il est un sentiment dans ton cœur qui ne sois (*sic*) pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est empoisonnée, et le stoïcisme mon seul refuge. Aime-moi, reçois les mille baisers de l'imagination et tous les sentiments de l'amour.

Le 7, à Breschia, n'est-ce pas ?

Ce rendez-vous a tout l'air d'un rappel à un aide-de-camp, après la semonce. Il est bien de Napoléon.

§

M. P.-A. Hourey publie dans **La Revue hebdomadaire** (7 et 14 mars) des « Notes sur la vie pomotuane », d'une couleur, d'un mouvement, d'un pittoresque extraordinaires. Il a vécu toute une saison de pêche des nacres perlières sur un des îlots de l'archipel coralifère océanien, au large de Tahiti. Il y a vu de jeunes femmes bercer des cochons de lait. Il a appris que certaines les allaitent. Il conte que la mort d'un enfant désespère là autant que partout les parents, mais que l'enterrement est aussitôt suivi de réjouissances, parce que l'âme du défunt peut être au paradis. Il écrit sur la plonge et le trafic des pages émues et vivantes. Tout cela se lit avec un agrément continu. « Curieux pays où les bébés sont amphibies et les cochons ichtyophages », résume le voyageur. On est fort embarrassé de choisir que citer, parmi tant de faits et de tableaux inattendus. Nous préférons cette page à d'autres, parce qu'elle relate un événement qui pourrait être l'origine d'une belle légende, dans deux ou trois siècles, là-bas :

Journée Pasteur à Hikueru. N'y aura-t-il personne ici pour admirer la bonne volonté, le désintéressement de ces plongeurs que les trafiquants disent si bornés, si âpres au gain ? Tout le produit d'une journée de plonge — les nacres non ouvertes et qui peut-être recèlent des perles, — est entassé devant la *fare Tavana* (la maison de l'administrateur), une étiquette au bout d'un piquet, sur chaque tas, désignant le district donateur. Demain, l'agent spécial vendra les tas aux enchères et l'on escompte une recette de douze à quinze mille francs. Je doute qu'il y ait en France même un village de pêcheurs de cinq à six cents âmes qui ait montré cette générosité... Qui fut Pasteur et quel doit être l'usage de la somme produite par la vente de leur nacre, on le leur a dit, tant bien que mal. Ils l'ont tant bien que mal compris et l'opinion qui prévaut aujourd'hui parmi ces bonnes gens, c'est qu'un grand homme « popaa » là-bas, en France, a besoin d'argent pour continuer à faire des découvertes, qui doivent débarrasser l'humanité de toutes ses plaies et faire régner universellement la santé et le bonheur. Une telle représentation, chez ces primitifs, de la vie du savant exemplaire, jointe à leur interprétation de la quête faite sous son nom, aboutit, en ces confins du monde, à la naissance d'un mythe pasteurien.

§

Naissances :

1° **Le Grenier**, « revue mensuelle d'art, de littérature et de critique », vient de naître (mars) à Orléans, 17 rue de l'Ange.

M. Jean Zay, dans une jolie chronique, montre de l'ironie délicate.

A Paris, tout s'acquiert par artifice : la réputation pour les hommes, et pour les femmes, la beauté. La province au contraire est d'une appréciable franchise ; les femmes ne s'y fardant que dans la proportion d'une sur dix, celles qui sont jolies, encore qu'elles soient rares, peuvent prétendre à un double mérite. On ne se dissimule guère entre provinciaux la triste opinion qu'on a d'autrui ; mais une précieuse charité vous la fait cacher aux intéressés. Enfin si d'aventure quelque jeune talent, quelque esprit libre, s'avise de vouloir opprimer la province, elle a tôt fait de ramener les audacieux à de justes modesties ; elle tempère les fougues et modère les initiatives. Ainsi se tient-elle sagement à l'abri des chefs-d'œuvre et des révolutions.

Comment penserions-nous à vous, gens des bords de la Loire, sans une reconnaissance attendrie ? Vous avez gardé les vices banals et les vertus moyennes, vertus grasses des boutiquiers, vices vaniteux des petits jeunes gens. Vous eussiez inventé la monotonie si le bonhomme Adam n'en avait fait notre premier héritage ; vous l'eussiez créée d'un mot, d'une attitude, le dimanche quand vous montez avec vos familles vers le Mail où s'épanchent des musiques militaires. Cette compagne invisible s'est creusé à votre foyer une place large et confortable : mais quelle revanche les soirs d'élection, les jours de fêtes de Jeanne d'Arc, les matins de 14 juillet ! Ah ! la bonne joie provinciale spontanée et vigoureuse !

Tant de gens vieillissent trop vite, tant de choses étaient, qui sont mortes, qu'il nous plaît de vous voir fixer un moment la marche fuyante des idées et des jours. La province seule offre le moyen de vivre lentement et de bien mourir. Est-il pour le sage un plus séduisant programme ?

2° **Œsophage (Période)** est né en mars, 55, rue de Courtrai, à Bruxelles Ouest. C'est une publication « à l'instar » de nombre de feuilles que nous avons vu disparaître en bas âge à Paris. Nous souhaitons que l'expérience tentée là par MM. René Magritte et E.-L.-T. Mesens nous démente par sa durée. Ils ménagent du moins à M. Tristan Tzara une rentrée en 2 poèmes « dénués de sens. Et M. René Magritte termine un articulet sur l'évolution, par ces lignes :

L'évolution ne s'arrête pas, elle commence. On frisera souvent l'idiotie, peu importe, il est agréable de penser jusqu'où cela peut mener.

Il y a un troisième poème inintelligible de M. Tristan Tzara : « Bifurcation » et, de lui encore, cette déclaration :

La m..dre c'est du réalisme ; le surréalisme, c'est l'odeur de la m..dre.

Pour une fois, M. Tristan Tzara est clair et emploie des signes de ponctuation.

Mémento. — *La Revue Universelle* (15 mars) : « Souvenirs sur Mme de Loynes », par M. André Maurel.

Les Lettres (mars) : « Louis Bordeaux », par son frère, M. Henri Bordeaux. — « Conditions matérielles et spirituelles de l'art dramatique », par M. Henri Ghéon. — « Paul Valéry », par M. Alfred Poizat.

L'idée libre (mars) : « Jeanne d'Arc n'a pas été brûlée ! », article de « M. André Bourrier, ancien prêtre, ancien pasteur ».

Europe (15 mars) : Quatre lettres de Rosa Luxembourg, traduites par M. Léon Bazalgette. — « D'une barrière », un noble article de M. André Suarès, antérieur à la guerre, qui la prévoyait et, pour cela, a été refusé naguère par mainte revue.

L'antivivisection (janvier-février) commence une nouvelle campagne contre les tourmenteurs d'animaux et les expériences pratiquées dans les hôpitaux sur des humains : femmes enceintes, enfants malades et épileptiques, notamment.

Ceux qui viennent (2) : « Chez Joseph Delteil », par M. Robert Gaby.

La Revue européenne (1er mars) : « Elémir Bourges », par M. Valéry Larbaud. — M. P.-J. Jouve : « Songe ». — La seconde partie du « Paysan de Paris » de M. Louis Aragon.

Clarté (1er mars) : « Le suicide est-il une solution ? », éditorial. — « Controverses religieuses », par Alexandre Blok. — « Sorélisme ou Léninisme », par M. Michael.

La Revue mondiale (15 mars) : Un témoin : « La vraie situation en Syrie ». — « Le mystère du langage », par M. Ch. Callet.

Nouvelle revue (15 mars) : « L'Allemagne et la question Louis XVII », par M. René Le Conte.

Fortunio (mars) : « Daragnès », par M. P. Zilcke. — « Yeats », par M. Marcel Brion. — « A Tristan Derème », par Jean Garat.

La Revue française (15 mars) : numéro consacré en grande partie à Gustave Moreau.

Le monde nouveau (15 mars) : « Phèdre », inédit de Laurent Tailhade

sur la tragédie de Racine. — « Motivation et causalité », par M. Jules de Gaultier.

La revue anarchiste (mars) : « La question agraire et la révolution », par M. G. Bastien. — « Les mortes », poésie de M. Guy Saint-Fal.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : Début d'un « Cardinal Lavigerie », par M. Georges Goyau.

Le Correspondant (10 mars) : Lettres inédites de Vigny à la duchesse de Maillé, publiées par M. de Luppé.

La Revue de France (15 mars) : « L'armistice », début d'un journal de M. le général Nudant. — « Le retour », poème de M. Abel Bonnard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus (1798-1799). (*Journal des Débats*, 11 mars 1925.)

M. Hubert Morand publie, dans le **Journal des Débats**, quelques *Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus* (1798-1799). Ces lettres ont été communiquées au journal par MM. de Baudus et de Montenon, arrière-petits-fils du correspondant de Chateaubriand. Amable de Baudus en 1793 s'était réfugié en Hollande où il rédigeait la *Gazette de Leyde*, puis en Danemark où il collabora à la *Gazette d'Altona*. De là il gagna Hambourg où, en 1797, il commença la publication d'un journal français pour toute l'Europe, le *Spectateur du Nord*. Baudus compta parmi ses collaborateurs un autre émigré, Fontanes, qui passa quelque temps à Hambourg avant de se réfugier à Londres. Fontanes connaissait Baudus de longue date et on sait, d'autre part, quelle affection l'unissait à Chateaubriand : « C'est à cause de leur amitié commune pour Fontanes que Chateaubriand et Baudus, avant de s'être jamais vus, commencèrent à s'écrire par l'intermédiaire de du Theil, agent du comte d'Artois à Londres. »

Dans une de ces lettres, datée du 7 novembre 1798, nous trouvons quelques renseignements relatifs à la composition des *Natchez* :

... Je sens vivement, Monsieur, l'honneur que vous me faites en me demandant mes Rhapsodies pour votre excellent journal. Je vois que notre Ami vous a parlé des *Natchez*. Pour finir cet ouvrage, il me faudrait encore quelques années de repos que je ne puis me promet-

tre. Ma position dans ce pays devient de plus en plus précaire et affligeante et je ne vois guère le moyen d'en sortir. Je crains bien que M. de F[ontanes] ne se soit trop laissé aller à son attachement pour moi en fondant sur mon travail des projets de rappel de succès. Les *Natchez* sont bien loin d'avoir un mérite assez transcendant pour produire une telle révolution dans ma destinée : et, fussent-ils d'ailleurs tout ce qu'ils ne sont pas, les tigres de nos jours ne sont plus comme au temps d'Orphée ; je ne crois pas qu'on les attendrit beaucoup en jouant de la lyre : *mulcentem tigres*... Il n'y a de mon ouvrage que 7 livres sur 24 de mis au net ; et les 7 livres m'ont déjà coûté 4 ans. Encore sont-ils si imparfaits qu'ils ne pourraient soutenir l'impression. Malheureusement, les *Natchez* sont du nombre de ces ouvrages dont le Maître a dit : « Il veut du temps, des soins... »

A la fin de cette lettre, Chateaubriand demande à Baudus de penser « au solitaire Anglais » s'il entendait parler « de quelque place littéraire qui ne demandât que peu de travail et lui laissât beaucoup de loisirs ».

Dans la lettre suivante, datée du 5 avril 1799, la demande de travail est devenue beaucoup plus insistante. Cette fois, résume M. Hubert Morand, il s'agit de traductions :

Pierre-François Fauche, le fameux libraire français de Hambourg, ne voudrait-il pas faire des arrangements avec Chateaubriand pour un travail de ce genre ? Le gentilhomme breton traduirait un ouvrage quelconque, histoire, science ou roman ; il traduirait également du grec, du latin, de l'italien ou de l'anglais. Combien Fauche donnerait-il pour une feuille de traduction ? Chateaubriand voudrait avoir une prompte réponse, car il est pressé par les circonstances et songe à partir pour les Indes. Mais, après ces instances, l'orgueil du gentilhomme reparaît dans ces mots : « Il faut encore que j'aie la liberté de traduire autant de feuilles dans une semaine que je voudrais, selon ma paresse ou mes besoins. Il suffira seulement que le manuscrit soit de ma main, ce qui le prouvera incontestablement de moi, car, certes, je ne m'amuserai ni à corriger ni à copier le manuscrit d'un autre. »

La même lettre contient un passage fort intéressant pour l'histoire du *Génie du christianisme*.

Dans une page fameuse de la préface, Chateaubriand raconte qu'il songea à écrire son grand ouvrage religieux lorsqu'il eut appris la mort de sa mère par une lettre de sa sœur, Mme de Farcy, laquelle était morte elle-même lorsque cette lettre parvint à l'émigré. « Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières

surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré et j'ai cru. » Or, M. Victor Giraud a montré, il y a longtemps déjà, que Chateaubriand avait un peu arrangé, dramatisé ou « symbolisé » les choses. La lettre du 5 avril 1799 à Baudus confirme les raisonnements de M. Victor Giraud en prouvant qu'à cette date, c'est-à-dire plusieurs mois avant la mort de Mme de Farcy, le livre était en partie composé :

«... Je vais encore, Monsieur, prendre la liberté de vous importuner. Il faut que vous me rendiez un service auprès de Fauche. J'ai un petit manuscrit sur *la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie*. Cet ouvrage est *très chrétien*, tout analogue à la circonstance, et ne saurait guère manquer de ce succès attaché aux ouvrages de circonstances. Ce pamphlet contient à peu près trois feuilles d'impression in-8° ; j'en demande 15 guinées Fauche veut-il l'acheter ? D'abord il est à peu près sûr que le nombre d'exemplaires que Deboffe et Dulau pourront lui en prendre à Londres couvrira au moins ses frais. Voyez si vous pouvez, Monsieur, me rendre ce service. »

On voit, remarque M. H. Morand, que le *Génie du christianisme* ne reçut pas ce titre prestigieux par une première et subite inspiration de l'auteur. Il s'intitulait donc, le 5 avril 1799, *la Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* ; mais on trouve une première modification du titre dans la lettre que Chateaubriand adresse à Baudus le 6 mai 1799. Au sujet de sa lettre précédente, il s'exprime ainsi :

«... Il s'agissait de deux choses : d'une entreprise de traductions pour Fauche et d'un petit ouvrage sur *la Religion chrétienne par rapport à la poésie*... Cet ouvrage est un ouvrage de circonstance, commencé à la prière de Fontanes, et une sorte de réponse au poème du pauvre Parny, notre ancien Ami, qui vient de se déshonorer bien gratuitement. Je ne crois pas que l'opuscule sur la Religion puisse manquer sa vente, à cause du nombreux parti qui le porte, tant au dehors qu'au dedans de la France. La troisième partie de ce pamphlet contient plusieurs parties des *Natchez*... La nécessité et le retard de votre réponse m'ont obligé de faire des arrangements avec Dulau ; il s'agit maintenant de savoir combien Fauche veut m'en prendre d'exemplaires... »

Ainsi l'ouvrage que prépare Chateaubriand est une œuvre « de circonstance », et cette circonstance, c'est la publication du poème irréligieux et indécent de Parny, *la Guerre des Dieux*, qui avait paru au début de cette année. Sainte-Beuve, écrivant en 1844, a regretté que Parny ne fût pas mort avant d'avoir souillé par ce poème une renommée jusque-là charmante : que pouvait en penser Chateaubriand au temps du Directoire! Notons aussi la part que Fontanes prit à la conception du *Génie du christianisme*, puisque Chateaubriand commença

le livre « à sa prière », et revenons aux différents titres que l'auteur imposait à son œuvre.

Nous en avons déjà trouvé deux dans les lettres à Baudus. La lettre très connue que Chateaubriand écrivit à Fontanes le 19 août 1799 en donne un troisième : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts*. Et en voici un quatrième : il se trouve dans la dernière lettre à Baudus, qui est du 25 octobre 1799. Les trois premiers ne valaient pas grand'chose, étant beaucoup trop longs, mais le quatrième ne vaut vraiment rien du tout !

« Je vous ai déjà dit, Monsieur, que je réclamais votre indulgence pour mon livre religieux. Il s intitule : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre*. Il s'imprime ici aux frais de Dulau et Cie et formera deux volumes in-8 de 350 pages. Il me serait impossible de vous donner une idée exacte de ce livre, différent par son ton et son exécution de tous les livres religieux qui existent. J'ai fait tous mes efforts pour en bannir le ton polémique ou théologique et pour en rendre la lecture aussi agréable que celle d'un roman. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'y ai mis tout ce que je puis avoir dans le cœur et dans la tête : il n'y a pas grand'chose dans celle-ci à la vérité ; mais il me semble que j'éprouve quelques mouvements au fond du second, lorsque je pense aux personnes qui, comme vous, veulent bien m'honorer du nom d'ami... »

Cette lettre, observe M. Hubert Morand, est d'un intérêt capital au sujet de ce qu'on appelle « la sincérité religieuse » de Chateaubriand. « Confidence écrite en toute simplicité pour un ami inconnu et lointain. » Certes, mais la sincérité de Chateaubriand est toujours surveillée par son intelligence, et toutes ses spontanéités sont encore contrôlées.

Il faut encore remarquer l'intérêt particulier que présentent ces lettres à M. de Baudus. Elles comblent une lacune : la *Correspondance générale* de Chateaubriand, publiée par M. Louis Thomas, ne contient, en effet, pour ces deux années 1798-1799, que quatre lettres de l'auteur du *Génie du christianisme*.

R. DE BURY.

ART

Les Indépendants. — L'intérêt de l'Exposition des Indépendants s'impose moins de la présence de quelques œuvres maîtresses que de l'apport des tout jeunes, de ceux qui se manifestent

pour les premières fois ; on trouve dans leur afflux nombreux la preuve d'un persistant effort vers la plastique. (Décourageons les artistes dans leur intérêt, ils sont trop, énoncent gravement des critiques. Fort bien, mais si, parmi les découragés, il y a un Cézanne. Le propre des vrais artistes est, au contraire, de ne point perdre patience et de peindre malgré les temps durs et l'opinion hostile.)

Ces manifestations très drues de peintres nouveaux permettent d'entrevoir des tempéraments neufs, et aussi de préjuger quelles sont, parmi les nouvelles tendances récemment affirmées, celles qui trouvent de l'écho, parmi les jeunes générations.

Le constater, avec détail, au sujet des Indépendants et d'après les éclaircissements que l'exposition apporte, ne serait pas indiquer complètement la marche de ces tendances nouvelles. Car toute la jeune peinture et la jeune sculpture ne se donnent pas rendez-vous aux Indépendants. Il n'y a pas ou presque pas de graveurs. Si extraordinairement fournie que soit cette exposition (trois mille cinq cents numéros et chaque exposant réduit à deux œuvres), tout le monde n'y est pas.

Au premier regard, c'est l'anarchie. Symptôme excellent. L'art n'est pas grégaire et, quand il l'est, il a tort. C'est le signe de l'Ecole et de la recette. Cela n'empêche point que, parmi les jeunes maîtres, présents à cette exposition ou empêchés d'y accrocher deux toiles cette année, certains ont des séides qui vont jusqu'au sosisme, mais ce n'est pas très fréquent. Les recherches des jeunes, il le faut constater avec plaisir, comportent, à presque toutes les toiles dignes d'être signalées, une nuance au moins d'originalité ou la preuve d'un vif désir d'y atteindre.

Beaucoup cherchent sérieusement à construire. Il leur arrive de confondre l'abréviation et la construction, il leur arrive aussi de croire que, pour construire, on doit avoir recours à une coloration un peu sombre, qui donne l'illusion de la vigueur du modelé. Sans doute, ces brusques oppositions de tons noirâtres y peuvent servir, mais y a-t-il un peintre qui ait plus savoureusement modelé des figures que Seurat ? — et c'est dans le clair. Pour le présent, y a-t-il un paysage plus rigoureusement modelé que le coin de Notre-Dame et de Seine qu'expose, à ces Indépendants de cette année, Paul Signac ? — et c'est modelé, non seulement dans le clair, mais dans l'irisation. Le musée d'Espagne n'est pas

sans influence sur les solidifications d'un certain nombre de jeunes peintres, dont plusieurs sont d'ailleurs d'origine espagnole. Chez d'autres, les fonds sont souvent concrets, les personnages sont cherchés dans le caractère, et c'est un bien, mais chez M. Alix ou M. Gromaire, c'est une simple nuance qui sépare l'étude des silhouettes et des faces de méthodes caractéristes qui touchent à l'humour. Ils peuvent invoquer une grande autorité, celle de Daumier; je ne disconviens pas de l'intérêt de leur tentative. Le tout est de bien arrêter la ligne de séparation entre les deux gammes. Affaire de temps. Il y a des exemples de belles réalisations soudaines, après de longues périodes de tâtonnement.

Les jeunes peintres montrent un goût très vif pour les tableaux à figures, qu'ils appellent *composition*. Ils groupent des modèles à l'atelier; ce n'est pas de l'anecdote; les modèles sont disposés comme pour figurer un sujet, sujet qu'ils ne formulent pas. Ce sont des attitudes. Il n'y a pas d'objection absolue. Mais souvent, dans ces nombreux tableaux de nus féminins qu'il est commode de traiter en baigneuses, c'est la note naturiste de fonds qui est faiblement donnée, inspirée d'une petite étude cursive de plein air, qu'on ne s'occupe pas assez, au grandissement de l'atelier, de mettre en harmonie.

Nombre de jeunes paysagistes, sans retourner au plein air, demeurent ou redeviennent sensibles à la leçon de l'Impressionnisme. Ce sont les plus récents de ces peintres qui s'en souviennent le mieux, mais avec le souci d'équilibrer à des coins du tableau des masses solides et de respecter les densités diverses des eaux et des terrains. Cela s'affirme chez M. Henry Lejeune, Harboë, Sturkus, etc...

Les jeunes sculpteurs vont résolument à la déformation : j'entends ceux qui sont attirés vers les Indépendants, car il y a, par ailleurs, un fort courant vers une sculpture respectueuse de la vérité des formes, et qui paraît devoir l'emporter en nombre et en valeur. Mais ici, tout un jeune groupe est partisan d'une sorte de graphisme sculptural, subordonnant les vérités particulières à une image générale, souvent extrêmement simplifiée, agglomérant par exemple deux figures pour mieux rendre la ligne générale d'une étreinte. Les influences picturales ne sont point étrangères à ce jeu schématique des lignes. Après que la sculpture par Barye, Rodin, Bourdelle a pesé sur l'esthétique des peintres, en leur suggérant

des simplifications de mouvements, d'allures, de détails d'accessoires, du masque humain, même ramené à ses plans principaux, les sculpteurs ont voulu s'inspirer de la souplesse de mouvement de la peinture, de l'aspect elliptique qu'elle peut donner d'un enchevêtrement de corps humains.

Une question de métier, de procédé qui touche d'ailleurs de très près au principe d'art, a modifié le faire de certains sculpteurs. La taille directe a poussé au schéma. Nombre d'artistes adoptant la taille directe ont cru qu'elle exigeait de la rudesse et un mode gothique de sculpter les corps. Or, la taille directe, bien maniée, telle que la sait son premier promoteur, Abbal, est capable de toutes les souplesses. C'est l'art même de ceux qui après lui, ont adopté ses méthodes, c'est leur recherche de style, et non l'obéissance à la matière, qui a dicté tant de cous obstinément collés aux épaules, tant de rondeurs trop générales ou de poses trop anguleuses. Et il est inutile de noter que ce n'est pas le procédé qui doit guider l'artiste, et l'on peut dire, sans que ce soit une banalité, que lorsque l'artiste, n'ayant qu'à demi réussi sa figure, prétend avoir obéi à la matière, ce qu'il confesse en réalité, c'est: qu'il n'a pas su maîtriser sa matière.

Mais voici des réflexions bien générales. La sculpture n'abonde jamais aux Indépendants. Nous retrouvons Contesse doué de grâce et Guenot d'heureuse souplesse et expert à choisir de beaux bois à teintes jolies, pour en extraire des figures de femme. Camille Pautot avec un buste dont l'étude faciale est très poussée et agréable d'effet. Matéo Hernandez avec ses solides et synthétiques études d'animaux en granit noir, en diorite. Hortense Begué, animalière de grand mérite, qui s'écarte le moins possible de la nature et obtient une belle allure de vérité. Brécheret très tourmenté, à la recherche de mouvements généraux, de lignes décoratives, qui seraient très heureux, si le format de ses réalisations en plâtre était moindre. De Creeft prouve sa valeur de sculpteur par des bustes très étudiés. Celui qu'il nous montre du peintre Koyonagui est excellent, à la fois résumé et vivant; ses recherches de synthèse abrégée, toujours ingénieuses, ne donnent point tout l'effet plastique qu'il en espère. Goursat expose une pittoresque statue de Lucien Guitry, en carton peint d'un mouvement très juste, essai de sculpture humoristique intéressant.

Il n'y a guère de graveurs aux Indépendants, ou bien ils y exposent de la peinture. L'ordre alphabétique ne les attire pas. Ils ont besoin des stands que leurs ménagent les autres Salons, ou au moins des ingénieuses alternances de couleurs et de blanc et noir que leur prépare le Salon d'Automne. Mais on peut voir aux Indépendants des monotypes de Raphaël Drouart, qui joint à un métier très averti une véritable saveur de style.

§

Les Peintres : d'abord les vétérans, les fondateurs des Indépendants.

Paul Signac avec ce beau paysage de Notre-Dame, une de ses plus belles œuvres, qui maintient le prestige du pointillisme, par la vérité esthétique de ses lumières et de ses couleurs, et cette admirable aquarelle du *Trieux*, si souple dans son mouvement de barques sous la course légère des nuages.

Angrand, avec deux dessins rehaussés qui sont des meilleurs qu'il ait jamais montrés. Pourquoi Charles Angrand, qui jadis a peint de si remarquables paysages de Seine, se borne-t-il au dessin? Il tire de larges effets de sa méthode. Sa scène d'intérieur entre mère et fillette est d'un joli goût simple et subtil, mais son étude de chevaux sous la pluie est une très belle page, par la véracité de l'émotion de ses études d'animaux et l'intensité de mélancolie vraie de son paysage trempé par l'averse.

Luce alterne de peindre des chantiers encombrés où il chante la beauté du travail ouvrier par des silhouettes exactes et simples de carriers et de maçons cherchés dans la noblesse de l'attitude, et des coins de nature, très verdoyants, où il n'admet guère que l'eau à varier les masses vertes des bouquets de bois qui s'y reflètent, sans qu'un détail floral y mêle sa vérité versicolore. Il y place des baigneuses, de belle ligne, et l'ensemble se pare d'harmonieuse sobriété.

C'est de la génération suivante qu'est Alexandre Orbain, un de nos meilleurs paysagistes, d'une absolue originalité de métier, qui rend tous les effets variés de l'atmosphère par des moyens neufs. Sa dernière série d'effets de temps gris et de pluie sur la Seine et sur le paysage des Andelys est très remarquable. Il en a détaché deux très belles pages pour les Indépendants.

Widhopff vient d'une autre filière. Il a débuté au *Courrier*

Français, par une suite de dessins, dont de nombreux portraits, d'une belle vigueur de lignes. Puis il a été un bon peintre de la misère, très ému et vibrant, sans aucune surcharge anecdotique. Puis il s'est adonné au paysage dont il sait donner une image éclatante et variée. Il excelle à la grande décoration et en donne la preuve par la parure colorée d'un grand cirque à Limoges. Il ajoute à sa justesse de regard sur la nature une belle imagination décorative. Il expose ici une nature morte aux lignes simples, sous une très douce lumière, et une curieuse étude de masques *sans âme*, où dans le carton et le maquillage des faces, il a su mettre le degré d'humanité qu'il y voulait.

De Suréda, un beau passage de cavaliers arabes, sur la ligne verte de l'Oasis (carte de visite), de Villard un aspect de mer à Belle-Isle, flots verts presque noirs, barques pressées d'échapper au gros temps qui engrise et noircit le ciel. De Gaston Balande un large aspect des Mines de Mons dans le soir, terris noirs, au bord de la voie ferrée encombrée de wagonnets, et un petit port de la Rochelle, avec des quais baignés de clarté pâle, et des barques bleues, grises, aux voiles blanches, safran et noires, dont les reflets, combinés à ceux des quilles des barques, parent l'eau tranquille du bassin, d'une légère mosaïque, nuancée en beaux accords doux. Suzanne Valadon expose un nu d'un dessin très pur, et, suivant son esthétique, légèrement miroitant des reflets de l'ambiance, avec un grand art à graduer ces interventions de la lumière. Elle y a joint une belle nature morte. L'heureuse souplesse, la pénétration de l'intimité des choses, l'émotion vraie du décor et la précision des architectures imprègnent les villes d'Utrillo, serrées autour de leurs églises. Utter expose un très solide nu féminin et un bon paysage. Peské deux paysages, dont l'un, simplement dessiné, fait valoir un de ces beaux arbres dont Peské est expert, donne les silhouettes robustes et détaillées.

Olivier a de jolis coins de Provence, notés dans une fraîche atmosphère.

Robert Mortier a deux beaux paysages dont l'un de quelque village d'Ile-de-France ou d'Ardenne, saisi par un temps légèrement voilé, dans une jolie précision des cultures, une course rapide et claire des nuages sur un ciel tendre et, en contraste, une vision de Méditerranée d'un bleu profond — plaque d'émail aperçue par une fenêtre ouverte, bordée d'une capricieuse et écla-

tante nature-morte. Ottmann expose des baigneuses groupées comme les Trois Grâces, blonde, brune, négresse, d'un joli dessin, Picart le Doux un nu très vivant, Victor Dupont un portrait de Signac, vigoureux, où la carrure l'emporte sur le détail physionomique, Hurard deux solides paysages des environs d'Avignon.

Metzinger dans l'*Ecuyère* donne un des bons tableaux de l'Exposition. L'exécution n'offre aucune trace des méthodes cubistes que le peintre a si longtemps pratiquées, — les modifiant sans cesse. Il y gagne de présenter très franchement une figure de femme fort bien peinte, auprès d'un cheval dessiné avec finesse, sur un fond bleu uni et mat d'un excellent effet, et voici Metzinger arrivé, par la simplicité et la soumission à la nature, à un résultat vainement cherché à travers les théories.

§

Chez Luc-Albert Moreau, le souci de montrer les préparations et d'accentuer les musculatures s'est harmonisé, et son *boxeur terrassé* est d'un accent à la fois vigoureux et harmonieux. C'est l'œuvre la plus parfaite qu'ait montrée jusqu'ici cet excellent et probe artiste. Lagar nous montre le clown Porto dans sa loge, d'une pose très naturelle, d'un pittoresque maquillage, et deux belles figures d'Arlequin et de Colombine, solides et rêveuses, personnages de comédie italienne, espagnolisés de gravité. C'est aux coulisses du Cirque Médrano que nous conduit Dora Kucembianka, portraitiste des Fratellini, qui sait donner le mouvement de l'agrément de couleur d'une scène de cirque. Les Orientalistes sont rares à ce salon. Adrienne Jouclard rapporte du Maroc un beau tableau à la fois hiératique et véridique : le passage d'un oued, dont le filet court entre les pierres plates, par des femmes long voilées portant d'un geste noble les cruches qu'elles viennent de remplir. Mme Rij-Rousseau se plaît à décrire les sports modernes. Elle enlève vigoureusement le mouvement régulier et cadencé d'une équipe de rameurs, dans un joli paysage de banlieue de Paris.

Elle expose aussi une bonne étude de cheval broutant. Darel est un excellent peintre de chevaux. Son tableau des maréchaux-ferrants pourrait aisément être poussé à un plus grand format, en gardant toute sa vigueur. Van Maldère peint le midi dans ses extrêmes ensoleillements, aux mois les plus chauds où la

pierre blanche semble grésiller dans le soleil et en tire de beaux effets rugueux et solides. Andrée Karpelès évoque la douceur éclatante des paysages du Bengale. Maurice Rétif a peint un dancing avec une singulière variété de silhouettes et de visages ; voici un artiste qui ne tire pas dix figures du même modèle, mais cherche et trouve l'accent vériste et le caractère tout moderne. Fillion dans sa Grenouillère, si certaines figures de femmes sont un peu lourdes, accuse bien l'aspect de ses baigneuses. C'est un tout jeune artiste, et son début est à retenir. Koyonagui évoque, avec une subtilité de primitif, de gracieuses formes de gazelles ; Tanaka donne une claire vision d'atelier. Mme Waltz a deux bons portraits.

Mme Andrée Joubert, un point de côte d'Afrique, de flots clairs et de végétation souriante. Mme Fernande Barrey expose une figure de femme nue, d'une ligne très fine, rosée et nacrée, d'une gracieuse sincérité.

Emile Adler, bon graveur, a trop voulu rendre le caractère vivant que peut affecter pour un esprit moderne la scène légendaire de Salomé. Son Hérode est trop horrifié. Son bourreau noir un peu gros, mais le petit corps de sa Salomé blonde est fort joliment peint.

Mané Katz expose deux portraits, dans sa recherche d'accuser les mélancolies et les lassitudes d'Israël. Il est fort en progrès et ses figures sont vraiment caractéristiques.

M. Neroni peint en Egypte et en Palestine et dessine des schémas de paysages, agrémentés d'une somptueuse et savoureuse orchestration colorée.

M. Rubin peint également des Palestiniens. Il y a de l'émotion dans sa reproduction d'une famille Yeménite, et son portrait de femmes, encore qu'un peu pâle de coloration, n'est point sans captiver le regard par la douceur des traits.

§

Yves Alix a donné un gros effort dans son port de Tréboul, peuplé de personnages sculpturaux, au dessin très juste et sobre pour les lignes du corps, un peu sommaire pour les faces.

M. Gromaire synthétise des poilus devant les Tanks. Sabbagh a un beau paysage de Creuse, Laoureau un portrait de Bretonne

bien campée. Jacquemot, un paysage du midi, de lignes séduisantes, avec des verts un peu monotonément sombres.

André Lhote nous montre deux femmes assises au côté l'une de l'autre. Il est resté très près de ce qu'il appelle l'étude directe, soit l'impression de réalité ; son tableau y gagne en charme, et tout l'intérêt de ses recherches y apparaît, en dépit de quelques raideurs inutiles dans les plis des costumes. Maurice Savin donne, avec son *chantier*, une excellente et forte page, très meublée de lignes expressives ; c'est la démonstration d'un gros progrès. Serge Henri Moreau demeure un peintre subtil et solide de la banlieue de Paris, et ses tableaux, à leur intérêt de couleur nuancée, ajoutent de décrire cette *zone* en train de disparaître sous tant de petites villas.

Notons Pierre Charbonnier, alerte et solide, Henri Lejeune avec de très agréables notations ensoleillées du paysage du Rhin, Marie-Jeanne Barbèy avec de curieuses visions de Bretagne, vigoureusement peintes, Peinado, Perillard avec des paysages d'Ile-de-France, bien construits, aux arètes trop fortement accusées, Binet, bon paysagiste, Schwette Quesnel, Sardin avec un paysage corse traversé d'une Colomba, Chanta Quesneville, Oloffsson avec un paysage très septentrional et très coloré, Harboe peintre très curieux et trouveur d'harmonies justes, avec un marché et un port largement peints, Rioux, artiste très subtil et très épris de recherches techniques, dont les arbres sont synthétisés avec une pittoresque vérité.

Charles Pequin, très bon peintre de natures-mortes, mais qui expose deux tableaux de sujets et d'ordonnances trop similaires. Quintallet, Mlle Papillaud, peintres sensibles.

Passavant, qui offre dans ses scènes rurales quelque chose de la naïveté et du sentiment du douanier Rousseau, Sautin un jeune, dont les ports du midi annoncent un bon peintre de paysages, encore qu'il simplifie ses études d'horizons, du Marboré qui nous montre un beau bouquet et une belle étude de *Femme au Perroquet*, qui accusent, dans son faire, un progrès vers la souplesse et la liberté du métier. Kamoyama, un portrait de femme en rose. Delatousche, bon peintre des petits quartiers de Paris, où survivent, dans la détresse des maisons de rapport mal crépies, des jardinets encombrés de végétations folles, Kisling avec des nus solides et de bonne harmonie colorée. Clergé, très en pro-

grès, qui nimbe des nus d'un agréable paysage et un beau port de la Rochelle. Marembert dont les deux nus peints sur fond sans ornement offrent de remarquables qualités de dessin, Walter Le Wino, un de nos meilleurs paysagistes, exécutant très libre, aimant à condenser le décor et à entourer ses eaux calmes d'arbres très dessinés, un peu selon les maîtres hollandais, Bottéma très vigoureux, Kars, excellent peintre de nus, Marcel Lenoir avec un portrait de femme d'un beau relief, Jean Saint-Paul, un bon portrait.

Gernez, un grand nu très bien silhouetté. Quelvée fait trève à des beaux travaux décoratifs pour exposer deux figures de femmes d'un caractère de grâce très prenant. Hodé, bon peintre de villes modernes, aux maisons serrées, Henri Frank, avec un bon portrait de violoniste, Sermaise, avec un bon portrait très vivant du peintre Perillard, Olivier Picard avec un remarquable portrait, Gondouin dont l'étude de nu a à la fois de jolies et solides qualités, Glatzer avec un Bacchus amusant, mais quasi-monochrome. Hecht avec des paysages du midi très fins, dans leur fraîche lumière, et encore Kvapil, Mezerette, Person, Menneret, Thevenet, Henri Féshotte, de jolis paysages, Vallée, Mlle Popea, Mlle Soichot, bonne paysagiste, Sue avec une belle prairie, où des dindons, très vivement dessinés, picorent, Tertrais bon dessinateur, Pierre Bompard, Mme Mela Muter avec une belle étude physionomique.

Astoy a une belle étude de nus dans l'atelier, souple et élégante, Mlle Andrée Fontainas un intérieur d'une belle lumière, largement peint, Salvado une belle figure d'athlète, Bernard-Toublanc des visions du midi et de Corse très nuancées. Capou, une page vigoureuse, le Bal-Musette, d'un mouvement sobre et vrai. Guggenbuhl, un nu bien dessiné et une nature-morte intéressante, une notation d'Italie; de Welsch, vendangeuse à Capri, de belle ordonnance, le paysage de Dobroudja, d'Iser, le portrait de femme vigoureusement peint de Mme Renaud-Clementel, le portrait de femme de Mme Angeline Beloff, où se retrouvent dans le modelé de la face et la simplicité de l'attitude les belles qualités de graveur de l'artiste.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'exposition prochaine et l'opinion. — Je crois bien que plus avance l'heure de son inauguration (qui doit avoir lieu vers la fin d'avril), plus s'accentue le malentendu entre l'élite intellectuelle du pays et les dirigeants de *l'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels modernes.* Officieusement, ces derniers se sont crus obligés de nous faire savoir que, « contrairement à une propagande calomniatrice, l'esprit d'invention et la verve artistique, qui ont tant fait pour la gloire du nom français, possèdent encore chez nous des sources inépuisables » (*L'Illustration*, 26-2 ; *L'Hôtellerie*, 5-3, etc.)

Veut-on nous faire croire qu'il serait possible de mettre en doute la valeur esthétique de notre pays, pays qui — pour nous en tenir strictement au domaine de l'artisan — possède des verriers, ferronniers, joailliers, imagiers, graveurs, couturiers, tapissiers, faïenciers, décorateurs, orfèvres, émailleurs, relieurs, que sais-je encore ! tels que Lalique, Lenoble, Brandt, Raoul Dufy, Mare, Rouffé, Lachenal, Bernard Naudin, Buthaud, Cazaux, Massoul, Poiret, Puyforçat, Jean Cros, Jean Dunand, Marinot, Rumèbe, Delaherche, Boussingault, Legrain, Lurçat, Jourdain, Jean Luce, Charles Dufresne, Pierre Roy, Serrière, Maurice Savreux, Jean Laboureur, Richard Desvallières, Mayodon et cent autres ?

Ou, est-ce nous dire qu'il semble peu patriotique de critiquer une colossale entreprise sur l'effet moral — sinon sur le rapport financier — de laquelle on compte ferme pour aider à rétablir la prospérité nationale? Serait-ce une sorte de défaitisme économique que de ne pas aimer, par exemple, les « amusantes boutiques qui doivent dissimuler le fâcheux décor du Pont Alexandre-III » (1), merveilleux travail d'ingénieur cependant, dont on avait, jusqu'à ce jour, du moins admiré l'avantage de ne gêner d'aucune façon la ligne générale du paysage parisien d'alentour?

Il y a plusieurs mois déjà, M. René Brécy, dans *l'Action Française*, écrivait à propos de la foire prochaine :

> Les organisateurs ont donné aux mots *arts décoratifs* une grande extension. Il entendent par là tout ce qui contribue, si peu que ce soit, au décor de la vie. Ainsi les matériaux, machines ou engins de fabri-

(1) Yvanhoë Rambosson, dans *l'Illustration.*

cation se trouvent presque seuls exclus, avec les denrées ; encore celles-ci se faufileront-elles dans cette exposition sous le nom d'art culinaire.

Je crois que, dans ces quelques lignes mêmes, gît le différend qui partage l'opinion. Car, se basant sur son nom aussi bien que sur la littérature répandue, naguère, autour, la majorité du public s'était imaginé que l'exposition de 1925 serait une manifestation d'art qui n'aurait rien de commun avec ses devancières de 1867, de 1878, de 1889 et de 1900. Eh bien, nous aurons, cette année, à peu près un même *worldfair* qu'il y a vingt-cinq ans, mais plus petit et moins technique.

Et encore! avec l'importante section des moyens de transports modernes où régneront le rail, la navigation, l'auto et l'avion, on verra le quai de la rive gauche, dans la direction du Champ de Mars, occupé par des industries qui, à moins d'appeler art appliqué n'importe quelle partie de l'activité humaine, restent absolument étrangères au but que l'on a pu supposer être celui de M. le sénateur Fernand David et des comités qu'il préside. Et j'allais oublier de mentionner un groupement d'appareils d'observation scientifique.

Les quatre étranges donjons, face à l'Hôtel des Invalides, renfermeront les plus célèbres crus de France (1). Le Cours la Reine possèdera les pavillons de l'Afrique septentrionale, de l'Afrique occidentale, de l'Indo Chine, puis un marché tunisien et un diorama du Maroc. Si les vins paraissent plutôt élément imprévu d'une exposition d'art décoratif, que penser de cet important rayon colonial ? Imaginons-nous une exhibition coloniale dont un sixième serait consacré à un hall de la couture ou à la librairie contemporaine !

Du reste, à propos de la librairie, on se pose une question plus embarrassante que grave : un spécialiste me fait remarquer que, pour aussi *up to date* que soit la reliure et pour si imprévues que soient les illustrations, elles devront quand même et nécessairement toutes deux s'inspirer de l'œuvre dont elles font l'ornement. Or il s'avère que l'on ne s'oppose aucunement à l'envoi de volumes écrits il y a plusieurs siècles... Par contre, une maquette pour le décor d'une épinette vient d'être refusée parce que Bernard Naudin, son auteur, s'était permis — on ne peut plus logi-

(1) L'un deux sera même occupé par apéritifs, diges s et... eaux minérales !!!

quement, n'est-ce pas ? — de se rappeler les fêtes de Trianon, lorsque étaient à la mode ces délicieux petits pianos primitifs, utilisés d'ailleurs jusqu'à ce jour, uniquement, pour l'exécution d'airs anciens ou dans le genre ancien.

Les « Instruments de Musique » et les « Papiers et Librairie » qui profitent donc, dans une mesure assez arbitraire, du privilège de la rétrospective, auront à leurs côtés les stands des nouveautés sportives et ceux des jeux... qui, eux aussi, riment difficilement avec la devise originale d'arts décoratifs et industriels. Il est vrai que n'importe quel objet qui, aujourd'hui, vous vient sous la main, peut s'appeler industriel.

Thomas Hardy, le grand romancier anglais, s'indigne que l'on ose parler des bienfaits de la guerre. Et, certes, il n'en existe pas Mais il en est résulté des effets — comme les dimensions limitées de l'exposition présente — dont, qu'on le veuille ou non, une partie de la population métropolitaine doit se féliciter. Car, normalement, on aurait dû faire plus vaste. Un programme restreint, nventé, il y a vingt ans, par une élite, a permis, à ceux qui ont pris sa place (1), de diminuer les proportions immenses qu'automatiquement le Progrès (avec un grand p) aurait imposées à la nouvelle kermesse.

Or, cette *combinazione*, la plupart des artistes, les désintéressés, les passionnés de la ligne et de la pensée vivante, l'ont ignorée ; et ils ignorent encore que l'Exposition des Arts décoratifs est simplement la grande exposition universelle de 1925 dont les circonstances ont, fâcheusement, réduit l'échelle.

On a donc tort dans le camp officiel de parler d'une propagande calomniatrice. Tout au plus, pourrait-on reprocher, à des quotidiens et périodiques mécontents, d'avoir été mal renseignés. Mais à qui la faute, quand, entre autres, la revue des *Partisans* proteste contre « la triomphale dictature de la mercante » ? De Berlin à San Francisco et de Stockholm à Sidney, les expositions universelles n'ont toujours été et ne seront toujours et ne peuvent être qu'entreprises commerciales. Ce qui indigne ces jeunes ne les indignera plus quand ils auront saisi qu'aussi coloniale qu'industrielle, qu'aussi horticole que sportive, qu'aussi gastronomique que décorative, cette exposition, à l'opposé de celles d'autrefois, offre un peu plus d'espace aux Beaux-Arts,

(1) Voir le *Mercure de France* du 15-VI-24, même rubrique.

au moins dans le sens où ces derniers se rattachent à la vie quotidienne.

Je ne prétends nullement qu'il faut être content, battu et content... Il y a, pourtant, un mieux... Et personne n'y pourra rien, si, au printemps qui vient, les constructions qui, petit à petit, s'achèvent sur les deux rives du fleuve, donnent une impression tantôt pénible par leur manque de spontanéité, tantôt ennuyeuse par leur manque d'inattendu, tantôt ridicule par leur retour sans causes à un faux moyen âge... mais si le long de ces terrains et de ces terrasses, occupés par les maîtres-maçons du XXe siècle, on découvre seulement deux ou trois trouvailles aussi intéressantes que, par exemple, l'agencement des offices et de l'imprimerie de *l'Intransigeant* ou le théâtre des Champs-Elysées (qui a déjà une douzaine d'années), il y aura déjà indiscutablement lieu de se réjouir. Les styles ne se développent qu'avec lenteur et ne possèdent, en outre, qu'un nombre relativement peu élevé de variantes : cela est même dans la nature d'un style, qu'il s'appelle gothique ou Louis XVI.

Il en est ainsi pour l'objet d'art comme pour le meuble, pour la décoration extérieure ou intérieure, comme pour le goût enfin, le goût ou, si l'on veut, la mode, d'un moment plus ou moins long dans l'histoire de la civilisation.

A cause de cela, un grand salon international, situé dans un beau parc ou jardin, aurait parfaitement suffi à l'organisation d'une fête des arts décoratifs. Depuis que nous traitons ici la question, notre avis n'a pas changé. Car si Mercure et Apollon sont peut-être fils du même vieux Jupiter, ce sont deux frères brouillés depuis le berceau et tels ils resteront jusqu'à la fin des mondes

VANDERPYL.

ARCHÉOLOGIE

Gabriel Faure : *Au pays de saint François d'Assise*, J. Rey, à Grenoble.— René Schneider : *L'art français* (*Moyen âge, Renaissance*), Laurens. — Abbé E. Chartraire : *Le Trésor de la Cathédrale de Sens*, id.

M. Gabriel Faure, dont nous connaissons depuis longtemps les *Promenades italiennes*, a consacré un intéressant volume au **pays de saint François d'Assise**. On sait l'agré-

ment, l'intérêt, l'émotion des divers ouvrages qui ont été publiés par Gabriel Faure sur l'Italie.

Le personnage de saint François d'Assise, d'autre part, a été mis à la mode, si l'on peut ainsi dire, par divers écrivains ces dernières années, et toute sa légende garde son intérêt et son charme premier. Nous l'évoquerons en visitant l'Ombrie avec M. Gabriel Faure et en même temps ses décors de villes féodales, tout un passé tumultueux et guerrier que retrouve le promeneur en parcourant ses campagnes délicieuses et pittoresques, ainsi que ses cités d'autrefois.

Ce que nous montre le narrateur dans le *Pays de saint François d'Assise*, c'est Pérouse l'Etrusque, dont l'aspect s'est à peine modifié au cours des siècles. Pérouse est d'ailleurs une curieuse ville, bâtie en montagne sur cinq collines différentes, à l'abri du transit et des ravages de notre civilisation industrielle. Un primitif chemin de fer la met seule en communication avec le reste du monde. Pérouse ne fut longtemps d'ailleurs qu'une citadelle, admirablement située et presque imprenable. La cité du moyen âge est restée presque intacte. Mais il y subsiste la muraille étrusque avec des portes comme la *porta Sole*. Pérouse fut toujours une ville batailleuse, du reste, et dans ses armes est resté un griffon blessé, mais encore menaçant. Les églises servaient de forteresses au vieux temps, en Italie comme en France ; et à Pérouse Saint-Herculane garde des murailles crénelées et où l'on se battait si âprement qu'il fallut une fois, — l'eau venant à manquer, — en laver les portes avec du vin. Du même côté que l'église, on montre une très belle fontaine à trois vasques et bas-relief délicieux. Tout proche de même s'élève le palais municipal encore fortifié, mais qui a perdu depuis longtemps sa tour campanile.

Au delà, par la *Via vecchia*, on arrive à une importante et curieuse porte, considérée comme étrusque ou arc de triomphe d'Auguste, et à la Renaissance, surmontée d'une élégante *loggia* sur laquelle M. Gabriel Faure disserte abondamment. De ce côté encore est le *Giardino di Fronte*, qui est comme un balcon accroché à la montagne, et près de là l'église *San Pietro de Cassinensi*, l'église bénédictine qui remonte au xᵉ siècle et fut bâtie en forme de basilique. C'est l'ancienne cathédrale, et l'on en a fait un musée de peinture.

La ville moderne a été établie heureusement à côté de l'ancienne. On y voit un *english tea* voisinant avec des cafés d'*Hannibal* et de *Trasimène*.

Au bas de la colline d'Assise nous dit plus loin l'auteur, s'élève l'église *Sainte-Marie des-Anges*, église moderne où l'on a conservé la cabane de saint François. De là, la route en lacets monte vers Assise, où tout maintenant encore parle du *poverello*. La ville garde d'ailleurs l'aspect d'une cité guerrière. M. Gabriel Faure a consacré des pages nombreuses et attendries au personnage de saint François, au milieu où il vécut, à l'école de peinture qui sans doute doit son existence à sa glorification et aux souvenirs qu'il laisse. Mais le couvent des Franciscains (XIIIe siècle) a été sécularisé en 1866 et utilisé par l'Etat italien. Aussi n'y reste-t-il que peu de choses à voir, — quelques fresques et une statue de Sixte IV. Au XIIIe siècle furent construites les deux églises superposées de Saint-François. C'est là que se trouvent d'admirables fresques racontant la vie et les miracles du saint. Mais Assise possède d'autres curiosités, d'autres édifices, des églises comme la *Chiesa Nuova*, du début du XVIIe siècle, qui occupe la place de la maison où naquit le Saint ; une jolie fontaine, un portique ayant appartenu à un temple de Minerve.

Mais il y a bien d'autres endroits en Ombrie où se retrouve le souvenir de saint François et des œuvres d'art qu'il inspira. A Foligno, c'est la curieuse façade et le beau portail roman de la Cathédrale.

Au sommet d'une montagne — situation assez fréquente dans la région — c'est ensuite Montefalco avec sa vieille église de San-Francesco où se trouvent des fresques célèbres, mais qui a par soi-même son charme avec ses rues étroites et tortueuses.

Ailleurs et en contre-bas, c'est le lac Trasimène, qui vit la victoire d'Hannibal sur les légions romaines, et sur les rives duquel se trouve *Monte del Lago*, avec son castel, et *Castiglione Del Lago* ; et un deuxième château s'avançant sur le lac.

Plus loin, c'est *Todi*, dans un site escarpé, où l'on a trouvé nombre d'antiquités, et qui garde ses murailles, le palais crénelé du capitaine du peuple... Je ne parlerai pas des transformations modernes de certains paysages, comme ceux de Tivoli, par l'industrie moderne. A Spolète où l'on arrive bientôt et où l'on retrouve le souvenir de Lucrèce Borgia, la façade de la Cathédrale

porte deux chaires de pierre, et l'on voit à l'intérieur les fresques célèbres de Philippo Lippi, etc.

Le volume de M. Gabriel Faure en somme a l'intérêt de ses aînés. Il est agrémenté de nombreuses illustrations, mais par malheur tirées avec une encre rousse qui leur fait perdre en grande partie leur intérêt.

§

Un volume de M. René Schneider a été consacré à **L'art français (Moyen âge, Renaissance)** dans les collections de la librairie Laurens. C'est l'art roman avec Saint-Sernin de Toulouse, Notre-Dame-de-Saint Dié, Notre-Dame-du-Port, en Auvergne, Praval (Puy-de-Dôme), la cathédrale du Puy, Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, Saint-Gilles-du-Gard, l'abbaye aux hommes, de Caen, etc. ; c'est la période gothique avec la série des grandes cathédrales : Paris, Reims, Amiens, Le Mans, Beauvais, Strasbourg, Albi, etc. ; et les constructions délicieuses comme la Sainte-Chapelle, Saint-Maclou, de Rouen, etc. L'ouvrage étudie cependant la sculpture et la peinture au XIIIe siècle, aux XIVe et XVe siècles, avec le réalisme qui s'introduit dans l'art à cette époque. C'est ensuite le déclin du Moyen âge ; la Renaissance, avec d'abord le compromis entre la tradition et la nouveauté ; la Renaissance classique, avec l'indéniable supériorité française.

Parmi les illustrations, très nombreuses et presque toujours remarquables, on peut mentionner spécialement les statues du portail de Saint-Trophime d'Arles ; le château féodal de Bonaguil (Lot-et-Garonne), vers 1480, adapté aux nécessités qui commencent à se faire sentir avec l'invention de l'artillerie ; le tombeau de Philippe Pot au Louvre ; le palais de Jacques Cœur à Bourges, etc.

Nous espérons bien revenir d'ailleurs sur l'ouvrage de M. René Schneider, qui mérite d'être étudié et ne dépare nullement les collections de la librairie Laurens.

§

Le Trésor de la Cathédrale de Sens, dont parle M. l'abbé E. Chartraire dans « les collections publiques de France » de la même librairie H. Laurens, est un des plus importants qui aient subsisté depuis les déprédations révolutionnaires. On accède au trésor de Sens par un petit escalier latéral au pourtour du chœur.

et un ecclésiastique affable, — mais fort punais — nous en montra, il y a quelque trente ans, les pièces les plus remarquables.

Le trésor, de Sens remonte au moins au xe siècle ; et l'on croit même que Charlemagne lui fit plusieurs dons. On le mit fréquemment à contribution aux heures de gêne financière.

La Révolution y fit de nombreux prélèvements. Mais les diverses pièces qui nous ont été conservées constituent un véritable *trésor*, s'il n'offre pas d'objets célèbres comme celui de Conques.

Ce sont des tapisseries, dont deux, des parements d'autels, tissés d'or, d'argent et de soie, ont été données vers le milieu du xvie siècle par le cardinal Louis de Bourbon. On doit mentionner particulièrement encore deux tapisseries, l'une surtout séduisante, faite peut-être d'après un carton de l'école de Memling ou de Van Eyck ; la deuxième figure *le couronnement de la Vierge* avec des couleurs délicieuses, comme des détails exquis. On peut citer encore un parement d'autel, haute lisse de laine et soie : *la Vierge et le Christ mort* ; une vaste tenture ayant appartenu au cardinal chancelier d'Angleterre Thomas Wolsey, et formée de deux pièces anciennes et figurant les histoires de Judith et de Ruth, etc.

Parmi les tissus conservés, d'une valeur inestimable que possède le trésor de Sens, on peut surtout indiquer toute une collection d'étoffes provenant de tombeaux chrétiens des premiers siècles, — suaires faits de lin broché, de soies orientales ; bourses ou sachets, rehaussés de broderies. Cette collection précieuse figura en grande partie, je crois, à l'exposition d'art ancien du Petit Palais en 1900. On peut d'ailleurs ajouter à cette série des tissus de lin, toiles brodées ou brochées ayant servi de nappes ou parements d'autel, avant d'être employées à envelopper des reliques. Il faut indiquer encore trois chasubles du moyen âge, dont l'une est celle de saint Elbon, qui batailla contre les Sarrasins au viiie siècle, soierie byzantine à fond blanc, broché d'aigles et semé de feuilles de vigne, etc. A côté, on peut voir la chasuble de saint Thomas Becket, mort en 1170, qui fut pieusement conservée à Sens où il avait passé quatre années. Une troisième chasuble dite de la reine Blanche de Navarre provient de l'église de Brienon, sortie des ateliers de Lucques (xive siècle).

On ne saurait indiquer que quelques-unes des pièces d'art qui

constituent le trésor de Sens, à cause des déprédations subies au cours des temps. Après les étoffes, soieries, etc., ce sont des ivoires, — un coffre byzantin appelé *la Sainte-Châsse*, d'une forme et d'une décoration curieuses ; le peigne liturgique de saint Loup, des boîtes et coffrets utilisés par le culte. Malgré le ravage des révolutions, on trouve encore un ciboire d'argent doré appelé *la Sainte Coupe* (VIIe siècle). Il est resté également deux appliques d'argent, bas-relief figurant des scènes de la vie de saint Loup et arrachés de sa châsse.

Ce sont ensuite des émaux, des sculptures dont plusieurs vierges en bois et en pierre, ainsi que des statuettes diverses ; des peintures parmi lesquelles sont plusieurs portraits de la famille royale de Bourbon et des scènes bibliques.

Ce sont enfin des manuscrits, dont plusieurs sont précieux, — parmi lesquels un inventaire de l'église de Sens (1192) ; ce sont encore des bulles et lettres postulatoires — gardant leurs bulles de plomb et sceaux de cire. C'est d'ailleurs un héritage de l'abbaye de Pontivy.

A ces diverses séries d'objets, il faut ajouter un Christ d'ivoire de Girardon ; un autre ivoire (XVIIIe siècle), figurant saint Sébastien ; un reliquaire de saint Etienne, cuivre doré à capuchon d'argent (XIIIe siècle) ; des croix, crosses épiscopales, coffres émaillés, etc.

Le trésor de Sens, on le voit, est une collection de premier ordre et qui mérite sa réputation, — nous parlons du point de vue exclusivement profane de l'amateur d'art, — et qui justifie le consciencieux et érudit travail qui lui a été consacré par M. l'abbé E. Chartraire.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

La vie gastronomique. — Un beau livre : *La gourmandise à bon marché*, par Paul Bouillard, A. Michel, éditeur.

L'hiver a été assez favorable au **mouvement gourmand**, bien qu'il n'y ait pas, depuis que je me suis entretenu avec vous, à signaler d'exceptionnelles manifestations de gueule. Quelques restaurants nouveaux se sont ouverts, d'autres ont vu leurs destinées confiées à une nouvelle et — généralement — meilleure direction. C'est le cas pour un certain *Fin Gourmet* de l'Avenue

Victor-Hugo où j'ai eu récemment la joie de trouver un pâté d'anguilles, vieux plat trop dédaigné, savoureux, confortable et très propre à faire régner dès le commencement du repas cette intimité chaude que répand toujours un solide début de festin. Vous n'obtiendrez jamais le même résultat avec un merlan, deux œufs ou une sardine. De ci, de là, découverte encore de quelques caves très honorables et insoupçonnées, par exemple d'un vin d'Anjou (coteau du Layon) hors pair à la brasserie La Fontaine, à Auteuil, ce qui vaut d'être signalé, car depuis qu'on s'est mis à servir de l'Anjou dans la Capitale, on débite sans vergogne, sous ce beau nom, d'innommables bibines : l'Anjou subit actuellement le martyre réservé pendant longtemps au Vouvray.

D'une façon générale, les restaurateurs ont une tendance marquée à revenir à la cuisine régionaliste, quelques-uns à la cuisine spécifiquement lyonnaise comme *la Poularde*, *Lapré*, repris par un nouveau directeur qui donne les plus grandes espérances. Nombre de maisons — par exemple le *restaurant de l'Univers*, rue de Rohan, *le restaurant Saint-Michel*, sur la place du même nom — offrent chaque jour des plats normands, périgourdins, bourguignons, limousins, provençaux, etc... Ne nous en plaignons pas.

L'événement gastronomique le plus important de ces dernières semaines est assurément l'apparition de **la Gourmandise à bon marché**, un beau livre de recettes de Bouillard. Bouillard était qualifié pour écrire un tel recueil. Il collabore aux journaux parisiens où sa science culinaire est goûtée de milliers de lecteurs. Ses recettes sont présentées quotidiennement sur nombre de tables. Surtout, dans ce pays éminemment gourmet qu'est la Belgique, à Bruxelles, il dirige le *Filet de sole*, un des restaurants les mieux cotés, les plus célèbres de la capitale voisine. Le Belge, comme on dit, s'y connaît. Il a l'esprit juste et critique. Il n'est pas aisé, comme c'est souvent le cas ailleurs, de lui imposer par snobisme un repas qui n'est pas parfait. Pour avoir conquis la place qu'occupe Paul Bouillard dans l'art culinaire de son pays, il fallait qu'il possédât un sûr et réel talent. Aussi son livre est-il précieux et offre-t-il à la gastronomie domestique d'inappréciables ressources. Il enrichit la collection, qui commence à devenir imposante, de documents culinaires.

DODIN-BOUFFANT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Ronsard chez Jean Brinon, à Médan (1). — Binet, biographe de Ronsard, ne souffle mot des parties de plaisir que son Maître et ses amis firent à Villennes et à Médan, dans cette charmante vallée de la Seine confinant au Vexin. Cependant le prince des poètes, ainsi que Belon, Jodelle, Tabourot des Accords, et Olivier de Magny ont fait dans leurs œuvres allusion à ces ébats chez le conseiller Jean Brinon.

Fils unique (2) de Jean Brinon, président du Parlement de Rouen et de Pernelle Perdrier (3), descendante des seigneurs de Médan, constructeurs de ce château (4), Jean Brinon naquit en 1524; seigneur de Villennes et de Médan, depuis la mort de son père survenue le 1er avril 1527 (5), initié de bonne heure à l'étude des langues anciennes, licencié ès-lois, le jeune homme fut nommé conseiller au Parlement de Paris, du nombre des douze nouvelles créations, et reçu le 1er septembre 1544 (6). Propriétaire terrien aux environs de Paris, le nouveau magistrat possédait en cette ville un hôtel au coin des rues du Chaume et de Paradis (7). Mécène et ami des muses, Brinon avait eu pour précepteur Léger de Chesne (8), le futur professeur au Collège de France. On con-

(1) Communication lue le 25 octobre 1924, chez M, Maeterlinck, au château de Médan, au cours d'une manifestation organisée par la Société Historique de Pontoise, à l'occasion du centenaire de Ronsard. M. Pierre de Nolhac, retenu en Belgique, ne pouvant prononcer l'allocution promise, avait chargé l'auteur de ces lignes de rédiger ce mémoire, qui doit tant à l'illustre académicien.

(2) Il avait une sœur : cf. Souffrance d'hommage pour Pernelle Perdrier, Vve de Jean Brinon, tutrice de Jean et Marguerite Brinon mineurs, 5 juillet 1557. Arch. Nat., P. 716, numéro 258.

(3) Sur l'Histoire de Médan, cf. *Mémoire pour servir à l'histoire de Médan*, par le baron Jérôme Pichon, Paris, 1849, in 8°, tirage à part du *Bulletin du bibliophile*, 1849, p. 12.

(4) Ce fut aux environs de l'année 1494 que l'église de Médan fut réédifiée par Jean Perdrier, cf. Guilhermy, *L'église de Médan*, dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 5e année, 1878, p. 27. Le château, au moins la partie la plus ancienne, est sensiblement de la même époque.

(5) Jean Brinon, seigneur de Villennes, Bercy et Gournay, conseiller au Parlement, premier président à Rouen, mort le 1er avril 1525 (Saint-Séverin). B. N. dossiers bleus, vol. 136, dossier 3366.

(6) Bibl. Nat. Fds Fs 7554.

(7) Il l'avait acquis moyennant 8.500 l. de Guy, comte de Laval, le 9 novembre 1545. Sauval. III. 660.

(8) Le 5 octobre 1548, Jean Brinon, seigneur de Villennes, conseiller au Parlement de Paris, fit don à Louis Chesneau, avocat au Parlement de Paris, de usufruit de la ferme de Villiers, en la paroisse de Poissy, « en considération

çoit sans peine que, sous un tel magistère, l'écolier soit devenu protecteur attitré pendant quelques années du groupe ronsardien.

« C'est autour du châtelain de Médan et de Villennes que s'est accomplie, de la façon la plus heureuse et la plus cordiale, cette fusion des humanistes et des poètes qui caractérisa la société de l'époque (1). La compagnie choisie par lui a donné en France la meilleure et la plus brillante image des cercles italiens du temps de Léon X, où toutes les formes de l'art littéraire étaient représentées et rivalisaient de raffinement. » Mais, chez le conseiller Brinon, ne se tenaient pas seulement des repas de Platon, la table était plantureuse et les dons de Bacchus coulaient dans *le Verre* (2) que Ronsard dédiait à Jean Brinon.

> Ceux que la Muse aimera mieux que moy
> (Comme un Daurat) d'un vers digne de toy
> Feront savoir aux nations lointaines
> De tes vertus les louanges lointaines.
> Quant est de moy, je n'oseroy, Brinon
> Sur mon épaule élever ton renom.
> Pour en garder que la mort ne l'enterre
> Il me suffit si l'honneur d'un seul verre,
> Lequel tu m'as pour estraines donné,
> Est dignement en mes vers blasonné...

Parmi les hymnes, Ronsard, décidément uni à Brinon dans le culte bachique, lui dédie la pièce (3) :

> Tu montas sur un char que deux lynces farouches
> Trainaient d'un col félon, maschantes en leurs bouches
> Un frein d'or escumeux ; leur regard estait feu
> Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop beu ;
> Un manteau tyrien s'écoulait sur tes hanches,
> Un chapelet de lis meslez de roses franches,
> Et de feuilles de lierre et de vignes épars,
> Voltigeant ombrageait ton chef de toutes parts.

En 1554, le prince des poètes, rend un nouvel hommage au châtelain de Médan en inscrivant son nom au frontispice du

des peines et labeurs que maistre Loys Chesneau... a euz et prins pour l'instruire en son jeune âge aux bonnes lettres ». Arch. Nat. Y 94 f° 63.

(1) De Nolhac : *Ronsard et l'humanisme*, in 8°, 336 pp. 16.

(2) *Œuvres de Ronsard*, Edit. Laumonier, t. III, p. 315.

(3) T. IV, p. 355, Hymne de Bacchus.

second Bocage. L'Ode XXI du livre V (1) est également dédiée au conseiller au Parlement, et quelques pièces plus courtes: *L'élégie XX* (2), *les Armes* (3), *la Chasse* (4), *Le Houx* (5), *l'Odelette à Jean Brinon et à Sa Sidère* (6). Enfin la poésie liminaire déposée sur le tombeau de Jean Brinon, dont nous reparlerons (7).

Hommages nombreux et répétés, les couronnes tressées par Ronsard ne furent pas les seules placées sur la tête du seigneur de Villennes, il était impossible à Baïf d'ignorer Brinon, et le condisciple du Vendômois, l'élève de Dorat, lui dédie *le poème des Muses* (8), *l'Eglogue II* (9) et un sonnet (10).

Venu de son pays de Limoges, enseignant momentanément le droit à Paris, Marc Antoine Muret vivait étroitement uni au cercle de Ronsard. Le juriste humaniste réunissait alors un recueil exquis de vers latins et cherchait à prendre dans cette langue aux côtés du Vendômois, devenu brusquement célèbre, une place que d'autres que lui eussent disputée à la poésie française. La préface des *Juvenalia* dédiée à Jean Brinon est datée de la fin de novembre 1552. Cependant, quand Antoine Muret, malgré l'enchantement de cette jeune poésie, se décida pour la carrière savante et alla chercher fortune en Italie, Ronsard n'oublia pas le collaborateur dévoué qui avait servi très utilement sa gloire naissante par le commentaire des Amours. Leurs compagnons communs feuilletaient sans cesse un ouvrage indispensable pour comprendre entièrement ses œuvres. On lut aussi avec enthousiasme, dans le cercle de Jean Brinon, le commentaire sur Catulle, du ton tout semblable que Muret, momentanément campé à Venise, avait publié à la librairie de P. Manuce (11).

Le naturaliste Belon raconte quelque part dans son livre sur *La nature des oiseaux* (12) une réunion de la Brigade.

C'estait en l'an 1551... au temps d'esté, plusieurs poètes de notre

(1) T. II, p. 440.
(2) T. IV, p. 87.
(3) T. V, p. 30.
(4) T. V, p. 37.
(5) T. V, p. 166.
(6) T. V, p. 211.
(7) T. V, p. 211.
(8) T. II, p. 89.
(9) T. III, p. 11.
(10) T. IV, p. 333. A Jean Brinon, sonnet.
(11) Nolhac : *Ronsard et l'humanisme*, p. 149.
(12) Paris, 1555, in f° 555, ch. XXVI, p. 221.

nation s'estant alliez ensemble en faveur de M. Jean Brinon, conseiller du roi, près Poissy sur la rivière de Seine, l'accompagnaient voir les muses : Médan et Villennes. Iceluy s'estant mis en devoir de les recevoir humainement, les festoya comme il appartenait. Donc étant parvenus là eurent bonne issue en toutes choses, car errants plusieurs jours par les confins, trouvèrent maints appareils récréatifs de diverses manières de passe-temps : comme à faire la chasse à plusieurs espèces d'animaux non encore mis en peinture qui apparoistront quelquefois. Ou cheminant par taillis, tendants aux oysillons, en prénoyent de moult rares : tantot se trouvant par les forêts avoyent plaisirs de voir beaucoup d'espèces d'arbres avec leurs fruits, autrefois meilloient diverses herbes sur les montaignes entre les vallées. Et là trouvant infinis arguments nouveaux, y firent sonnets, odes et épigrammes grecs, latins et français en la langue de celuy qui les y avoit conduit et de ses nymphes. Et, ayant consacré les fontaines avec grandes cérémonies, rapportèrent toutes les reliques de leur enquête. Dorat l'un de leur compagnie, poète éloquent, voyant que la nymphe de Médan convertist ses larmes en pierres et voulant en perpétuer la mémoire, imprima tels mots sur un tableau.

IN VILLANIDEM FONTEM.

Nympha prius Villanis eram : Pan arsit ; amantem
Dum fugio, absorptam terra rogata rapit.
Stat superum pro Pane favor : de Naïde lympha
De lympha fiunt viscera nostra lapis (1).

Dans ses *Poematia* (2) le même Dorat célèbre également Jean Brinon.

.... Saturnalitio lepor munus.
Quod Iani iocularibus calendis
Inter [illegible]na poeticasque mensas
Non t[illegible] recitetur in corona
....
Ianus Brino colit colatque villam
Aeternum precor ; et viros disertos
Illuc ducere saepe rusticatum
Suevit.

Olivier de Magny dit en vers français non pas la nymphe de Villennes et Médan, mais écrit une pièce intitulée *Une élégie d'amour et de la Sidère de Jean Brinon Parisien* (3).

(1) *Bulletin du Bibliophile*, 1849, p. 12.
(2) P. 173-184.
(3) *Odes*, Lyon, Scheuring, 1876, p. 73.

Car, mon Ronsard, mon Phébus Vendômois
Chante aujourd'hui des accords de sa voix.

« La Champagne avait envoyé auprès de Ronsard, vers les débuts de sa notoriété, un petit poète, Luc-Fr. Le Duchat, dont les *Prœludia* (1) contiennent de précieuses indications sur l'entourage de Jean Brinon, à qui ce recueil d'humaniste est dédié. Le volume renferme une élégie : *Villanidi Nymphae et Fonti Brinonio* (2).

A cette cour des poètes, il faut ajouter Du Bellay, qui dédia un sonnet au seigneur de Brinon dans ses œuvres françaises (3) ; on trouve parmi ses *Tumuli*, dans les *Poemata*, quatre petites pièces en distiques élégiaques : *Iani Brynonis senatoris Parisiensis*. Elles furent composées à Rome pour le second tombeau qui n'a pas été réalisé. Le poète y fait allusion à la ruine du jeune conseiller, qu'il compare à Tibulle pour sa fin prématurée.

Jean Brinon mourut en effet en mars 1555, aux environs de la trentième année, sans avoir été marié et non reçu à une charge de maître des requêtes qu'il venait d'obtenir.

Le conseiller au Parlement avait donné le 17 juin 1553 son hôtel au Cardinal de Lorraine, seigneur de Médan (4). Les mauvaises langues de l'époque disent que l'ami des poètes, l'humaniste disert, devint si nécessiteux sur la fin de sa vie, pour sa libéralité envers les personnes doctes, qu'il mourut tout juste avant de voir se consommer sa ruine. Tabourot des Accords, l'auteur des *Anagrammes*, parle de Janus Brino, ruina Bonis. Rien bon n'y ha (5). André Rivadeau (6), poète poitevin, dans une épître à Albert Babinot, écrit :

(1) Nolhac, *op. cit.*, p. 198.
(2) Edit. de 1554, f° 7.
(3) T. II, p. 138. Au seigneur de Brinon, sonnet.
(4) Arch. Nat. Y 99 f° 57. Jean Brinon, conseiller au Parlement de Paris, fait don à Charles, Cardinal de Lorraine, archevêque-duc de Reims, premier pair de France, des terres et seigneurie d'Auteuil, Boissy-sans-avoir, Villarceaux, Garancières, du moulin d'Aunay près Montfort-l'Amaury, de la terre et seigneurie de Médan près Poissy, et d'une maison à Paris appelée l'hôtel de Laval. Cependant Brinon eut pour héritiers ses neveux : Anthonis, Bourdin et Anjorrant.
(5) Tabourot des Accords : *Bigarures de Tabourot*, Paris 1583, in-16 p. 97.
(6) *Œuvres*, Poitiers 1566, in-4° f° Z v° et épigrammes sur la mort de Brinon : Bibl. Nat. Dupuy 810 f. 80 v.

En peu de temps Brinon s'est acquis sa ruine.
Quand de cent mille escus son esprit despensier
Aux femmes, masques, jeux, ne sauve un seul denier.

Mais Tabourot ajoute, ailleurs, que le châtelain de Médan laissa une mémoire célèbre éternisée par Dorat, Ronsard et les premiers de son siècle. Jodelle, G. Aubert, du Poey du Luc, Baïf, Jean Lebon, Remy Belleau et autres, collaborèrent à un tombeau littéraire (1).

Comme le dit justement l'un de ceux qui jetèrent des fleurs sur la dépouille du seigneur de Médan (2) :

Longtemps après l'on oira son nom.
Voilà que sert d'aimer les poètes.

ÉMILE HOUTH.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'Exil d'Ovide et la Thèse de M. Massé. — La thèse soutenue par M. Emile Ripert sur la cause de l'exil d'Ovide s'appuie sur un texte de Tacite, un autre d'Ovide lui même et un troisième de Dion Cassius.

D'après M. Massé (voir son article du *Mercure de France*, 15 juin 1924), les deux premiers sont dus à des interpolations et le troisième est douteux.

Ovide avait été banni pour deux raisons : l'une, avouée, qui était l'immoralité de sa Muse, l'autre, inavouée, et dont il ne nous parle guère que pour nous dire qu'il lui est défendu d'en parler C'est cette dernière qui est le « Masque de Fer » des amateurs d'histoire ancienne.

Je n'ai pas à défendre la thèse de M. Ripert. Elle est du reste fort apparentée à celle de M. S. Reinach (3). Celle-ci est moins piquante que l'explication imaginée par Gaston Boissier (4), mais fort plausible. Quelle maladresse en effet de la part d'Ovide, s'il

(1) Bibl. Mazarine, 10694 A. Coll. de tombeaux formée par François de Rasse de Noeux, Brinon 14 et 15.
(2) *Bulletin du Bibliophile*, 1849, p. 12.
(3) Communication à l'Académie des Insc. et Belles-Lettres (1910).
(4) G. Boissier : *L'exil d'Ovide*, « Rev. des Deux-Mondes », juin 1867.

avait été banni pour quelque scabreuse aventure de la seconde Julie, que d'exposer tout au long et de défendre, dans la grande élégie du livre II des *Tristes*, l'immoralité de certains mythes ou genres littéraires !

Mais là n'est pas la question en ce moment.

Les textes visés par M. Ripert sont-ils interpolés ?

Celui de Tacite paraît interpolé à M. Massé, parce qu'il rapporte une scène invraisemblable : l'entrevue d'Auguste et du jeune Agrippa dans l'île de Planasie. Et nous retraçant minutieusement les dernier jours d'Auguste, M. Massé nous convainc sans peine que cette entrevue n'est qu'une légende...

Mais Tacite ne s'en porte pas garant ! *Quippe rumor incesserat...* (1). Sérieux et probe comme il l'était, nous dit-on, Tacite ne pouvait que négliger ce racontar. C'est une opinion. Mais, en sa qualité d'historien, Tacite avait le droit d'en avoir une autre : celle de se considérer obligé de rapporter tout ce qui pouvait faire comprendre l'état des esprits au déclin d'Auguste. Il n'était pas non plus le seul historien de Rome et, si quelque autre rapportait ces bruits, la nécessité de paraître bien informé l'obligeait à parler.

Or il n'était sans doute ni le premier ni le seul à les rapporter. Le texte de Dion Cassius en fait foi.

Mais Dion, objecte M. Massé, ne nous est connu que par son abréviateur Xiphilin ; le passage est donc suspect. Nous ne connaissons Dion qu'imparfaitement, c'est vrai ; mais, autant que je sache, il possède une assez « bonne presse », en tant qu'informateur. Je peux y joindre un témoignage personnel, car, m'intéressant à l'histoire ancienne des régions danubiennes, j'ai pu constater que ce petit Grec de Bithynie, devenu sénateur romain, ou son abréviateur sont en parfaite harmonie avec les autres historiens, l'épigraphie et les deux colonnes triomphales de Trajan et de Marc-Aurèle. A ce point de vue spécial, je ne lui connais que deux passages obscurs, et encore résultent-ils peut être d'une faute de copiste ou d'une correction malavisée. Donc, là même où son témoignage est isolé, on ne saurait *a priori* le rejeter ou le mettre en suspicion. On a au contraire toute raison de l'accepter. Mais lui non plus n'affirme rien ! Il se fait simplement l'écho des rumeurs de jadis et des historiens qui l'ont précédé.

(1) Tacite : *Ann.*, lib. I, 5.

Voici donc deux auteurs rapportant les mêmes bruits et ne les donnant que pour des bruits. Pourquoi y voir une interpolation, même si ces bruits sont absurdes ? N'est-il pas évident — par des textes que M. Massé ne songe même pas à suspecter — que l'opinion publique était fort émue par la mort, facile à prévoir, d'Auguste et par la question du successeur qu'il aurait ?

§

Pour Ovide, de même que pour Tacite, l'interpolation serait si bien faite, sous le rapport du style, que personne ne s'en était encore avisé. Mais le faussaire aurait commis une sottise qui le trahit. Il aurait donné cinq ans à une Olympiade :

In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est (1).

« J'ai passé en Scythie les cinq années d'une Olympiade », suivant la traduction de M. Massé.

Mais Ovide ne dit pas tout à fait cela. Il dit : « J'ai passé en Scythie une Olympiade quinquennale. » Et une Olympiade de type quinquennal, c'est une périphrase pour un lustre. En fait de liberté poétique, il n'y a là rien d'excessif, et ainsi l'entendent tous les auteurs de métrique et de prosodie latines. J'ai même idée que cet incorrigible rimeur d'Ovide a dû se frotter les mains de satisfaction devant sa trouvaille périphrastique. Ne viens-je pas de l'imiter moi-même en le traitant de « rimeur » et ne l'imitons-nous pas tous les jours en disant un « écu de cinq francs », bien que l'écu — abstraction faite des changes ! — n'ait jamais valu cinq francs ? Allez voir encore l'étrange fortune des mots qui passent d'une langue en une autre : par exemple, « délicatesse » et « galanterie » en allemand, « char » en anglais, « wagon » en français et ainsi de suite.

Mais il y a plus décisif. Si Ovide, comme le dit M. Massé, avait voulu parler d'une Olympiade véritable — de quatre ans — il n'aurait pu se servir de l'adjectif *quaternis* que lui suggère M. Massé, car cet adjectif n'existe pas (il n'existe que sous la forme plurielle : *quaterni, ae, a*) ; il aurait dû recourir à *quadriennis*, mais qui romprait la métrique de son vers, ou à *quadrimus* qui a la même mesure (dans Horace) que *quinquennis*,

(1) Ovide : *Epist.*, lib. IX, ep. 6, v. 5.

mais qui, mis au féminin, à cause d'*Olympias*, ferait encore un vers faux.

Et ce n'est pas tout. Supposons qu'Ovide ait inventé et employé l'adjectif *quaternis* (1), de quel droit aurait-il pu dire qu'après une olympiade — quatre ans ! — il entrait dans un *autre* lustre (2) ? — Pardon, glorieux poète, lui pourrait-on dire, tu n'entreras dans un *autre* lustre qu'après une Olympiade plus un an. La difficulté serait donc inverse, car Ovide laisserait alors entendre que le lustre est de quatre ans ! Cet « autre » est par contre tout naturel, si la *quinquennis Olympias* est — comme on l'a toujours compris — le synonyme de *lustrum*.

§

La thèse de l'interpolation me paraît donc inadmissible pour Tacite, impossible pour Ovide. Mais admettons-la pour un instant.

Qui a commis l'interpolation ?

« Il n'y a que l'Eglise qui a eu ce pouvoir», répond M. Massé... « J'en conclus que l'exil d'Ovide a des raisons qui se rapportent de très près aux origines du Christianisme. »

J'avoue que cette conclusion m'a surpris.

Et d'abord de quand daterait l'interpolation, par exemple pour Tacite ? Elle ne fut certainement pas postérieure à la découverte du *Codex Mediceus prior* (fin du xv[e] siècle) ni à l'édition ordonnée par Léon X, car le texte original a été bien des fois copié ou revisé.

Le manuscrit étant jugé du x[e] ou xi[e] siècle, l'interpolation serait antérieure à cette date.

Mais Dion parle de la légende d'Agrippa. Peut-être même l'avait il lue dans Tacite, digne évidemment de rentrer parmi ceux qu'il appelle « les écrivains les plus dignes de foi ». En tout cas, la légende étant courante parmi les meilleurs historiens, l'interpolation était inutile. Que si elle fut quand même pratiquée, ce dut être entre la mort de Tacite et l'époque de Dion Cassius. C'est apparemment la date que préfère M. Massé, puisqu'il rattache l'interpolation aux origines du Christianisme.

(1) Soit dit en passant *quaternis* aurait probablement pour mesure de sa première syllabe une brève, de même que *quaterni* ; autre raison pour Ovide de ne pas l'employer.

(2) *Jam tempus lustri transit in alterius*, Ovide, *ibid.*, v. 6.

Comment croire pourtant que ce Christianisme, encore dans les catacombes, aurait pu modifier *tous* les manuscrits, quand, jusqu'à la fin de l'Empire, bien après Constantin, le parti païen était encore extrêmement nombreux et puissant ? Même en admettant que les païens n'eussent pas protesté contre le travail du faussaire, ils auraient au moins gardé leurs manuscrits intacts. Et le travail de l'Église d'alors — qui ne pouvait prévoir ni la chute de Rome, ni les six siècles de nuit profonde qui allaient suivre — aurait été bien vain, puisque nombre de manuscrits (pas loin d'un sur deux) auraient échappé à l'interpolation.

Comment croire aussi que tous les détenteurs chrétiens de manuscrits, depuis Alexandrie ou Antioche jusqu'à l'*Augusta Trevirorum* ou plus loin encore, allaient modifier leurs manuscrits sur un ordre parti on ne sait d'où. De Rome ? Mais, rien que par esprit de contradiction, les églises d'Orient auraient protesté ?

Enfin et surtout, quel intérêt pouvait avoir l'Eglise à cette interpolation ? Au temps où Ovide promenait sa nostalgie sur les quais de Tomi, le Christianisme n'était pas né. Jean-Baptiste n'avait même pas commencé sa prédication.

Si jamais l'Eglise avait été tentée de faire quelque chose, c'eût été, je crois, de faire brûler les œuvres d'Ovide. Elle le fit pourtant si peu que saint Basile recommandait aux jeunes gens l'étude des lettres profanes. Après tout, le motif de la disgrâce d'Ovide n'importait guère à l'Église, puisqu'elle n'avait nulle envie de le canoniser. Or, imputer au poète, coûte que coûte, une disgrâce politique, c'était le réhabiliter et le transformer en une manière de martyr. Que pouvait gagner l'Église à blanchir ce « mauvais sujet » ?

Dr R. DE BOVIS,
Professeur à l'Ecole de Médecine de Reims.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Théâtre du Marais : Première représentation de *Les Indifférents* ou *On s'amuse comme on peut*, pièce en 4 actes de M. Odilon Jean Périer, et de *Les Marrons du feu*, d'Alfred de Musset. — Un Livre belge : Marcel Thiry : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, G. Thône, Liége. — L'Exposition Victor Rousseau à la Galerie Giroux. — Mémento.

Le Théâtre du Marais vient de représenter une pièce inédite en quatre actes, **Les Indifférents** ou **On s'amuse comme**

on peut, d'un jeune auteur belge, M. O.-J. Périer, et **Les Marrons du feu**, qu'Alfred de Musset écrivit à l'âge de dix-neuf ans. A près d'un siècle de distance, on voit se confronter, dans ces deux petits drames, des sensibilités juvéniles également averties, qui, pour vibrer à des diapasons différents, gardent néanmoins, par la similitude de leurs réactions, une sorte de complicité fraternelle.

Il est vrai qu'elles s'éprouvent au contact de l'éternel Eros, le seul Dieu qu'elles puissent servir sans réserve et qu'en dépit de leur souplesse, elles s'engluent l'une et l'autre au miel de ses paroles. Quels que soient donc le trouble qui les agite et l'écho qui s'en propage jusqu'à nous, elles résonnent d'identique manière et nous pourrons, dès lors, retrouver sans surprise, captées au même miroir, leurs images confondues.

Sans doute, l'auteur des *Indifférents* doit se gausser de certains élans mal refrénés de son compagnon d'affiche, de même que Musset aurait pris plaisir à retrouver son propre visage sous le masque de M. Périer.

Ce n'est pas que M. Périer soit romantique, même d'intention. Les derniers poèmes que nous connaissons de lui, et dont il fut parlé ici naguère, se cristallisent autour d'une pensée dépouillée, qu'avivent quelquefois, et comme par jeu, les fards d'une discrète image.

> Je compose ces vers pour me sentir vivant ;
> Mais non pas au hasard, non pas distraitement.
> Quel besoin de mentir, d'habiter un nuage ?

écrit il quelque part.

C'est jouer franc jeu, car nous ne chercherons ainsi dans ses vers qu'une confession de son intelligence.

Seulement, par précaution, il ne manque pas de les hérisser de barrières qui seront sa sauvegarde contre de possibles ennemis. Si bien que malgré tous ses soins, ils apparaissent comme la bravade d'un esprit en proie aux combats et tout prêt à céder à son démon intérieur, dont il dédaigne en vain l'insidieux appel.

Les Indifférents, qui procèdent de la même doctrine, ne sont indifférents qu'en apparence.

Ils promènent leur curiosité à travers le monde restreint de leur moi, l'aiguisent à la vie artificielle qu'ils se sont créée et se

retrouvent bientôt, appauvris de quelques illusions, devant la vraie vie qui les emporte.

Trois jeunes gens, Louis, Prosper et Hector aiment la même jeune fille...

Ainsi prélude, comme un conte bleu, le drame de M. Périer.

Pour Louis, Rose illustre de sa grâce l'infini qu'il porte en lui. Prosper croit ne goûter que son indifférence. Quant à Hector, gros garçon ennemi des complications, il rêve tout simplement de l'épouser.

Comme Rose ne paraît préférer aucun de ses trois servants, elle attend pour fixer son choix que l'un deux se déclare.

Hector s'y étant décidé, elle se fiance sans retard. Mais Louis à qui pèse son absence, qu'il n'est pas loin de considérer comme une trahison, se glisse dans l'intimité des jeunes gens, s'emparant peu à peu de l'esprit de Rose qui se trouve, un beau matin, devant une lettre de rupture avec Hector et une demande en mariage, aussitôt acceptée, de Louis.

Hector, morfondu, veut prendre sa revanche en s'imposant à son tour aux nouveaux époux. Pour son malheur, Louis est moins bon prince que lui. Il cherche querelle à l'intrus et le tue. Par Prosper, qui rencontre Rose, nous saurons que Louis a été condamné et qu'ayant hautement revendiqué son droit de tuer un balourd, les juges se sont montrés d'autant plus impitoyables, que l'indifférent Prosper, sous prétexte de sauver son ami, a plaidé la même cause que lui.

C'est à peine si Rose s'émeut à ce récit. Résignée à l'inévitable, elle se dirige au bras de Prosper vers quelque thé, quelque décisive aventure ou, plus probablement encore, vers un cabinet de lecture où ils reliront, de compagnie, Stendhal, Dostoïevsky et Gide.

Car derrière le drame de M. Périer, on en imagine un autre, en puissance dans quelques répliques, et dont les seuls protagonistes, Rose et Prosper, fanfarons de l'indifférence, s'avoueraient, non sans baisser les yeux, leur mutuel amour.

Ainsi s'expliqueraient et le témoignage tendancieux de Prosper, au procès de son ami, et le paradoxal détachement de Rose pour le meurtre d'Hector et la condamnation de Louis. Ainsi s'éluciderait aussi la trouble hérédité de Prosper qui, pour descendre de l'Octave *d'Armance*, n'en a pas moins quelques attaches

avec Ivan Karamazov et le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

M. O.-J. Périer, qui appartient à l'école du subjectivisme absolu, n'éclaire cependant de ses personnages que quelques apparences et, tout en les étiquetant avec ordre, renonce à nous les livrer vivants.

Nous restons donc réduits aux conjectures pour tout ce qui touche à leurs attitudes et à leurs gestes. Et comme, pour nous piquer au jeu, M. Périer les enferme dans un dialogue volontairement parcimonieux, notre embarras se résout en aventureuses hypothèses. Néanmoins, si nous nous référons à l'armature de la pièce, nous nous trouvons en présence d'une situation dramatique bien définie qui, étrangeté du hasard, rappelle par plus d'un point celle des *Marrons du Feu*.

En effet, on peut aisément se figurer, selon l'optique de Musset, Louis donnant la sérénade à Rose, les deux rivaux aux prises sous un beau clair de lune et la jeune femme, oublieuse comme la Camargo, s'éloignant au bras de Prosper qui, pour la circonstance, aurait revêtu le costume de *L'Indifférent*.

Nous y aurions gagné des vers charmants et d'ingénieuses tirades.

M. Février leur substitue le jeu narquois des répliques « à l'américaine » qui, s'il réduit souvent les échanges spirituels à une décevante algèbre, a tout au moins l'avantage de ne pas nous induire en rêvasseries.

La rigueur d'une telle formule n'est cependant pas sans inconvénients.

Pour atteindre à la vérité, elle exige une maîtrise que M. Périer ne possède pas encore. Parfaite dans le marivaudage, elle pêche par impuissance dans les grands conflits. Or, *Les Indifférents* vivent une intense aventure qui exigerait de temps à autre un accent arraché au fond même de leurs moelles.

Est-ce pudeur, est-ce aveugle obéissance à une discipline sans recours, toujours est il que cet accent leur fait constamment défaut. Ils tournent autour d'eux-mêmes commes des pantins tragiques dont Alcibiade tiendrait les fils.

C'est là le pire défaut de cette pièce qui par ailleurs révèle un esprit singulièrement délié, un sens averti de la scène et une dignité à laquelle on ne peut s'empêcher de rendre hommage. Avec une grâce moins volontaire, pétrie d'humanité et riche de

ces secrètes harmonies qui font s'exhaler d'une phrase, voire d'une épithète, tout l'infini de la tristesse et du désir, la plaquette de vers de M. Marcel Thiry découvre une autre face de la sensibilité contemporaine. Bien que depuis l'armistice il ait publié plusieurs ouvrages, c'est dans les vingt-cinq poèmes groupés sous ce titre emblématique, **Toi qui pâlis au nom de Vancouver**, que M. Thiry affirme le mieux sa personnalité. Il est vrai que son roman *Le goût du malheur* ne nous est pas parvenu. Mai si *Le Cœur et les Sens*, qui porte la date de 1919, décelait déjà une précieuse sensibilité et un art délié de la musique, il était imprégné de trop d'influences pour requérir d'emblée l'attention. *Soldats belges à l'armée russe*, un autre ouvrage que M. Thiry publia avec la collaboration de son frère, n'est, comme le disent les auteurs, que le « livre de bord d'une auto blindée belge en Galicie » Le poète y a cédé la place au narrateur. Ce qui n'empêche pas ce recueil d'impressions de guerre d'être passionnant d'un bout à l'autre. Précisément, de la dramatique aventure qui l'entraîna, Dieu sait comment, à travers d'innombrables contrées, M. Marcel Thiry a gardé une ardente nostalgie, comparable à celle de Baudelaire et de Toulet pour les Eldorados qu'ils avaient entrevus. Tout son art — les vers de *Le Cœur et les sens* le faisaient déjà pressentir — se confine entre deux horizons : celui, léger, charmant et doux, auquel le condamne sa vie actuelle, et l'autre, traversé d'éclairs, de fumées et de maladies, où son adolescence connut le prix du sacrifice, et qui garde à ses yeux le prestige de l'avoir révélé à lui-même.

Comme Baudelaire, lui aussi s'était embarqué

Sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager

et il était revenu, pâle héros dévoré de fièvre, pour déposer ses armes près d'un foyer familier. Après l'angoissante épopée, quels attraits n'allait-il pas retrouver dans sa demeure, embellie de chères présences ?

L'âme alourdie de souvenirs, il n'en pouvait dédaigner ni le charme ni le repos. Dès le seuil, de clairs fantômes l'avaient sollicité : l'un, entre autres, le plus cher de tous, l'environnait de paix et d'innocence.

C'était celui qu'il aimait jadis

Pour ses pâleurs et pour sa grâce balançante,

celui de la Bien-Aimée qu'il

Appelait tendrement son betulus alba.

Hélas! trop d'années l'ont séparé d'elle.
Si elle se montre

Indulgente d'avoir lassé
Son cœur tendre aux même épreuves

que lui, elle n'est plus que l'ombre dérisoire d'un ineffable amour.

Pourquoi s'obstiner dès lors à quelque leurre? Leurs âmes sont mortes l'une à l'autre. Elle a connu d'autres rêves, lui ne quittera jamais les terres d'où il revient.

Vont-ils donc, après quelques vaines larmes, se dire adieu devant la porte à peine entr'ouverte et chercher, par delà leurs nostalgies, un port nouveau où fixer l'angoisse qui les étreint?

Ton souvenir est plus Toi-même que toi-même,

soupire-t-il soudain en lui tendant la main. Puisque la vie les a remis en présence, à quoi bon enfreindre ses décrets? Vaincus par un passé qui dorera leur vie quotidienne, les doigts unis et les songes ailleurs, ils se laisseront donc entraîner au fil de l'habitude, vers le morne bonheur des orphelins et des résignés.

Ce menu roman lyrique, d'à peine quarante pages prend sa place entre *La Chambre blanche* et *Les Complaintes*. Mais outre Bataille et Laforgue, de qui M. Thiry hérita son acuité spirituelle, on salue dans *Toi qui pâlis*, riche en vers nombreux et en royales images, l'occulte présence de Baudelaire. Ce sont là modèles enviables, trop dédaignés par les écrivains d'aujourd'hui. Rien n'est plus déchirant que certains poèmes où M. Thiry confronte son amour mort au mensonge amoureux qu'il se voit obligé d'accueillir. Il sait trouver, dans le groupement de certains mots passés au crible de sa mélancolie et tendus en offrande à son cœur angoissé, des échos qui se répercutent jusqu'au fond de nous-mêmes, comme il peut s'égayer aussi à des sonorités exquises pour faire revivre

Le Nord, le gel et les clochers d'or d'Archangel

et

Le chant du coq martiniquais dans la cambuse.

Et quelle leçon il inflige aux zélateurs de la discipline pseudo-

classique, qui, par peur du romantisme, reflètent dans des eaux mortes le visage d'une jeunesse apeurée !

Tous ses poèmes gardent une stricte mesure. Sans aucun artifice, ils s'incrustent en nous. On les lit à voix basse dans l'attente du frisson qu'ils apportent, à voix haute pour leur adorable musique. Un poète et un artiste s'y sont donné rendez-vous. Et c'est pourquoi tous les artistes et tous les poètes, heureux de réentendre enfin une voix élue, pâlissent au nom de Vancouver et de Marcel Thiry.

Pour s'être illustré dans un autre domaine, le nom du sculpteur **Victor Rousseau** est aussi de ceux qui rayonnent parmi et au delà de nous. Cette chronique l'a plus d'une fois célébré, et nul ne l'ignore plus aujourd'hui.

L'occasion nous fut récemment offerte de retrouver à *la Galerie Giroux* la plupart des œuvres de ce noble artiste : à des sculptures connues s'étaient adjointent quelques groupes nouveaux parmi lesquels les projets du *Monument César Franck* et du *Monument Van Lerberghe*. A la vérité, Rousseau, qui a conçu à la gloire du musicien liégeois un vaste ensemble architectural, n'exposait de son projet qu'un fragment où, prenant prétexte des *Béatitudes*, il avait figuré quelques anges chanteurs à la manière de Luca della Robbia.

Le Maître séraphique de la sculpture rendait ainsi hommage au Maître séraphique de la musique et transposait dans la pierre le rêve aérien qui flotte encore autour des orgues de Sainte-Clotilde.

A Van Lerberghe, qui lui aussi fut une âme angélique, Rousseau dédie une figure de jeune fille, l'Eve de la *Chanson*, qui, succombant au songe dont elle naquit, se penche un instant vers la terre où sa chevelure épandue suscite, en s'y confondant, une floraison de roses.

Autour de ces œuvres maîtresses, des masques dont celui, admirable, de Beethoven, des bustes (*Walter Rummel* et ce chef-d'œuvre : *Visage d'automne*), des groupes alliant la grâce des Tanagras à la suavité du Vinci, d'allègres héroïnes comme cette *Victoire* destinée à l'un de nos édifices, et cent autres figures célébrant l'eurythmie de la vie intérieure, attestent une fois de plus le lumineux génie de ce poète du marbre qui, en dépit des

années, s'obstine, dans la solitude d'un atelier, à capter le rythme secret des êtres et des choses.

Mémento. — Il faut signaler aux Galeries Giroux l'exposition du peintre *Frantz Charlet* dont l'art, à la fois nuancé et précis, fixe délicieusement quelques aspects de Bruxelles et de Paris ;

Au *Cercle Artistique* les nerveuses sculptures de M. *Marnix d'Haveloose*, les jeux subtils de lignes et de nuances du peintre *Michel Sterckmans*, les fleurs et les paysages d'*André Blandin* ; à la *Galerie Manteau* les intérieurs du beau coloriste *Louis Thévenet* ;

Au *Studio* des paysages de France, délicatement notés par *M. Gustave-Max Stevens*.

Au *Cercle Artistique*, M. Albert Mockel évoque, avec une pénétrante émotion, l'œuvre de Ch. Van Lerberghe, dont Mme La Vallée récita des poèmes.

Saluons la naissance des *Cahiers de la Jeunesse catholique*, où M. Jean Stiénon du Pré signe pour ses débuts un petit poème charmant.

Le *Théâtre du Parc*, qui négligea de nous en avertir, a représenté dans le courant de mars deux pièces inédites d'auteurs belges.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

Manuel de Montoliu : *Manual d'historia critica de la Literatura Catalan Moderna*, Barcelona, 1922.

Si l'on excepte l'essai de F.-M. Tubino, publié en 1880, et dénué de véritable critique, nous n'avions pas d'ouvrage général sur la littérature catalane du XIXe siècle. Le manuel dont M. de Montoliu publie le premier tome est un effort de synthèse. Après une introduction consacrée à la décadence des XVIe et XVIIe siècles, il étudie les préludes du romantisme espagnol à Barcelone et les figures principales d'un mouvement d'où paraissent dériver la renaissance et les fêtes des Jocs Florals ; les derniers chapitres sont consacrés à Mariàn Aguilò, Milà y Fontanals et Jacint Verdaguer. Il est certain que Verdaguer est la suprême éclosion de cette période préparatoire, et il est assez rare de voir un manuel d'histoire littéraire qui s'achève par l'analyse de deux poèmes épiques.

Bien qu'il ait des vues fort justes et parfois originales, M. de Montoliu n'appartient pas à la critique d'avant-garde. Ses idées esthétiques et morales le rapprochent de Milà y Fontanals ; ses jugements et ses préjugés le rattachent à Menéndez y Pelayo.

L'unité politique et l'hégémonie de l'Espagne expliquent la décadence des lettres catalanes. Les grands chroniqueurs, dont les narrations sont comme la réplique de l'art de Joinville, disparaissent avec les rois d'Aragon. Mais il serait utile de montrer dans un manuel le caractère savant de la poésie catalane, qui, après avoir accepté la langue et le style des troubadours, s'est mise à l'école de la poésie italienne. Il fallait rappeler aussi que les grands écrivains du xve siècle, Auzias March, Mossèn Jordi de sant Jordi, Roiç de Corella, Jaume Roig, étaient tous des Valenciens. Leur influence devait être peu efficace parce que Valence, plus que toute autre ville, acceptait la langue et les mœurs espagnoles, et donnait dès la fin du xvie siècle des noms glorieux à l'histoire de la Comedia. Cependant, la langue catalane demeure celle des relations familiales, des groupes et des corporations, des loges de mer. Elle gardera même une pureté relative dans quelques ouvrages de dévotion. Malgré que les coutumes espagnoles soient de plus en plus acceptées, l'esprit particulariste demeure toujours vivace, comme le démontre l'histoire des nombreuses séditions de la Catalogne. Plus tard, l'esprit de l'Encyclopédie sera néfaste aux dialectes, mais Montoliu reconnaît que le réveil des études historiques en France devait orienter les esprits vers une Renaissance, en révélant les voies du passé. L'auteur croit que la guerre de l'Indépendance a retardé cet essor, mais il pouvait mentionner que les représentants de Napoléon prirent des mesures ostensibles en faveur de la langue catalane, et c'est par leurs soins qu'une gazette catalane fut imprimée à Barcelone. Il importe de rappeler que les guerres de l'Empire ont répandu le goût des littératures étrangères et nationales, et qu'il s'est manifesté avant la Restauration.

L'école de Coppet s'est formée autour de la baronne de Staël (*De l'Allemagne*, 1810) qui avait pris la défense de « l'esprit européen ». Montoliu observe que la revue de Barcelone *L'Europeo* (oct. 1823), où l'on trouve peut-être la première manifestation du romantisme en Espagne, est indépendante de l'école française, car la *Muse Française* date de 1823. Sans doute, mais la parution simultanée de ces revues montre qu'elles obéissent à un même mouvement, et il nous suffit de considérer l'*Europeo* comme une manifestation de cet esprit cosmopolite que répandaient les amis de Mme de Staël. La plupart des collaborateurs

de cette revue étaient d'ailleurs des étrangers, anglais et italiens, rejetés en Catalogne par les bouleversements politiques. Il était inutile de parler avec une telle obstination de la *Sturm und drang periode* (période de lutte et d'assaut), et de dresser sur le retable les icônes de tous les demi-dieux du romantisme allemand. Au delà du *Sturm und Drang*, qui est bien une école individualiste, on pourrait remonter à Shakespeare ou du moins à J.-J. Rousseau. La théorie qui consiste à relier le romantisme barcelonais aux primitives écoles allemandes ne nous paraît pas être un élément de clarté dans cet ouvrage. L'auteur suggère avec insistance sa conception d'un romantisme pur de tout alliage, étincelant comme un fabuleux métal, et il prétend que les Catalans en ont gardé le secret. Cela nous émeut comme ces généalogies splendides que Pindare attribuait aux athlètes. Ces généalogies prêtent des ornements au discours, mais elles appartiennent à la mythologie. Malgré son fervent désir de retrouver une filiation décisive, de rattacher les humanistes catalans aux romantiques d'outre-Rhin, M. de Montoliu écrit des phrases comme la suivante, où l'on voit sa joie et sa déconvenue aussi :

> C'est une véritable surprise de trouver dans les œuvres de quelques écrivains distingués, comme Piferrer et Milà y Fontanals, les noms de Tieck, Lessing et Frédéric Schlegel, ignorés par la masse de nos intellectuels au premier tiers du dix-neuvième siècle.

N'est-ce pas un aveu ? Et par ailleurs, M. G. le Gentil observe (*Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris 1909) que l'influence de l'Allemagne ne s'exerça pas d'une façon continue, que l'on oublia Gœthe, Schiller et Kant jusqu'en 1836, et que seul en Espagne Eugène Hartzenbusch était capable de lire l'allemand dans le texte. Il serait surprenant à notre avis de ne pas retrouver à Barcelone ces noms que la plume de Mme de Staël avait contribué à populariser. Cependant, les librairies de cette ville répandent surtout des traductions de Walter Scott, de Chateaubriand, de Manzoni. Le romantisme est un enchantement et une mode. Mais les écrivains catalans n'acceptent pas les libertés de l'esprit qu'il révélait, et leur passion archéologique ne nous rappelle point les promenades et les effusions des Charmettes. N'est-ce pas surtout l'histoire qui a conduit les lettres ? Une publication comme le

Choix de poésies des Troubadours par Raynouard, en 1815, révèle le mouvement des esprits. Et c'est bien aussi la plus agréable surprise d'observer que le terme de langue « llemosina » a toujours été appliqué à la poésie catalane, comme pour affirmer la noblesse de ses origines, et on le retrouvera dans le premier monument de la renaissance qui est l'ode d'Aribau :

En llemosí sonà lo meu primer vagit

Cette ode fut publiée le 24 août 1833. En 1836, Torres Amat donne ses *Mémoires pour aider à former un dictionnaire critique des écrivains catalans.* On réimprimait la vieille chronique de Pujades. Prosper de Bofarull réorganisait les archives de la couronne d'Aragon, et les investigations des critiques conduisaient aux sources de la poésie épique de l'Espagne. Telle est, naturelle et simple, la démarche des esprits.

La Catalogne a possédé avant la Renaissance une école romantique de langue espagnole. Les romantiques espagnols purent revenir dans leur pays en 1835, lorsque la reine Marie-Christine signa le décret qui établissait le régime représentatif, après une décade d'absolutisme et de vide absolu. Le duc de Rivas, Espronceda et tant d'autres, venant de France et d'Angleterre, étaient pleins des idées nouvelles de ces nations. M. de Montoliu ne peut évidemment pas éluder ces faits si précis, mais il prétend que ces influences du dehors constituaient un véritable danger pour la Catalogne. Cette dernière, nous dit il, conservait au-dessus de la mêlée le palladium du romantisme authentique. Quel conte de fées ! La Catalogne a donné deux poètes aux lettres espagnoles : Manuel de Cabanyes, visiblement inspiré par les Italiens, et Piferrer. Celui-ci écrivit *Recuerdos y Bellerras Historicas de España*, en collaboration avec le polémiste de Majorque, J.-M. de Quadrado, auquel M. de Montoliu attribue un jugement sévère de l'œuvre de Victor Hugo.

Or, M. le Gentil nous dit de ce même jugement qu'il est équitable, et il a soin d'en rapporter les termes. Oui, il est équitable, et incomparablement plus précis que les lignes consacrées par Piferrer aux écrivains d'Allemagne.

L'influence de Victor Hugo sur la plupart des poètes des Jeux Floraux est indéniable. Le style de Rubio y Ors (*lo Gayter de Llobregat*, 1841) a une couleur nettement espagnole. Il veut encore se souvenir des troubadours, et telles sont les modestes ori-

gines de la Renaissance Catalane. Et la renaissance provençale, pourquoi ne doit-elle rien à la *Sturm und Drang periode*? Où faut-il accrocher ces *Papillotos* (1835) du bon perruquier d'Agen? L'œuvre de Jasmin était peu connue à Barcelone, mais les retentissants éloges qui lui étaient décernés pouvaient bien franchir la ligne des Pyrénées. Déjà, le bon Roumanille rimait en provençal, afin d'être bien compris de sa mère de Saint-Remy. Les Jocs Florals étaient créés à Barcelone à la date même où naissait *Mireio* à Maillane (1859), comme pour souligner le parallélisme des deux renaissances.

M. de Montoliu veut supposer que le symbolisme « ésotérique et fantastique » des félibres contribua à éloigner les poètes catalans des banquets de Provence. Fait-il allusion au chant de la *Copa* ? Mais voici, en 1842, le lauréat du premier concours de l'Académie des Belles-Lettres à Barcelone, qui portait une coiffure de velours où brillait une églantine d'argent. Et Piferrer souriait dans un coin. Quoi de plus symbolique encore que le cérémonial des Jeux Floraux !

Fondés en 1859, ils ont recueilli toutes les manifestations de la poésie catalane. Les premiers mainteneurs s'inspiraient de la tradition toulousaine, et il est significatif que la première fleur naturelle fut décernée à une poésie qui célébrait Clémence Isaure. A vrai dire, la poésie personnelle n'apparaît pas encore. L'auréole dont on parait le passé était si éblouissante que l'on négligeait souvent d'écouter les voix intimes. Dans l'éclat d'un romantisme naïf et facile, ces sentiments préparaient l'éclosion de la poésie épique. C'est en 1877 que fut couronnée l'*Atlantide* de Verdaguer, et, dans une certaine mesure, ce sont les jeux olympiques qui font les athlètes. On lira dans l'œuvre de Montoliu une étude fort pénétrante des éléments hétérogènes qui composent le poème épique de Verdaguer. Toutefois, je tiens à dire que j'ai toujours été enclin à assimiler — mais sans croire à des influences directes — l'*Atlantide* et le *Canigo* aux conceptions de l'esprit germanique. Je m'étonne que Montoliu, qui voit du germanisme partout, ne l'ait pas discerné ; cela aurait fourni des arguments plus valables à une thèse qu'il se plaît à formuler à plusieurs reprises, sans crainte des redites, et avec un zèle trop évident. Et qu'il est donc difficile de saisir la réalité, et, plus encore, la démarche naturelle du génie !

MÉMENTO. — Je ne puis que signaler aujourd'hui l'ouvrage que M. Jean Amade consacre au même sujet : *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne* (1924).

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Critiques des Lettres actuelles. — Alberto Zum Felde : *Critica de la Literatura Uruguaya*, M. Garcia, Montevideo. — Eduardo Colin : *Verbo Selecto*, « Mexico Moderno », Mexico. — Julio Noé : *Nuestra Literatura*, Editions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. — Mémento.

J'ai cru pouvoir dire avec raison que la critique, en Amérique espagnole, a tendance à devenir ce qu'Ernest Hello lui assignait comme suprême idéal : la conscience de l'art. Les **Critiques des Lettres actuelles**, comme ceux des Lettres d'hier, œuvrent en effet, pour la plupart, sérieusement, avec conscience de la hauteur de leur rôle. Mais comme ils traitent d'œuvres et d'écrivains trop proches pour être envisagés en toute clarté, ils se laissent parfois entraîner à des appréciations passionnées, ou bien ils s'appesantissent sur l'étude de certains auteurs fortunés, sans considérer les plus significatifs.

Alberto Zum Felde, Uruguayen, qui, dans les deux livres : *Huanakouri*, *Proceso historico del Uruguay*, s'était fait connaître comme lyrique national et comme écrivain d'idées, s'est en un nouvel ouvrage, **Critica de la Literatura Uruguaya**, révélé comme critique littéraire cultivé et sagace, bien que parfois un peu trop passionné. Il se réclame des méthodes de la critique scientifique et, souvent, déploie de la fermeté dans le raisonnement, de la richesse de doctrine, de la sûreté dans le jugement, mais à l'occasion, cédant à son tempérament impulsif, il tombe en des généralisations hâtives et des arrêts injustes qui déprécient son labeur généralement très remarquable. Il s'est proposé de tracer dans son livre un tableau « général et systématique » de la littérature de son pays, en revisant les valeurs courantes selon les données de la « critique positive ». Il divise la littérature de l'Uruguay en trois grandes époques, l'époque romantique, celle de l'ardeur pour la dialectique sociologique, et l'époque moderne, dont les points de condensation seraient le salon littéraire, l'Ateneo de l'Urugay, le café littéraire, et il nous parle de chacune longuement, avec autant de pénétration

que de vigueur. Mais cette division n'est pas très heureuse, car dans la pléiade de l'Ateneo n'entrent pas les deux seuls écrivains du moment : Zorilla de San Martin, Acevedo Diaz, et l'appréciation de l'époque moderne n'est pas juste. Comme d'autres critiques qui n'ont pas bien étudié le sujet, notre auteur s'obstine à voir en toute la production de la fin du siècle passé une *littérature de décadence*, et à affirmer que son influence a été désastreuse pour les Lettres hispano-américaines. Néanmoins, les principaux représentants de cette littérature ont cherché surtout l'affirmation de la personnalité, c'est-à-dire tout le contraire de ce qui préoccupe les écrivains de décadence : l'imitation, comme l'a si bien expliqué Remy de Gourmont, et ils ont suscité dans les lettres de l'Amérique espagnole la période dite moderniste pendant laquelle sont apparus, auprès de certains écrivains secondaires qui se sont perdus dans l'extravagance, nos premiers poètes personnels et artistes. M. Zum Felde lui-même se ressent de l'influence de cette époque : sa culture cosmopolite, son style trop imagé, parsemé de néologismes inutiles, répètent les qualités et les défauts de la modalité moderniste. Notre critique consacre ensuite une série d'études aux écrivains les plus connus de son pays, en essayant d'élucider leur véritable signification. Francisco Acuña de Figueroa, qui vivait au début du XIX° siècle et qui composa les paroles de l'Hymne national de l'Uruguay n'est, à son avis, qu'un versificateur à « l'âme de notaire, courtisan et emphatique, » indigne de la renommée dont il jouit parmi ses compatriotes. Juan Zorilla de San Martin, auteur du poème *Tabaré*, considéré comme l'unique épopée hispano-américaine, est un romantique avec toutes les limitations de son école: son poème, méritoire par le sujet épique, pèche dans la création du protagoniste et, en général, dans « l'idéalisation du sujet à cause de l'oubli ou du dédain de la vérité humaine ou historique ». Eduardo Acevedo Diaz, par contre, se détache comme un romancier national, plein de vigueur et de sentiment autochtone, et ses deux principaux ouvrages : *Ismaël*, *Grito de Gloria*, sont les deux romans historiques les plus importants de la littérature uruguayenne. Et José Enrique Rodo, seul écrivain de l'Uruguay dont le renom se soit étendu dans tout le continent américain et commence à gagner l'Europe ? Pour notre critique, José Enrique Rodo est un écrivain

sans « originalité ni profondeur idéologique », « un professeur académique », une mentalité de bibliothèque », dont l'œuvre avec un « caractère de lectures éducatrices pour la jeunesse » où se mêle une certaine « coquetterie maniérée de vieille fille », méconnaît la réalité, « manque de vertu pédagogique » et constitue un « facteur de décadence ». Cependant, il est de fait que cet écrivain a été le premier, après l'époque de pessimisme suscitée chez nous par l'admiration de la civilisation saxonne, à affirmer d'une façon magistrale les hautes valeurs de la culture latine, et à allumer la foi en les destins de notre race, et c'est également un fait que son œuvre a été un évangile pour toute une pléiade de jeunes écrivains tels que Francisco Garcia Calderon, Pedro Henriquez Urena, Alfonso Reyes, J.-M. Chacon y Calvo, etc., qui ont retourné aux sources traditionnelles, et qui s'efforcent pour conserver et renforcer dans nos peuples les caractères propres, de race et de culture, que nos publicistes d'hier, éblouis par la prospérité saxonne, n'avaient su que dénaturer. Après la mort du grand écrivain, deux ou trois critiques avaient attaqué son œuvre lumineuse. Mais aucun n'avait été aussi loin que Zum Felde. Est-il possible que ce soit un compatriote qui ait assumé la triste charge d'essayer de démolir l'œuvre du plus grand de nos prosateurs modernes ? Certainement, Zum Felde consacre ensuite une étude pleine d'admiration à Carlos Reyles, cet auteur fortuné à qui tous les critiques de son pays ont prodigué tant d'éloges. Mais la place me manque pour m'occuper des chapitres que notre critique consacre aux autres écrivains uruguayens : Herrera y Reissig, Florencio Sanchez, Javier de Viana, Horacio Quiroga, Delmira Agustini, Juana de Harbourou, etc. Il me suffira de dire qu'il s'y montre généralement réfléchi, sagace, juste. Ainsi, son livre, riche d'idées et de suggestions, contient d'excellents aperçus sur des écrivains, des œuvres ou des aspects de l'art d'écrire, mais aussi des appréciations injustes et des conceptions littéraires erronées. L'auteur, qui s'est proposé de reviser les valeurs de la littérature de son pays, devrait bien maintenant reviser son propre ouvrage. Il en vaudrait la peine. Car ainsi, cette *Critica de la Literatura Uruguaya* deviendrait « l'ouvrage de discernement et d'ordonnance fondamentale » que Zum Felde a voulu nous donner. Je serais heureux si le critique intelligent qui est en cet écrivain m'écoutait.

Eduardo Colin, Mexicain, est un poète délicat qui cultive la critique littéraire d'une façon un peu intermittente, mais, en général, avec des connaissances, du goût, de la compétence, et avec cette sympathie pour les auteurs et les œuvres qui est une des caractéristiques du bon critique moderne. Nous lui devons une petite collection de portraits d'écrivains européens : Jules Laforgue, Verhaeren, Claude Farrère, Miguel de Unamuno, Valle Inclan, etc.: portraits précis et fervents, bien que trop brefs et sans traits essentiels nouveaux : *Siete Cabezas*. Mais dernièrement il a publié un recueil d'articles sur différents écrivains hispano-américains, comme Ruben Dario, Amado Nervo, Guillermo Valencia, Luis Urbina, Gonzalez Martinez, Juana de Ibarbouron, etc., qui est une excellente contribution à l'étude de nos lettres modernes : **Verbo Selecto**. Le critique nous paraît irréprochable en certains de ces articles, plus limité ou moins heureux en d'autres. Dans les pages qu'il consacre à l'un de mes livres, *la Piedad sentimental*, il qualifie cette œuvre qui est inspirée de la réalité, et même un peu trop, de romantique, parce que l'héroïne meurt phtisique, comme s'il n'y avait plus dans la vie de femmes qui meurent ainsi. Mais, en général, ce livre est juste, d'une portée efficace.

Julio Noé, Argentin, qui depuis quelque temps commente la production littéraire de son pays avec autant de connaissances que de bon goût, et qui dernièrement s'est fait remarquer dans son rôle de directeur de la revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a réuni en volume, sous le titre de : **Nuestra Literatura**, ses articles des dix dernières années. Dans l'avant-propos, il nous dit avec une modestie qu'on sent sincère, que cet ouvrage n'est simplement que le « journal d'un lecteur de livres argentins ». Cependant son livre, où il est question des meilleurs écrivains de l'Argentine, anciens et modernes, comme Sarmiento, R. Obligao, J.-A. Garcia, Manuel Galvez, M. Leguizamon, etc., est un ouvrage de critique aussi sagace que judicieux, aussi impartial que bien inspiré. Son auteur s'y révèle comme un critique cultivé et clairvoyant, désireux de voir la littérature s'ajuster aux « lignes essentielles de notre tradition », convaincu que le rôle de la critique est de servir de stimulant et non de frein à la production. Il est à désirer que Noé continue sa belle besogne, qu'il nous donne sur les Lettres argentines actuelles l'œuvre métho-

dique promise, et qu'il étende aussi sa curiosité à la littérature des autres pays hispano-américains.

Mémento. — La *Revista de Historia y Geografia* de Santiago du Chili, organe de la société de ce nom, continue sa publication en gros volumes trimestriels pleins d'intérêt. Dans les quatre derniers, nous voyons une série de « Cuentos Populares » chiliens extrêmement curieux, recueillis par Ramon Laval, contes que cet éminent folkloriste nous donnera bientôt en volume. Notons aussi une bonne étude de E. Latcham sur les « Creencias religiosas de los Uraucanos », et une version du « Viaje de Hendrick Brouwez à Valdivia en 1643 », par J. T. Medina. Sous le titre de *Terra de Sol* paraît depuis près d'un an à Rio de Janeiro une grande revue de lettres et d'art illustrée et très bien présentée. Quoique écrite en portugais, elle publie des articles en espagnol et rend compte des livres hispano-américains. Ses directeurs sont deux écrivains bien connus : Tasso da Silveira et Alvaro Pinto. Signalons, dans ses derniers numéros, un intéressant article d'esthétique de Tasso da Silveira : « Alegria Criadora », et un fervent portrait du poète péruvien « Jose S. Chocano » par D. Velasco Aragon. C'est une publication très importante qui pourrait devenir le véritable organe des Lettres de toute l'Amérique Latine.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Rings um die erste Haager Friedenskonferenz, Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1924. — Olaf Broch : *Proletariatets diktatur* (*la Dictature du prolétariat*), Aschebourg, Kristiania.

Autour de la Première Conférence de La Haye, tel est le titre du t. XV de la *Grosse Politik der europäischen Kabinette*. Le 24 août 1898, Mouraviev avait remis aux diplomates accrédités à Saint-Péterbourg le manifeste du Tsar. Aucun ne s'y attendait. Montebello, qui n'en eut communication que 2 heures avant Radolin, en fut « peu agréablement surpris ». Le lendemain, Radolin fut reçu par Nicolas II :

Le Tsar m'a dit avec chaleur, écrivit Radolin, que le monde verrait par son manifeste combien ses sentiments étaient pacifiques [« Il a choisi pour cela un moyen bizarre », *annota Guillaume II.*] Sans s'adonner aux illusions... il était convaincu qu'il contenait le germe d'un examen calme et d'une solution pacifique de dangers de guerre éventuels. [*Guill. II.* Il a mis entre les mains de nos démocrates et de l'opposition une arme brillante pour agiter.] Son seul vœu était d'a-

moindrir l'exagération des charges militaires. [*Guill. II.* Utopie.] Sa proposition aurait aussi l'avantage d'enlever une arme puissante à la social-démocratie. [*Guill. II.* Il la leur met au contraire dans la main...]

Les ennemis de la Conférence admirent vite que si elle ne réussissait pas, ce serait un échec personnel pour le Tsar. Bülow, le 30 août, en concluait que, pour l'éviter, la Russie « s'offrirait comme un honnête courtier pour rapprocher la France et l'Allemagne ». Comme Bülow prétendait que cela ne pouvait arriver que par l'abandon des conquêtes de cette dernière, Radolin fut chargé de prévenir Mouraviev que cette manœuvre serait considérée comme une menace qui amènerait le rapprochement de l'Allemagne avec le groupe anglo-saxon.

La France avait « très mal pris » le fait que la proposition russe ne lui avait pas été communiquée avant d'être publiée. Mais elle était en pleine crise de Fashoda. Mouraviev, à son passage à Paris, en octobre, reçut de Faure et de Delcassé l'assurance que nous prendrions part à la Conférence, « même si l'on y mettait pour condition l'élimination des questions politiques. On fera absolument ce que je désire, déclara Mouraviev à Eulenburg le 23 oct. J'espère accomplir peu à peu ma tâche d'éliminer le pensée de revanche. Les directeurs de la politique française, quoique toujours circonspects, n'opposent plus le même refus sur ce point. »

Le 21 avril 1899, Delcassé expliqua à Münster notre point de vue :

Nous avons le même intérêt que vous à cette Conférence... Vous ne voulez accepter aucune proposition de désarmement, nous non plus. Des deux côtés, nous voulons, tout en ménageant le Tsar, chercher une formule pour tourner cette question. Pour éviter un fiasco complet, nous ferons peut-être quelques concessions relativement à l'arbitrage [*Guill. II.* Non], mais sans limiter l'indépendance des grands Etats... Sur quelques questions peu importantes, l'entente sera facile.

La Conférence avait failli échouer sur le refus de l'Italie d'y participer si le Pape était invité. Münster interrogea Delcassé sur ce point : « Je ne m'en suis pas, à dessein, mêlé, répondit-il, et je ne sais pas où on en est là dessus ».

Le volume débute par l'exposé de la politique allemande au sujet de la rupture hispano-américaine. Le 28 septembre 1897, Guillaume II, irrité de la protestation américaine contre la pro-

longation de la guerre à Cuba, télégraphia à Bülow pour lui suggérer une intervention des Etats européens (au besoin seulement de ceux du continent) en faveur de l'Espagne « où la forme monarchique semblait menacée par la perte de Cuba ». Bülow para le coup en répondant que dans une action de ce genre, il fallait éviter que l'Angleterre et la France n'engageassent l'Allemagne dans une querelle avec les Etats-Unis à laquelle elles ne prendraient pas part elles-mêmes. Eulenburg perfectionna cette réserve en faisant adopter que l'initiative de cette proposition devait venir de l'Autriche (30 sept.). Guillaume approuva. Cela permit à Bülow, quand le gouvernement espagnol sollicita l'Allemagne de se mettre « à la tête d'une action de l'Europe », de répondre que « S. M. ne serait prête à coopérer que si la proposition d'action (d'abord diplomatique) venait de la France » (15 février 1898). Goluchowski aussi voulait nous voir prendre l'initiative (23 fév.), mais Hanotaux au contraire disait qu'elle appartenait à l'Autriche. Personne n'osant la prendre, on songea à un arbitrage du Pape. Celui-ci fit sonder la gouvernement de Madrid par le Nonce, mais il lui fut répondu « qu'il était impossible d'accepter un arbitrage sur la base de la cession de Cuba » (1er avril 1898). [*Guill. II.* Pas moyen d'aider, alors ; seulement, ils perdront l'île tout de même. Une note collective des puissances, « exhortant à la paix du point de vue de l'humanité », n'obtint de Mac Kinley, quand elle lui fut remise, qu'une réponse polie (7 avril). Aussi fut-on fort surpris quand, le 15 suivant, Sir J. Pauncefote proposa aux autres ambassadeurs de remettre au Président une nouvelle note identique « pour décharger le monde civilisé d'approuver l'agression ». « Je suis contre cette démarche », annota Guillaume. Il en fut de même ailleurs. Pour que la guerre fût évitée, il aurait fallu que l'Espagne cédât, mais on y pensait ce que disait son ambassadeur à Berlin le 5 avril : « Si nous cédons, c'est la chute du ministère et de la dynastie, ce qui est pire que la guerre. Nous n'avons pas à la craindre. L'Europe, au contraire, doit redouter la chute de notre monarchie et l'accroissement de puissance de l'Amérique. » Grâce à ce sophisme, l'Espagne perdit Porto-Rico et les Philippines.

Instruit par ce précédent, Guillaume, dès le commencement de la reprise de l'affaire du Transvaal, se montra décidé à en trafiquer. « Elle ne nous regarde pas », annote-t-il le 9 août 1899. Le

27 suivant, il écrivait : « En cas de guerre du Transvaal, les Russes se feront sentir dans l'Inde et en Perse. Nos témoignages d'amitié monteront alors sur le marché, en particulier à Londres. » La guerre devenant probable, Chamberlain demanda un témoignagne de sympathie de la part de l'Allemagne (30 sept.), mais Bülow répondit le 2 octobre : « Notre attitude, comparée à celle des Français et des Russes, peut être considérée comme amicale... Tant que la question de Samoa ne sera pas réglée d'une façon acceptable pour notre opinion publique, nous ne pourrons faire plus. » Chamberlain dut céder. Il proposa néanmoins à Guillaume II une entente entre l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis, mais le Kaiser répondit qu'il y aurait des difficultés, en particulier à cause de ses excellents rapports avec la Russie (21 nov.). A Bülow, Chamberlain proposa la côte atlantique du Maroc comme objet de compensation (24 nov.), mais sans plus de succès, le premier voyant « l'avenir de l'Allemagne dans la pression d'une forte flotte. Gardant de bons rapports avec la Russie et avec l'Angleterre, elle attendrait ainsi le développement des événements élémentaires. »

La guerre avait d'abord été malheureuse pour les Anglais. Fin décembre, Bülow écrivait :

La majeure partie de nos militaires croit que la guerre finira par la complète défaite des Anglais. Quelques-uns pensent que, s'ils opèrent avec prudence, ils pourront petit à petit fatiguer les Boers... et concluront aussitôt avec eux une paix sur la base du *stata quo ante*. A une avance des Anglais jusqu'à Prétoria, personne ne croit actuellement, mais *chi lo sà* ?

Pendant cette période d'anxiété pour les Anglais, l'opinion publique en Russie s'en prenait à Mouraviev de l'inaction du gouvernement. Bülow ayant adressé à l'Angleterre des notes menaçantes au sujet de la saisie de vapeurs postaux, Mouraviev fit commencer le 12 janvier des sondages pour savoir si l'Allemagne serait disposée à une intervention, en particulier si l'Angleterre s'emparait de la baie de Delagoa, mais il essuya des refus répétés. Et cependant le 14 janvier, Holstein avait télégraphié que « l'Empereur examinait s'il n'enverrait pas, dans les 48 heures, une personnalité qui éluciderait avant jeudi si l'on pouvait s'entendre avec l'Angleterre ou si au contraire on serait forcé de sortir autrement de la situation où mettait l'apathie anglaise », mais le

18 suivant les paquebots furent relâchés. Guillaume eut beau, dans la suite, rappeler aux Anglais le service qu'il leur avait rendu, ils furent d'avis comme Chamberlain que, « tant que des notes aussi raides leur seraient adressées, à leur grand regret de meilleurs rapports ne pourraient être établis entre l'Angleterre et l'Allemagne. »

ÉMILE LALOY.

§

M. Olaf Broch est professeur de langue et littérature russes à Kristiania, et, au retour d'un voyage en Russie soviétique, a publié un volume. Un de plus... A quoi bon, dira-t-on, signaler un ouvrage de ce genre, quand il y en a tant, et généralement si vides? Mais celui-ci a été trouvé tellement intéressant que des Norvégiens ont pensé qu'il valait la peine de le répandre et l'ont envoyé aux instituteurs, et l'on prétend que cette diffusion à contribué à l'échec qu'ont subi les moscoutairs aux dernières élections. Mme Kollontay, ambassadrice des soviets à Kristiania, a même adressé une protestation au gouvernement norvégien, qui lui a fait observer qu'il ne pouvait empêcher des citoyens d'envoyer des livres aux instituteurs. Cette histoire, il est vrai, prouve seulement le mérite du livre en tant qu'œuvre de propagande, et serait plutôt de nature à mettre beaucoup de lecteurs en méfiance, par ce seul motif. Or, il se trouve qu'il n'est pas du tout conçu dans l'esprit qu'un pareil but supposerait. C'est un exposé, d'une évidente sincérité, fait par un observateur consciencieux et méthodique, qui a cherché, sans prévention ni malveillance, à comprendre ce que c'est que **la Dictature du Prolétariat.**

Sans prévention, car, sans être socialiste d'étiquette, M. Olaf Broch est évidemment un homme « de gauche » et croit à la parfaite sincérité des premiers dirigeants communistes. Il se loue des bonnes relations qu'il a eues avec quelques-uns d'entre eux, et de la liberté qui lui a été laissée. Il prend à son compte les remarques de tel « sympathisant » du communisme. On ne voit en lui aucun parti pris hostile. C'était d'ailleurs la condition, particulièrement en Norvège, pour que son étude produisît un effet de propagande imprévu. Il inspirait confiance. Que dit-il donc ?

Il ne raconte pas l'histoire de la révolution. Il ne décrit pas

le fonctionnement du gouvernement soviétique, ni les horreurs de la Tche-Ka, ni les difficultés et la misère de la vie russe sous le régime nouveau. De tout ce dont on parle le plus, et qui remplit toutes les publications relatives à la Sovdépie, il ne dit rien qu'en passant : il suppose tout cela connu. Il traite des idées communistes et de l'organisation de leur enseignement.

Voilà, dira-t-on, un sujet bien étroit, quand il y avait tant à observer et à dire, surtout pour un homme à qui sa parfaite connaissance de la langue et ses nombreuses relations personnelles permettaient de noter une foule de traits qui auraient échappé à d'autres, et de recueillir bien des confidences. Vraiment, ce professeur ne connaît que les idées de l'école. C'est, au contraire, à ses yeux, le sujet essentiel, parce que les bolcheviks, ayant complètement échoué dans leur entreprise de révolution économique, se sont aujourd'hui résignés, contrairement à leur doctrine, à faire passer l'idéologie avant l'économie, et à préparer les esprits, afin qu'ils soient mûrs lorsque la révolution économique sera une seconde fois tentée. Ainsi le parti communiste russe est devenu une secte religieuse dont la fonction consiste à prêcher la vraie doctrine. Elle a sa théologie et ses conciles, ses écoles de missionnaires, ses hérétiques et l'intolérance qui convient, et l'étude de cet aspect du bolchevisme russe actuel est bien l'étude la plus importante à présenter aux lecteurs occidentaux, non seulement parce qu'elle est curieuse en elle-même, mais surtout parce que l'expansion de la foi communiste est réellement devenue l'objectif essentiel des dirigeants bolcheviks.

Cela me paraît bien systématique. Les bolcheviks ont toujours fait des prosélytes, et ont commencé de bonne heure à fonder des écoles de missionnaires. Pour bien établir sa thèse, il eût fallu que M. Olaf Broch indiquât la date à laquelle les bolcheviks, par un des brusques changements d'orientation dont ils sont coutumiers, auraient subi la « métamorphose » en secte religieuse qu'il signale. Il se contente d'analyser leur mentalité du moment où il les a vus, de décrire les institutions qui servent à illustrer sa théorie, et d'observer les changements d'ordre psychologique et moral qui sont produits dans la population russe sous l'influence de leur régime. Je crois bien qu'il n'y a pas eu métamorphose, mais seulement développement progressif du caractère de secte qui existait déjà, en sorte que M. Olaf Broch nous

décrit un aspect véritable et fort important du communisme russe, mais non tellement important que le reste serait, pour ainsi dire, négligeable. Il était, par exemple, conforme aux idées de Lénine de croire que la Russie n'était pas encore mûre pour la révolution sociale, et lui-même l'avait écrit ; aussi la révolution politique de 1917 avait-elle pour but de provoquer la révolution sociale d'abord dans les pays occidentaux : c'était l'une de ses idées essentielles, et c'est sans doute encore une idée à laquelle tiennent ses successeurs.

Mais peu importe. Ce qu'a vu M. Broch n'a pas été décrit par les autres voyageurs. Il avait les moyens de bien voir, et de comparer avec le passé. Son ouvrage est vraiment nouveau. Il y passe continuellement d'une analyse abstraite, et parfois subtile, à l'observation d'un geste ou la description d'une scène banale de la vie quotidienne. Bien que ce ne fût pas son but, au moins son but principal, je ne connais pas, sur la Russie actuelle, de livre qui permette mieux de se représenter ce qu'y est la vie.

P.-G. LA CHESNAIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

André-Charles Coppier : *Les portraits du Mont-Blanc*, aquarelles, pastels, dessins au roseau et brou de noix et texte ; Libr. Dardel, Chambéry. » »

Charles Léger : *Courbet*, avec des reproductions ; Nilsson. 10 »

Histoire

Karl Marx : *La guerre civile en France (la Commune de Paris)*, traduction de Charles Longuet ; Libr. de l'Humanité. 5 »

Linguistique

Eugène-Louis Martin : *Les symétries de la prose dans les principaux romans de Victor Hugo* ; Presses universitaires de France. 8 »

Eugène-Louis Martin : *Les symétries du français littéraire* ; Presses universitaires de France. » »

Littérature

Antoine Albalat : *Comment on devient écrivain* ; Plon. 7 50

François Hédelin, Abbé d'Aubignac : *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade*, nouv. édit. corrigée, annotée, précédée d'une introduction par Victor Magnien ; Hachette. 15 »

E. de Clermont-Tonnerre : *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*; Flammarion. 7 50

Marcel Coulon : *L'enseignement de*

Remy de Gourmont, avec des textes inédits et son portrait par Raoul Dufy ; Edit. du Siècle. » »

Marquis de Custine : *Lettres inédites au marquis de La Grange*, publiées par le Comte de Luppé ; Presses françaises. 8 »

Tristan Derème : *L'enlèvement sans clair de lune ou les propos et les amours de M. Théodore Decalandre*. Préface de M. Théodore Decalandre ; Emile Paul. 7 50

Lucien Dubech : *Le théâtre, 1918-1923* ; Plon » »

Robert d'Humières : *Les parfums et la cendre* ; Mercure de France. 15 »

Journaux intimes des dames de la cour du vieux Japon, traduction de Marc Logé, d'après la version anglaise de Annie Shepley Omori et Kochi Doi. Préface de Amy Lowel ; Plon. » »

Gustave Kahn : *Charles Baudelaire, son œuvre*, avec portrait et autographe ; Nouv. Revue critique. 4 75

Pierre Lasserre : *La jeunesse d'Ernest Renan*, histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. Tome I : *De Tréguier à Saint-Sulpice*. Tome II : *Le drame de la métaphysique chrétienne* ; Garnier, chaque tome, 15 »

P. Martial Lekeux, franciscain : *Maggy* ; Plon. 7 50

Henri Malo : *La gloire du vicomte de Launay, Delphine Gay de Girardin*, avec 8 illust. ; Emile-Paul. 12 »

André Maurel : *Souvenirs d'un écrivain, 1883-1914* ; Hachette. 8 »

Roger Sorg : *Cassandre ou le secret de Ronsard*, avec 10 grav. hors texte ; Payot. 7 50

Pierre Trahard : *Le Romantisme défini par le « Globe »* ; Presses françaises. 7 50

Musique

Edouard Ganche : *Dans le souvenir de Frédéric Chopin*, illustrations et documents inédits ; Mercure de France. 15 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

Claude Farrère et Paul Chack : *Combats et batailles sur mer* ; Flammarion. 7 95

Colonel René Tournès et Capitaine Henri Berthemet : *La bataille des Flandres d'après le journal de marche et les archives de la IVe armée allemande, 9-30 avril 1918*. Documents secrets pris à l'ennemi. Traduction, commentaires et notes ; Lavauzelle. 20 »

Pédagogie

H.-G. Wells : *Un grand éducateur moderne : Sanderson, directeur du collège d'Oundle*. Traduit de l'anglais par Mlle M. Betts. Préface de M. Paul Lapie ; Alcan. 10 »

Philosophie

Georges Duhamel : *Œuvres de Georges Duhamel*, III : *La Possession du Monde* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Poésie

Jean Alleysson : *Office liturgique de la vie* ; Les Psaumes, Bruxelles. » »

Paul Fort : *Ballades françaises, IV : La Tourangelle*. Avant-propos de Camille Mauclair ; Flammarion. 7 50

Charles Monis : *L'âme et son parfum* ; Chiberre. 5 »

Théogyne : *L'éternelle étreinte* ; Messein. 8 »

Roman

Louis Aufauvre : *L'envoûtement* ; Edit. de La Nef. » »

Frédéric Boutet : *L'Ile de Noce ou les sept nuits de Valentine* ; Fayard. 7 50

Paul de Cassagnac : *La lanterne*

magique ; Editeurs associés. » »
F. Chassiol-Debillemont : *Le parc dévasté* ; Libr. des lettres. 7 50
André Delacour : *Le loup et le chien* ; Bloud. 7 50
Dominique Dunois : *Lucile, cœur éperdu* ; Calmann-Lévy. 6 75
Jeanne Galzy : *La grand'rue* ; Rieder. 7 50
Nancy George : *Les esclaves de Méquinez*. Préface de Jérôme et Jean Tharaud ; Edit. du Monde Moderne. » »
Jane Gernandt-Claine : *Notre Christine, une vierge au pays des Vikings* ; Revue Mondiale. 7 50
F. de Joannis : *Jusqu'à la lie* ; Figuière. 7 50
Adrienne Lautère : *Le corrupteur* ; Fasquelle. 7 50
Maurice Level : *L'épouvante* ; Flammarion. 7 50
Lucie-Paul Margueritte : *L'amant démasqué* ; Nouv. Revue critique. » »
François Mauriac : *Le désert de l'amour* (Cahiers verts n° 50) ; Grasset. 12 »
Emile Nolly : *Le mariage de Bèp-Mao* ; Calmann-Lévy. 6 75
Marcel Prévost : *Sa maîtresse et moi* ; Edit. de France. 7 50
Lucie Saint-Elme : *A l'âge mouillé* ; Les Gémeaux. 7 »
Marc Saunier : *Fiancé à une invisible* ; Chiberre. 6 75
André Sécheret : *La dernière légende ou la légende merveilleuse* ; Messein. 5 »
Nicolas Ségur : *Le lac de Vénus* ; Flammarion. 7 95
Léon Thévenin : *La robe sans couture* ; Edit. de la Vraie France. 7 50
Ernest Tisserand : *Deux petits romans* ; Editeurs associés. 7 50
Franz Toussaint : *Le tapis de jasmins*. Bois originaux de Mary Morin ; Editeurs associés. 7 »

Théâtre

François Porché : *La Vierge au grand cœur*, ou la mission, les travaux et la passion de Jeanne d'Arc ; Grasset. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Louis Chadourne. — Un monument à Léon Bloy. — Prix littéraires. — A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale. — M. Maurice Rostand ou l'art de ne pas vérifier les dates. — Autour du Grand Siècle. — Baudelaire, Auguste de Châtillon et Barbey d'Aurevilly. — Les chaires de Langue d'Oc. — Sur l'origine du mot « rescapé ». — Errata. — Rachat de numéros du *Mercure de France*. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Louis Chadourne. — Un jeune écrivain de grand talent, Louis Chadourne, vient de mourir des suites d'une longue maladie consécutive à une commotion par obus reçue, en 1916, à Metzeral.

Il était né à Brive-la-Gaillarde le 7 juin 1890.

Dès ses premières œuvres, des vers et des essais publiés dans *le Voile de pourpre*, à *la Phalange* et à *la Nouvelle Revue française*, il s'était imposé à l'attention des lettrés par le caractère original et comme visionnaire de son art. *Le Maître du navire*, *l'Inquiète adolescence*, *le Pot au noir*, *Terre de Chanaan* sont quatre volumes d'une qualité exceptionnelle dans la production d'après-guerre.

Louis Chadourne laisse également des poèmes (*Commémoration d'un mort de printemps*, *l'Amour et le Sablier*) et un ouvrage inédit, *Le Conquérant du dernier jour*, recueil de nouvelles.

Ses obsèques ont eu lieu à Brive, le 24 mars. Une délégation du 126e régiment d'infanterie rendit les honneurs militaires à celui qui fut officier de chasseurs alpins. Après le service funèbre, célébré en l'église Saint-Martin, des discours ont été prononcés, au cimetière, par MM. Chouzenoux et Benjamin Crémieux. « Chez cet *enfant-poète* qui se savait guetté, traqué par la mort, on comprend, dit M. Crémieux, quel attrait profond pouvait être le mirage de l'aventure. Ce n'était pas chez lui souci de suivre une mode littéraire, c'était un impérieux besoin de courir sans arrêt après de nouveaux désirs, de nouvelles images... ». — L. DX.

§

Un monument à Léon Bloy. — C'est le dimanche 3 mai, à 3 heures de l'après-midi, que sera inauguré au cimetière de Bourg-la-Reine le monument sculpté par Frédéric Brou pour la tombe de Léon Bloy. Nous avons publié une première liste de souscriptions dans notre livraison du 15 novembre 1922. Voici la seconde :

M. Georges Landry	10 »
M. et Mme Hidde Nijland-Vander Meer de Walcheren	100 »
M. Laporte	15 »
M. Lavaux	14 75
Mme Suzanne Graux	10 »
M. Joseph Ferran	25 »
M. Charles Krumholt	10 »
Dr L. de Brianson	20 »
M. Bondallaz	26 20
M. et Mme Etienne d'Eaubonne	10 »
Mlle Yvonne Demailly	10 »
M. J. Bollery	10 »
M. Chabin	20 »
Mme Emma Pellerin	10 »
Vte de Veye	10 »
Lt-Colonel André Roullet	50 »
M. l'abbé Jean Ribes	20 »
M. Claude Duboscq	50 »
M. Charles Portalié	5 »
M. Louis Dupuis	5 »
Famille Viller	8 »
Mlles Alice et Jeanne Lembert	5 »
M. Blasini	20 »
MM. G. et D. Joubert	50 »
M. Pierre Arrou	20 »
M. R. Lacroix	5 »
M. Ch. Leroux	20 »
M. Paul Jannot	10 »
M. G. R.	2 »
M. George Desvallières	200 »
Mme Jeanne Doin	25 »
M. F.-M. Corre	20 »
M. V.	20 »
Mme J. Boussac	25 »
M. l'abbé Poissenot	5 »
MMlles Marie et Marguerite Levesque	50 »
M. A. Landon	20 »
M. l'abbé Pinson	10 »
M. Léonce Petit	310 »
Mme Thérèse Brou	25 »
M. Jacques Arney	170 »
S. M.	20 »
	1.470.95
Première liste	1.898.55
Total	3.369.50

La souscription reste ouverte au « Mercure de France » jusqu'au 30 avril (chèques postaux 259-31).

§

Prix littéraires. — Le jury du concours de Littérature spiritualiste, présidé par M. Henry Bordeaux, a décerné le prix Claire-Virenque, de 3.000 fr., à M. Louis Mercier, pour son ouvrage *Petites Géorgiques*, et pour l'ensemble de son œuvre.

§

A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale. — Certaines indications nous sont parvenues qui permettent de croire que, sur avis conforme exprimé par l'Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, l'interdiction de communiquer le *Journal des Goncourt* serait levée cette année par le Ministre de l'Instruction publique et le manuscrit mis à la disposition du public dans la seconde quinzaine de septembre.

La campagne littéraire tendant à obtenir ce résultat a commencé au *Mercure de France* le 16 septembre 1916, et y a été poursuivie sans interruption.

Il s'agissait, en somme, de faire admettre qu'il y avait illégalité — les délais de non communication étant révolus — à ne pas communiquer ce manuscrit aux lecteurs, sous la responsabilité de ceux-ci, les publications, intégrales ou partielles, qui pourraient être faites incombant à leurs auteurs.

Cette campagne n'avait pas d'autre objet.

Et, à ce propos, qu'il me soit permis de faire ici, dès maintenant, une déclaration personnelle.

Si, comme on le prévoit, le *Journal des Goncourt* est livré au public, je considérerai comme un devoir de simple convenance de ne pas m'inscrire pour le lire dans le manuscrit. — LÉON DEFFOUX.

§

M. Maurice Rostand ou l'art de ne pas vérifier les dates. — On peut lire textuellement dans la *Vie amoureuse de Casanova*, par Maurice Rostand (Ernest Flammarion, éditeur, p. 71) :

La grande ville est en deuil de la tentative d'assassinat de Damiens : la marquise de Pompadour est momentanément écartée du lit royal où ses ennemis, les Dévots, lui font une mince barrière. Le rire de Voltaire est dans l'air. La Belle-Babet est ministre des Affaires étrangères. Comment penser que Marivaux ne l'a pas rencontré, que Regnard n'a pas pris modèle sur lui pour son Homme à Bonnes-Fortunes, comment penser même que Watteau, si différent de lui pour toute cette phtisie nostalgique dont s'enfièvre son délicieux génie et pour tout ce qu'il y a toujours de déjà revenu, de déjà désenchanté dans ses embarquements d'amour, comment penser que Watteau, le rencontrant un

jour chez M. de Choiseul, ne s'est pas souvenu de sa désinvolture en peignant son « Indifférent » ?

Lors de son second voyage à Paris, Giacomo Casanova y arriva, en effet, le 5 janvier 1757, et alla descendre chez son ami Baletti qui le reçut à bras ouverts. Le soir même, vers les six heures, se produisit l'attentat de Damiens, alors que le roi se préparait à remonter en carrosse pour retourner à Trianon. Casanova qui, le 28 mars suivant, assista au supplice de Damiens, en a laissé, ainsi que Robbé de Beauveset (lettre au dessinateur Aignan Desfriches), un récit émouvant et on sait à quelle occupation, durant ces heures tragiques, grâce à la complicité d'une fenêtre et des deux marches qui y conduisaient, se livrait le chevalier Tiretta, surnommé *Sixfois*, pour sa rare valeur, sans qu'un instant songeât à se plaindre la dévote tante de Mlle de Meure.

Sans doute, les ennemis de la Marquise, à commencer par le comte d'Argenson, profitèrent de l'attentat pour chercher à éloigner Mme de Pompadour des soupers royaux et de l'intimité de Louis XV, mais, ainsi qu'en témoigne cette lettre du cardinal de Bernis à M. de Choiseul-Srainville, il y avait déjà des années que la favorite était écartée du « lit royal » pour des raisons auxquelles le canif de Damiens demeura totalement étranger :

Le Roi a été assassiné, et la cour n'a vu dans cet affreux événement qu'un moment favorable de chasser notre amie. Toutes les intrigues ont été déployées auprès du confesseur. Il y a une tribu à la cour qui attend toujours l'extrême-onction pour tâcher d'augmenter son crédit. Pourquoi faut-il que la dévotion soit si éloignée de la vertu ? Notre amie ne peut plus scandaliser que les sots et fripons. *Il est de notoriété publique que l'amitié, depuis cinq ans, a pris la place de la galanterie...* (1).

Si connu qu'il soit, qu'on se rappelle ce quatrain dont Maurepas paya cher la hardiesse :

Par vos façons nobles et franches,
Iris vous enchantez les cœurs ;
Sur nos pas vous semez des fleurs,
Mais ce sont des fleurs blanches !

Disgrâce qu'une *Histoire de la marquise de Pompadour* — pamphlet plutôt qu'histoire — écrit « au cœur de l'été de 1758 » et dont le *Mercure de France* a reproduit le manuscrit (2), relatait ainsi :

A peine avait-elle vécu quelques années avec le roi, sur le pied d'une maîtresse, qu'elle fut mise hors d'état de remplir ce qu'on regardait ordinairement

(1) Reproduit par Campardon : *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*, Paris, H. Plon, 1867 ; in-8, p. 191, en note.
(2) 1er et 15 mai, 1er juin 1923. — Il en existe un tirage à part à petit nombre, sur hollande.

comme le point essentiel de cette condition. Un dérangement auquel son sexe est sujet vint l'attaquer avec tant de force que, pour éviter les dangereuses suites qui n'étaient que trop à craindre, le roi, de l'avis de ses médecins, fut obligé de rompre tout commerce voluptueux avec elle, quelque dur qu'il pût lui paraître de renoncer à ses tendres embrassements.

Il n'y eut pourtant point de désir qui tint contre l'idée du mal de sa maîtresse et contre la crainte de se ressentir de ses suites.

Cela explique bien des complaisances de Mme de Pompadour et témoigne de son habileté pour avoir su, dans ces conditions, conserver la faveur de l'éternel ennuyé, mais laisse planer quelque doute sur la documentation historique de l'auteur de *la Gloire*.

Quant à Regnard et à Watteau, ils eussent éprouvé une insurmontable difficulté à prendre Casanova, dont le premier séjour à Paris remontait à juillet 1750, pour modèle de l'Homme à Bonnes-Fortunes et de l'Indifférent, Regnard étant mort, en sa terre de Grillon, le 5 septembre 1710, et Watteau, dans la maison mise à sa disposition par M. Lefebvre, à Nogent-sur-Marne(1), le 18 juillet 1721.

Puis, Giacomo Casanova « modèle » de l'Indifférent, c'est bien mal connaître le diable d'homme, si vivant, si vibrant, toujours prêt à s'emballer, dont l'aventure avec la Charpillon devait fournir à M. Pierre Louys le thème de *la Femme et le pantin*.

Comme pour faire suite au Casanova de MM. Varin, Etienne Arago et Desvergers, cette pauvreté jouée au Vaudeville en juillet 1836, « musique nouvelle de M. Doche », M. Maurice Rostand avait déjà donné un *Casanova* d'assez fâcheuse mémoire, lequel ne valait guère mieux. Il eût été sage d'en rester là. Sa *Vie amoureuse de Casanova* n'ajoute rien aux travaux de MM. Octave Uzanne, Guède, Maynial, Samaran, Adnesse et Joseph Legras, sans oublier Armand Baschet, pour n'en citer que quelques-uns seulement. Vraiment, mieux vaut relire les pages délicieuses que consacra Philippe Monnier aux aventuriers et à Casanova, dans sa *Venise au XVIIIe siècle*. — P. D.

§

Autour du Grand Siècle.

Paris, le 25 mars 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 15 mars, un de vos collaborateurs, M. Emile Magne, tout en apportant le renfort de sa vive approbation à l'ouvrage que M. Félix Gaiffe a publié sous le titre *L'Envers du Grand Siècle*, fait en même temps de si judicieuses réserves, que je voudrais pouvoir, par la voie du *Mercure*, soumettre à M. Magne les quelques remarques suivantes :

(1) Cf. *La Maison où est mort Watteau à Nogent-sur-Marne*, par P. Maurel, *Mercure de France*, XCIV, p. 745.

Croyez-vous que M. Gaiffe aurait écrit son livre, s'il avait subordonné son travail à la réponse immanquable qu'il eût obtenue en se posant la question suivante :

« Pendant la durée de ce qu'il est convenu d'appeler le Grand Siècle, existait-il dans le monde entier un Etat plus peuplé, plus riche, plus civilisé que la France, et où les arts y fussent plus développés, et les conditions générales de vie supérieures ?

Comme nous savons que la réponse à cette question aurait été : Non! nous sommes certain que M. Gaiffe aurait abandonné son projet.

Et, cependant, il a écrit son livre, et il l'a écrit sachant parfaitement que tout jugement qui se place au point de vue contemporain pour juger du passé est entaché d'erreur. Et il sait cela si bien, qu'il dit dans son livre qu'il ne s'agit pas de reprocher au Grand Siècle de n'avoir pas connu les chemins de fer et l'électricité.

C'est donc que M. Gaiffe avait une raison pour agir quand même ? En lisant sa préface, on n'en saurait douter, et vous, Monsieur, vous avez parfaitement vu que l'auteur prenait « nettement une position de combat ».

Oui, M. Gaiffe est un contempteur du passé d'ancien régime, et, s'il était un historien, on pourrait dire de lui ce que Fustel de Coulanges disait avec tristesse de certains historiens dont on dirait qu'ils sont des étrangers, ennemis de la France.

On sent percer en lui une animosité particulière à l'égard des amis du Grand Siècle. Pour lui, ce sont des ennemis qu'il s'agit de réduire au silence, en étalant devant le grand public les défauts, les tares, les vices et les plaies de ceux qu'il vise particulièrement : Louis XIV et les grands.

Et il jubile quand il en remue le linge sale, quand il en fait exhaler les mauvaises odeurs dans sa visite des cuisines, des offices, des cabinets obscurs, et, avec une délectation particulière, des chaises percées...

— Tenez, s'écrie-t-il, le voici votre Grand Siècle. Regardez-le, admirez-le, et surtout, sentez-le ! ! !

Et le malheureux ne se rend pas compte qu'il n'oppose à la postérité que nous représentons rien d'autre que le fugitif d'une époque révolue, tandis qu'elle n'en a retenu légitimement que ce qui revêt le caractère de la pérennité.

Et c'est cela seul qui compte à nos yeux, et non pas les immondices ramassées par les chercheurs de tares, attendu qu'il ne s'agit pas dans cette question d'être pour ou contre la monarchie, mais d'apprécier comme il convient, et d'entretenir, pour les générations prochaines, ce que le passé nous a transmis de beau et de bien.

Et ce n'est pas la compilation de M. Gaiffe qui changera un fait certain, à savoir qu'il s'est trouvé un homme d'intelligence moyenne, mais

doué d'un grand bon sens, — quoique vous disiez le contraire, M. Magne, — qui a su, grâce à son assiduité à remplir les devoirs de sa charge, sa constance dans ses desseins et sa longue existence, apprécier et utiliser tous les talents qui se sont présentés à lui, pour l'illustration de sa maison, certes, mais aussi l'illustration de la France.

Et c'est cela que la postérité a seul retenu du Grand Siècle sous la forme de chefs-d'œuvre sous toutes les formes où le génie humain peut s'exprimer, chefs-d'œuvre que l'univers entier admire aujourd'hui comme nous-mêmes.

Mais cette constatation n'a pas arrêté un lettré comme M. Gaiffe ; il a osé mettre son livre sur l'autre plateau de la balance...

Pour terminer cette lettre déjà trop longue, je vais dire deux mots de la Révocation de l'Edit de Nantes en demandant à M. Magne de bien vouloir m'expliquer par quel don de seconde vue Louis XIV et les partisans de la révocation auraient pu en apercevoir les conséquences économiques futures, et, enfin, ce qu'il penserait d'un parti religieux quelconque, qui se comporterait aujourd'hui à l'égard du pouvoir ainsi que les protestants se comportèrent en 1598 en discutant pied à pied les clauses d'un véritable traité, comme avec des belligérants — des ennemis, disons le mot — et en obtenant de créer un État dans l'Etat, grâce aux « places de sûreté » qu'ils obtenaient d'un pouvoir débonnaire, désireux de créer une véritable paix. Je vous demande donc ce que vous penseriez de ce parti religieux — quel qu'il soit — qui se comporterait ainsi aujourd'hui, ou, du moins, je vous demande si vous ne comprenez pas qu'un jour ait pu venir où une grande partie de la nation, qui jouissait d'une paix déjà longue sous son roi, ait réclamé la révocation d'un traité qui devait alors apparaître comme une véritable monstruosité ?

Voilà, Monsieur, les quelques remarques d'un « homme moyen » qui, n'étant historien ni écrivain, apporte cependant pour parler du passé un esprit sans doute un peu meilleur que celui de M. Gaiffe et un peu plus pondéré que le vôtre.

Au reste, par une singulière bonne fortune, votre confrère M. Barthélemy, dans le même numéro du *Mercure*, écrit un article en faveur de M. Jacques Bainville et de ses livres d'histoire.

Or, M. Bainville n'est-il pas un écrivain royaliste, un de ces « drôles » dont vous parlez avec tant d'aménité à la page 742 ?

Il va falloir vous arranger avec M. Barthélemy...

Veuillez agréer, etc... EUGÈNE POURNIN.

§

Baudelaire, Auguste de Châtillon et Barbey d'Aurevilly. — Parmi les papiers d'Auguste de Châtillon, à la Bibliothèque Nationale, cette carte écrite à la main :

Charles Baudelaire.

20 fr. — pardon de vous remettre si peu aujourd'hui. — Souvenez-vous que pour les gens du petit café je suis absent de Paris.

Et, en manière de reçu, Auguste de Châtillon avait noté sur la carte :

A valoir pour le cachet en bronze. A. de C.

Cette prétendue absence pour les « gens du petit café » n'a rien qui puisse surprendre pour qui connaît les habitudes de Baudelaire.

Quel était ce petit café ? — Vraisemblablement, le *Café de Bruxelles*, sis à l'angle de la rue Molière et de la place de l'Odéon, où Barbey d'Aurevilly — quoique Delvau ne le cite pas parmi ses habitués — donnait ainsi rendez-vous à Châtillon :

Monsieur,

Vous êtes venu quatre fois à mon café et j'en remercie dix.

Je vous aurais écrit plus tôt, mais je n'étais pas sûr de mes soirs. Mardi, s'il vous était loisible, je vous offre le café comme un Turc et tous mes sentiments comme un chrétien. A VIII heures du soir.

Ce diable de café de Bruxelles est loin pour vous comme le Monomotapa, mais vous y trouverez ce qu'on trouve au Monomotapa,

Un ami,
JULES BARBEY D'AUREVILLY.
(En hâte).

M. Auguste de Châtillon, à Montmartre.

La plaisanterie sur le Monomotapa devait faire long feu, ces deux vers souvent cités par quoi Lautour-Mézeray, « l'homme aux camélias », saluait un des nombreux congés pris à Paris par Auguste Romieu, le fantaisiste préfet de la Dordogne, datant de 1839 ;

Lorsque Romieu revint du Monomotapa
Paris ne soupait plus et Paris resoupa.

Gentillesse à laquelle Romieu riposta par cet autre distique, quelque peu cahoteux, mais moins connu :

Au Monomotapa peu prennent des repas
Et quand Romieu revint, Paris ne soupa pas.

C'était s'amuser à bon compte. — P. D.

§

Les chaires de Langue d'Oc.

Dublin. Etat libre d'Irlande, le 3 mars 1925.

Monsieur le Directeur,

Titulaire de la chaire des langues romanes de l'Université de Dublin je tiens à signaler à M. Frédéric Mistral neveu, dont l'article sur les chaires de langue d'oc a paru dans le *Mercure* du 1er mars, que, seule parmi les Universités irlandaises et britanniques, l'Université de Dublin

offre aux intéressés un cours de provençal *moderne*. M. Chaytor que M. Mistral nomme, et qui est, sans doute, le plus grand provençaliste anglais, s'occupe, je crois, seulement du vieux provençal.

J'ai fait lire à mes élèves de temps en temps des œuvres de Mistral, d'Aubanel, de Charloun Rieu, et d'autres écrivains de la Provence, aussi bien que d'Estieu et d'autres poètes occitaniens ; je compte continuer et développer cet enseignement, en ajoutant aux dialectes de la Provence et du Languedoc ceux de l'Auvergne et de la Gascogne.

Veuillez croire, etc. T.-B. RUDMOSE-BROWN.

Paris, le 31 mars 1925.

Monsieur et cher Directeur,

Puisque M. R. de Montessus de Ballore, voulant rectifier les données inexactes de l'article de M. Frédéric Mistral neveu, vous demande de... supprimer la chaire de philologie romane de l'Université de Bucarest, je me permets de vous prier de n'en rien faire : c'est que cette chaire, dénommée précisément « chaire de philologie romane », existe bien qu'elle figure ou non à l'*Index Generalis*, et, depuis plus d'une vingtaine d'années, est occupée avec autant d'éclat que de profit par notre illustre savant et maître écrivain, M. Ovide Densusiano, de l'Académie Roumaine. Si M. Densusiano y enseigne particulièrement l'étude de la langue et du folklore roumains, comme l'étude des langues et des littératures néo-latines (dès 1905-1906 il y a étudié, par exemple, le mouvement symboliste français, et il vient justement de faire paraître en 2 volumes sous le titre : *L'Ame latine et la littérature nouvelle*, son cours public sur les nouvelles manifestations littéraires en France, Italie, Espagne, Portugal et dans l'Amérique latine), M. Densusiano, en digne élève de Gaston Paris, y a *toujours* réservé une large place à l'étude linguistique et littéraire de la Provence. Ainsi, son cours public pendant toute l'année 1922-1923 traitait « De l'origine de la poésie des troubadours », et, aux exercices pratiques, il a lu et expliqué de « Vieux textes français et provençaux », comme je l'ai déjà signalé dans une de mes chroniques au *Mercure* (numéro du 1er juillet 1923). En 1909-1910, lorsque j'étais moi-même étudiant à la faculté des lettres de Bucarest, M. Densusiano consacra durant plusieurs semestres son cours public à l'analyse de la poésie méridionale au moyen âge, en même temps que nous traduisions, au « séminaire », et commentions sous sa direction *Mirèio*. Cela vous explique pourquoi sur mon diplôme l'on peut lire, à côté du titre de licencié ès-lettres, la mention : « spécialité : langue roumaine et *philologie romane* ».

Votre très respectueusement dévoué.

POMPILIU PALTANEA.

§

Sur l'origine du mot « rescapé ». — De récentes catastrophes minières ont remis sur le plan de l'actualité journalistique le vocable *rescapé*. L'origine de ce vocable a fait l'objet de maintes controverses. D'après Pierre Mille, dans un article du *Temps*, en novembre 1923, *rescapé* serait « relativement jeune » et n'aurait « qu'une quinzaine d'années », datant de l'explosion de grisou d'Anzin. Il aurait eu pour auteur un journaliste du *Temps* — qui depuis... — M. Monméja, de Toulouse, comme Adrien Hébrard, ou d'ailleurs, mais, en tout cas, du Midi... Cette fable apparaît dénuée de toute consistance, si l'on se reporte au récit que, peu de semaines après l'article de Pierre Mille, publia dans les *Annales Politiques et Littéraires* M. Emile Godin, qui, en mars 1906, lors de la catastrophe de la Compagnie de Courrières, était employé sur les lieux comme télégraphiste et affirme avoir fabriqué le vocable nouveau « avec des éléments empruntés à *récappé* et *escapé*, qui ne sont que des altérations de *réchappé*, dont chacun connaît la signification ».

Détruisons d'abord une légende courante, selon laquelle *rescapé* serait un terme wallon. Le terme wallon, c'est *scappè* et nul autre. On dit d'un malade qu'il est *scappè*, pour dire qu'il est sauvé. On ne connaît pas en Wallonie de : *rescappè*. Puis établissons la réalité historique, en quelques lignes. Le 17 avril 1879, il se produisit au puits de la Cour — charbonnage de l'Agrappe, à Frameries — un coup de grisou qui fit 121 cadavres à la fois. Quatre jours plus tard, cinq mineurs seulement furent ramenés en vie, à la lumière du jour, provenant de l'étage de 550 mètres. C'est alors que le peintre Antoine Bourlard, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Mons, peignit son célèbre tableau de *L'Escapée*. Car il faut observer que les journaux ne parlèrent alors que des *escapés* — et pour la première fois, sans doute. Comment, sur ce dernier vocable, s'est formé celui de *rescapé* ? Observons que la langue d'oïl connaît aussi bien que la langue d'oc — n'en déplaise à Pierre Mille — le terme *récapé*. Or ce terme, comme *escapé* et le très courant *réchappé*, ont pour origine, non celle que propose Littré, mais l'ancien haut-allemand *Champf* — aujourd'hui *Kampf* (combat) — parce que le sens primitif d' « échapper » était « fuir », « quitter le champ de bataille » : voir l'italien *scampare* et *scappare*, le castillan *escampar* et *escapar*, l'ancien catalan *escampar*, etc. Que ce soit M. Emile Godin, ou un autre, qui ait imaginé la forme *rescapé* — contamination d'*escapé* et *récapé*, — cette forme n'a rien que de très viable au point de vue philologique et il est certain que lorsque l'Académie en sera à la lettre *R*, elle n'aura pas pour l'accueillir dans ses colonnes les bizarres hésitations qui viennent de lui faire re ousser : *défaitiste* — inventé par

M. G. Alexinsky en décembre 1914 dans son petit hebdomadaire ; *Rossya i Svoboda* , puis mis en français, par le même, l'année suivante dans son volume : *La Russie et la guerre*, paru chez A. Colin, — *firme* — tout en admettant *film*, qui eût pu être remplacé en français par *pelliculer*, — et en promettant d'admettre, dans la prochaine édition de son *Dictionnaire*, le néologisme *courriériste*. — C. P.

§

La question du latin.

12 mars 1925.

Mon cher Directeur,

De nos jours on traduit quelquefois le latin d'une façon qui fait peur. Je viens de lire, dans une gazette, le vieil adage romain : *Ignorentne datos ne quisquam serviat enses* ? rendu ainsi : « Ne sait-on pas que les épées ont été faites pour qu'on s'en serve ? » Pleurez, mes tristes yeux !... Je concède que la phrase n'est pas sans difficulté à cause du second *ne* qui est conjonctif et signifie, ici : *pour que... ne pas*, et du sens qu'il faut attacher au verbe *serviat* lequel doit être pris dans son acception étymologique : *être esclave, serf*. *His dictis et quæ cum ita sint*, il sied donc de traduire : « Ne sait-on pas que les épées ont été données pour qu'on ne soit pas esclave ? » — ou — « pour qu'on ne devienne pas esclave ? »

Votre bien dédié toujours.

G. AUBAULT DE LA HAULTE-CHAMBRE.

§

Errata. — Par suite d'un accident d'imprimerie, la signature de l'article *Saint-Lazare*, paru dans notre dernier numéro, a été estropiée. Cet article est du Dr LÉON BIZARD.

Dans le roman de Mme Rachilde, *Refaire l'amour*, page 31, après la ligne 5, la ligne suivante est tombée au tirage :

qu'elle vient de parler à un étranger, sans savoir pour-

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs l'un les numéros suivants ;

1919 : Nos 494, 495, 509, 515

1920 : Nos 517, 518, 527 ;

1921 : No 563 ;

1922 : No 581.

§

Publications du « Mercure de France » :

DANS LE SOUVENIR DE FRÉDÉRIC CHOPIN (*Le Génie de Frédéric Chopin et la Pologne. Les œuvres héroïques et nationales. Le Square d'Orléans. La Dernière Elève de Chopin. Le 26e Prélude. Jane Stirling et sa correspondance. Frédéric Chopin à Nohant. Comment Chopin est aimé. Au tombeau de Chopin. L'Invention harmonique de Chopin et sa Technique du piano. Les Manuscrits et les Œuvres posthumes*), par Edouard Ganche. Vol. in-8 écu, avec illustrations hors texte et documents inédits, 15 francs. Il a été tiré 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 220, à 30 francs.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL, III, *La Possession du Monde*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 francs. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 50 francs; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 639, à 30 francs.

LES PARFUMS ET LA CENDRE, par Robert d'Humières. Vol. in-8 écu, 15 francs. Il a été tiré 35 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 35, à 40 francs ; 100 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 36 à 135, à 25 francs.

AVIS. — L'augmentation constante des prix de revient et des frais généraux nous oblige à majorer légèrement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro à dater du 1er juin prochain. Mais nous désirons faire bénéficier nos abonnés d'un avantage, et nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration,** *pourront* **jusqu'au 31 mai** *être renouvelés* **au tarif actuel** *pour une période de 3, 6 ou 12 mois*. Ainsi, non seulement les abonnements expirant le 15 avril et le 15 mai ont droit au renouvellement à l'ancien tarif jusqu'au 31 mai, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure au 1er juin peuvent être, jusqu'au 31 mai, renouvelés par anticipation pour une période partant de leur date d'expiration.

Le tarif applicable à partir du 1er juin est le suivant :

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85 fr.
Six mois	38 »	Six mois	46 »
Trois mois	20 »	Trois mois	24 »
Un numéro	4 »	Un numéro	4 50

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.